

MÉDECINES D'ASIE - **Savoirs & Pratiques**

Collection dirigée par Guy Mazars



Approches occidentales et orientales de la guérison

Paul U. UNSCHULD

Traduit par Marion Schiegnitz



 Springer

Approches occidentales et orientales de la guérison

Springer

Paris

Berlin

Heidelberg

New York

Hong Kong

Londres

Milan

Tokyo

Paul U. Unschuld

Approches occidentales et orientales de la guérison

Traduit de l'allemand par Marion Schiegnitz

 Springer

Paul U. Unschuld
Charité-Universitätsmedizin Berlin
Campus Mitte
Horst-Görtz-Stiftungsinstitut
D-10098 Berlin
Allemagne

ISBN : 978-2-8178-0329-6 Springer Paris Berlin Heidelberg New York
© Springer-Verlag France, Paris, 2012

Springer-Verlag France est membre du groupe Springer Science + Business Media

Cet ouvrage est la traduction de la version allemande :

Was ist Medizin?

Westliche und östliche Wege der Heilkunst

C. H. Beck Verlag, München 2003

ISBN 9783406502248
Broschiert, 296 Seiten

Cet ouvrage est soumis au copyright. Tous droits réservés, notamment la reproduction et la représentation la traduction, la réimpression, l'exposé, la reproduction des illustrations et des tableaux, la transmission par voie d'enregistrement sonore ou visuel, la reproduction par microfilm ou tout autre moyen ainsi que la conservation des banques de données. La loi française sur le copyright du 9 septembre 1965 dans la version en vigueur n'autorise une reproduction intégrale ou partielle que dans certains cas, et en principe moyennant le paiement des droits. Toute représentation, reproduction, contrefaçon ou conservation dans une banque de données par quelque procédé que ce soit est sanctionnée par la loi pénale sur le copyright.

L'utilisation dans cet ouvrage de désignations, dénominations commerciales, marques de fabrique, etc. même sans spécification ne signifie pas que ces termes soient libres de la législation sur les marques de fabrique et la protection des marques et qu'ils puissent être utilisés par chacun.

La maison d'édition décline toute responsabilité quant à l'exactitude des indications de dosage et des modes d'emploi. Dans chaque cas il incombe à l'utilisateur de vérifier les informations données par comparaison à la littérature existante.

Maquette de couverture : Jean-François Montmarché

Mise en page : DESK – Saint-Berthevin (53) – desk@desk53.com.fr



« MÉDECINES D'ASIE – SAVOIRS & PRATIQUES »

Collection dirigée par Guy Mazars

Les médecines asiatiques, comme la médecine chinoise ou les médecines traditionnelles de l'Inde bénéficient d'une reconnaissance et d'un statut officiels dans leurs pays d'origine et suscitent un intérêt croissant dans les pays occidentaux. Elles y sont étudiées depuis longtemps et de plus en plus enseignées et pratiquées là où les législations le permettent.

La collection « Médecines d'Asie – Savoirs & Pratiques » accueille :

- des ouvrages didactiques, sous forme d'abrégés, destinés aux médecins et aux sages-femmes préparant le Diplôme interuniversitaire d'acupuncture, aux enseignants, aux kinésithérapeutes pratiquant les massages chinois, aux praticiens participant à des formations continues, ainsi qu'aux enseignants et aux étudiants intéressés par les médecines asiatiques ;
- des ouvrages de synthèse s'adressant principalement aux enseignants de médecine chinoise, aux chercheurs et aux acupuncteurs, mais aussi, en fonction du sujet traité, à des hospitalo-universitaires, des biologistes, des pharmacologues, des médecins généralistes et spécialistes, des kinésithérapeutes formés aux massages indiens et chinois, des phytothérapeutes. Chacun des volumes de cette série sera consacré à une pathologie, ou à un sujet particulier, défini soit sous l'angle occidental (gynécologie, obstétrique, maladies cardio-vasculaires, etc.), soit sous l'angle des pratiques traditionnelles (Maladies du « vent », Maladies du « Froid »...), soit sous l'angle technique (Phytothérapie, Moxibustion, Auriculothérapie, Massages, etc.) ;
- des ouvrages de références conçus pour les praticiens mais recommandés aussi à tous ceux qui étudient, enseignent et pratiquent des thérapeutiques asiatiques : dictionnaires, atlas, ouvrages de pharmacopée, livres de recettes, traductions de traités médicaux sanskrits, chinois, persans, arabes...

Guy Mazars est historien et anthropologue de la Santé. Ancien Secrétaire général du Centre européen d'Histoire de la médecine (1978-1998) et chercheur à l'Université Louis Pasteur de Strasbourg, il a enseigné à l'École pratique des hautes études, à Paris (Sorbonne, de 1983 à 1998) et dans plusieurs établissements universitaires en France et à l'étranger. Membre correspondant de l'Académie des Sciences de Lyon et Président de la Société européenne d'ethnopharmacologie <<http://ethnopharma.free.fr>>, il est surtout connu pour ses travaux sur les Médecines et les Pharmacopées traditionnelles de l'Asie. Il a publié notamment *Les médecines de l'Asie* (en collaboration avec P. Huard et J. Bossy, Paris, Seuil, 1978, traduit en espagnol, italien et japonais), *La médecine indienne* (Paris, PUF, 1995, traduit en anglais et en roumain) et de nombreux articles. C'est en 1984 qu'il a fondé la Société des études Ayurvédiques <<http://ayurveda.france.free.fr>>, dont il est le Président. Il a aussi développé l'enseignement et la recherche en Ethnomédecine à l'Université Marc Bloch de Strasbourg <<http://ethnomedecine.free.fr>>.

Dans la même collection

Déjà paru :

- *Une introduction à la médecine traditionnelle chinoise. Le corps théorique*
Marc Sapriel et Patrick Stoltz, 2006
- *Nez, Gorge, Oreille en médecine traditionnelle chinoise*
Bernard Cygler, 2006
- *L'esprit de l'aiguille. L'apport du Yi Jing à la pratique de l'acupuncture*
Michel Vinogradoff, 2006
- *Auriculothérapie. L'Acupuncture auriculaire*
Yves Rouxville, Yunsan Meas et Jean Bossy, 2007
- *Le bouddhisme et la médecine traditionnelle de l'Inde*
Sylvain Mazars, 2008
- *Le silence de l'aiguille*
Michel Vinogradoff, 2008
- *Le visage en médecine traditionnelle chinoise. Hors pathologies orificielles et sensorielles*
Bernard Cygler, 2009
- *Diététique chinoise de la femme enceinte. De la gestation au post-partum*
Marie-Emmanuelle Gatineaud, 2010
- *La psychiatrie médiévale persane. La maladie mentale dans la tradition médicale persane*
Bertrand Thierry de Crussol des Epesse, 2010
- *Le diagnostic par les pouls en Chine et en Europe. Une histoire de la sphymologie des origines au XVIII^e siècle*
Éric Marié, 2011
- *La nouvelle cranioacupuncture de Yamamoto (YNSA)*
Bernard Memheld, 2011
- *Panorama de l'auriculothérapie et de l'auriculomédecine*
Yves Rouxville, Yunsan Meas, 2011
- *Recherches sur les origines et la formation de la médecine traditionnelle chinoise – Un guide de référence du Classique de l'intérieur de l'Empereur Jaune Huang Di Nei Jing et de ses origines*
Ernesto Nastari-Micheli, 2012
- *Une introduction à la moxibustion japonaise*
Felip Caudet Piñana, 2012

Autres ouvrages sur les médecines asiatiques aux Éditions Springer :

- Yang Xinrong (Ed.) *Traditional Chinese Medicine. A Manual from A-Z. Symptoms, Therapy and Herbal Remedies*, Springer-Verlag, Berlin, Heidelberg, New York, 2003, II- 660 p.
- Khare CP (Ed.) *Indian Herbal Remedies. Rational Western Therapy, Ayurvedic and Other Traditional Usage, Botany*. With 255 Figures. Springer-Verlag, Berlin, Heidelberg, New York, 2004, X-524 p.
- Liu Z, Liu L. *Essentials of chinese Medicine* vol. 1-3, Springer-Verlag, Berlin, Heidelberg, New York, 2010.
- Cho W, *Supportive Cancer Care with Chinese Medicine*, Springer-Verlag, Berlin, Heidelberg, New York, 2010
- Zhou J, Xie G, Yan X. *Encyclopedia of Traditional Chinese Medicines – Molecular Structures, Pharmacological Activities, Natural Sources and Applications, Vol. 1-6: Isolated Compounds*. Springer-Verlag, Berlin, Heidelberg, 2011

Table des matières

Avant-propos.....	XV
Vie = corps plus X.....	1
La médecine ou l'attrait de la nouveauté.....	5
Pourquoi des lois de la nature ?	9
L'aspiration à l'ordre.....	13
La morale et le respect des lois.....	17
Pourquoi à cet endroit ? Pourquoi à ce moment-là ?.....	23
L'observation banale de Thalès.....	25
<i>Polis</i> , loi et autodétermination	31
L'individu et l'ensemble	37
L'art de soigner non médical.....	39
Mawangdui. Les débuts de l'art de soigner en Chine.....	41
L'Homme biologique est identique dans chaque culture. Pourquoi n'est-ce pas aussi le cas dans la médecine ?	45
Le canon interne de l'Empereur Jaune	47
La naissance de la médecine chinoise.....	49
La division de l'élite.....	51
La vue du visible et les points de vue sur l'invisible.....	53
L'idée de l'État et l'image du corps.....	55
L'adieu aux démons et aux esprits.....	57
Les nouveaux agents pathogènes et la morale.....	59

La médecine sans pharmacologie	65
La pharmacologie sans la médecine.....	69
Les parallèles mystérieux.....	71
Les débuts de la médecine en Grèce.....	75
La fin de la monarchie	77
Trouble-fêtes et ostracisme.....	81
Je vois quelque chose que tu ne vois pas	85
Pouvoir d'autoguérison : un concept qui va de soi ?.....	91
La peur du chaos des confucianistes.....	93
La médecine : expression de l'état d'esprit général.....	97
La propre dynamique d'une image après que son modèle se soit estompé.....	101
L'heure des dissecteurs	103
Des expériences du monde diverses.....	105
Médecine grecque et incompréhension romaine	107
La maladie comme arrêt.....	109
Tête et membres.....	111
La redécouverte de la globalité	113
Amener le corps à s'exprimer.....	115
Claude Galien : collectionneur dans le monde entier	117
La pharmacologie antique européenne.....	119
La roue du progrès ne tourne plus.....	121
Constance et discontinuité des structures	123
L'intermède arabe.....	125

L'époque Tang : diversité culturelle et vide conceptuel	127
Les changements à l'époque Song	129
L'autorité de l'Antiquité lointaine	131
Zhang Ji reçoit des honneurs tardifs	133
La pharmacologie chinoise	135
Le jeu du diagnostic	137
Le médecin comme employé du pharmacien	139
Rallumer les flambeaux de l'Antiquité européenne	141
La primauté de la pratique	145
La diversité de l'art de soigner	149
Quel modèle pour une nouvelle médecine ?	151
Le véritable héritage de l'Antiquité	153
Le galénisme comme commerce d'antiquités	155
Intégration et réductionnisme dans la Chine de l'époque Song	157
La nouvelle liberté d'élargir le savoir	161
La guérison de l'État comme guérison de l'organisme	163
Prisonniers de la cage de la tradition	165
Xu Dachun, Giovanni Morgagni et les abcès intra-abdominaux	167
Acupuncteurs, coiffeurs, masseurs	169
Aucune révolution scientifique en médecine	173
La découverte de nouveaux mondes	175
Paracelse : un esprit confus et une vision d'ensemble	177
Des barreaux plus ou moins résistants	181

Les antiquités les plus modernes et les images les plus modernes dans un espace	183
William Harvey et la <i>Magna Charta</i>	185
Un étui cartésien pour la circulation du sang	189
Vive la périphérie !	191
De la salle d'attente à la cellule de prison	193
Les sentiments s'installent dans les parties inférieures du corps...	195
L'homéopathie n'est pas une médecine	197
« Dieu avec nous » sur la boucle de ceinturon	201
<i>Medicine Independent of Theology</i>	203
Virchow : l'homme de la mort comme interprète de la vie	205
Robert Koch : de la science pure ?	213
Lavage des mains, propreté	215
SIDA : la maladie adéquate	217
La Chine au XIX^e siècle : une nouvelle cage s'ouvre	219
Les deux représentations fondamentales de la médecine	221
Biologie objective et interprétation culturelle	223
Visa de transit et promesse	225
Sarcasmes, moqueries et calomnies pour la médecine chinoise	227
La médecine traditionnelle dans la République populaire de Chine : la confiance dans les sciences naturelles	229
Les Arabes du XX^e siècle, ou la cohue dans le petit parc	231
Quand la lumière vient de derrière	233
Au commencement est le verbe	235
La vie avec la nature oubliée	237

Théologie sans <i>Theos</i>	239
Ça ira	241
Seul dans le scanner	243
Art de soigner et crise énergétique	245
TCM : peurs occidentales, résidus chinois	247
L'harmonie au lieu de la guerre	251
La perte du centre	253
Des patients satisfaits dans le supermarché des possibilités	255
Il règne à nouveau une atmosphère de renouveau	257
Le jeu de lego d'un monde	259
La vision de l'unité au-dessus de toute diversité	261
Postface	265
Index	267

Avant-propos

La maladie est une expérience que chacun fait un jour. Nous avons recours à la médecine lorsque nous ne nous en sortons pas en tant que profanes. Dans ce cas, nous nous en remettons à l'interprétation médicale de notre maladie. En règle générale, cette interprétation est une construction théorique complexe, qui sert à expliquer les états sains et malades de l'organisme humain. Comment naissent ces constructions théoriques ? Le regard d'un observateur attentif sur le corps suffit-il à en voir ses fonctions les plus profondes ? Le corps possède-t-il une force d'expression suffisante pour nous suggérer les interprétations qui forment la base de la pensée et de l'action médicale ?

Ces deux derniers millénaires de médecine occidentale et chinoise offrent une réponse à ces questions : ce n'est pas uniquement sur la base de l'observation de cet organisme que les théories fondamentales sur les fonctions de l'organisme purent se former. L'image que l'Homme se fait de son corps a toujours eu besoin d'un modèle à l'extérieur de ce corps. Les éléments à l'origine de l'interprétation de l'organisme humain provenaient toujours de l'expérience de la vie et de l'environnement réel ou rêvé des Hommes. Une théorie médicale contient une vraisemblance lorsqu'elle reflète l'expérience de la vie et l'environnement réel ou rêvé des Hommes, tout en prenant en compte la connaissance des structures réelles du corps.

Le présent livre décrit la fascinante évolution de la pensée médicale en Occident et en Orient. Il montre pour la première fois la relation étroite, pour les deux sphères culturelles et sans interruption, de la pensée médicale aux conditions sociales et économiques et aux projets de vie des Hommes. Ce qui est surprenant, c'est une parallélité des traditions longue de deux millénaires, transculturelle et dont la portée est longue. Pourquoi la « médecine occidentale » fondée dans la culture européenne au ^{xix}^e et au ^{xx}^e siècles reçut-elle un accueil aussi enthousiaste en Chine ? La « médecine chinoise » pourra-t-elle, en Chine et dans le monde occidental, acquérir de l'importance en tant que thérapie vivante, autonome, alternative ? Peut-on diriger l'évolution de la pensée médicale ? La politique de santé a-t-elle le droit de prescrire à l'ensemble de la population un système idéologique médical unique ? Quels effets la globalisation a-t-elle sur la pensée médicale ? Les propos de ce livre offrent une réflexion qui permet de répondre plus facilement à ces questions.

Paul U. UNSCHULD

Vie = corps plus X

Imaginons la situation suivante : nous souhaiterions comprendre les fonctions du corps humain et expliquer ensuite ces fonctions à d'autres personnes. Par où commencer ? Qu'est-ce que notre corps nous communique ? Un certain nombre de choses. Ce sont nos sens qui nous le disent : une coloration du visage et du corps que nous percevons avec les yeux. Des odeurs que nous sentons avec le nez. Des bruits dans la poitrine, dans le corps, que nous entendons avec les oreilles. Tout cela n'est pas statique, au contraire, cela évolue. Le jour, la nuit, qu'on soit malade ou en bonne santé. On s'aperçoit que le corps assimile les aliments puis les élimine sous une autre forme. Parfois, la surface du corps est sèche. Suite à des efforts, à un sentiment de peur ou en raison de fièvre, de la sueur sort par les pores. De la fièvre : cela signifie que la température varie elle aussi. La peau peut s'ouvrir, elle peut aussi se refermer après une coupure. Les cheveux poussent et tombent. Les larmes coulent et peuvent se tarir. Notre corps nous communique un certain nombre de choses.

Nous ne devons pas limiter notre perception au corps vivant. Le mort nous communique lui aussi un certain nombre de choses. Nous l'ouvrons pour voir également les organes internes, en plus des organes que nous distinguons de l'extérieur sur l'être humain vivant (le nez, les yeux, les oreilles, la bouche, la poitrine, etc.). Certes, on trouve à nouveau des couleurs, des contours, des liquides. Tout ceci stimule nos sens. Et rien d'autre ? Nous voyons des couleurs, des contours, des liquides à l'intérieur et à l'extérieur. Mais à quoi peut bien servir tout cela ? Comment fonctionne ce tout ? Il existe des états qui empêchent l'être humain de vaquer à ses occupations quotidiennes. Nous qualifions certains de ces états de « malades ». Nous aimerions savoir pourquoi de tels états apparaissent. Pour cela, il nous faut savoir ce qu'est « sain ». Il existe différents critères pour séparer le « normal » de l'« anormal », le « sain » du « malade ».

Mais un grand problème demeure. L'être humain, comme tout organisme vivant, possède un corps matériel. Cependant, quelque chose d'immatériel est là aussi, la vie. Le corps semble animé par la vie. Il suffit que la vie quitte le corps pour que celui-ci cesse de fonctionner. Dans nos efforts pour comprendre l'être humain dans son fonctionnement, nous nous retrouvons donc sur trois niveaux : nous percevons le corps matériel. Nous partons du principe que, dans ce corps matériel, se déroulent certains processus, que nous qualifions de normaux ou d'anormaux. C'est là qu'intervient un niveau supérieur. Quelque chose pilote notre corps dans ses fonctions. Quelque chose est responsable de ces processus qui se déroulent dans notre corps. Le corps peut perdre ce « quelque chose ». Alors il est mort. Mais qu'est ce que ce « quelque chose » ?

Nous ne voyons pas ce « quelque chose ». Mais il a beaucoup de noms. Différents selon chaque culture. Les désignations ont aussi évolué à travers le temps. Concentrons-nous sur le corps humain et prenons tout simplement, parmi la quantité existante de désignations, un terme fréquemment utilisé pour ce « quelque chose » invisible :

« esprit ». Nous pourrions aussi dire « âme ». Nous partons du principe que le corps ne peut pas vivre sans âme. Seul le corps mort est un corps dépourvu d'âme. Il en va de même pour la relation entre le corps et l'esprit. Peu importe si nous parlons de corps et d'esprit, de corps et d'âme ou de *corpus* et de *spiritus*. Il est une chose que l'on voit, une autre que l'on ne voit pas.

La supposition qu'il existe un « esprit », une « âme », un *spiritus* dans le corps est une première indication : quand nous, êtres humains, parlons de notre corps et de ses fonctions, nous devons recourir à des représentations qui ne sont ni le fruit de l'examen d'un substrat concret, ni celui de la nature concrète d'une matière d'une autre sorte, peu importe laquelle. Les efforts pour comprendre certaines fonctions du corps et ainsi certains comportements humains amènent inévitablement à supposer que des éléments invisibles, intangibles et pourtant réels sont présents dans le corps vivant. Sur quoi cette supposition se fonde-t-elle ? Peut-être dans l'examen comparatif du corps vivant et du corps mort.

L'observateur d'une personne mourant en paix, l'observateur d'une personne venant de mourir en paix ne percevra quasiment aucune différence entre la vie et la mort. Au premier abord, la mort ressemble au sommeil, c'est le contact physique avec le mort puis l'évolution ultérieure de la dépouille qui montreront que la mort est un autre état. Il nous faut toutefois noter l'observation suivante : on dirait qu'il manque quelque chose à la dépouille, que quelque chose s'est échappé du corps mort. C'est ce quelque chose qui manque qui donnait au vivant la capacité de vivre. Ce quelque chose n'est pas visible. Il n'est pas tangible non plus.

La mort observée ne doit pas avoir été accompagnée d'une perte de sang. La règle est même qu'aucun substrat matériel, tangible n'a quitté le corps lorsqu'il est mort. Aujourd'hui encore, nous ne savons toujours pas exactement quel seuil sépare la vie de la mort, quel élément de la vie doit disparaître afin que la mort puisse se produire. Déjà en des temps préhistoriques, on ne connaît pas l'origine exacte, la formule suivante semblait plausible : la vie est un corps additionné à X.

Jusqu'à aujourd'hui, l'identification de ce X n'a pas dépassé le stade de la supposition, et donc du concept. Quand nous parlons d'« âme », d'« esprit », de « psyché », nous utilisons des expressions imagées. Par exemple : l'âme peut être « salie », « noire » et devrait être « pure ». Il est possible que certains ne voient aujourd'hui en ces mots, associés des siècles durant à une réalité concrète, qu'une métaphore. En règle générale, celui qui pense d'une façon si éclairée n'aura aucune crainte à accepter la définition moderne de X, selon laquelle la « psyché » est « sensible » et doit être « préservée ». Peu importe que nous ayons désigné ou souhaiterions désigner le X par les termes d'âme, de psyché, d'esprit ou d'autre chose, il nous semble être un élément nécessaire de la vie, un accompagnateur indispensable du corps vivant. Si nous voulons expliquer les fonctions du corps vivant, nous ne pouvons nous en sortir sans X, l'invisible, l'intangible. Du moins, pas encore.

Les noms pour X sont adaptés au contexte d'interprétation, tour à tour religieux ou séculier. Certaines conventions ont marqué le contexte culturel. Parler seulement de X n'est pas assez différencié. Nous devrions plutôt parler de X_1, X_2, \dots, X_n . X_1 , appelons-le « âme », est responsable d'autres fonctions que X_2 , que nous nommerons « esprit ». X_3 ,

que nous nommerons « psyché », est lui aussi responsable d'autres fonctions que X_1 et X_2 . D'autres différenciations ne sont pas exclues. Le corps astral et le corps éthérique, que les disciples de Rudolf Steiner perçoivent grâce à la clairvoyance, sont des différenciations de X. Tout comme la notion de Qi, largement répandue aujourd'hui en Europe et aux États-Unis, conçue comme un souffle immatériel il y a environ deux mille ans dans son pays d'origine, la Chine, et qui a contribué, en Occident, à une différenciation supplémentaire du X invisible en tant que « force vitale » ou même « énergie ». La formule de vie est donc à corriger. De nos jours, il faut dire : la vie est un corps additionné à X_1 , X_2 , X_3 ,... X_n . La question de savoir si tous ces X, comme tous leurs noms semblent le dire, existent ou cohabitent réellement ou si un seul X, pour lequel nous ne connaissons pas ou auquel nous n'osons pas donner de nom, rassemble tous les X de X_1 à X_n , cette question doit rester ici ouverte. Finalement, X est X.

Tout indique ceci : la perte des capacités nécessaires à participer de façon insouciante à la vie quotidienne, la perte des capacités d'accomplir des tâches correspondant au point où l'on se trouve sur l'arc qui part de la naissance et qui mène à la mort en passant par l'âge adulte était le premier critère pour désigner un état dit « malade ». Aujourd'hui, le point de vue est plus nuancé. Nous faisons la différence entre les maladies d'un côté et les souffrances visibles ou sensibles de l'autre. Une maladie non visible peut être à l'origine d'une souffrance visible ou sensible. Ainsi la fièvre en soi n'est pas une maladie, elle est l'expression, le symptôme d'une maladie plus profonde. Le patient n'est même pas obligé de remarquer lui-même cette maladie plus profonde – du moins pas au premier stade. Par exemple dans le cas de l'hypertension.

Très tôt déjà, on a fait la différence entre le fait que le corps tangible, visible était malade ou bien l'esprit intangible, invisible, le X. Comme nous nous en étions aperçus, le X ne peut certes pas être perçu par les yeux ou d'autres organes directs de la perception, mais il existe d'une telle façon, il est présent dans une mesure telle que nous accordons aussi au X la possibilité d'être « en bonne santé » ou « malade » – tout comme le corps.

Quand le corps a adopté un état tel qu'il nous empêche de remplir nos tâches quotidiennes, comme lors d'une forte fièvre ou suite à une jambe cassée, alors il est malade. Quand le corps ne présente apparemment pas de dommages, mais que le comportement est altéré de telle façon qu'une personne est incapable de remplir ses tâches quotidiennes, alors le X est malade. Pour clarifier les choses, donnons à nouveau un nom à X. Nous disons que quelqu'un est « malade mental », est « atteint d'une maladie psychologique », est « neurasthénique ». Personne ne sait ce qui est censé être malade quand on dit « la psyché est malade ». C'est une supposition, une construction de l'esprit qui vient du parallèle avec les dommages causés au corps, qui peut être malade. Derrière une « maladie de l'esprit », il y a peut-être quelque chose de tout à fait différent de ce que nous pouvons nous imaginer actuellement. La dichotomie du tangible et de l'intangible, du concret physique et de la construction de l'esprit ne laisse entrevoir aucune issue, aussi bien à court qu'à long terme.

Retenons donc ce qui suit. Aussi bien le corps que le X peuvent être en bonne santé ou malades. Mais un corps sain peut renfermer un X malade et inversement. Depuis l'Antiquité, les observateurs de la vie humaine sont convaincus qu'un corps malade peut rendre malade un X à l'origine en bonne santé et inversement, qu'un X malade au début

peut ensuite aussi rendre malade le corps. En fonction de la direction que prendra le processus, on parlera de psychosomatique ou de somato-psychique. Ces termes résument ce dont il est question. Réalité (*soma*) et spéculation (*psyché*) sont rassemblées en un mot, comme s'il s'agissait de deux partenaires de même niveau. Elles sont effectivement partenaires. La seule chose qui sépare le corps et X, c'est la mort. C'est une erreur très répandue de croire que Descartes a séparé le premier le « corps » et l'« âme ». Il est vrai que ses représentations physiologiques firent apparaître la séparation du « corps » et de l'« âme » sous un jour nouveau, tout à fait différent des penseurs précédents. Mais la séparation eut lieu des milliers d'années auparavant, à savoir lorsque l'on donna au corps et au X des noms différents. Et c'est un événement qui peut remonter jusqu'à l'Antiquité. L'idée selon laquelle un corps et son X pouvaient sembler complètement « normaux » ou « sains » à l'observateur naïf mais que les experts qualifiaient de « malades » ou « anormaux » fit son apparition très tôt. La preuve, peut-être la plus ancienne, de l'extension de ces termes se trouve dans les *Mémoires historiques* de Sima Qian, au moment de la transition entre le II^e siècle et le I^{er} siècle avant J.-C. en Chine. Sima Qian rédigea une biographie de Bian Que. Bian Que était médecin itinérant. La première fois qu'il fut reçu par le marquis Huan de Qi, il lui fit immédiatement remarquer qu'il était malade et qu'il avait besoin de soins. Ni le marquis ni sa cour ne s'étaient doutés d'une maladie. Le marquis répondit qu'il n'était pas malade. La suite de l'histoire connaît plusieurs descriptions. L'histoire se finit par la mort du marquis et l'explication du processus caché de la maladie par le médecin itinérant.

Manifestement, à l'époque, c'était quelque chose de particulier que de déceler une maladie invisible aux yeux du profane et qui n'empêche pas le malade, du moins provisoirement, de vaquer à ses occupations quotidiennes, tout en étant toutefois présente. Aujourd'hui, cela ne mérite pas d'être signalé, cela arrive tous les jours. Le corps peut être atteint d'hypertension sans que le patient ou l'un de ses proches ne le remarque en raison d'une diminution de ces capacités ou d'un changement de comportement. Le corps peut être atteint d'une tumeur qui commence à grandir, cachée dans un poumon, sans que la personne concernée ne ressente de gêne.

Si cela a pu aller aussi loin, c'est à cause d'une condition préalable. Bian Que a décelé la maladie du marquis Huan de Qi et le médecin d'aujourd'hui diagnostique une hypertension ou un carcinome du poumon à un stade précoce parce qu'ils ont quelque chose à leur disposition que leurs prédécesseurs n'avaient pas. Bian Que se basait et le médecin d'aujourd'hui se base sur une théorie des processus à l'intérieur du corps. Cette théorie, c'est la médecine. C'est la formation d'une médecine qui permet de déceler suffisamment tôt et d'identifier des processus à l'intérieur du corps comme « pathologiques ». Ils ne sont pas « pathologiques » parce que d'une manière ou d'une autre, ils limitent le corps dans ses performances quotidiennes. Ces processus ne suffisent pas à ce critère, peut-être premier, de « l'état malade ». Ils sont désignés comme « pathologiques » pour la seule raison que l'expert sait quelque chose que le profane ne sait pas. Parce que le médecin, grâce à sa formation théorique, peut prévoir que ces processus, invisibles à l'œil non formé, se développeront en peu ou beaucoup de temps, à tel point que le critère premier de « malade » sera à nouveau valable : ils empêcheront le corps (et peut-être aussi le X) de fonctionner en partie ou complètement correctement.

La médecine ou l'attrait de la nouveauté

C'est maintenant que se pose la question centrale qui nous animera jusqu'à la fin de ce livre : qu'est-ce que la médecine et comment se forme la base théorique à partir de laquelle Bian Que, dans la Chine antique, formula son pronostic ou le médecin d'aujourd'hui effectue ses appréciations ?

La médecine n'est rien d'autre que l'effort de comprendre les états normaux et anormaux du corps et du X dans leur apparition et leur développement afin de pouvoir accéder au savoir nécessaire pour favoriser autant que possible les états normaux donc sains et empêcher les états anormaux donc malades, et dans le cas où un état malade aurait fait son apparition, en atténuer les effets ou l'annuler complètement. Tout cela pour maintenir la vie de façon à ce qu'une personne se sente bien et puisse effectuer ses activités quotidiennes dans le cadre le plus large possible.

Pour accéder à ce savoir, la médecine se sert des sciences de la nature. Il s'agit de la nature de l'Homme et de son cadre de vie. Les sciences de la nature se fondent pour leur part sur la supposition de lois de la nature, valables indépendamment du temps, de l'espace et de la personne. Ainsi, la médecine n'est qu'une partie de l'art de soigner. L'art de soigner est le terme générique. L'art de soigner consiste à employer tous ses efforts à apporter la guérison au corps et au X de l'Homme ou à faire en sorte qu'il conserve sa santé. Il peut s'agir de la prière à un dieu ou à des dieux, il peut s'agir de l'exorcisme de démons, il peut s'agir du massage ou de l'administration de substances dont on sait qu'elles influencent certaines fonctions du corps. Cet art de soigner n'est pas encore une médecine. Ce n'est qu'à partir du moment où les thérapeutes reconnaissent les lois de la nature et cherchent, en recourant uniquement à ces lois de la nature, quelles explications il pourrait y avoir aux fonctions du corps, que l'art de soigner devient médecine.

Pratiquer l'art de soigner, au sens communément admis, c'est employer ses efforts à éviter les états anormaux considérés comme malades de l'organisme humain ou, quand ils se sont manifestés, à les soigner. L'art de soigner peut consister seulement en une action reconstituante, par exemple rafraîchir un endroit chaud du corps. Nul besoin de théorie pour ce faire. Il s'agit de pur empirisme. Mais l'art de soigner peut également comprendre une partie théorique, interprétative. S'il se trouve que l'art de soigner en question est une médecine, alors la partie interprétative de cet art de soigner se fonde exclusivement sur les lois de la nature pour expliquer ses interprétations. Dans le cas d'un art de soigner non médical, la partie interprétative pourra se référer au savoir touchant au numineux, c'est-à-dire l'existence d'esprits, de dieux, d'ancêtres, ou se référer à un dieu.

La médecine est une notion culturelle relativement jeune. L'art de soigner existe depuis des temps préhistoriques, ses débuts se perdent dans l'obscurité d'un temps dont plus

aucun document n'existe. L'art de soigner existait au temps de l'Égypte antique, mais pas la médecine. Aujourd'hui encore, on pratique l'art de soigner de manières variées. Actuellement, seule une partie de tous les soins destinés à guérir peuvent être qualifiés de médicaux. Beaucoup de choses sont faites sans les fameuses lois de la nature comme ligne directrice. En Europe, on situe les débuts de la médecine autour du ^v^e/^{iv}^e siècle avant J-C. De l'autre côté, oriental, du continent eurasiatique, en Chine, un art de soigner ancestral devint lui aussi médecine, deux, trois siècles plus tard. La question de savoir s'il existait un lien entre ces deux événements doit rester ouverte pour l'instant.

L'apparition d'une médecine à partir d'un art de soigner est un processus dont la logique n'est qu'apparente. Comme on peut le lire dans les livres d'histoire traditionnels, les Hommes, à l'époque de l'Antiquité, découvrirent les lois de la nature et les appliquèrent aussitôt aux fonctions du corps. Ainsi naquit la médecine. Cela semble convaincant. Et pourtant, cela n'est absolument pas convaincant. Pourquoi quelqu'un devrait-il remettre en cause l'art de soigner ? N'offrait-il pas d'explication pour tout ? Quand quelqu'un tombait malade, c'étaient les dieux ou les ancêtres qui avaient envoyé la souffrance. Pour se venger d'un mauvais comportement humain peut-être. Ce sont les innombrables prières aux dieux ou aux ancêtres qui permettaient le retour du bon, la récupération de la santé. Les maladies qui, en dépit des prières, menaient à la mort étaient un destin inévitable. La colère des dieux ou des ancêtres avait une ampleur telle qu'aucun sacrifice humain, aucune prière, aucun rituel n'aurait pu l'adoucir. On ne peut pas dire non plus que l'apparition de la nouvelle médecine ait relégué définitivement cet art de soigner au second plan et qu'elle l'ait fait immédiatement tomber dans l'oubli complet. Bien au contraire, le culte d'Asclépios par exemple, qui recommandait le sommeil salutaire dans le temple, un sommeil au cours duquel le dieu en personne rendait visite aux malades et les libérait de leurs souffrances, cette sorte et bien d'autres sortes d'arts de soigner non médicaux virent le jour après l'apparition de la médecine.

On pourrait objecter que la nouvelle médecine, se trouvant désemparée face à de nombreux problèmes au début, ne put pas faire figure d'alternative cent pour cent efficace face aux formes d'art de soigner transmises. Cette objection, qui du reste pourrait être valable jusqu'à aujourd'hui et nous y reviendrons, devrait nous faire réfléchir. Ainsi, à partir d'un art de soigner considéré comme efficace des siècles, voire des millénaires durant (sinon, pourquoi l'avoir pratiqué ?), on a développé un procédé alternatif, qui « au début » était à peine plus efficace que les méthodes de guérison déjà connues.

Étant donné le fait que tout médecin d'aujourd'hui formé scientifiquement qualifierait d'absurdes l'utilisation de la plupart des médicaments décrits comme efficaces dans les écrits de la jeune médecine d'alors ainsi que les procédures thérapeutiques, on se demande en quoi pouvait bien consister l'attrait de la nouveauté. Sûrement pas dans une efficacité clinique convaincante. En y regardant de plus près, on constate ici une première loi de la médecine : l'attrait de la nouveauté dans la médecine ne résulte pas de la preuve de son efficacité clinique, mais d'autres éléments déclencheurs. Il s'agit de trouver ces éléments déclencheurs si nous voulons comprendre l'histoire de la médecine, à l'époque comme aujourd'hui.

Bien sûr, quand nous parlons de l'attrait de la nouveauté, nous ne désignons pas la nouvelle substance ou la nouvelle technique chirurgicale découverte suite à une recherche intensive ou par hasard et qui parviennent à des effets ou changements qui paraissent évidents à chacun et donc aussi convaincants. Quand nous parlons de l'attrait de la nouveauté, nous voulons parler de pensées nouvelles, de la nouvelle et grande tentative d'expliquer pourquoi l'Homme est en bonne santé ou pourquoi il tombe malade, et de ce à quoi devaient ressembler les mesures prises à la suite de cette tentative d'explication afin de protéger la santé ou de guérir la maladie. L'histoire de la médecine n'a pas connu beaucoup de ruptures comme celle-ci, comme on aurait pu le penser face à une histoire de plus de deux mille ans.

Dans l'attrait de la nouveauté, nous pouvons également ajouter un deuxième plan. Il arrive aussi qu'à l'intérieur d'un excellent modèle d'explication déjà accepté, de nouvelles idées essentielles fassent leur apparition et trouvent un accueil favorable. La bactériologie de la fin du XIX^e siècle par exemple ou l'insistance sur le rôle des systèmes immunitaires dans la deuxième moitié du XX^e siècle peuvent nous servir d'exemples pour des nouveautés sur le deuxième plan. Il nous faut constamment nous demander en quoi consistait l'attrait de la nouveauté.

Commençons par l'Antiquité. Les débuts de l'utilisation clinique de la nouvelle médecine n'ont pas pu être convaincants au point qu'ils auraient pu justifier le revirement radical et la fermeté avec laquelle les partisans de la nouvelle médecine défendirent leur point de vue. On attendrait de la modestie. On supposerait que les auteurs de l'époque argumentaient à peu près comme suit : « Nous croyons aux dieux et la prière aux dieux nous aide dans bien des cas à soigner nos patients. » Ou bien : « Nous connaissons l'importance des ancêtres et les prières aux ancêtres afin qu'ils nous prennent notre souffrance réussissent dans bien des cas. Mais nous disposons désormais d'une nouvelle méthode que nous souhaitons appliquer dans les cas où elle s'avère sensée et efficace et où les moyens utilisés jusqu'à présent ne fonctionnent pas. »

Il se peut que quelques personnes aient pensé et agi ainsi. Aujourd'hui encore, beaucoup de gens agissent de cette manière. Mais ceux qui agissent ainsi, ce ne sont pas ceux qui sont responsables de la nouveauté ; les gens qui pensent et agissent de façon si pragmatique, ce sont les suiveurs, les bénéficiaires, ce ne sont pas ceux qui font avancer, les créateurs. Les créateurs de la nouveauté parlent une autre langue. Ils ne connaissent pas le compromis. Les créateurs méprisent le vieux ; ils ne connaissent plus que la nouveauté. La question que nous devons nous poser est la suivante : d'où vient cette conviction profonde ? Étant donné qu'elle ne vient pas de l'efficacité clinique de la nouvelle pensée, elle doit avoir une autre origine. Quand nous aurons trouvé cette origine, nous connaîtrons cet élan qui pousse à la nouveauté essentielle dans la médecine.

Tournons-nous maintenant à nouveau vers les deux cultures antiques, dans lesquelles il s'avère qu'une médecine, à partir d'un art de soigner connu depuis longtemps, vit le jour à l'Antiquité.

Pourquoi des lois de la nature ?

En Chine, la formation de la médecine eut lieu à une époque qui, contrairement à la Grèce antique, ne se trouvait pas presque au début de l'époque historique. En Chine, la médecine fut créée à une époque très bien documentée, le début du 11^e siècle avant J.-C. Grâce à une documentation abondante, on peut avoir une très bonne vue d'ensemble de l'époque précédente elle aussi. Nous connaissons l'art de soigner en Chine à partir duquel s'est formée la médecine chinoise. Étant donné où en est la recherche aujourd'hui, on peut reconstituer les débuts d'une science de la nature, qui est l'origine de la création de la médecine au sens propre du terme cité ci-dessus.

Commençons avec la naissance d'une science de la nature en Chine. Le noyau des sciences naturelles repose dans la supposition selon laquelle des légalités régissent l'ensemble des événements dans l'univers, indépendamment du lieu, du temps et des personnes. Celui qui suppose l'existence de telles légalités doit tout d'abord payer le prix fort. Il lui faut s'imposer face à ceux qui défendent l'avis selon lequel ces événements seraient plus ou moins l'œuvre arbitraire de dieux, d'ancêtres ou de démons.

Depuis des temps très reculés, le savoir concernant le pouvoir des dieux, des ancêtres et des démons régissait une grande partie des actions individuelles et sociales. Mais les dieux, les ancêtres et les démons étaient-ils donc vraiment capables d'intervenir dans le cours des choses, d'envoyer la pluie ou de punir avec la sécheresse, de permettre ou de détruire une récolte, d'imposer la mort à un individu ou de faire guérir quelqu'un d'une maladie ? Et n'y avait-il pas suffisamment de preuves que ce savoir touchait à des réalités ? Des prières, qui devaient seulement durer suffisamment longtemps, n'avaient-elles pas souvent apporté la pluie souhaitée ? La série de mauvaises récoltes n'avait-elle pas cessé suite à des sacrifices ? Le père n'avait-il pas retrouvé la santé après une maladie grave et malgré une fièvre élevée, après que les démons avaient été bannis avec les moyens appropriés ? *Evidence based science*. Il n'y avait pas encore de statistiques subtiles, les nombreux cas individuels suffisaient.

Pourquoi faut-il alors effectuer un changement radical ? Il n'était pas seulement question d'opinions, il était aussi question de pouvoir, de pouvoir politique fort. Ceux qui se mettaient entre les Hommes et les dieux, qui prétendaient connaître la volonté des dieux ou des ancêtres, décrétaient des directives qui dictaient la façon dont les Hommes devaient vivre – des directives qui tournaient notamment à l'avantage de ces médiateurs justement. L'interprétation d'un malheur ou le désir d'influencer d'une manière ou d'une autre, à l'aide des puissances numineuses, un événement à venir apportaient à ceux qui se disaient médiateurs, à ceux qui connaissaient les bonnes prières, des avantages qui s'avéraient être du pouvoir. Les exigences des dieux, des esprits et des démons, annoncées par ces médiateurs, permettaient d'orienter le comportement des pétitionnaires, ainsi que de consolider certaines structures sociales.

La conviction que tout ce qui se passait dans le monde était dirigé par des règles et non par la volonté des puissances numineuses remettait tout cela en question. Il devait déjà y avoir des raisons importantes d'émettre un tel propos révolutionnaire au sens propre du terme. Mais la question essentielle est bien la suivante : comment en vient-on à penser que ce ne sont pas des dieux, des ancêtres ou des démons pleins de courroux, d'amour, réprobateurs ou compatissants qui régissent le cours des choses, mais des lois absolues dont personne ne connaît le créateur ? L'apparence ne porte pas à croire à l'existence de lois. Que ce soit dans la famille, le clan ou l'État, il en va toujours de relations personnelles, les émotions de la colère, de l'amour, de la vengeance ou de la pitié sont toujours responsables des comportements interhumains. Pourquoi cette règle ne devrait-elle pas être valable pour l'univers entier ?

De plus, les lois de la nature sont-elles à ce point évidentes qu'elles deviennent visibles par elles-mêmes ? Imaginons que nous ne sachions rien de ces lois et que nous soyons donc invités à nous fier pour une fois à nos sens, à la vue et à l'ouïe, au toucher et à l'odorat, etc. La nature serait-elle à ce point transparente qu'elle laisserait entrevoir les lois qui la fondent ? Quelles lois pourrions-nous percevoir sans connaissances préalables ?

Regardons à nouveau autour de nous. Ce sont les cours dispensés à l'école et à l'université, quand ce ne sont pas les parents, qui nous enseignent ce que nous entendons par lois de la nature, les lois de la physique et de la chimie. Il y a deux millénaires, lorsque les sciences naturelles apparurent en Chine antique, il s'agissait tout d'abord d'identifier des lois dans la nature. Des lois si convaincantes qu'elles pouvaient s'imposer face à l'idée selon laquelle le cours des choses était régi par des dieux, des ancêtres ou des démons.

Nous pourrions attirer l'attention sur les régularités les plus simples. Tout d'abord, la succession du jour et de la nuit. Il s'agit de la plus petite loi que tout observateur attentif puisse remarquer : chaque jour est suivi d'une nuit ; chaque nuit est à son tour suivie d'un jour. Dans une culture marquée par l'agriculture, le cycle des saisons est lui aussi une régularité marquante. En Chine, il est des régions où, à la différence de l'Europe, on peut suivre tout à fait clairement le cycle des saisons avec une précision d'environ deux semaines. Mais qu'est-ce que cela prouve ? Pourquoi de tels événements devraient-ils nous amener à supposer qu'il existe des lois qui régissent et expliquent tout ce qui se passe dans la nature ? Des millénaires durant, ce passage du jour à la nuit et de la nuit au jour a eu lieu. Le cycle permanent des saisons a tout aussi longtemps déterminé les habitudes de semis, d'attente de maturité et de récolte des produits de la terre. Tout aussi longtemps, les Hommes ont remarqué que les objets tombent du haut vers le bas, mais pas inversement.

Mais alors, pourquoi les Hommes créent-ils une science de la nature au III^e siècle avant J.-C. en Chine ? Pourquoi à ce moment exact, en Chine, des Hommes mettent-ils en doute l'influence des numineux sur le cours des choses et affirment-ils que des règles régissent tout ce qui apparaît et disparaît ? L'intelligence de l'être humain n'a pas dû subir de changement brutal à ce moment-là. Ces règles, désormais posées comme postulat, ont toujours pu être aussi bien ou mal observées qu'à l'époque. Quel événement a-t-il donc bien pu se passer pour que l'Homme ouvre les yeux ? Quel fait a-t-il amené l'Homme, justement aux alentours de 300 avant J.C., à supposer qu'une relation entre tous ces

phénomènes et qu'un ensemble de lois se trouvaient derrière des banalités visibles et valables depuis une éternité, comme le passage du jour à la nuit et la succession des saisons ?

Il est très étonnant de constater la nonchalance de certains traités de l'histoire scientifique à passer outre cette question brûlante. En effet, cette problématique touche à l'image que la science se fait d'elle-même. Elle touche également à l'image que la médecine se fait d'elle-même, car la médecine utilise la science pour tenter d'interpréter le « normal » et l'« anormal », les événements sains et malades dans le corps pour en tirer des conclusions sur la manière d'agir pour protéger la santé et maintenir éloigné l'état maladif ou, quand il s'est déclaré, pour le soigner.

Ainsi, nous nous demandons quel événement a bien pu se produire, qui a, aux alentours de 300 avant J.-C. en Chine, ouvert les yeux, tout d'abord à peu puis à de plus en plus d'Hommes, les amenant à voir qu'un ensemble de règles se cachait derrière les événements de l'univers. La nature elle-même, tout comme l'intelligence de l'Homme, n'a pas changé. Ni l'observateur ni l'objet de l'observation n'a subi de changement qui aurait pu donner l'occasion de percevoir des lois de la nature.

L'aspiration à l'ordre

La seule chose qui se soit transformée en permanence dans l'environnement visible de l'Homme, c'est la société. La société dans le sens de l'ensemble des structures de la cohabitation humaine. Aujourd'hui, nous sommes habitués à ce que la société change fondamentalement en l'espace d'une vie. Un homme âgé aujourd'hui de 90 ans en Allemagne a peut-être vu l'Empereur. Il a sûrement vécu le changement véritablement incroyable des techniques de communication par exemple, que ce soit de l'ardoise au PC, ou de la charrette à chevaux à la station orbitale internationale. Celles-ci et beaucoup d'autres innovations techniques tout aussi vertigineuses font partie des transformations sociétales du siècle dernier. Nous les acceptons et nous pouvons à peine nous imaginer qu'il y a pu y avoir une époque calme où une longue vie commençait et finissait dans une seule et même époque et dans une seule et même structure sociétale.

Et pourtant, dans l'histoire, on retrouve lors de toutes ces transformations permanentes les intensités les plus diverses de toutes ces transformations. L'époque de la Chine antique, à laquelle on perçut et on formula les lois de la nature, s'étend sur un ou deux siècles. Ce fut une époque agitée, marquée par des transformations aussi bien à long terme que profondes. À la fin de cette époque, un événement tout à fait décisif eut lieu, un événement qui mena à un ordre social inédit. Les transformations de long terme firent apparaître les lois de la nature chinoises, quant à l'événement décisif, il donna naissance à une nouvelle médecine. Que s'était-il passé ?

Au VIII^e siècle avant J.-C. en Chine, en raison de querelles autour de la succession au trône, une structure politique qui, si les sources ne nous trompent pas, avait longtemps soutenu un système féodal stable, s'effondra. À partir d'environ 500 avant J.-C., une multitude d'entités politiques aux chiffres de population et aux dimensions géographiques les plus variés se mirent à se disputer la suprématie avec une détermination croissante. Un nombre de plus en plus petit de royaumes de plus en plus grands poursuivit le combat avec des alliances changeantes jusqu'à ce que, au III^e siècle avant J.-C., le souverain d'un des royaumes combattants, Qin, le gagnât et unifiat, en 221 avant J.-C., pour la première fois les royaumes chinois en un empire dont il fut l'empereur fondateur. Ce processus, qui dura plusieurs siècles, fut aussi traumatisant que créatif. En particulier les trois derniers siècles, qui sont appelés « la période des royaumes combattants » dans les livres d'histoire. Traumatisant, car les changements détruisirent l'ordre transmis jusqu'à présent. Créatif, car c'est ce processus qui apporta les fondements de la culture que nous nommons culture chinoise aujourd'hui.

Quels rapports ces processus avaient-ils avec la naissance des sciences de la nature ? La découverte des lois de la nature eut lieu au dernier siècle avant l'unification de l'Empire et nous devons donc nous demander si cette simultanéité est insignifiante. Laissons parler l'un des experts des transformations sociétales de l'époque (car seules ces transformations eurent lieu), le sinologue Ralf Moritz, originaire de Leipzig. Il a

étudié les principes de base du confucianisme, une philosophie sociale créée par des contemporains méditatifs, côte à côte avec plusieurs alternatives comme réaction aux troubles survivant à de nombreuses générations et menaçant d'engloutir tel un tourbillon toutes les structures traditionnelles. Ils voulaient montrer le chemin qui mène à une harmonie dans la société. L'ordre qu'ils avaient fini par créer était bien sûr un ordre différent de celui dont tel ou tel autre philosophe social avait la nostalgie.

« Les idées de Confucius (551-479 avant J.-C.) sont une réaction aux troubles cataclysmiques faisant suite aux changements de structures de la société chinoise ancienne. Ce fut tout un monde, contenant à la fois une morale intrafamiliale et une morale d'État, qui s'écroula. Le maître répondit avec sa thérapie de la guérison du monde, un programme de reconstruction, orienté vers "la restauration des rites". Le sens initial de ces rites est religieux, il est vu comme une communication avec le monde spirituel dans le but d'atteindre le bonheur et d'écarter le malheur. Dans ces rites, le remerciement et la prière trouvent une forme d'expression cérémonielle. Étant donné que les rites avaient pour fonction importante de réguler les relations aux ancêtres, la transmission de ce ritualisme avait une conséquence essentielle sur les relations entre les membres vivants d'une famille, en particulier au sein de l'élite aristocrate. (Les rites) devinrent l'incarnation du comportement correct au sens de "moralité devenue conventionnelle" et également l'expression de structures sociopolitiques.¹ »

Le monde était donc ainsi organisé. La société comprenait les vivants et les morts. Les rites étaient l'expression de l'entente entre les vivants et leurs ancêtres, plus encore, ils formaient la base d'un comportement ordonné entre les hommes. Il semblait aux philosophes que l'entente tout comme l'ordre échouait avec cette guerre séculaire du tous contre tous. Les philosophes avaient recours à l'image du bon chemin, dont les hommes s'étaient écartés. En chinois, « chemin » se dit *Dao*. Le chemin, le *Dao*, devient pour eux l'incarnation de l'ordre. Suivre le chemin, le *Dao*, signifie l'ordre – pour les confucianistes, l'ordre dans la société, pour les taoïstes, l'ordre de l'univers. Avec la perte du chemin, ce n'est pas seulement l'ordre qui a disparu (les crises perpétuelles ne le prouvaient que trop clairement), ce sont aussi les structures verticales qui se sont effondrées. Confucius vit, tout comme les autres philosophes de son époque, qu'il fallait montrer à nouveau la direction aux Hommes afin de revenir au chemin, au *Dao* et donc ainsi trouver l'ordre. Laissons à nouveau parler Ralf Moritz.

« Cette souffrance (de Confucius) du désordre et la tentative en découlant de rétablir l'ordre dans le monde le forcèrent à concevoir des stratégies de régulation. C'est ainsi que se forma avec la théorie de Confucius le premier concept argumentatif de la cohabitation humaine produit dans l'histoire de la Chine. Dans le Lunyu, les rites apparaissent comme des procédés avec lesquels les enfants servent leurs parents et les vivants leurs ancêtres, ainsi que comme le fil rouge d'une politique [...] considération pour l'être humain, [...] renoncement au pouvoir despotique au sommet [...], reflétant un besoin nouveau d'ordre social. C'est sur ces bases que fut développée une éthique qui repose sur l'idée que chacun prend la décision, en toute conscience, de se fonctionnaliser lui-même pour l'ordre du grand tout et se considère

1. Ralf Moritz (1998) Konfuzianismus und die « Hundert Zeithalter ». In Ralf Moritz und LEE Ming-huei, Hg., *Der Konfuzianismus. Ursprünge – Entwicklungen – Perspektiven*. Mitteldeutsche Studien zu Ostasien. 1. Leipzig, Leipziger Universitätsverlag, p. 76-77.

dans ce cadre. [...] La généralisation du principe de l'ordre effectuée par Confucius ne posait pas seulement un cadre général, elle posait au-delà la réalisation de ce principe en relation permanente avec la réaction du sujet social adaptée aux conditions concrètes.² »

Ceci est, au vu de l'avancée de notre discussion, une déclaration extrêmement passionnante. Le lecteur est appelé à lire l'exposé du sinologue de Leipzig dans son contexte d'origine et dans ses moindres détails. Mais l'expert nous explique aussi de quoi il retourne. Un philosophe perçoit la nécessité de l'ordre. Il désigne cet ordre par le terme de *Dao*. Avec l'image du « chemin », *Dao*, il forme le terme qui deviendra la base des représentations chinoises de l'ordre dans les rapports humains tout comme du point de vue du cours des choses dans l'univers. Mais ce n'est pas la seule chose qui devrait nous fasciner. Les « troubles cataclysmiques », comme les nomme Ralf Moritz, amenèrent Confucius à supposer que l'on pouvait atteindre la guérison notamment par le fait que l'Homme se perçoive à nouveau comme une part du grand tout. Selon la conclusion tirée de l'enseignement de Confucius, l'individu doit être amené à percevoir que son attitude joue un rôle important quand au bien-être du grand tout.

Il s'agit donc du premier point essentiel que nous constatons. Selon la nouvelle conclusion à laquelle Confucius et beaucoup de ses contemporains méditatifs étaient parvenus, il existe un ordre, et cet ordre ne consiste pas en une coexistence indépendante d'innombrables détails. Cet ordre n'est imaginable que si cette conclusion propage le fait que chaque individu, en raison de son interdépendance avec les autres, porte une responsabilité, prend part à l'ordre du grand tout de par son comportement.

2. *Ibid.*, p. 78-86.

La morale et le respect des lois

Effectivement, il semblerait que cette idée ait pris de l'envergure. Elle ne s'arrêta pas aux Hommes, elle s'étendit à l'ensemble des choses. L'univers entier n'était-il pas un édifice composé de phénomènes en corrélation et en correspondance ? Ainsi naquit l'idée des correspondances systématiques, fondement de la science naturelle chinoise. Il n'y a aucun signe qui n'indique que l'ordre de la nature, le système des correspondances dans la nature ait en premier lieu impressionné un homme comme Confucius et ait donc ainsi fait son entrée dans sa philosophie de la société. On ne pouvait percevoir clairement l'opposition entre ordre et désordre, harmonie et chaos que dans la réalité sociale et en jetant un regard rétrospectif sur des siècles de comportement humain. La projection de ces idées d'ordre et à la fois de l'idée de correspondance systématique de chaque entité individuelle de la société avec la nature eut lieu seulement après que la découverte ait fait son chemin.

Ceci fut l'origine de la théorie du Yin et du Yang et des cinq éléments. Cette dernière fut explicitement conçue, les sources le montrent très clairement, dans le but d'expliquer le changement social et politique. C'est seulement dans un deuxième temps qu'elle fut étendue à l'interprétation de tout changement. Le changement, c'est la suprématie, par phase, d'un élément en particulier. C'est la raison pour laquelle le grand sinologue et médecin Franz Hübner a désigné cette théorie, au début du ^{xx} siècle, par le terme de théorie des cinq éléments. Aujourd'hui, on parle en règle générale de théorie des cinq phases. Il semblerait que la théorie Yin Yang d'une corrélation dualiste de tous les phénomènes ne fasse pas de détour par l'explication de relations sociales. Depuis sa première apparition dans les sources, elle concernait l'interprétation et la prédiction de l'ensemble des phénomènes naturels. Nous reviendrons plus en détail sur ces deux théories quand nous parlerons de l'origine de la médecine chinoise.

Nous aurions donc trouvé une explication au fait que, justement en 300 avant J.-C., les fondements des sciences naturelles chinoises furent posés, mais nous ne disposons pas encore d'indices qui indiqueraient comment on en est venu à supposer l'existence de légalités.

La loi, c'est le contraire de l'arbitraire. L'arbitraire est employé ici au sens premier, neutre d'arbitraire de l'action. La décision d'agir d'une manière ou d'une autre ne suit aucune prescription schématique ; elle peut être la conséquence d'une émotion, des motifs du moment. Au contraire, la loi contraint à suivre un schéma en particulier. Celui qui a volé est jugé devant la loi en tant que voleur. Les émotions quant à la personne du coupable n'ont pas de rôle à jouer. Si le juge laisse ses émotions avoir accès à son jugement, alors il se détourne de la loi et agit arbitrairement.

Un tel arbitraire est caractéristique de la manière d'agir habituelle de l'Homme, ainsi que des dieux créés à son image, et des puissances numineuses. Dans la société des Hommes,

l'arbitraire des souverains peut se transformer en cauchemar. Au sein de la famille ou dans le clan, dans le petit cadre des relations humaines quotidiennes, on connaît les sympathies et les aversions. Les avantages et les désavantages, fruits de l'état d'esprit ou de l'activité des uns et des autres, mènent irrémédiablement à de la sympathie ou à de l'aversion. À leur tour, ces sentiments ont pour conséquence certains schémas de comportement. Étant donné que chacun connaît, dans la famille et le clan, l'origine et la manifestation des sympathies et des aversions, les schémas de comportement humain résultant de telles émotions sont pour ainsi dire prévisibles, et s'ils ont lieu alors qu'ils n'étaient pas prévisibles, on peut tout du moins les expliquer après coup. C'est pourquoi sur ce plan, on peut prévoir et dédramatiser l'arbitraire.

Dans le cas où le souverain d'une grande formation politique agit arbitrairement, alors c'est autre chose. Le souverain est trop éloigné de chaque sujet individuel pour que l'on puisse prévoir ou expliquer après coup les raisons qui l'ont poussé à agir arbitrairement. Cela reste acceptable du moment que cette action est ressentie comme bienfaisante. Le cauchemar commence lorsque les actions arbitraires du souverain – l'expérience prouve que c'est la règle – empiètent sur la vie des sujets de manière désagréable. Service militaire, corvée, charge fiscale sont les mots clés.

Pourquoi cette digression à la loi et cet arbitraire ? Les sources chinoises nous permettent de jeter un regard rétrospectif sur une époque où la relation du souverain à ses sujets était encore marquée, comme le disait Ralf Moritz, par une « morale intrafamiliale », qui était en même temps morale d'État.³ On pouvait avoir une vue d'ensemble des structures, l'arbitraire des actions du souverain était encore perçu par ses sujets comme l'arbitraire au sein de la famille ou du clan. Avec l'apparition d'unités politiques toujours plus grandes durant les siècles des « royaumes combattants », souverain et sujets s'éloignèrent l'un de l'autre. La famille restait le modèle idéal pour l'État. Mais la morale intrafamiliale ne créa quasiment pas davantage de fondement approprié pour diriger des structures étatiques de plus en plus complexes.

Le nombre croissant de sujets ne permit tout simplement plus de condamner des cas particuliers comme bon semblait, tel un père de famille. Bien que le souverain fût connu de ses sujets, en règle générale il était toutefois trop éloigné d'eux pour pouvoir exiger d'eux les mêmes obligations morales que l'on ressent par exemple envers le chef de famille ou le chef de clan. Ainsi naquit la schématisation des interactions entre souverain et sujets, ainsi qu'entre souverains.

Non pas que tous les penseurs et philosophes chinois de cette époque fussent convaincus que la schématisation de l'action et donc la création de structures situées au-dessus des émotions soient la bonne voie vers l'avenir. Nous entendrions encore parler des taoïstes, qui se prononcèrent de façon véhémement contre cette évolution. Toutefois, certains s'imposèrent, dont les idées correspondaient à la nouvelle donne politique, ce sont eux qui frayèrent le chemin à la schématisation nécessaire des interactions humaines dans ces nouvelles structures étatiques de plus en plus complexes.

3. *Ibid.*, p. 76.

Le fonctionnement de grandes unités étatiques requiert une fiabilité des décisions. Seul l'attachement aux lois, aux règles, donc seule une régularité systématique permet d'atteindre cette fiabilité. Cette nécessité a peut-être ouvert les yeux à une partie des penseurs chinois sur l'existence fondamentale d'une régularité systématique dans la nature et sur la nécessité de suivre cette régularité pour pouvoir survivre. Apparemment, l'obéissance ne doit pas être orientée vers le souverain en tant que dirigeant arbitraire. L'obéissance doit être l'adaptation aux schémas qui sont à la base de toute régularité de l'être. L'obéissance traditionnelle, due par le sujet à son souverain, est complétée par l'obéissance que le sujet, raisonnablement, manifeste envers la régularité de tout être.

Jusqu'à présent, le bonheur et la survie dépendaient notamment de l'obéissance envers le souverain. Désormais, la promesse s'ajoute selon laquelle l'intégration dans la régularité aussi, donc une vie en conformité avec les règles était une condition préalable au bien-être.

De nombreux passages dans les écrits du III^e jusqu'au I^{er} siècle avant J.-C. prouvent la tentative des théoriciens sociaux de s'adapter à la nouvelle situation. Shen Dao (320-275 avant J.-C.) par exemple, un philosophe du pouvoir, reconnaissait : « *Maintenant, il en va ainsi : le chemin (dao) de la gouvernance et les lois (fa) des gouvernants ne sont pas marqués par la régularité (chang).*⁴ »

Le mot chinois *fa* vient du contexte militaire, où il désignait à l'origine les règles stratégiques qu'une troupe doit suivre pour remporter la victoire. À l'époque des royaumes combattants, le terme s'étendit à l'ensemble des règles de direction d'un État entier⁵. Il correspond aussi bien aux termes de « schéma » et « comportement légal » qu'à l'idée de « loi » dans le sens de « loi pénale », en latin *lex*. On comprend ainsi pourquoi, dans notre langue, nous désignons par les termes de « légistes » ou « legalistes » les représentants de cette école philosophique de la Chine antique qui attribuait une valeur très importante au pouvoir de l'action schématique.

Agir de manière schématique, impersonnelle, en se tenant à des règles précises – voici les qualités d'une gouvernance réussie. Une rupture profonde. L'époque nouvelle n'avait plus besoin d'une « morale intrafamiliale » en tant que morale d'État ; elle avait besoin d'un ordre qui repose sur des lois et des règles. Sous le nom de Guanzi (soi-disant VII^e siècle avant J.-C.) sont réunis des écrits sociopolitiques qui furent rédigés pour la plupart d'entre eux au III^e siècle avant J.-C. et en partie plus tard encore. L'auteur de la citation suivante, comme d'autres philosophes de cette époque, avait perdu la foi en l'appel à la bonté de l'Homme. Les lois, les lois en particulier sont le fondement d'une cohabitation relativement paisible : « *Depuis toujours, les hommes se haïssent. Le cœur des hommes est cruel. C'est pourquoi [le souverain] promulgue des lois (fa). De l'utilisation des lois résultent des rites. De la mise en œuvre des rites s'ensuit l'ordre.*⁶ »

4. Masayuki Sato (2001) *Confucian State and Society of Li : A Study on the Political Thought of Xun Zi*. Diss. Universität Leiden, p. 95.

5. *Ibid.*, p. 94.

6. *Ibid.*, p. 103.

C'est lorsque cette certitude s'unit à l'idée que Confucius se faisait de l'ordre, lorsque la schématisation du comportement prit également en compte la nouvelle morale de Confucius, faite sur mesure pour une entité politique complexe, qu'il considérait comme garantie surtout par le « rétablissement des rites », que la philosophie sociale fut imaginée dans ses grandes lignes. Cette philosophie s'avéra être le fondement idéal de l'Empire uni et extrêmement complexe qui s'ensuivit, en 221 avant J.-C, de l'époque des royaumes combattants.

Faisons une pause dans l'observation du contexte de l'apparition d'une médecine dans l'Antiquité chinoise. La médecine, c'est l'association de l'art de soigner et de la science. L'art de soigner sans fondement scientifique n'est pas une médecine au sens où l'on utilise ce terme ici. En Chine, l'art de soigner existe depuis des temps préhistoriques ; les sources révèlent l'art de soigner des ancêtres, l'art de soigner des démons et la pharmacologie comme étant des manières de penser et d'agir prémédicales. Pour qu'une médecine puisse apparaître, il a fallu la formation d'une science naturelle, c'est-à-dire l'idée que la nature est soumise à une régularité, qui suit elle-même certaines lois. Ces lois ne sont promulguées ni par les Hommes, ni par les dieux. En réalité, il s'agit de schémas que l'on ne peut pas remettre en question et qui provoque le même effet suite à la même cause. Postuler l'existence de telles règles et de telles lois, puis étudier les particularités de ces règles et de ces lois dans la société et l'ensemble de la nature et enfin, saisir leurs effets spécifiques sur l'état de bonne santé et sur l'état de maladie, tout cela, voici les étapes de l'apparition d'une médecine dans la Chine ancienne.

Xunzi (environ 300-230 avant J.-C.), un philosophe qui contribua pour une large part à la conversion des idées de Confucius en une théorie de l'État praticable, ne croyait pas aux esprits et ne croyait pas non plus que l'Homme pût influencer le cours de la nature. On lit chez lui : « *Le cours du ciel/de la nature (tian) suit une régularité. [Cette régularité] n'existe pas à cause [du bon souverain] Yao. Et elle ne disparaît pas à cause [du mauvais souverain] Qie. Celui qui s'adapte à cette [règle] afin d'établir l'ordre recevra le bonheur. À celui qui répond à cette [règle] en tolérant le désordre arrivera malheur.* »⁷

La transformation du terme chinois *tian* reflète très bien la nouvelle tendance. À l'origine, le caractère *tian* renvoyait à quelque chose comme un surancêtre, plus tard au lieu où se trouvaient les ancêtres. Finalement, l'aspect personnel devint caduc et ce caractère prit une signification habituellement traduite par « ciel », mais très proche de notre terme d'aujourd'hui « nature ». Comme l'exprime si bien Masayuki Sato : « *Le mouvement du ciel devint désormais métaphore de l'immuabilité et de la régularité.* »⁸ Il s'agissait désormais de s'adapter à cette règle, tout d'abord en tant que souverain qui se soucie du bien-être de l'État et plus tard en tant qu'individu qui se soucie de sa propre santé.

Résumons ce qui a été dit jusqu'à présent. Quelle raison pourrait-il bien y avoir à la supposition que le processus de connaissance ait pu prendre le chemin opposé ? Quels éléments pourraient-ils nous indiquer que la nature ou le corps auraient suggéré par eux-mêmes la découverte de légalités supérieures ? La formation d'une science naturelle

7. Xunzi jijie 17. In Zhunzi jicheng, Peking, Zhonghua shuju. Vol. 2 (1996) 204f.

8. Masayuki Sato (2001) p. 116.

dans la Chine antique est reliée à deux certitudes : d'un côté, à la certitude du lien, de la corrélation de toutes les choses. De l'autre, à la certitude de la nécessité de relations réglées, schématisées des choses entre elles. Ces deux certitudes sont le fruit des fortes impressions que firent les structures sociales fondamentales transformées sur une partie des philosophes chinois ainsi que des impressions que les théories de ces derniers firent sur d'autres penseurs. C'est la seule chose qui nous permet de comprendre pourquoi justement à ce moment-là, une telle pensée a pu apparaître.

Pourquoi à cet endroit ?

Pourquoi à ce moment-là ?

Nous pourrions nous attarder un peu sur les conditions qui garantissent à cette pensée d'être acceptée. Car c'est l'élément décisif dans l'histoire des idées. Chaque époque voit une foule d'idées s'exprimer, semblables à des semences sur le champ de la dynamique cognitive. Toutefois, la plupart se dessèchent aussitôt. Certaines connaissent une croissance courte, jouissent d'une attention limitée, avant de décliner. L'historien doit se poser la question suivante : quelles conditions rendent le sol accueillant ? Comment se fait-il qu'une idée tombe sur un sol fertile, s'épanouisse rapidement et s'avère peut-être viable pour plusieurs siècles ? Quant à d'autres idées, il est possible qu'elles trouvent leur place dans un sol, mais sans recevoir apparemment d'accueil ou bien peut-être de longues décennies, ou même des siècles plus tard, on se rend compte de leur « vérité », qui ne s'était pas révélée à leurs contemporains. C'est là que l'histoire des idées est sollicitée. Qu'est-ce qui apporte à une idée sa vraisemblance (car nous ne voulons pas parler ici de vérité) ?

La vraisemblance de la correspondance de toutes les choses, la plausibilité de la régularité, de la légalité, du cours schématique de toutes les choses, cette vraisemblance fut le fruit de la réalité sociopolitique, à partir de laquelle elle éclaira la nature et enfin, comme nous le verrons plus tard, la problématique de la maladie et de la santé. Mais ce sont aussi des intérêts sociaux qui font qu'une idée semble plausible. Vérifier ces intérêts est une tâche pénible à laquelle nous n'allons pas nous atteler ici. Toutefois, il y aurait encore quelques remarques à ajouter qui offrent peut-être des indications supplémentaires afin de répondre à notre question : pourquoi une idée précise s'avère-t-elle viable à ce moment-là, dans cet endroit ?

Croire à la régularité de la société, ce qui suppose aussi une légalité des processus dans la nature, a des conséquences. Celui qui étudie les lois de la nature, qui les identifie, peut prendre lui-même les choses en mains. Il ne dépend plus des soi-disant services de médiation de ceux qui se placent entre les dieux et les Hommes. On ne peut pas débattre de la question de savoir si les dieux doivent suivre les lois. Cependant, il ne fait aucun doute que la connaissance des lois de la nature affaiblit le pouvoir de ces soi-disant médiateurs. C'est notamment la raison pour laquelle de nombreux médiateurs (prêtres et théologiens) ont eu du mal à accepter sans réserve les évolutions des sciences naturelles spécialement en médecine. Celui qui peut remonter aux origines naturelles d'une maladie, celui qui connaît les lois de l'étiologie et de la pathologie à partir desquelles il peut mettre en place une prévention appropriée ou une thérapie utile, celui-ci perd la peur de la maladie comme punition des dieux pour les péchés et prend ainsi aux médiateurs leur pouvoir de faire appel à la peur de la maladie comme un appât pour une certaine morale divine.

Les lois de la société limitent l'arbitraire du souverain dans le cas où c'est la philosophie sociale qui voit le souverain comme également soumis aux lois qui s'impose. Les lois de la nature limitent l'arbitraire des dieux dans le cas où c'est la vision du monde selon laquelle les dieux sont eux aussi soumis aux lois qui s'impose. Nous pouvons voir les deux tendances dans la théorie de la société et la religion de la Chine antique. Il y avait des voix qui revendiquaient la subordination du souverain aux lois, contrairement aux légalistes. Avec la naissance des sciences naturelles, la religion chinoise fut fortement dépersonnalisée et ritualisée d'une façon qui servait non pas la vénération de certaines divinités, mais l'assurance d'une harmonie entre les Hommes.

Le succès du bouddhisme et la « survie » de nombreuses divinités dans la piété populaire locale ne changent rien à ce constat. Au contraire, l'attraction du bouddhisme introduit en Chine depuis le 1^{er} siècle après J.-C. et originaire d'Inde, une culture non chinoise donc, démontre bien que les visions du monde chinoises dominantes n'avaient rien ou peu à offrir face au souhait, exprimé par beaucoup d'Hommes, d'un dieu Père et Mère. Il est donc possible que l'idée d'une régularité de la nature ait aussi répondu à des intérêts politiques à l'époque des royaumes combattants et plus tard. Mais nous reviendrons plus tard sur ce point à partir d'une autre perspective.

Ainsi, en Chine, les conditions premières pour l'apparition d'une médecine étaient réunies. Notre attention n'est évidemment pas tournée vers la Chine, mais vers l'apparition et l'évolution future de la médecine en tant que telle. N'aurions-nous pas dû commencer notre observation dans l'Antiquité grecque afin de tourner ensuite notre regard vers la Chine, de façon chronologique et progressive du point de vue géographique ? J'ai déjà nommé la raison pour laquelle nous avons d'abord regardé loin en arrière. Dans la Chine antique, la formation première d'une science naturelle puis d'une médecine à partir d'un art de soigner ancestral eurent lieu à un moment qui est relativement dense, et nous possédons aussi suffisamment de sources concernant la période qui le précède, pour pouvoir nous faire une idée très précise des conditions sociales et idéologiques. Ceci est bien plus difficile en ce qui concerne l'Antiquité grecque.

L'observation banale de Thalès

« *Il n'y a pas d'observation sans hypothèse.* » Cette remarque de l'historien de la médecine Thomas Rütten⁹ est depuis longtemps incontestée dans l'histoire de la science. Dans l'histoire de la médecine, les recherches en histoire des idées se fondent encore bien trop rarement sur cette remarque. Ce n'est pas forcément un fait étonnant, car il ne s'agit pas d'une entreprise facile. Dans l'Antiquité grecque, les hypothèses qui orientèrent et peut-être même permirent l'observation de la nature de l'univers en général et du corps individuel en particulier se perdent presque dans l'obscurité préhistorique. Certes l'archéologie et des sources écrites plus tardives nous permettent de dire beaucoup sur les premiers temps du 1^{er} siècle avant J.-C. dans l'espace méditerranéen, mais il nous manque presque toutes les connaissances détaillées que l'on pourrait souhaiter pour notre problématique.

En Méditerranée orientale aussi, la médecine apparut sur les bases d'un art de soigner historiquement antique. Nous connaissons cet art de soigner grâce aux écrits d'Homère et d'Hésiode par exemple. En Méditerranée orientale aussi, la médecine avait besoin, comme condition préalable, du développement d'une science de la nature, c'est-à-dire de l'idée selon laquelle il existe des légalités indépendantes du lieu, de l'époque et des personnes. Il ne fait aucun doute que le développement d'une telle science de la nature précédât le développement d'une médecine dans l'Antiquité grecque. De même, il ne fait aucun doute que, comme en Chine, la médecine se fût servie des connaissances des sciences naturelles. Et pourtant, il est difficile d'expliquer pourquoi une science de la nature est apparue, quels éléments ont poussé les yeux à s'ouvrir sur les lois de la nature, ce qui a amené des penseurs individuels à expliquer rationnellement le cours et la transformation des choses donc sans recourir au mythe.

Observons les travaux menés sur ce problème par le grand historien de la médecine Henry Sigerist. Le premier scientifique reconnu nommé dans l'histoire scientifique depuis Aristote (384-322 avant J.-C.) fut Thalès de Milet. Il fut actif aux alentours de 585 avant J.-C. Henry Sigerist décrit la situation de Milet en Asie mineure, exposée à de nombreuses influences, comme point central d'un commerce florissant dont les liens s'étendaient aussi bien sur les eaux à l'ouest que sur les terres à l'est. Au contact des influences les plus diverses, Thalès voyage entre autres en Égypte où, selon l'historien antique Hérodote cité par Henry Sigerist, la vue des inondations périodiques et la fécondation de la terre par le Nil le poussa à expliquer ces phénomènes naturels¹⁰.

9. Thomas Rütten (1996) Hippokratische Schriften begründen die griechische Medizin. « De morbo sacro » « Über die heilige Krankheit ». In Heinz Schott, Hg., *Meilensteine der Medizin*. Dortmund, Harenberg Verlag, p. 54.

10. Henry E. Sigerist (1963) *Anfänge der Medizin*. Zürich, Europa Verlag, p. 567.

Il est possible qu'il en fût ainsi. Mais pouvons-nous nous contenter d'une explication comme celle-ci ?

Est-ce qu'il fallait réellement que les débuts des sciences européennes et maintenant mondiales fussent vus, dans presque chaque présentation générale du domaine de l'histoire de la médecine, comme une banalité : un homme de Milet voyage en Égypte, voit là-bas les inondations et les fécondations (peut-être en entend-il seulement parler) puis en vient à la conclusion suivante, après quelque réflexion : toute vie a pour base l'eau. L'eau est la base de toute vie. De la même façon, d'autres idées suivirent à un intervalle de deux décennies : Anaximandre, vers 560 avant J.-C., ne croyait pas Thalès et amena dans le débat un *apeiron*, une substance indéfinie, comme origine de tous les éléments. Anaximène, quant à lui, vers 546 avant J.-C., ne croyait pas Anaximandre et fit entrer en jeu non pas l'eau et l'*apeiron*, mais l'air. Peut-être avait-il observé que quelqu'un à qui l'on tient le nez et la bouche fermés meurt plus vite que quelqu'un à qui l'on refuse une gorgée d'eau.

Ce n'est pas le contact mystérieux de l'Orient et de l'Occident en Ionie qui atténua la remarquable banalité de cette déclaration. Il est possible que beaucoup d'Hommes eussent voyagé en Égypte. Après tout, Milet possédait un point de chute dans les environs d'Alexandrie aujourd'hui. Nous poserons au moins la question suivante : pourquoi justement Thalès ? Peut-être quelqu'un avait-il, avant lui, voyant le Nil ou les pêcheurs dans un port de Méditerranée, écrit la phrase suivante : l'eau est la base de la vie. Nous pouvons lire des choses semblables dans le recueil attribué au philosophe chinois Guanzi. L'auteur inconnu du 39^e chapitre explique dans un paragraphe, probablement rédigé au III^e siècle avant J.-C., pourquoi l'eau est « *substance première de toute chose*¹¹ ». Toutefois, c'était trois siècles après la remarque de Thalès et cela n'explique pas non plus pourquoi Thalès justement doit avoir fondé, avec cette affirmation, l'histoire scientifique européenne.

Certes Thalès n'est sûrement pas n'importe qui. Aristote le décrivait comme le premier philosophe grec ; il a transmis suffisamment de choses pour nous laisser penser qu'il était une personnalité exceptionnelle. Les historiens de la philosophie perçoivent dans l'œuvre de Thalès la question du « pourquoi » qui est aussi la question « d'où ». Ils attribuent à Thalès et aux autres Présocratiques l'intérêt de révéler les origines et les causes de ce qui est. La recherche de la substance première. On prodigue aux habitants de Milet et du milieu ionien des connaissances astronomiques, météorologiques et aussi mathématiques. Soit. Mais cela ne donne pas beaucoup d'explication. Nous voudrions savoir pourquoi la banalité selon laquelle « l'eau est la base de toute vie » n'était venue à l'esprit de personne avant Thalès ou bien, dans le cas où quelqu'un avait déjà exprimé un message semblable, pourquoi il n'a pas rencontré de sol fertile et provoqué le débat qui suivit son cours avec Anaximandre et Anaximène. Il devait bien y avoir une raison qui a fait que le sol était fertile. En quoi pouvait-elle bien consister ?

11. Guanzi 39, Shuidi (1996) In *Zhuzi jicheng*, Peking, Zhonghua shuju. Vol. 5, 235f. Joseph Needham, *Science and Civilisation in China*. Cambridge, Cambridge University Press. Vol. II (1956), 41f.

L'historien d'art Heribert Illig a émis la thèse tout aussi fascinante que provocante selon laquelle trois siècles du début du Moyen Âge, environ 610 à 910, seraient une pure falsification de calendrier du Haut Moyen Âge¹². Si sa réflexion devait s'avérer exacte, alors l'écrit ou du moins une grande partie du livre *Guanzi* daterait du VI^e siècle avant J.-C. et la solution de l'énigme serait toute simple : la théorie du *Guanzi* avait fait son chemin de l'Asie orientale vers l'Asie mineure. Thalès s'en saisit et lança un débat qui fut peut-être attisé par des contacts que nous ignorons encore entre la Chine et l'Ionie de telle manière qu'il finit par développer sa propre dynamique avec les conséquences que nous connaissons aujourd'hui. Ce serait bien. Mais on ne peut pas effacer ainsi les trois siècles du début du Moyen Âge inscrits sur des parchemins et il nous faut donc continuer à chercher dans l'obscurité.

Aux difficultés qui existent de répondre à cette question vient se rajouter le fait que les trois sages nommés ci-dessus étaient actifs en Ionie, donc en Asie mineure et non pas dans le berceau grec, à Athènes par exemple. Pouvons-nous donc considérer la « Grèce » comme le berceau de la science ? Il nous faut peut-être chercher les éléments déclencheurs dans les spécificités des structures politiques et sociales de l'Ionie pour voir le contexte d'un processus culturel unique à l'époque et qui inspira ces mots à l'historienne Charlotte Schubert : « *La performance particulière de la philosophie grecque du VI^e et V^e siècle avant J.-C. réside en la rationalisation continue de la notion de nature. Le but ultime était l'étude des lois de la nature et dans la mesure du possible, leur imitation dans le comportement. Il ressortit de l'observation de la nature un modèle des légalités applicable à tous les domaines.*¹³ »

Au début, il y avait l'étude des lois de la nature. Il ne s'agit en aucun cas d'une évidence ; un élément extérieur a bien dû éveiller les sens des philosophes pour qu'ils s'y intéressassent. Mais après que cet intérêt fut éveillé, l'observation de la nature et la découverte des légalités dans la nature menèrent à la conclusion que les maladies de l'Homme et donc son état de bonne santé aussi étaient soumis aux mêmes légalités. Aujourd'hui, cela nous semble peut-être tout à fait logique. Cependant, prudence : « nous » est trop dire. « Une quantité d'Hommes » serait plus exact. Il ne faut pas oublier que, depuis cette époque de l'Antiquité grecque, il y a toujours eu des Hommes, parmi lesquels des Hommes très intelligents et possédant une vaste culture générale, qui ne se sont pas laissés convaincre que le modèle des lois de la nature était applicable à tous les domaines.

Nous nous heurtons à nouveau à la question essentielle : quel élément déclencheur fait tomber sur un sol fertile une idée précise, une conception du monde précise chez une partie d'Hommes méditatifs, intelligents, cultivés. Pourquoi la même idée ne peut-elle pas rencontrer le même accueil chez d'autres Hommes tout aussi méditatifs, intelligents, cultivés ? C'est ce qui arriva à l'idée selon laquelle les lois de la nature suffisaient à expliquer tous les processus dans la nature, y compris la maladie et la santé. Une partie des Hommes dans l'Antiquité suivirent fermement cette idée ; ce qui eut pour conséquence le

12. Heribert Illig (1996) *Das erfundene Mittelalter. Die größte Zeitfälschung der Geschichte*. Econ Verlag.

13. Charlotte Schubert (1993) *Griechenland und die europäische Medizin. 500 v. Chr. - 400 n. Chr.* In Schott, Hg., *Die Chronik der Medizin*, Dortmund, Chronik Verlag, p. 34.

développement de la médecine à partir du ^v^e siècle avant J.-C. environ. Une autre partie des Hommes, toujours dans l'Antiquité, ne suivirent pas cette idée et restèrent fidèles aux connaissances dont on disposait jusqu'ici sur le pouvoir des puissances numineuses.

Aujourd'hui aussi, à une époque où l'utilisation des lois de la nature mises en évidence par les sciences de la nature permet de faire monter des avions en l'air et de construire des ponts de plusieurs kilomètres de long par-dessus des détroits, cette deuxième partie des Hommes n'est toujours pas convaincue que les lois de la nature existent au-dessus de toute existence. Pour eux, un dieu ou plusieurs divinités se trouvent encore au-dessus de ces lois de la nature. Pour eux, il est toujours sensé d'invoquer ce dieu ou les saints et de demander leur aide pour survivre à un vol ou préserver un pont de l'effondrement.

Les connaissances sur les puissances numineuses n'ont jamais été réfutées scientifiquement – ni par les premiers scientifiques en Chine, ni par les scientifiques dans l'Antiquité grecque. Une preuve de la non-existence des puissances numineuses est méthodiquement impossible. Et de plus : d'innombrables exemples de sauvetages incroyables ou d'apparents hasards qui d'après le jugement humain ne peuvent avoir été des hasards ont, à travers les millénaires, démontré suffisamment clairement que ce savoir est tout à fait justifié. Mais alors pourquoi le net refus, chez une partie des Hommes, de continuer à utiliser ce savoir au quotidien tandis que l'autre partie des Hommes s'accroche aux traditions ?

Nous ne savons pas pourquoi, et c'est pour cela que nous ne sommes pas à même de l'expliquer, Thalès de Milet justement, Anaximandre puis Anaximène et plus tard Héraclite et quelques autres se lancèrent à la recherche des fondements de toute existence, fondements basés sur les lois de la nature. À la différence d'une science naturelle basée sur la découverte des lois de la nature en Chine, il est difficile, en Grèce, de révéler le contexte politique et culturel en Ionie, donc en Asie mineure, de manière à ce que l'on puisse exposer les relations entre les éventuelles transformations de ce contexte et l'ouverture du regard aux lois de la nature de manière plausible. Des influences orientales sur les premiers philosophes ne sont pas à exclure. Cela rend la situation d'autant plus opaque.

Mais peut-être pouvons-nous procéder autrement. Si nous ne pouvons plus trouver les éléments déclencheurs qui ont poussé Thalès de Milet et ses collègues à poser leurs questions, nous pouvons nous demander quel contexte connut ces questions et leurs réponses variables. Tout d'un coup, un Thalès de Milet affirme, sans que personne ne lui ait demandé, que l'eau est à l'origine de toute vie. Très bien ! Mais qui a envie de savoir cela ? Et pourquoi devrait-on le savoir ?

Rétrospectivement, depuis le ^{xx}^e siècle, nous sommes reconnaissants envers M. Thalès, car il semble qu'il ait lancé un processus qui nous permet aujourd'hui d'envoyer des avions en l'air et de construire des ponts par-dessus des détroits. Mais ses contemporains ne le savaient pas encore ! Ils avaient bien d'autres soucis quotidiens que de voir l'utilité dans le fait de considérer l'eau, un « apeiron » ou l'air comme la substance qui maintient la cohésion du monde. Quoi qu'il en soit, il semble qu'il ait fallu vingt ans pour que le philosophe suivant, Anaximandre, réagisse aux propos de Thalès puis à nouveau vingt ans pour qu'Anaximène enrichisse le débat comme troisième philosophe. Thalès avait peut-être des disciples ou des auditeurs qui débattaient de ses propos sans

enrichir eux-mêmes le débat naissant. Ceci dura ainsi jusqu'à ce que des philosophes et des scientifiques toujours plus nombreux finissent par établir un modèle de savoir qui déploya sa propre dynamique de développement.

Essayons d'oublier que nous vivons au ^{xxi}e siècle après J.-C. Essayons de nous imaginer ce qui a pu être fascinant dans les propos de ces philosophes des ^{vi}e et ^ve siècles avant J.-C. au point qu'on a entendu et développé ces propos. La cause ne pouvait être la perspective des avions ou des ponts de plusieurs kilomètres de long.

Polis, loi et autodétermination

Tout comme peu de temps après en Chine, la clé pour comprendre le processus en Grèce, y compris en Ionie, semble résider dans le terme de « loi ». En Chine, on accorda de l'attention et on attachait de l'importance aux lois de la nature dans la mesure où les transformations sociales remplacèrent l'ancienne morale des relations individuelles par la régularité d'un comportement basé sur des lois. L'arbitraire des despotes, souverains humains ou puissances numineuses, animé par des émotions ou par pur intérêt, n'était plus adapté aux nouvelles formes d'État ou de société ; il en allait autrement de la légalité des comportements entre les hommes ainsi que du gouvernement.

Toutes les visions du monde qui s'efforçaient de montrer comment sortir de l'époque, qui dura plusieurs siècles, des Royaumes combattants, étaient toutes aussi appropriées les unes que les autres pour instaurer à nouveau l'harmonie tant attendue. Le confucianisme, le taoïsme, les moïstes, les légalistes, l'école du Yin Yang et bien d'autres. Les courants de pensée qui finirent par s'imposer n'étaient en aucune façon meilleurs que les autres. Dans leur ensemble, ils étaient tout simplement les plus appropriés pour fournir une base à la nouvelle forme d'État. Les termes de « loi », de comportement « schématisé », d'obéissance aux règles jouaient un rôle important dans cette conception du monde. Il en allait de même pour la morale concentrée sur l'harmonie, morale perdue des siècles durant avant de trouver une toute nouvelle définition.

Pouvons-nous faire le même constat en Grèce antique ? Il est peut-être possible de connaître au moins le contexte sociopolitique qui mit en avant le terme de loi en Grèce de telle manière que l'historienne en vient à la conclusion suivante, que nous avons déjà citée : « *Le but le plus important était l'étude des lois de la nature et autant que possible leur imitation dans le comportement. À partir de l'observation de la nature, un modèle des légalités se forma, applicable à tous les domaines.*¹⁴ »

Penchons-nous sur les écrits d'un des plus grands spécialistes de la culture grecque, H.D.F. Kitto, autrefois professeur de philologie classique à l'université de Bristol. Dans son livre *Les Grecs. Autoportrait d'une civilisation*, on trouve de nombreux passages très instructifs : « *Les Grecs ne doutaient à aucun moment du fait que le monde ne soit pas capricieux mais arbitraire : il obéit à des lois et c'est pourquoi on peut l'expliquer. C'était aussi la pensée d'Homère lui-même, antécédente à toute philosophie, car derrière les dieux (parfois aussi sur le même plan) se cache la violence qu'Homère nomme Ananke, "Nécessité", un ordre des choses que même les dieux ne peuvent pas briser.*¹⁵ » « *Le seigneur du Grec, c'était la loi, une loi qui lui était familière et dont il pouvait attendre de la justice. S'il vivait dans une nette démocratie, alors il prenait part, sa propre part qui lui était due, au gouvernement. Tout pouvoir autoritaire offensait profondément le Grec. S'il regardait*

14. *Ibid.*, Fußnote 13.

15. H. D. F. Kitto (1960) *Die Griechen*. Frankfurt (Main), Fischer Bücherei, p. 143.

*vers les empires à l'Est, alors il voyait le règne d'un roi absolu qui, contrairement à l'ancien monarque grec qui régnait selon Thémis ou selon une loi issue des dieux, régnait à partir de son seul savoir et ne se sentait pas responsable par rapport aux dieux.*¹⁶ »

Ces deux premières citations tirées de l'ouvrage de Kitto, *Les Grecs*, nous donnent presque tous les mots clés que nous cherchons. Elles nous apprennent qu'au temps de la monarchie, la loi des dieux était également contraignante pour les rois terrestres. Les dieux eux-mêmes devaient se soumettre à une sorte d'ordre. Plus loin, on apprend que « les Grecs » avaient une alternative sous les yeux : les seigneurs de l'Orient, considérés de leur vivant comme des dieux et soumis à aucune loi. Les Ioniens vivaient à la jonction entre la conception du monde grecque et la conception orientale. Peut-être étaient-ils bien plus conscients de cette différence que les Grecs en métropole ? C'est peut-être cette confrontation directe avec le despotisme et l'arbitraire de régimes orientaux qui a incité, inconsciemment, à mettre en valeur la légalité, la loi par excellence dans tous les domaines de l'existence humaine ?

La relève des rois par la cité-État, *polis*, gérée par les citoyens, à Athènes et dans d'autres villes jusqu'en Ionie fut un pas supplémentaire vers l'idéal grec d'une *eleutheria*, selon Kitto la « conscience de la dignité d'être un être humain ». Pour un Grec de l'Antiquité, on ne pouvait atteindre cette dignité qu'en participant à gouverner l'État et non en étant soumis à l'arbitraire du souverain. Les lois servaient à agir contre cet arbitraire.

Entre le ^v^e et le ⁱⁱⁱ^e siècle avant J.-C. en Chine, un grand nombre de petites unités politiques avaient existé en affrontement perpétuel. Ces royaumes combattants s'annexèrent de plus en plus, jusqu'à ce qu'il reste sept, puis deux concurrents, parmi lesquels le vainqueur finit par devenir l'unique État. Le résultat fut la naissance, en 221 avant J.-C., de l'État chinois réunifié pour la première fois après un morcellement aussi long et traumatisant. En Grèce, l'évolution eut lieu presque dans la direction opposée. « *En Crète* », par exemple, « où *Idoménée a régné en tant qu'unique roi, on trouve plus de cinquante poleis plus ou moins indépendantes, cinquante petits "États" au lieu d'un seul. Mais la disparition des rois n'est pas très importante ; ce qui est important, c'est qu'il n'y ait plus non plus de royaume. Et ce qui vaut de la Crète vaut aussi de la Grèce, ou des parties de la Grèce ayant joué un rôle dans l'Histoire. [...] Elles se divisèrent toutes en un nombre incalculable de formations politiques indépendantes et autonomes.*¹⁷ »

C'est la particularité sociopolitique de cette « formation politique indépendante et autonome », la *polis*, qui nous livre la clé pour comprendre la grande valeur attribuée à la légalité et à l'autodétermination dans l'Antiquité grecque. Ce n'est que là où des lois forment la base que le citoyen de la *polis* peut, dans son propre intérêt, prendre une part active aux affaires gouvernementales dans une autodétermination rationnelle. Le pouvoir des lois dans la cité-État signifie également être libéré de l'arbitraire des despotes. La recherche des lois dans la nature est donc aussi la recherche de la liberté dans l'existence sans arbitraire des dieux. Le nombre de ceux qui suivirent la nouvelle tendance et nièrent dorénavant totalement le pouvoir des dieux a dû être infiniment

16. *Ibid.*, p. 9.

17. *Ibid.*, p. 40.

petit. Il aurait même été peut-être suicidaire de nier totalement le pouvoir des dieux du jour au lendemain. Dans de telles situations, les nouvelles pensées ne se confrontent pas directement au *statu quo*, elles se cherchent un domaine indirect dans lequel il est plus facile de mettre en place concrètement les structures imaginées que dans la réalité sociopolitique.

Seul celui qui partageait ce souhait d'une réorganisation de la réalité sociopolitique, consciemment ou inconsciemment, pouvait trouver un intérêt à ce nouvel « ordre » que les philosophes de la nature exigeaient pour l'univers entier. Ce n'est pas en observant le microcosme et le macrocosme qu'on en arriva à « *l'idée que le microcosme de la vie humaine peut être mis en relation avec le macrocosme du ciel, ou de l'univers*¹⁸ ». L'extrait qu'en a chaque Homme sous les yeux est trop insignifiant. Les signes sont trop insuffisants pour pouvoir faire une déclaration détaillée basée uniquement sur la force d'expression du visible. Les philosophes durent s'inspirer d'une sphère de vie observable, c'est-à-dire la réalité sociopolitique – il n'en avait aucune autre à disposition.

Ce fut la volonté politique de changer des structures politiques en particulier ou bien de renforcer ces structures, bien qu'elles soient déjà introduites mais possiblement menacées, qui attira les regards sur l'ordre nouveau de la nature puis pour ainsi dire présenta l'unité du macrocosme naturel avec le microcosme social comme une nécessité. Seul celui qui partageait, consciemment ou inconsciemment, cette volonté politique pouvait trouver un intérêt à ces nouvelles sciences de la nature. Gardons toujours à l'esprit : nous seuls, aujourd'hui, connaissons l'immense potentiel de ces nouvelles sciences. Aux VI^e, V^e, IV^e siècles, on ne pouvait imaginer ce potentiel, même à l'horizon le plus proche. C'est la volonté de liberté et d'autodétermination qui guida les regards sur les lois de la nature, et non des promesses d'avions et de ponts au-dessus de détroits !

Lisons encore d'autres citations de l'ouvrage de Kitto, *Les Grecs*, afin de pouvoir cerner plus en détail le milieu qu'offrait la polis :

« *Les Grecs voyaient dans l'ensemble de leur lois, dans les nomoi de leur polis, un pouvoir moral et créateur. Non seulement elles étaient là pour veiller à la justice dans des cas individuels, mais aussi pour marquer et recommander la justice.*¹⁹ » « *Et c'est pourquoi Sparte fut admirée à cause de son eunomie, à cause de son "bien-être aux bonnes lois", parce que ces citoyens, par ses lois et ses institutions, en firent un idéal d'une perfection inhabituelle. On loua Sparte parce que, des siècles durant, elle n'avait pas changé ses lois.*²⁰ »

« *L'événement suivant dont nous entendons parler est l'enregistrement de lois, publiées en 621 avant J.-C. sous le nom d'un certain Dracon. Jusqu'à présent, il existait seulement un droit coutumier transmis oralement, gardé et géré par la noblesse, qui succéda à la monarchie. Hésiode avait déjà vivement accusé "des princes de prendre de mauvaises décisions". Quoi qu'il en soit, le droit transmis fut codifié et publié dans toute sa rigueur. Cela garantissait ainsi au moins une protection contre l'oppression arbitraire.*²¹ » Nous voyons

18. Schubert (1993) p. 34.

19. Kitto (1960) p. 64.

20. *Ibid.*, p. 65.

21. *Ibid.*, p. 69.

le contexte politique : la transition de la monarchie, en passant par la domination de la noblesse, pour arriver à la démocratie attique, fondée comme assemblée de tous les citoyens en 594 avant J.-C. par l'expert en économie et poète Solon (vers 640-561 avant J.-C.), nanti des pleins pouvoirs dictatoriaux pour un temps limité, et confirmée par Clisthène, « *unique et ultime législateur*²² ».

Il est important de percevoir l'étendue universelle de la nouvelle tendance. Les effets de la politique sociale sur la compréhension de la nature sont à eux seuls plus qu'une supposition dérisoire, si l'on regarde la diversité des formes culturelles au sein de laquelle s'exprima ce souhait de nouvelles structures, d'un ordre nouveau. Un exemple : « *Ainsi pour Eschyle, la polis, projet mûr, devient un instrument d'application de la loi, sans chaos et qui permet de remplacer la vengeance privée par la justice publique et universelle.*²³ » Ce n'est pas par hasard si le poète Eschyle, 525-456 avant J.-C., devint célèbre par ses drames. D'une façon extrêmement subtile et pourtant très saisissante, ils correspondaient à cette aspiration de l'Homme à se libérer de l'arbitraire des dieux. Eschyle ne niait en aucun cas l'existence des dieux. Toutefois, en reprochant à l'individu seul la responsabilité d'un comportement coupable alors que les dieux l'avaient poussé à ce comportement, il posait la responsabilité de l'Homme au premier plan – l'Homme, telle était son exigence, doit bâtir lui-même son destin. C'est le droit qui forme le cadre qui permet cela.

Nous pourrions encore chercher d'autres indications nous dévoilant les conditions nécessaires à la naissance d'une science de la nature, fondée sur la supposition de l'existence de lois de la nature. Mais peut-être que les informations recueillies ici suffiront à justifier le point le plus important de notre argumentation. Il semblerait qu'il existe depuis une éternité en Grèce la certitude de vivre dans un ordre. Les dieux, les souverains et les sujets étaient soumis à cet ordre. C'est au plus tard au VI^e siècle avant J.-C. que s'imposa, dans certaines régions centrales de Grèce, la tendance politique de se libérer de l'arbitraire des souverains, dieux ou monarques terrestres, et de soumettre toute action des lois auxquelles tous étaient contraints de la même manière. C'est dans une lutte obstinée durant laquelle elle essuya quelques revers que la petite unité politique de la *polis* permit un rapprochement temporaire de ces idéaux. Il s'agissait d'atteindre la légalité du gouvernement et l'autodétermination dans la responsabilité.

Il est possible que cette tendance ait créé les conditions et l'élan qui poussèrent à regarder autrement la nature. La nature en elle-même ne possédait pas une force d'expression suffisante. Ce n'est qu'à partir du moment où les transformations sociopolitiques de la monarchie à la démocratie et la transformation idéologique de l'arbitraire des dieux à la responsabilité de l'individu provoquèrent la projection d'objectifs sociopolitiques et d'une nouvelle orientation idéologique sur la nature qu'il fut possible de regarder et de comprendre la nature. Il y a beaucoup d'exemples (nous en analyserons quelques-uns à l'aide de l'histoire de la médecine en Chine et en Europe) qui montrent que les objectifs politiques furent d'abord exprimés dans le cadre plutôt anodin de la pensée du domaine de l'art de soigner, avant de le retrouver dans des programmes politiques concrets. Compte tenu de l'Antiquité grecque, il devrait tout d'abord nous importer

22. *Ibid.*, p. 76.

23. *Ibid.*, p. 49.

d'éclairer le contexte qui fut utile au développement des sciences de la nature et qui fournit un terreau propice aux propos des philosophes de la nature. La question que nous nous étions posée au début était la suivante : pourquoi justement à cette époque, pourquoi justement à cet endroit ?

L'individu et l'ensemble

Nous avons observé de plus près deux civilisations différentes datant du dernier millénaire avant l'ère commune, la Chine et la Grèce, car l'une comme l'autre a vu naître une science de la nature qui est à nouveau à considérer comme une condition nécessaire à la formation d'une médecine à partir d'un art de soigner exercé depuis longtemps déjà. Pour le répéter à nouveau, une des conditions préalables à la naissance d'une science de la nature est la certitude, présente tout du moins chez une partie de la population, que la nature suit un ordre, que les processus naturels sont réguliers et suivent donc des lois. Cette prise de connaissance de la nature, c'est une hypothèse, ne peut être déclenchée par la nature elle-même ; elle naît sous l'impulsion d'éléments déclencheurs issus d'un terrain observable, l'existence humaine, c'est-à-dire après tout, le terrain des activités entre les Hommes, y compris l'expérience de l'état de souverain et celui de sujet.

Le fait que, dans la Chine antique, la conscience de la nécessité des lois apparut dans un tout autre contexte qu'en Grèce antique mérite d'être noté. En Chine, l'unité politique sans cesse croissante requit l'abandon de l'arbitraire des souverains justifié par les relations individuelles et les émotions. La philosophie politique qui établit dans le chapitre 80 du *Daodejing* l'idéal de la communauté politique la plus petite possible, une communauté qui ne cherchait aucunement à avoir de contact avec les communautés voisines à portée de voix et de vue, cette philosophie politique se méfiait au plus haut point de la formulation de lois par les Hommes et fut donc absente de la responsabilité gouvernementale du grand Empire chinois uni – même si ses défenseurs, pour ainsi dire en tant qu'opposition, maintinrent une vision marquante, culturellement parlant, et des siècles durant. Dans la Grèce antique, manifestement, c'est justement dans ces petites unités politiques, dans la cité-État de la *polis*, que cet idéal se concrétisa, car cet idéal comprenait aussi l'autodétermination de chaque citoyen à part entière – un aspect qui sera important pour nous plus tard, afin de comprendre une différence particulièrement remarquable entre la médecine chinoise et la médecine grecque.

Nous pouvons parler dès maintenant d'une autre différence. Comme nous l'avions vu, l'idée d'un « ordre » dans la jeune science de la nature chinoise se traduisit aussi essentiellement par l'idée d'une corrélation et d'une correspondance systématique de tous les phénomènes. Cette idée s'accompagna avec la certitude, soulignée surtout dans la philosophie politique confucianiste, que l'on peut surmonter les « troubles cataclysmiques » notamment par le fait que l'Homme se reconnaît comme une partie du tout. Selon l'enseignement de Confucius, l'individu doit être amené à reconnaître que son action joue un rôle dans le bien-être du grand tout. L'ordre tant désiré ne se compose pas d'un nombre incalculable d'éléments individuels posés indépendamment les uns à côté des autres. On ne peut se représenter cet ordre uniquement si l'idée selon laquelle chaque individu, en raison de son interdépendance avec les autres, porte une responsabilité et peut contribuer par son comportement à l'ordre général, se propage.

En ce qui concerne les ^{vi}e et ^ve siècles en Grèce, on ne peut rien constater de comparable. On perçoit les premiers signes d'une corrélation plus tard dans la médecine grecque ; qui sait d'où sont venues les motivations. Ni la science de la nature grecque, donc la compréhension de l'ordre de la nature, ni la médecine grecque dans son ensemble, ne sont marquées par une pensée dans les catégories de la corrélation et de la correspondance systématique de tous les phénomènes, contrairement à la médecine chinoise. Ici, ce sont Thalès, Anaximandre, Anaximène et Empédocle (vers 495-435 avant J.-C.) qui montrèrent le chemin : dès le début, l'accent fut mis sur la division des phénomènes selon leurs matières premières, puis selon leurs éléments. La synthèse des phénomènes, déterminante pour la médecine chinoise, n'eut pour la Grèce qu'une importance dérisoire. En Grèce, il n'y eut pas de « troubles cataclysmiques » sur plusieurs siècles comme en Chine, où ils avaient fait prendre conscience de la nécessité de retrouver l'unité du pays et ouvert les yeux sur la corrélation et la correspondance systématique de tous les phénomènes. On ne constate aucun autre élément déclencheur susceptible d'avoir pu mener à une telle conception du monde.

L'art de soigner non médical

La médecine, c'est l'application de connaissances scientifiques sur l'organisme. Si nous faisons de cette définition la nôtre, et c'est ce que nous voulons faire, tout du moins dans ce livre, alors il ne peut y avoir, dans la vie réelle, d'art de soigner purement médical. Depuis deux millénaires, l'art de soigner médical est accompagné d'un art de soigner non médical. À l'avenir, cela ne changera assurément pas. Même après plus de deux millénaires, les efforts d'interprétation scientifique de l'état malade sont loin d'être couronnés de succès. Aujourd'hui encore, au ^{xxi}^e siècle, la médecine ne peut se passer des parts non médicales de l'art de soigner.

L'art de soigner non médical, c'est un art de soigner non scientifique. C'est ainsi que nous qualifions une multitude de conventions qui se sont introduites, pour une raison quelconque, dans l'explication et la thérapie de l'état malade. Elles ont toutes un point commun, c'est qu'elles sont maintenues pour la seule et unique raison que tout le monde le fait ainsi. Le fait que l'on ait toujours fait ainsi ou que tous le fassent est la seule justification de ces conventions non scientifiques. D'après des estimations sérieuses, elles représentent, dans l'orthopédie actuelle, 95 % de toutes les interventions médicales et de physiothérapie. De nombreux patients ressentent une amélioration après l'utilisation de ces thérapies non médicales, dont la légitimité vient uniquement de ces conventions.

Mais il ne s'agit pas de cela ici, et il ne s'agit absolument pas de polémiquer. Nous voulons nous concentrer sur la définition stricte du terme de médecine, afin de comprendre la naissance et l'évolution d'une partie de l'art de soigner. Certes, cette partie est pour beaucoup, depuis longtemps déjà et particulièrement aujourd'hui, la partie la plus importante de l'art de soigner. Les idéaux de la formation universitaire sont concentrés sur le seul but de l'art de soigner médical, même si, en y regardant de plus près, il existe, aussi bien dans l'enseignement que dans la pratique des cliniques universitaires, un blanc médical comblé par l'art de soigner non médical.

D'un côté, l'art de soigner non médical survit comme un bouche-trou pour les régions que la science ne pouvait pas encore atteindre. De l'autre, l'art de soigner non médical survit pourtant comme partenaire à égalité avec la médecine. C'est surtout cet aspect qui nous intéressera ici. Ce n'est absolument pas comme si seules les personnes intelligentes se passionnaient pour la médecine et les personnes non intelligentes adhéraient à l'art de soigner non médical, donc non fondé scientifiquement. Si l'on regarde du côté des partisans de toutes les directions thérapeutiques, on constate que l'intelligence est répandue partout de la même façon. Il nous faut donc nous poser la question suivante : pourquoi les uns se décident-ils pour tel chemin et les autres pour tel autre chemin ? Qu'est-ce qui influence ces décisions ? C'est ce que nous voulons vérifier.

Si nous étudions l'apparition et le développement de la médecine, il nous faut nous pencher sur l'art de soigner ancien non médical. Il nous faut également nous demander

si c'est à l'impuissance de l'art de soigner médical à maîtriser tous les épisodes de la souffrance physique et mentale que l'art de soigner non médical doit une perpétuelle liberté.

De nombreux lecteurs penseront sûrement : il ne fait aucun doute que l'art de soigner non médical ait beaucoup d'effets positifs. Peu importe que la science naturelle ne puisse pas expliquer en détail l'effet d'une compresse sur le mollet ou de la compresse de fromage blanc dans la longue chaîne d'événements biochimiques et biophysiques entre l'application et la guérison. Ces procédés ont des effets positifs et de ce fait un avenir illimité – en tout cas aussi longtemps que l'humanité n'a pas perdu la mémoire face à la publicité, envahissante, pour des médicaments modernes et commerciaux. Tout ceci est juste. Mais nous voulions en venir à quelque chose d'autre : nous ne nous trouvons pas sur le plan de l'effet, mais sur le plan de l'interprétation.

Parallèlement à l'art de soigner moderne, fondé scientifiquement, il y a toujours eu des conceptions alternatives de la manière dont l'état malade apparaît, de la nature des maladies et de la meilleure manière de s'en protéger, ou plus précisément de guérir. C'est ce plan que nous voulons garder à l'esprit. C'est le plan des théories, le plan de l'idéologie qui se trouve ici réduit à la conception de l'organisme et de ses composants. Car, comme dans le cas de l'apparition des sciences naturelles, nous voulons savoir la chose suivante : pourquoi à ce moment, pourquoi à cet endroit ? Et nous ajoutons ceci : pourquoi avec ces contenus ? Quand nous pourrons répondre à ces questions, alors nous saurons ce qu'est la médecine. Nous aurons acquis une connaissance qui pourrait avoir des effets en matière de politique de santé publique.

Si nous nous tournons vers les deux traditions médicales dans le passé desquelles nous pouvons remonter depuis le présent jusqu'à leurs débuts, alors la question se pose, comme lors de notre recherche des conditions préalables à l'apparition des sciences naturelles, de savoir vers où nous tourner en premier. En Chine, vers les racines de la médecine chinoise ? Ou vers l'espace méditerranéen oriental, où la médecine grecque apparut à la périphérie de la Grèce antique ?

C'est en raison des mêmes réflexions qui nous ont amenés lors de notre recherche des origines de la pensée scientifique à nous pencher d'abord sur la Chine que nous devrions également commencer notre recherche des origines et des premiers contenus de la pensée médicale par la Chine antique. Les données mises à notre disposition nous rendent la tâche beaucoup plus aisée pour la Chine que pour la Grèce antique. Nous possédons d'excellentes preuves concernant l'art de soigner prémédical en Chine. Nous pouvons aussi beaucoup mieux dater les premiers textes médicaux chinois que les premiers écrits de la médecine grecque. De plus, le fait est que c'est l'étude de la Chine antique qui a impulsé ce livre. La situation non seulement de l'Antiquité grecque mais aussi de tous les siècles suivants en Europe est bien plus embrouillée qu'en Chine. Ce sont les conclusions que nous avons pu tirer à partir de la connaissance des processus en Chine qui nous ont donné la possibilité de poser également les questions appropriées à la matière européenne.

Mawangdui. Les débuts de l'art de soigner en Chine

Il n'y a pas si longtemps, la terre de la Chine révélait un trésor qui lui avait été confié près de 2 000 ans auparavant. Ce trésor est d'une grande valeur pour notre recherche. En 167, sur le site de la ville de Hunan non loin de la capitale de la province, une famille noble fut inhumée. Comme c'était la coutume à l'époque dans les couches dirigeantes de la société, on leur avait donné toutes les choses importantes du quotidien pour leur « être » dans la postérité ou les enfers. Il s'agissait de cartes et d'instruments de musique, mais pas seulement. En plus de beaucoup d'autres choses considérées comme nécessaires, on avait également donné aux défunts 14 textes traitant de l'art de soigner.

C'était une découverte sensationnelle ! Le site archéologique sur la colline, mondialement connue maintenant, de Mawangdui, permit de sonder directement le cœur culturel du début de l'époque des Han, quelques décennies seulement après la première unification de l'Empire chinois en 221 avant J.-C. Depuis, on a retrouvé et ouvert d'autres tombes de la même époque. Elles confirment l'impression laissée par les découvertes de Mawangdui. Manifestement, il y avait un échange de livres, dépassant les longues distances. Dans un vaste périmètre, un réseau d'auteurs, de collectionneurs de livres et de lecteurs était en mesure d'établir un marché de produits littéraires et de le maintenir. C'est ainsi que des textes techniques et philosophiques circulèrent à travers le vaste Empire. Naturellement, nous nous intéresserons ici uniquement aux écrits traitant de l'art de soigner.

Supposons que les textes de la tombe de Mawangdui n'avaient pas été rédigés l'avant-veille du jour où la collection avait été mise dans la tombe du comte défunt. Selon toute probabilité, ces écrits datent de la fin du III^e siècle, début du II^e siècle avant J.-C. Ils nous racontent que les érudits de l'époque envisageaient deux influences néfastes comme causes possibles de l'état malade. Il s'agissait d'une armada très variée d'esprits et de démons et d'une armada tout aussi variée de micro-organismes. L'idée des micro-organismes nous semble appropriée. Aujourd'hui, nous dirions : des microbes, ou même des bactéries et des virus. Bien évidemment, cela nous fait aussi penser aux vers, présents de temps en temps dans les orifices du corps ou dans les selles. Il s'agit d'une réalité.

Cette réalité existait également en Chine il y a deux millénaires. Dans certaines régions chinoises, la présence de vers dans le corps humain est aujourd'hui si répandue que leurs habitants partent du principe qu'un homme normal, donc sain, doit être infesté de vers. Ils ne doivent pas être trop nombreux. Ce serait aussi nocif s'il n'y en avait aucun dans l'estomac ou dans le bas-ventre. Il faut qu'il y en ait quelques-uns, sinon la digestion ne fonctionne pas. Il n'y a pas de critères objectifs pour définir ce qui est normal, ce qui est sain et ce qui ne l'est pas. L'établissement de normes, et par conséquent la distinction entre la santé et la maladie, est toujours une démarche culturelle.

Dans le cas des esprits et des démons, nous sommes tentés de dire qu'autrefois, ce genre de superstition existait partout. Mais en est-il vraiment ainsi ? Non, la croyance aux esprits et aux démons n'est pas du passé. Tout comme la connaissance des microbes, des virus et des vers, elle fait partie de notre présent. Les désignations ont peut-être changé. Dans la partie du monde où nous nous trouvons, il existe de larges couches de la population qui croient en un dieu ou aux anges. Plus exactement : qui connaissent l'existence de Dieu ou des anges. Comment peuvent-ils le savoir ? Parce que pour beaucoup, pour énormément d'événements, il n'y a pas d'autre explication que l'action d'un dieu ou d'un ange gardien. Celui qui renonce à cette explication doit vivre avec le fait qu'il n'existe aucune explication. Mais la plupart des gens aimeraient avoir réponse à tout. Ils aimeraient aussi savoir qu'il y a quelqu'un qui se trouve au-dessus des difficultés quotidiennes et qui, doué de capacités véritablement surhumaines, réagira peut-être à d'instantes prières et trouvera le remède qui s'impose. Il existe de multiples exemples qui justifient très clairement ce savoir.

Il en allait exactement de même en Chine il y a deux millénaires. On vivait dans un monde fait d'esprits et de démons, tout comme de vers et autres micro-organismes. Les micro-organismes infestaient les céréales, ce qui les rendait donc « malades », ils mouraient, pourrissaient et n'étaient donc plus consommables par l'Homme. On conçoit aisément qu'on supposât alors, comme dans le cas de la maladie, peut-être la lèpre, de la lèpre, qu'il s'agît des mêmes micro-organismes à l'œuvre. Dans le cas de la lèpre, on voyait la décomposition sortir de l'intérieur. Le nez, les joues, le palais, les doigts, les pieds se décomposaient. Tout cela sans aucune influence extérieure visible. Apparemment, le ver était dedans. Le même ver que celui qui faisait pourrir les céréales. C'est ce que nous pouvons lire dans les écrits traitant de l'art de soigner provenant de la tombe de Mawangdui, datant de 167 avant J.-C.

Les vers ou les micro-organismes étaient responsables de beaucoup de sortes de maladies. Aujourd'hui, on ne peut plus dire quels raisonnements détaillés ont mené à dire que certaines souffrances étaient dues aux micro-organismes et d'autres aux esprits et aux démons. On parle aussi d'« attaque », car autrefois on en arrivait à la conclusion que quelqu'un devait « avoir pris un coup ». Comme tombé du ciel. Cela ne pouvait être qu'un esprit certainement existant mais pourtant invisible. Tout comme la lombalgie, en allemand littéralement le tir de sorcière. Autrefois, chacun savait ce que l'on ressent lorsque l'on reçoit une flèche dans le dos. Ce même sentiment, mais sans flèche ou tireur visible, ne pouvait être causé que par un ennemi invisible. La pensée en Chine antique a dû suivre le même cheminement, à quelque détail près.

Il y avait suffisamment de remèdes contre les effets des démons, des esprits et des micro-organismes. On pouvait parler aux esprits et aux démons. Par des conjurations, les Hommes leur démontraient que leurs alliés étaient des êtres encore plus puissants : disparaîs, c'était l'ordre du guérisseur ou de la personne concernée aux responsables, ou je fais venir mon allié et il va te montrer de quel bois il se chauffe ! Souvent, cela suffisait. Aujourd'hui encore, on peut l'essayer et on sera peut-être surpris de voir combien de maladies on peut ainsi soigner efficacement. Pas toutes. Mais assez pour renforcer la certitude de l'influence des esprits et des démons.

Il existait même différentes façons de détourner les micro-organismes de leur œuvre destructrice. Il n'était pas possible de parler avec eux. Mais on pouvait les évacuer par les orifices naturels. On pouvait les tuer s'ils restaient dans le corps. Vomir et transpirer étaient également appropriés pour se débarrasser des intrus. Rien de ce que les guérisseurs entreprirent à l'époque en Chine ne nous est inconnu, techniquement et intellectuellement parlant.

On avait également consigné dans les écrits traitant de l'art de soigner les connaissances sur le corps vu de l'intérieur. Il était question de toute une série de vaisseaux individuels ressemblant à des tuyaux dans lesquels quelque chose pouvait circuler doucement ou de façon agitée. Il s'agissait entre autre du sang. Le sang jaillissait des blessures et les femmes le perdaient lors de l'accouchement et pendant leurs menstruations. Perdre trop de sang apportait la mort. Qui aurait voulu contester la fonction vitale de ce liquide ? Dans les vaisseaux circulait aussi le mystérieux Qi. Personne ne l'avait vu. Mais il ne faisait aucun doute qu'il était présent et vital. Le Qi entraînait et sortait par la bouche et le nez, ainsi que par d'autres orifices naturels. Il suffisait de fermer sa bouche et son nez quelques minutes seulement pour voir la mort arriver. Qui aurait voulu contester la fonction vitale du Qi ? Ce que les observateurs antiques s'imaginaient exactement sous ce terme de Qi n'a pas été transmis. Le caractère, peut-être créé consciemment pour désigner ce nouveau concept, renvoie à « des vapeurs s'élevant au-dessus du riz ». Des écrits du 1^{er} siècle après J.-C. laissent penser que le Qi était considéré comme une matière à la consistance très fine et comparable à un souffle. Elle pouvait s'épaissir et devenir visible, en tant que matière solide. Elle pouvait se dissoudre et s'évaporer dans l'air, invisible.

Les vaisseaux, onze en tout, dans lesquels circulaient le sang et le Qi, étaient palpables à différents endroits du corps. On sentait battre plus ou moins. Certains vaisseaux étaient reliés à un organe, comme le cœur par exemple. Mais les vaisseaux n'étaient pas reliés les uns aux autres. On n'en était pas encore à ce stade.

Nous pourrions démontrer encore bien davantage à propos de l'art de soigner prémédical et de la connaissance du corps dans la Chine antique de la fin du III^e, début du II^e siècle avant J.-C. Mais ce que nous avons dit doit suffire comme base pour notre recherche sur les débuts de la médecine, qui se développa rapidement dans ce contexte. Je renvoie les intéressés à la traduction du sinologue américain Donald Harper de tous les écrits trouvés à Mawangdui.²⁴ De notre côté, il nous faut retenir la chose suivante : l'art de soigner prémédical reposait sur un savoir portant sur la provocation des maladies par les esprits et les démons, tout comme les vers et d'autres micro-organismes. Les conjurations et une pharmacologie particulièrement bien fournie faisaient office de thérapies. La pharmacologie de la Chine antique comptait plus de deux cent substances naturelles, la plupart d'origine végétale, qui furent transformées, par des processus complexes, de l'état brut en médicaments, et de médicaments en différentes formes de médicaments, c'est-à-dire des pilules, des poudres, des bains, des pommades, etc. Un vocabulaire différencié, notamment pour les nombreux procédés techniques, nous

24. Donald Harper (1997) *Early Chinese Medical Literature. The Mawangdui Medical Manuscripts*. London and New York, Kegan Paul International.

montre le haut niveau de la pharmacologie de l'époque. Il est certain que l'on obtenait, avec ces médicaments, des effets tout aussi bons qu'avec les conjurations.

Voilà donc la situation de départ à l'aube du 11^e siècle avant J.-C. en Chine. Des hommes intelligents et fins observateurs de la nature en étaient arrivés à des conclusions variées sur les légalités de la nature et les causes de l'état de maladie. Même très éloignés les uns des autres, ils se communiquèrent ces conclusions dans de nombreux écrits. Ils appliquaient aussi ces conclusions pour déclencher une guérison dans le cas d'une maladie. Ils étaient aussi sûrs d'eux que nous aujourd'hui, quand nous introduisons nos étudiants aux connaissances du présent. Pourtant, quelques décennies plus tard, au 1^{er} siècle après J.-C., l'art de soigner en Chine prit une tout autre forme – il apparut pour la première fois une médecine. Comment cela pouvait-il arriver ? C'est cette question que nous voulons approfondir.

L'Homme biologique est identique dans chaque culture.

Pourquoi n'est-ce pas aussi le cas dans la médecine?

L'art de soigner devient médecine lorsque les thérapeutes reconnaissent les lois de la nature et recherchent, uniquement à l'aide de ces lois de la nature, quelles explications il pourrait y avoir aux fonctions du corps. C'est ainsi que nous avons commencé à argumenter. Le fait qu'il semble y avoir, à première vue, des sortes très différentes de médecine dans de nombreuses cultures simultanément et à travers les siècles est étrange. Combien de fois avons-nous entendu que la médecine occidentale et la médecine chinoise représentent des « alternatives » ou bien qu'elles se révèlent tout du moins « complémentaires » dans leur différence ! Il nous faudra encore rechercher à quel point ces déclarations sont justes. Nous chercherons tout d'abord à élucider la question suivante : quels parallèles relient-ils et quelles innovations séparent-elles le passé et le présent ? Lorsque nous aurons trouvé la réponse, nous devrons nous demander : d'où proviennent les parallèles et les différences entre les deux traditions médicales en Orient et en Occident ? D'où proviennent les continuités et les innovations si l'on compare le passé et le présent ?

Pour l'évolution historique et donc pour les innovations, on pourrait apporter une première réponse plausible : les efforts permanents des chercheurs, des naturalistes et des médecins travaillant en milieu hospitalier et donc en contact direct avec les malades ont mené à des conclusions toujours meilleures. Ceci est le fondement des progrès de la médecine. Ces progrès ont été réalisés notamment en même temps que les progrès techniques. Il n'est pas possible de les écarter d'un revers de la main. Sans les progrès techniques, le pacemaker et la prothèse de la hanche ne sont pas pensables. Nous laisserons dans un premier temps ouverte la question de savoir si cela correspond à l'hypothèse de fond sur laquelle se base l'art de soigner, et donc la partie de l'art de soigner que nous nommons médecine.

On pourrait répondre à la question sur les causes des différences entre les traditions médicales en Orient et en Occident de la manière suivante : des religions différentes et d'autres particularités culturelles sont aussi responsables des différences dans l'évolution des traditions médicales. Cela semble également plausible. Mais cela n'explique pas beaucoup. En effet, il n'y a pas, comme nous le verrons plus tard, de médecine représentative pour « la culture chinoise ». Il n'y a pas non plus de médecine représentative pour l'ensemble de la « culture européenne ». Certes il y a des traditions médicales qui

semblent dominer l'évolution mais cela s'arrête là. Il y a toujours eu, en Chine et en Europe, différents groupes qui adhéraient à différentes théories des causes de la maladie et de la meilleure façon de pratiquer la prévention ou la thérapie.

Nous pouvons sans aucun doute partir du principe que les bases biologiques de l'intelligence sont présentes dans les mêmes proportions dans toutes les civilisations. Nous pouvons également partir du principe que les bases biologiques de l'état malade et sain sont à quelques détails près identiques chez tous les êtres humains. Bien sûr, il existe des hypothèses justifiées selon lesquelles des petites différences dans la présence d'une enzyme en particulier mèneraient à des digestibilités différentes de produits laitiers et de l'alcool chez différentes populations. Ceci n'est pas de la plus grande importance pour nous. Ce qui importe, c'est qu'un mal de dent est un mal de dent partout – même si la capacité à gérer cette douleur, à la supporter, n'est pas la même.

Il y a suffisamment d'éléments qui nous indiquent que, dans telle culture, on attaque la douleur en soi. Dans ces cultures, la douleur est un ennemi à qui l'on ne veut pas concéder de victoire aux points. On l'encaisse, comme un coup de poing. Il y a d'autres cultures où il est d'usage de communiquer sa douleur à ses semblables et d'exiger de la pitié par des plaintes bruyantes²⁵. Bien sûr, de telles différences ne changent rien au fait que la douleur soit un aspect transculturel et historiquement stable de la vie humaine. On pourrait dire la même chose des ulcères, des saignements du nez, de la cécité, des diarrhées, des vers, du vertige et de la syncope, de la toux ou de la malaria, pour ne citer que quelques exemples.

Nous avons donc d'un côté l'Homme. Il est l'observateur de lui-même et de la nature dans laquelle il vit. Dans chaque civilisation, il est doué à part égale de la faculté de discernement. De l'autre côté, nous avons la réalité de divers états qui, à travers les époques et les frontières culturelles, sont considérés comme indésirables, comme écarts de la norme, comme maladies. Mais pourquoi une image différente d'une seule et même réalité se forme-t-elle chez des observateurs de la même intelligence ? Manifestement, quelque chose se glisse entre l'observateur et l'objet de l'observation, et qui est responsable de ces différentes images, aussi bien dans la comparaison interculturelle que dans l'ordre historique. C'est ce filtre qui fait apparaître l'image de telle ou telle façon qu'il s'agit d'identifier. Ce filtre détermine la particularité de la médecine de chaque culture et de chaque époque.

25. Mark Zborowski (1960) *People in Pain*. San Francisco, Josey Bass, p. 20.

Le canon interne de l'Empereur Jaune

Revenons à la Chine antique. Nous disposons d'écrits qui permettent de faire remonter les débuts de la médecine aux 11^e et 1^{er} siècles avant J.-C. Nous les désignerons avec le terme d'écrits de l'Empereur Jaune, car c'est sous ce nom qu'ils ont été transmis en Chine deux millénaires durant. La différence entre le contenu des écrits de l'Empereur Jaune et celui des manuscrits mis à jour à Mawangdui est étonnante. Dans les manuscrits de Mawangdui, il est question de onze vaisseaux séparés, reliés en partie à certains organes. Dans les textes de l'Empereur Jaune, on trouve la description d'un système extrêmement complexe de vaisseaux reliés entre eux et de trois ordres de grandeur.

Il y a les douze grands circuits principaux. Trois écheveaux de vaisseaux avec chacun des sous-parties partant du tronc vers les doigts, des mains vers la tête, de la tête aux orteils et des pieds à nouveau vers le tronc. Les douze parties en tout forment les douze grands circuits principaux. Ils se fondent les uns dans les autres pour former un système de circulation constante. Leurs contenus, qui sont le sang et le Qi, peuvent normalement couler continuellement en circuit fermé. Ce système de circulation est présent deux fois dans le corps : l'un dans la moitié gauche du corps et l'autre dans la moitié droite du corps. Il n'est pas imaginable qu'une moitié du corps empiète sur l'autre.

En plus des grands circuits, il est question de vaisseaux de « réseau ». Ils représentent des connexions entre les différentes parties du grand système de circulation et forment donc avec le grand circuit un vaste réseau. Les « petits » vaisseaux forment le troisième niveau. Il débutent à beaucoup d'endroits de ce réseau et finissent quelque part dans les tissus. Nous nous épargnerons ici la description d'autres vaisseaux qui servent par exemple de réservoir pour d'éventuels débordements dans le cas d'un encombrement des grands circuits. Il s'agit de souligner qu'au centre de ce nouveau savoir, il y avait des vaisseaux dont l'importance variait et qui permettaient au sang et au Qi de circuler afin d'alimenter toutes les parties du corps ainsi que les organes.

Le flux qui passait dans ces vaisseaux n'était pas une simple circulation, toujours dans la même direction. Ce flux était une affaire très complexe. Par exemple, différents courants pouvaient se rencontrer dans un seul et même circuit. Il y avait des dosages différents de sang et de Qi dans une seule et même partie de vaisseau, bien que chaque partie de vaisseau fût reliée directement à la partie suivante. Il y avait parfois des blocages, lorsqu'un intrus extérieur s'installait dans un vaisseau. Il s'agissait d'intrus comme l'humidité, le froid ou le vent. Il pouvait alors arriver que le sang ne coule plus dans des régions entières.

Les écrits de l'Empereur Jaune attribuaient à chaque grand circuit de la moitié gauche et droite du corps un organe bien défini. Ainsi, douze organes étaient en relation directe avec les deux systèmes de circulation. La description de ces organes est d'une précision surprenante. Les textes antiques nous livrent des indications sur leur poids, leur position,

leur volume et leur contenance. Les organes n'étaient en aucun cas indifférenciés dans leur importance respective, ni mis sur le même plan. Plusieurs auteurs proposaient différentes hiérarchies. Un auteur convainquit ses semblables que les poumons, le cœur, l'enveloppe du cœur, la rate, le foie et les reins formaient un groupe d'organes. Il les nommait les « réservoirs internes ». Le terme chinois désigne le lieu où sont conservées les choses importantes que l'on ne souhaite pas redonner. Il appelait « réservoirs externes » l'intestin grêle, le gros intestin, la vésicule biliaire, la vessie et un triple réchauffeur. Le terme chinois est utilisé pour les lieux où l'on conserve des choses qui seront bientôt rendues.

Un autre auteur utilisa un peu plus tard le terme de « réservoirs externes » dans une nouvelle signification : « résidence officielle du gouverneur », « palais ». Cet auteur expliquait qu'un « gouverneur » était attribué à chaque palais du corps et qu'il régnait sur « les dominés ». Ainsi réside le foie, entouré par la vésicule biliaire et responsable du bien-être et du mal-être des tendons et des membranes. La rate, entourée par le « palais » de l'estomac, est responsable des muscles. Le « gouverneur » poumon est attribué au « palais » du gros intestin et règne sur la peau et sur le système pileux.

Plus tard encore, un autre auteur prôna une autre hiérarchie. Il identifiait le cœur comme le souverain, le poumon comme le chancelier, la rate et l'estomac comme fonctionnaires mémoire, le foie comme général, etc. Chaque organe se vit attribuer une position dans l'appareil bureaucratique de l'organisme.

La naissance de la médecine chinoise

Il est temps de nous tourner vers les laboratoires médicaux et les centres de recherche d'où provenait ce savoir. Ce que nous venons de lire dans les paragraphes précédents, c'est une infime fraction de ce savoir qui fit son entrée dans la nouvelle médecine. Jusqu'ici, nous avons très vaguement traité la morphologie et la physiologie de la nouvelle médecine. Les écrits de l'Empereur Jaune décrivent également une étiologie, c'est-à-dire une étude des causes des maladies, tout à fait innovatrice. Les démons et les esprits ne sont pas du tout pris en considération. Les micro-organismes non plus. L'attention est maintenant portée sur les facteurs environnementaux comme déclencheurs de maladies. Nous en avons déjà nommé quelques-uns. En plus du vent, du froid et de l'humidité, on peut mentionner la chaleur, la sécheresse, le feu. Ils étaient déclencheurs mais pas causes de la maladie.

La chaîne causale n'était pas aussi primitive que ce que l'on pourrait imaginer dans le cas d'un système décrit dans des textes antiques il y a deux millénaires, bien avant le savoir moderne. Les émotions étaient les causes des maladies. Celui qui affaiblissait son organisme en manifestant vivement ses sentiments ouvrait de ce fait son organisme aux intrus présents dans son environnement. Le froid, la chaleur, le vent ou l'humidité sont des éléments naturels présents dans l'environnement de l'être humain. Dans le cas d'un comportement normal, ils ne peuvent nuire à l'organisme. Bien évidemment, en hiver il faut s'habiller chaudement et en été, légèrement. Ils jouent essentiellement un rôle déclencheur de maladie lorsque le deuil, la joie, les pensées ressassées, la colère ou les soucis de carrière produisent un « vide » dans les organes responsables de ces émotions, ouvrent en quelque sorte une brèche dans laquelle les facteurs environnementaux peuvent s'introduire. Pour citer un exemple, le cœur est le lieu de la joie. Celui qui exprime trop de joie retire au cœur son contenu. Le feu de la chaleur estivale s'introduit dans le vide ainsi créé et provoque un état de maladie.

Toutefois, le corps n'est pas sans défense face à ces intrus. Jour et nuit, différentes sortes de Qi patrouillent à la surface et dans les vaisseaux – on les appelle les « camps » et les « sentinelles ». Dans le cas d'une rencontre entre ces sentinelles et des intrus, le combat est inéluctable. Le patient ressent ce combat sous la forme d'un accès de fièvre. Si les sentinelles gagnent le combat, alors l'intrus est détruit. Si l'intrus s'avère trop fort pour les sentinelles, alors il se fraie son chemin vers l'intérieur et il se retrouve en mesure de restreindre toutes sortes de fonctions.

La division de l'élite

Nous pourrions interrompre la description ici ou la continuer pendant des pages ou même sur plusieurs tomes. Manifestement, la période du 11^e et 1^{er} siècle avant J.-C. au 11^e siècle après J.-C. fut une phase particulièrement créative, où la médecine vit arriver beaucoup de nouvelles pensées. Observons un dernier point, celui de la thérapie de l'état malade. Les créateurs de la nouvelle médecine ont souligné la valeur de la prévention à l'aide de tous les mots qu'ils avaient en leur possession. Comme le formulait l'un des auteurs, on ne commence pas à creuser un puits alors que l'on a déjà soif, et l'on ne forge pas ses armes alors que l'on se trouve au beau milieu d'un combat. Mais pourquoi devrait-on alors commencer à traiter une maladie seulement après qu'elle se soit déclarée ? Dans la nouvelle médecine, on trouve ainsi beaucoup d'indications afin d'éviter les préjudices causés par des facteurs climatiques nuisibles tels le vent, le froid, etc. On apprend que l'on devrait réfréner ses sentiments. Et bien plus encore.

Toutefois, comme l'expérience le prouve, l'état malade est encore et toujours une réalité. La nouvelle médecine envisageait le changement de l'alimentation comme prévention et thérapie. Cependant, deux procédés différents étaient au centre de l'attention. Il s'agissait de la saignée et de l'implantation d'aiguilles. Apparemment, la saignée était une thérapeutique très ancienne avec laquelle on pouvait écarter de l'organisme certains intrus qui se mélangeaient au sang dans les vaisseaux. Peu à peu, une forme de thérapie plus douce avança toutefois au premier plan, le traitement avec des aiguilles. Bien sûr, il ne faut pas nous imaginer que cela ressemblait à la thérapie par aiguilles chinoise aujourd'hui connue dans le monde entier sous le terme d'« acupuncture », tout du moins en ce qui concerne le début du 1^{er} siècle avant J.-C. À l'époque, les fines aiguilles que l'on nous pique dans la peau aujourd'hui n'existaient pas.

En effet, nous ne savons absolument pas à quels instruments le terme d'« aiguilles » fut alors attribué. Il existe une liste avec la description de neuf « aiguilles » différentes datant du 1^{er} ou 11^e siècle après J.-C. Il s'agissait tout simplement d'armes miniatures : mini-épées, mini-glaives, mini-lances. Il y avait des têtes rondes ou pointues. Mais tout cela ne ressemble en rien aux aiguilles d'aujourd'hui. Si l'on s'imagine les débats aujourd'hui sur la qualité des aiguilles et la profondeur des piqûres, 1 mm, 2 mm ou 4 mm ou bien encore plus profond, afin d'atteindre l'effet voulu, alors on est très loin des instruments grossiers, désignés souvent dans les textes anciens par les termes de « pierres pointues ». Peu importe à quoi ressemblaient ces « aiguilles », elles furent en tout cas utilisées pour laisser le sang et le Qi sortir des vaisseaux et influencer le circuit du sang et du Qi dans le corps. Il fallait qu'elles soient capables de remédier à des congestions, de corriger des courants contraires et bien davantage encore.

Tout ceci était tellement convaincant qu'une partie des intellectuels trouva ces méthodes intéressantes et sensées, les développèrent et les utilisèrent également dans le traitement de malades. La médecine était née. Toute référence aux puissances numineuses des

esprits, aux démons ou aux ancêtres avait disparu. L'organisme humain fut placé, par le biais de la science des correspondances systématiques, dans le grand contexte des lois de la nature. Désormais, l'idéologie Yin Yang et la théorie des cinq éléments étaient valables aussi bien pour le corps que pour l'univers lointain. Ceci permit une classification des êtres humains dans un contexte supérieur et c'était la promesse de survivre sans maladie en s'adaptant à ce contexte.

Durant un ou deux siècles avant et après J.-C., la pensée médicale vécut une dynamique impressionnante, même d'un point de vue rétrospectif deux millénaires après. On se servit de la nouvelle conception du corps pour expliquer toutes les maladies connues. Qu'il s'agisse d'une affection que nous appelons malaria et qui se différencie nettement d'autres maladies par la périodicité de ses poussées de fièvre et de ses crises de frissons, qu'il s'agisse de la toux, de mal de dos ou de chute des cheveux, tous ces maux et bien d'autres encore réclamaient une interprétation scientifique. Même la question de savoir pourquoi on veut couvrir le plus possible de parties du corps en hiver et pourquoi le visage tient bon par tous les temps émouvait les esprits.

C'était dans les théories de la correspondance systématique, en association avec le savoir morphologique que leur fournissait la simple observation du corps, que les scientifiques de l'époque trouvèrent les explications voulues. Ils avaient une idée logique de la raison pour laquelle la malaria apparaissait avec un rythme de deux, parfois trois, ou parfois quatre jours. Ils savaient expliquer précisément pourquoi une toux se déclenche en été, en automne, en hiver ou au printemps, et ils ne se sentaient pas dépassés par le fait de justifier une chute de cheveux.

La vue du visible et les points de vue sur l'invisible

Il a dû s'agir d'une époque passionnante, d'un renouveau inédit dans un nouveau savoir. Cela correspond peut-être au point de vue de ceux qui y participèrent. En y regardant de plus près, il nous faut toutefois constater que seule une petite partie de la population était partie prenante de ce renouveau. La médecine ne disait rien à la grande majorité de la population, peut-être 70 % ou 80 %, ou même 90 % (?). Cela ne changea pas au cours des deux millénaires qui suivirent. Jusqu'à sa période de décroissance au ^{xx}^e siècle, la reconnaissance et l'application de cette médecine fut réservée à une petite élite. Mais là aussi, il nous faut nuancer nos propos. Car ce ne fut pas l'élite entière de la Chine antique, de l'époque de la dynastie Han qui déclencha et porta cette évolution. Une partie tout aussi grande de l'élite de l'époque n'acceptait en aucune façon cette médecine.

Voilà qui attire l'attention. Pourquoi ce renouveau dans le nouveau savoir apparaissait-il à certains comme une sortie de l'obscurité, alors que d'autres s'y opposaient et ne voulaient rien avoir à faire avec tout cela ? Ces deux groupes étaient très cultivés et savaient écrire. Ces deux groupes connaissaient les philosophes classiques du passé et vivaient au sein d'un cercle culturel que nous pouvons nommer à bon droit, en ces siècles, chinois. Quels filtres se glissaient entre l'objet de l'observation et les observateurs et faisaient qu'ils voyaient bien le même objet, la nature et l'Homme sain ou malade, mais développaient des points de vue tout à fait différents ?

La force d'expression du corps ne pouvait être la seule raison du fait que certains aient pris le chemin qui mène à la nouvelle médecine alors que les autres n'y voyaient aucune raison. Une fièvre était perçue par tous comme un réchauffement du corps. Tous voyaient un liquide rouge s'écouler du nez lors d'un saignement du nez. Pour tous, un ulcère était une destruction désagréable de la surface de la peau. Nous pourrions énumérer encore beaucoup d'autres moyens d'expression de transformations corporelles, mais l'impression qui s'impose déjà maintenant avec ces quelques exemples serait la même. Soit, le corps envoie à l'observateur d'innombrables signaux exprimant ainsi qu'un état normal s'est transformé en état anormal, malade. Cependant, le corps ne peut communiquer à l'observateur ni les causes de ce changement, ni les processus internes invisibles à l'œil nu.

Il en était ainsi à l'époque, très limitée en moyens techniques, de l'Antiquité. Il fallait percevoir de l'extérieur tous les processus du corps : en regardant les changements de couleur de la peau ou de la langue par exemple, en sentant l'odeur corporelle ou l'haleine, en écoutant la voix ou en prenant le pouls. Seul le patient avait la possibilité d'une « introspection ». Il pouvait communiquer ses sentiments spontanément ou sur demande de l'observateur. Finalement, il n'en va pas autrement à notre époque, si riche

en moyens techniques. Non seulement nous pouvons observer en direct sur écran, par imagerie, une valvule en train de fonctionner ; mais nous pouvons aussi représenter en détail la division cellulaire et beaucoup d'autres processus. Toutefois, il nous est impossible, aujourd'hui encore, de voir le niveau décisif des causes de nombreux changements.

L'idée de l'État et l'image du corps

Aujourd'hui comme à l'Antiquité, la force d'expression de l'organisme humain est limitée à l'aspect extérieur. Le fait que cet aspect extérieur, grâce au progrès technique, soit au niveau de la biologie moléculaire ne change que peu de choses. Déjà à l'Antiquité, les observateurs avaient tiré leurs conclusions. Ils n'ont pas décrit uniquement le visible, ce que l'on peut percevoir à l'œil nu. Ils ont aussi exposé leur point de vue sur ce que l'on ne pouvait pas voir. La médecine vit de ces points de vue sur l'invisible.

La médecine est l'association du savoir sur le visible et du savoir sur l'invisible. Les structures morphologiques du corps font partie du visible. Il s'agit en premier lieu des structures « grossières » visibles à l'œil nu. La tête, le nez, le ventre, les jambes sont des exemples de structures « grossières » visibles de l'extérieur. Viennent ensuite les structures grossières que l'on peut voir seulement après avoir ouvert le corps. Par exemple, les poumons, l'estomac, le cœur. Certaines structures fines sont également visibles. Par exemple, la structure des cellules. Leur observation nécessite toutefois une technique avancée, par exemple un microscope électronique.

Font aussi partie du visible les changements de couleur, le passage du froid au chaud ou l'inverse et les différentes odeurs corporelles. Font partie de l'invisible les lois à l'origine des signaux de la nature en gros et du corps en petit. Font également partie de l'invisible les liens présents dans le corps entre les différentes parties du corps et les fonctions perceptibles. Le créateur d'une médecine est un observateur qui assemble les observations du visible avec les points de vue sur l'invisible et qui en tire les conclusions qui lui permettent de comprendre, prévenir et guérir l'état malade.

Nous nous rapprochons donc petit à petit du point central de notre problématique. Nous souhaitons savoir comment se forment ces points de vue sur l'invisible. Si nous nous tournons à nouveau vers les débuts de la médecine en Chine, il est question de la chose suivante : comment quelques membres de l'élite de cette époque en sont-ils arrivés à développer certains points de vue sur l'invisible ? Quand nous aurons élucidé cette question, nous pourrons comprendre pourquoi ces points de vue sur l'invisible semblaient peu convaincants à d'autres membres de l'élite. Et ensuite : d'où provenaient ces points de vue sur l'invisible ? Quand nous aurons trouvé les éléments déclencheurs, alors nous aurons trouvé une légalité qui met à notre portée l'histoire de la médecine dans son ensemble – non seulement à l'Antiquité, mais aussi au cours des deux millénaires suivants. Pas seulement en Chine, lointaine, mais aussi tout près dans notre propre tradition européenne.

La seule morphologie de la médecine chinoise antique ne nous concerne pas vraiment ici. Nous avons déjà constaté que quelques auteurs avaient apparemment une idée plutôt précise de la morphologie des organes du corps les plus importants. Les sources possibles de ce savoir sont mystérieuses ; on connaît l'existence d'un examen réfléchi de l'intérieur du corps de cadavres disséqués au 1^{er} siècle après J.-C. Mais c'est autre

chose qui nous intéresse. Au centre de notre réflexion se trouve le passage d'un savoir sur la présence dans le corps de onze vaisseaux séparés, dont seule une partie est reliée à un organe, à un savoir sur la présence de douze circuits, reliés chacun à un organe précis et formant un système de circulation intégré. Un tel point de vue ne peut être le résultat de la dissection d'un cadavre ou d'expériences dans une cuisine. Ceci vaut aussi pour la conclusion selon laquelle le sang et le Qi coulent de façon continue dans des vaisseaux dans l'organisme.

La force d'expression de l'organisme ne suffisait pas non plus pour arriver au savoir sur les patrouilles des « sentinelles » à travers la peau et les vaisseaux, toujours en quête d'intrus. Comment a-t-on pu arriver à ces conclusions à la seule vue d'un corps vivant ou mort ? Et même si l'on attribuait aux observateurs chinois de cette époque des dons de voyance, la question demeure de savoir pourquoi ces dons de voyance portèrent leurs fruits justement au 11^e ou 1^{er} siècle avant J.-C. peut-être, et pas un ou deux siècles plus tôt. En tout cas, aucun élément n'indique un quelconque sursaut d'intelligence à cette époque.

La capacité d'observation de l'observateur ne se transforma pas au point que quelque chose qu'ils ne pouvaient pas voir avant devint subitement visible. De même, l'objet de l'observation, l'organisme humain, ne changea pas au point qu'il fut soudainement possible d'apercevoir le système de circulation intégré, le sang et le Qi couler ainsi que les sentinelles.

L'adieu aux démons et aux esprits

La seule chose qui subit des transformations profondes, ce fut la situation socio-politique et économique nationale. Est-ce là que repose la clé qui nous permettra de comprendre la nouvelle médecine ?

En 221 avant J.-C., une phase séculaire d'affrontements entre un grand nombre de royaumes à l'origine, puis sept, cinq, et enfin trois concurrents prit fin. Le souverain de Qin vainquit tous ses adversaires et put disposer à nouveau pour la première fois depuis longtemps d'une Chine unie. Il se nommait dorénavant « Premier Empereur de Qin ». Il lui fallait désormais concrétiser l'unité. En l'espace de quelques années seulement – il mourut dès l'année 204 avant J.-C. –, il fut à même de transformer plusieurs États jusqu'ici très autonomes culturellement et économiquement parlant en un tout homogène. Il prescrivit une écriture commune, un écartement des essieux commun, des poids et mesures communs. Il posa ainsi les bases d'un échange durable de biens et d'Hommes dans son empire. Cet échange était nécessaire afin de pouvoir approvisionner de très grandes villes, même dans des contrées éloignées, et afin de gérer le pays avec une bureaucratie toujours plus compliquée.

Le nouvel organisme étatique offrait à la Chine une expérience inédite. Il s'agissait de l'expérience d'un organisme composé de plusieurs pièces dans lequel chaque pièce contribue au bien-être du tout. Toutes les pièces sont reliées par un réseau de routes. C'est seulement quand le trafic sur ces routes est fluide, quand chaque personne et toutes les marchandises peuvent voyager ou être transportées partout que cet organisme fonctionne. C'était quelque chose de tout à fait nouveau. La nouvelle composition économique et sociale de cet organisme marqua si profondément la vision du monde de certains philosophes de l'époque qu'ils ne purent s'empêcher d'assimiler cet organisme comme modèle pour la compréhension de l'organisme humain.

Le nouvel organisme étatique offrait un modèle pour la nouvelle vision de l'organisme humain. L'organisme corporel dans la nouvelle médecine n'était rien d'autre que l'organisme étatique transféré au corps. Les différents points de vue sur les fonctions des organes que les auteurs de l'époque couchèrent sur papier ne puisaient pas leurs racines dans la force d'expression du corps. Ils puisaient leurs racines dans la vue du nouvel État. Nous comprenons maintenant pourquoi l'idée était soudainement venue à un auteur d'envisager l'organisme comme l'œuvre commune de cinq gouverneurs qui, depuis leurs palais respectifs, dirigent leurs propres sujets, tout en étant reliés par des voies diverses et formant donc un tout, dans un système de « prendre et donner ».

Les observateurs et les fondateurs de la nouvelle médecine se rendirent compte que l'organisme de l'Homme reposait sur les mêmes structures que l'organisme de l'État uni. Logiquement, le mot qu'ils prirent pour « guérir » était le même que celui qui était à leur disposition pour « régner », « ordonner ». Ils mirent au même rang la « maladie »

de l'organisme humain (*bing*) et le « chaos », l'« agitation sociale » (*luan*) de l'organisme étatique. Selon leurs écrits, le souverain sage n'ordonne pas de maladie ; il ordonne l'organisme humain afin qu'aucune maladie n'apparaisse. Selon leurs écrits, le souverain sage n'ordonne pas d'agitation sociale ; il ordonne l'organisme étatique afin qu'aucune agitation sociale n'apparaisse.

Les nouveaux agents pathogènes et la morale

Cela nous mènerait trop loin d'étudier la nouvelle médecine dans tous les détails de ses parallèles avec les nouvelles structures de l'environnement social et économique des observateurs de l'époque. Nous choisirons trois domaines. Tout d'abord la disparition des démons et des parasites/micro-organismes de l'enseignement de la cause des maladies. Deuxièmement, les rapports à la tradition pharmaceutique. Troisièmement, la question des défenses naturelles de l'organisme.

Pourquoi les démons et les micro-organismes devaient-ils disparaître ? Il faut bien reconnaître qu'il serait facile de comprendre la volonté des scientifiques de l'époque de faire disparaître les démons. À notre époque aussi, la plupart des scientifiques ne veulent pas entendre parler de démons. On nie tout simplement leur existence. Il faut toutefois remarquer la chose suivante : Dieu et les anges sont aussi une réalité tangible pour de nombreux scientifiques d'aujourd'hui. Il n'est donc pas tout à fait facilement compréhensible qu'une partie de l'élite chinoise ait soudain arrêté de croire aux démons et autres esprits au II^e, I^{er} siècle avant J.-C. Quelles pouvaient bien être les preuves du contraire qui ont amené à abandonner tout à coup un savoir séculaire et pourtant souvent très utile portant par exemple sur la guérison de maladies par l'exorcisation de démons ?

Pour la majorité des observateurs, les démons et les esprits étaient invisibles. Ce serait un argument. N'existe que ce qui est visible. Mais qu'en est-il des micro-organismes ? Chacun peut les voir. Ils sortent des orifices du corps chez les vivants et des blessures chez les morts. Ils se trouvent dans les selles, et il nous arrive même parfois de cracher des vers qui ont pris à tort le chemin vers le haut au lieu du bas. Pourquoi ces êtres devaient-ils aussi perdre leur raison d'être dans la nouvelle médecine ? Pourquoi personne ne les a plus vus eux non plus ?

Personne ? Ce serait exagéré. Tous les scientifiques et observateurs n'étaient pas prêts à renoncer au savoir sur les démons. Seuls les observateurs de l'Homme et de la nature, responsables de la nouvelle médecine, ne voyaient plus désormais ce que leurs ancêtres avaient vu des siècles durant. C'était uniquement dans la nouvelle médecine que cet ancien savoir ne trouvait plus sa place. Le savoir sur le pouvoir des démons survécut dans la pharmacologie, issue de l'époque pré-médicale et qui accompagnait dorénavant la médecine en tant que forme de thérapie alternative. Le savoir sur les micro-organismes responsables de tant de maux survécut également ici. Qu'avaient donc en commun les démons et les esprits d'un côté et les micro-organismes de l'autre pour que les fondateurs de la nouvelle médecine n'en tiennent pas compte, tandis que les partisans de la pharmacologie continuent à lutter contre ces agents pathogènes ?

Il faut dire que cette situation est tout à fait fascinante. Une couche sociale, la « couche supérieure » de la Chine antique, sachant lire et écrire et étant formée officiellement en histoire, en philosophie et en science naturelle se divisait en deux groupes : un groupe était formé par ceux qui ne perçoivent plus une partie de la vérité valable jusqu'à présent, c'est-à-dire les démons, les esprits et les micro-organismes. L'autre groupe était représenté par ceux qui continuaient de voir cette partie de la réalité et de l'associer en conséquence à leur art de soigner. Qu'est-ce qui séparait ces deux groupes ? Cela ne pouvait pas être l'intelligence conditionnée biologiquement et cela ne pouvait pas non plus être la constitution de l'observateur. Les deux, on ne le répètera jamais assez, étaient identiques pour les deux groupes.

Réfléchissons à un niveau d'abstraction plus élevée afin de repenser à ce qui se passa à l'époque en Chine. Encore une fois : qu'avaient les démons, les esprits et les micro-organismes en commun ? Ils étaient considérés par ceux qui les percevaient comme des ennemis de l'Homme. Ils menaçaient la santé et la vie des Hommes. Comment s'y prend-on avec des ennemis ? Après une époque de guerres séculaires, les Hommes savaient à l'époque : essayer de raisonner l'ennemi ne sert à rien du tout en temps de guerre. La seule stratégie efficace en temps de guerre est la suivante : menacer de se venger, menacer de détruire avant l'attaque de l'opposant. Tuer ou chasser quand l'opposant ne se laisse pas intimider. C'est ainsi qu'on procéda contre les démons et les micro-organismes. La prévention et la thérapie étaient organisées comme un combat.

Par une amulette ou des conjurations orales, on montrait aux démons et aux esprits qui arrivaient que l'on avait conclu un pacte avec les grandes superpuissances du monde numineux. Il s'agissait du Soleil, de la Lune et des pléiades. Il pouvait aussi s'agir de démons particulièrement furieux auxquels on cherche à s'allier contre des esprits plus faibles. Quand un démon s'était installé dans le corps, on l'incitait à disparaître, à moins qu'on eût les moyens de le détruire. C'était la même chose pour les micro-organismes. Toutefois, ils ne réagissaient pas aux paroles, ils étaient chassés du corps par le fait de vomir, par des laxatifs ou des sudorifiques, ou bien ils étaient tués sur place. Qu'est-ce qui, dans cette position quant aux démons et aux micro-organismes, faisait que cela semblait évident à un groupe de la couche supérieure chinoise antique et pas à l'autre ?

En observant de plus près les fondements intellectuels de la nouvelle médecine, on remarque qu'ils servaient la conception du monde de plusieurs mais pas de toutes les fractions politiques du début de l'Empire chinois. Il s'agissait tout d'abord de ceux qui étaient guidés inconsciemment par la nécessité d'une action légale dans cette société toujours plus complexe. Ils reconnaissaient aussi une légalité pour tous les autres domaines de l'existence humaine et pour l'ensemble de la nature. Nous venons de découvrir les effets de ces liens sur la mise à jour de l'existence de lois de la nature. Dans la nouvelle médecine, ces lois de la nature furent transférées sur l'interprétation des fonctions de l'organisme humain. Les relations des organes des différents niveaux entre eux et avec le cours de la nature furent posées sur la base de la même régularité que l'on avait cru apercevoir auparavant dans le déroulement des processus sociaux et naturels.

Une autre fraction politique participa au développement de la nouvelle médecine pour d'autres raisons. Ils n'étaient pas fondamentalement convaincus que le nouvel État

complexe pourrait trouver, uniquement grâce aux lois pénales, une harmonie durable, qui devait remplacer ces troubles et ces siècles sanglants. Ils déplorait le manque d'appel à la morale. Ils enseignèrent que les coutumes, les rites devaient, pour chaque Homme, faire partie de sa chair. Ce n'est qu'à la condition que chacun se comporte comme l'exigent les coutumes et selon son rang et son statut, que peuvent régner la paix et l'harmonie. La morale doit être à nouveau le fondement de la cohabitation humaine. Tous ceux qui suivent cette morale, qui s'en tiennent aux coutumes, peuvent s'attendre à avoir une vie longue et épanouissante.

À quoi pouvons-nous voir que la nouvelle médecine tint compte de ces idées ? La légalité est facile à identifier. La théorie du Yin Yang et celle des cinq éléments comprenait l'ensemble des connaissances sur les causes et les particularités des maladies. Que ce soit le mal de dos, la chute de cheveux, la malaria ou la toux, de nombreux scientifiques se lancèrent dans un processus extrêmement créatif et dynamique et trouvèrent des explications à tous les maux possibles. C'était aussi enthousiasmant que la première application conséquente, aux ^{xix}^e et ^{xx}^e siècles, des sciences biologiques et physiques à l'étiologie et à la physiologie en Europe. Les nouvelles sciences comprirent les processus de l'organisme les uns après les autres, les maladies les unes après les autres.

C'est exactement ce qui se passa au cours des deux siècles avant et après J.-C. en Chine. Une époque passionnante, marquée par le renouveau. Le résultat de ce renouveau prouva aux scientifiques l'étendue de la validité de leurs lois de la nature. Celui qui vivait conformément aux lois de l'État pouvait mener une vie paisible et dépourvue de sanctions. Ceci était garanti par le souverain et sa bureaucratie. Celui qui vivait conformément aux lois de la nature pouvait profiter entièrement du cadre de vie qui lui était dévolu : de la naissance en passant par la jeunesse, de l'âge adulte jusqu'à l'affaiblissement et la mort. La vie dans son ensemble dans l'État et l'univers n'était-elle pas soumise à une légalité ?

Pourquoi les démons et les micro-organismes n'avaient-ils pas de place dans la nouvelle médecine ? Qui étaient les agents pathogènes dans la nouvelle médecine, si ce n'était pas les démons et les micro-organismes ? Les nouveaux agents pathogènes ne devaient pas être si nouveaux, mais ils étaient dorénavant les seuls. Le froid, l'humidité, le vent, la chaleur, la sécheresse, les excès de table et d'alcool, voilà quels étaient les nouveaux « ennemis ». On les désignait par le terme général des « maux ». Un « mal » est quelque chose qui pénètre là où il n'a pas sa place. Ceci n'est-il pas vrai aussi pour les démons et les micro-organismes ? Ils n'étaient pas non plus, mis à part le « vers intestinal », nécessaire à la digestion, des hôtes bienvenus dans le corps humain.

Entre les démons et les micro-organismes d'un côté et le froid, l'humidité, le vent, la chaleur, la sécheresse, les excès de table et d'alcool de l'autre, il y avait une différence lourde de conséquences. Les démons et les micro-organismes ne convenaient pas à la nouvelle époque de la morale. Ils ne se conformaient pas à la morale ; ils se tenaient en dehors de la morale. Les démons et les micro-organismes avaient fait leur entrée dans l'art de soigner pré-médical lorsque la foi en la morale, en la possibilité d'influencer le comportement en faisant appel aux bonnes mœurs avait été altérée par des siècles de guerres. Les démons et les micro-organismes frappaient, comme les Hommes, peu

importe s'ils s'étaient bien ou mal comportés. Chacun pouvait être leur victime. Ils étaient fondamentalement méchants.

Le froid, l'humidité, le vent, la chaleur, la sécheresse, les excès de table et d'alcool ouvraient des perspectives bien différentes. Ces agents pathogènes se pliaient à la morale. C'est-à-dire que chaque homme qui adopte un comportement moral, l'adaptation aux lois de la nature en faisant partie, peut partir du principe qu'il ne sera pas victime du froid, de l'humidité, du vent, de la chaleur, de la sécheresse, des excès de table et d'alcool. La certitude de pouvoir influencer les agents pathogènes froid, humidité, vent, chaleur, sécheresse, excès de table et d'alcool par son propre comportement fit apparaître sous un jour positif le fait de vivre conformément aux mœurs et à la morale.

Mais ce n'est pas toujours commode. Qui ne serait pas tenté un jour à l'occasion de ne pas respecter les bonnes mœurs ? Seule la promesse que le strict respect des bonnes mœurs serait fructueux put apporter la métamorphose d'une époque immorale en une époque rigoriste. Le fruit de cette transformation était de deux natures : respect dans la société, donc survie sociale, et préservation de la santé, donc survie physique. Les démons et les micro-organismes n'avaient tout simplement plus leur place. Ils représentaient une menace pour le nouveau but. S'il venait à l'idée de quelqu'un que peu importe qu'on se comporte bien ou mal, qu'on soit pieux ou impie, on sera malade parce que le mal est justement fondamentalement mauvais et qu'on ne peut l'arrêter ni par son comportement moral ni en passant des accords avec lui, alors l'un des attraits les plus importants qui pousse à se conformer aux mœurs sévères disparaîtrait.

Il ne faut pas s'imaginer qu'à l'époque, une commission au sens d'un « conseil d'experts pour la médecine » s'est réunie et a décidé : dorénavant, les démons et les micro-organismes n'ont plus lieu d'être dans la médecine. Ils compromettent l'aboutissement du programme moral ! Les choses se sont certainement déroulées autrement. Certes, des penseurs se manifestèrent et protestèrent abondamment contre la suppression de la foi en les démons. Ils firent remarquer que c'était justement la crainte des esprits qui poussaient les gens à adopter un comportement moral. Mais la nouvelle médecine suivait d'autres prescriptions. L'existence de démons et de micro-organismes ne s'intégrait pas dans la nouvelle vision du monde. Quelles tentatives de les raisonner ou quel comportement moral auraient pu tenir les démons ou la vermine éloignés du corps ?

Puis s'ajouta un deuxième aspect qui supprima à ces agents pathogènes bien établis leurs moyens d'existence. La théorie des causes des maladies et des fonctions normales de l'organisme dans la nouvelle médecine se basait sur l'idée de vaisseaux qui relient entre eux toutes les parties du corps et les organes. Certes, ces vaisseaux formaient un système de circulation très complexe pour le transport du sang et du Qi, mais on ne pouvait pas s'y déplacer comme on voulait. Ce qui se déplaçait, où, à quel moment et dans quelle quantité, tout cela était le résultat d'une légalité particulière, les correspondances systématiques. Les démons et les micro-organismes ne s'intégraient pas dans le système des correspondances.

Y avait-il le moindre indice qui fasse penser que différents démons existaient suivant l'été, l'automne, l'hiver ou le printemps, s'adaptant à chaque saison ? Chez les animaux, on pouvait le supposer. Les animaux à plumes, à écailles, à pelage, etc., s'adaptaient aux

saisons et s'intégraient donc ainsi au système des correspondances. Mais les démons et la vermine responsables des maladies, la plupart du temps invisibles à l'œil nu, se trouvaient en dehors de ce monde. Il n'y avait aucune indication selon laquelle ces agents pathogènes se conformaient aux règles des voies de circulation dans le corps et se trouvaient à tel endroit à tel moment précis. À l'inverse, le froid, l'humidité, le vent et la chaleur se comportaient conformément aux attentes du système.

Un dernier point encore plaide en faveur de ces agents pathogènes. Les dommages causés par le froid, l'humidité, le vent, la chaleur, la sécheresse, les excès de table et d'alcool étaient réversibles, curables. Ils n'avaient pas forcément pour conséquence la perte durable de la santé ou même de la vie. La nouvelle médecine recommandait une quantité de changements du comportement, en quelque sorte le retour sur le droit chemin afin d'éloigner de l'organisme les agents pathogènes froid, humidité, vent, chaleur et sécheresse ou de corriger les conséquences des excès de table et d'alcool. La nouvelle médecine promettait la guérison complète pour le pécheur repent.

Il pouvait arriver qu'on se comporte mal une fois, ce qui permettait au froid ou à la chaleur de pénétrer dans le corps. Et il pouvait aussi arriver que l'on n'arrive pas à résister, une ou plusieurs fois, à la tentation de mets et boissons délicieux. Selon la promesse de la nouvelle médecine, il existait des possibilités de revenir sur le sentier de la loi et celui qui saisissait ces possibilités guérirait complètement. Cette possibilité de « retour au printemps », selon la jolie métaphore de la guérison en Chine, n'était pas valable pour les dommages causés par les micro-organismes. Quelqu'un a-t-il déjà vu des changements de comportement faire disparaître les défigurations corporelles d'un lépreux ?

Comprenons-nous maintenant pourquoi les anciens agents pathogènes n'apparaissaient plus dans la nouvelle médecine ? La volonté politique de retrouver le chemin vers une société guidée par les bonnes mœurs et la morale amena à une nouvelle vision du monde dans laquelle les éléments de l'ancienne vision du monde, qui s'opposaient au nouveau but, n'avaient plus leur place. La nouvelle pensée contenait encore un autre aspect qui nous permet de comprendre pourquoi les anciens ennemis ne semblaient plus modernes.

La nouvelle morale était la morale de la modération. La modération en toutes choses n'est pas inconnue aux Européens. Déjà en Grèce ancienne, on prônait : *māden agan* ! Ne rien exagérer ! C'était exactement la nouvelle morale de la Chine antique. Elle ne concernait pas seulement la nourriture et la boisson et la relation à l'autre sexe. Elle s'exprimait aussi dans la modération des sentiments. Il n'y avait rien de plus nuisible à la cohabitation paisible et harmonique d'Hommes tous différents les uns des autres dans un espace étroit que l'expression débridée des émotions. Laisser libre cours aux sentiments n'était pas un idéal. Au contraire, on considérait le fait de garder autant que possible ses émotions pour soi comme une condition nécessaire à une société paisible et également à une vie saine.

Dans la nouvelle médecine, cette pensée se traduisait dans la certitude que la joie, la tristesse, les pensées ressassées et la colère sont reliées chacune à un organe. Une expression excessive de ces sentiments porte atteinte aux organes concernés. Chaque sentiment exprimé coûte de l'énergie à l'organe correspondant. Mais quand un organe est trop affaibli en raison d'une expression excessive de sentiments, alors un vide se

forme. C'est dans ce vide qu'un agent pathogène de l'extérieur pénètre. C'est ensuite une maladie. Voici un exemple : la joie est produite dans le cœur. Trop de joie retire au cœur ses ressources et l'affaiblit. Le cœur se retrouve fragilisé face à l'agent pathogène chaleur. Celui qui réfrène sa joie n'a pas besoin de craindre d'être assailli par la chaleur. Les démons et les micro-organismes n'avaient pas leur place dans ce système. Dorénavant, ils n'étaient plus considérés comme une réalité dans les représentations de la médecine chinoise des causes des maladies.

La médecine sans pharmacologie

L'accès à la pensée de la nouvelle médecine n'était pas proscrit seulement aux démons et aux micro-organismes. Un autre aspect jusqu'ici très familier de l'art de soigner devait rester en dehors : l'ensemble de la pharmacologie. Quelle surprise ! Imaginons qu'un historien d'un avenir proche raconte ceci : *la médecine moderne occidentale apparut au XIX^e siècle. À l'époque, tous les processus normaux et pathologiques dans le corps étaient étudiés et expliqués en détail avec des méthodes chimiques et de la physiothérapie. La pharmacologie fut d'abord laissée de côté ! On attendit le XIX^e siècle pour expliquer les particularités et les effets des médicaments sur l'organisme avec la chimie et la physique, la biochimie et la biophysique.* Absurde ? En effet. Nous savons que les choses se sont passées autrement. Mais dans la Chine antique, l'application des nouvelles sciences naturelles à l'art de soigner s'est déroulée de telle façon que nous ne pouvons nous l'imaginer, en Europe, que comme une histoire à dormir debout. On utilisa les sciences naturelles des correspondances systématiques, les théories du Yin Yang et des cinq éléments uniquement pour expliquer les processus normaux et pathologiques dans le corps : personne ne prêta attention aux médicaments et à leurs effets !

Comment cela put-il arriver ? Les écrits du tombeau de Mawangdui nous dépeignent une pharmacie très poussée : le nombre des substances utilisées, la diversité des manières techniques des différentes formes de médicaments ainsi que l'éventail d'indications consignées dans les manuscrits suggèrent le haut niveau de cette pharmacologie. De plus, jusqu'à aujourd'hui, la pharmacie est la colonne vertébrale de la médecine chinoise traditionnelle. Pourquoi ne trouve-t-elle pas sa place dans la nouvelle médecine ? Il s'agit d'un processus encore plus passionnant que la « perte de vue » des démons et des micro-organismes !

Nous savons entre temps que seule une partie de l'élite cultivée de la Chine antique fonda la nouvelle médecine et ignore les démons, les micro-organismes et la pharmacie. Nous savons aussi qu'une autre partie de l'élite cultivée ne se joignit pas au développement d'une nouvelle médecine et qu'elle poursuivit avec la pharmacie comme art de soigner autonome – également dans la lutte contre les démons et les micro-organismes. Comment un tel fossé avait-il pu se former – un fossé qui traversait la couche supérieure de la Chine antique ? Quels filtres se glissèrent devant les yeux des observateurs de la nature et de l'Homme d'un côté et de l'objet de l'observation d'un autre pour que des visions du monde si différentes l'une de l'autre aient pu apparaître ?

La vision du monde contient toujours une représentation de ce qui est normal et de quel état est anormal, est à considérer comme une crise. Des visions du monde différentes concordent à quelques détails près dans cette représentation. La majorité des gens souhaitent la paix et l'harmonie comme bases d'une vie épanouie. Si nous parlons de visions du monde et de théories de société différentes, c'est parce les recettes pour atteindre cette paix et les moyens de maintenir cette harmonie peuvent diverger

fortement. Nous le vivons dans notre propre présent et il n'en allait pas autrement dans la Chine d'il y a deux millénaires.

En Chine antique, les avis des philosophes politiques divergeaient sur la question de savoir quel était le bon chemin pour construire l'avenir paisiblement et en harmonie. Il était difficile d'avoir une vue d'ensemble de ces faits sociaux. Tout d'abord, des royaumes toujours plus grands avaient lutté pour la suprématie. Puis, en 221, un Empire chinois uni avait été créé. Le premier empereur a, en l'espace de quelques années, transformé les anciens états individuels en un État homogène très complexe, performance de gestion et d'administration extrêmement impressionnante aujourd'hui encore. Dans les décennies et les siècles qui suivirent l'unification de l'Empire, les structures bureaucratiques furent consolidées.

Bien. L'histoire de l'Empire chinois, annoncée par l'unification de l'Empire, est donc l'histoire d'une civilisation particulièrement impressionnante faite de pouvoir, d'alternance d'ascension et de déclin, d'art, de poésie et de civilisation technique. Pourtant, il y a toujours eu des sceptiques. Ils voyaient justement dans cette forme de société les racines de conflits périodiques et de catastrophes humaines. Ils s'élevèrent contre la foi dans le pouvoir des lois à rétablir l'harmonie. Au contraire, selon leur argumentation. D'après eux, c'était la contrainte exercée par les lois sur la façon de mener sa vie qui était la vraie cause de nombreux mauvais comportements. Ils s'élevèrent également contre l'État complexe en tant que forme d'organisation appropriée d'une société humaine. La société devrait être organisée à l'opposé : de petites communautés. Chacune en autarcie et sans le souhait ou la nécessité d'échanger avec la communauté voisine. Pas de commerce avec les communautés voisines et bien sûr pas d'armée non plus, dans le but d'effectuer des expansions. L'écriture aussi est superflue. Quelques nœuds dans une corde suffisent à se souvenir d'événements passés.

C'était ces sceptiques qui doutaient de l'utilité de l'Empire uni, complexe avec ses interdépendances commerciales variées situées dans des parties du pays éloignées les unes des autres et avec la nécessité d'une bureaucratie omniprésente qui ne pouvaient se rallier à la nouvelle médecine. Ils avaient une autre vision du monde. Dans cette vision du monde, pas de lois faites par les Hommes ou de lois soi-disant découvertes par l'Homme dans la nature. Les processus dans la nature, les règles qui déterminaient le cours de la nature, les taoïstes en étaient sûrs, n'étaient pas à la portée de l'imagination humaine. Chaque tentative de formuler ces règles avec des mots, de les interpréter avec des termes humains était vouée à l'échec. Souvenons-nous que la théorie des cinq éléments a été créée à l'origine pour justifier les transitions violentes d'une dynastie de souverains à l'autre. Ce n'est que plus tard que cette théorie fut appliquée pour expliquer les processus naturels. Pour les philosophes de l'époque, cette origine théorique de la société était encore très présente. Une partie d'entre eux la rejetèrent car ils la considéraient comme un concept créé par l'Homme.

On comprend ainsi le fossé qui se forma à l'époque. Les partisans et les ennemis de l'idée d'un État complexe se faisaient face. La vision des partisans se reflétait à quelques détails près dans la nouvelle médecine. Ils voyaient dans l'organisme ce qu'ils voyaient aussi dans l'État : un ensemble complexe de régions différentes, qui, sur la base d'une

légalité définie précisément, remplissaient leurs missions respectives, tout en formant un ensemble homogène dans un échange mutuel et qui, de l'extérieur, semblait former une unité. Le traitement par aiguilles était la méthode choisie par cette médecine. Tout comme l'action politique idéale, le traitement par aiguilles idéal était uniquement destiné à prévenir les crises, mais pas à la thérapie des maladies qui s'étaient déjà déclarées. C'est du moins ce que nous pouvons lire dans les sources de l'époque. Les exigences du quotidien politique et de la pratique médicale étaient bien sûr différentes.

Et les médicaments ? Il y avait deux conceptions. Dans les textes de la nouvelle médecine, on trouve des indications quant aux médicaments. Apparemment, on ne pouvait pas ne pas voir l'existence de ces substances et la réalité de leurs effets. Mais ce ne sont que des indications peu nombreuses et très générales. Elles ne changent rien au fait que la pharmacologie n'ait pas trouvé sa place dans la nouvelle médecine. Il manquait l'élément central de l'intégration : l'insertion dans les nouvelles sciences, l'explication des effets des médicaments basée sur les théories du système des correspondances de toutes les choses. Revenons aux indications générales toutefois existantes. Elles sont elles aussi instructives. Elles reconnaissent aux substances qui guérissent une maladie déjà déclarée le pouvoir du souverain. Dans l'Empire, ce pouvoir était reconnu uniquement au souverain. Tous les ans en automne, il validait les condamnations à mort. De la même manière que le souverain a besoin de ministres et de commis, et même de messagers, afin de se faire conseiller pour mener sa politique, on voyait aussi dans les médicaments qui ne montraient aucun effet particulièrement toxique des « ministres », des « commis » et des « messagers », qui servaient à soutenir les substances actives.

La pharmacologie sans la médecine

Les ennemis de l'idée de l'État voyaient les choses tout autrement. Pour eux, les médicaments formaient une forme de thérapie centrale. Ils publièrent eux aussi leurs manifestes politiques. Ils attribuèrent eux aussi différents niveaux d'interprétation aux médicaments et ils utilisèrent eux aussi les termes de « souverains », « ministres », « commis » et « messagers » quand ils voulaient expliquer le rôle de chaque substance. Mais à l'opposé des partisans de la nouvelle médecine, ils vantaient les mérites des substances « souverains », en mesure de libérer le corps de son poids matériel et de permettre à l'organisme de vivre longtemps. C'était leur idéal : être en harmonie sociale et personnelle avec la nature. S'approvisionner en substances issues de la nature en ignorant les lois faites par les Hommes et vivre de cette manière paisiblement et sainement.

On ne pouvait pas nier le fait qu'il y avait sans cesse des crimes. On ne pouvait pas nier non plus le fait que des maladies attaquent l'organisme malgré une bonne prévention. Les ennemis de la pensée de l'État et de la nouvelle médecine classaient les médicaments utilisés pour la thérapie des maladies au « rang » le plus inférieur et utilisaient ainsi, consciemment ou non, le terme qui désignait également les rangs de la bureaucratie. Le rang le plus inférieur était comparable aux huissiers de l'État, qui devaient exécuter les peines de mort. Les démons et les micro-organismes faisaient bien sûr partie comme depuis toujours des délinquants. Ils avaient tous les deux leur place dans l'environnement naturel de l'Homme. On pouvait les rencontrer tous les deux comme on pouvait rencontrer un serpent, un ours ou des oiseaux de proie. Dans la vision du monde des thérapeutes, qui perpétuèrent le savoir concernant les médicaments, il n'y avait aucune raison d'oublier les démons et les micro-organismes.

Bien sûr, il n'y avait aucune raison non plus de bloquer les substances dont on connaissait si bien les effets dans le cadre des légalités des correspondances systématiques. Il n'y avait bien sûr aucune raison non plus de reconnaître les effets du traitement par aiguilles. La thérapie par aiguilles servait en premier lieu au maintien du système d'échange complexe du corps. Le flux de région en région, la régulation des contributions de chaque région à l'ensemble de l'organisme, tel était le but des aiguilles. Qui pouvait bien s'étonner de ce que ceux qui rejetaient un État fondé sur de telles structures, ne voient aucun motif pour accepter l'acupuncture comme forme de thérapie appropriée pour l'organisme humain.

Ainsi l'inconcevable se produisit. Au sein d'une seule et même culture chinoise, deux traditions relevant de l'art de soigner apparurent, n'ayant pratiquement aucun point commun. Pratiquement aucun point commun. Il y avait bien une exception. Vers 200 après J.-C., un auteur du nom de Zhang Ji tenta d'établir un pont. Il attribua à des médicaments certaines voies dans le corps, par lesquelles ils gagnaient l'endroit où ils agissaient. Il fut le premier à tenter ce que nous considérons comme évident : il appliqua les connaissances des nouvelles sciences naturelles aux effets des substances des médicaments dans le corps. Mais ce fut une exception. Aucun autre ne le suivit.

Pendant presque mille ans, son exemple ne connut aucun imitateur qui aurait contribué à franchir le fossé. Ceci arriva seulement au ^x^e siècle, nous y reviendrons plus tard.

Arrêtons-nous à nouveau ici. Sur quoi se fondaient la nouvelle médecine d'un côté et la poursuite d'un art de soigner pharmaceutique de l'autre ? L'objet de l'attention d'une tradition comme de l'autre était l'Homme. Il s'agissait de le maintenir en bonne santé et de soigner ses maladies le cas échéant. Il n'y avait aucune raison, dans la nature de l'Homme sain comme de l'Homme malade, de prendre l'une ou l'autre direction. La capacité de reconsidérer la nature des choses et d'en tirer les conséquences pour agir existait dans les mêmes proportions chez les partisans d'une tradition comme de l'autre. Seules les différentes conceptions sociopolitiques des porteurs de ces deux traditions étaient responsables de la répartition de l'art de soigner chinois en une tradition médicale et une tradition pharmaceutique. Ces conceptions sociopolitiques nécessitaient des conceptions du monde différentes d'où étaient issus des points de vue différents sur la façon d'interpréter et de traiter la santé et la maladie de l'organisme humain.

Les parallèles mystérieux

Nous interrompons ici notre exposé sur la création d'une nouvelle médecine dans la Chine antique. Certes, nous n'avons exploité qu'une partie des possibilités d'exposer les preuves mais cela devrait suffire à démontrer la façon dont la médecine est apparue. Il ne suffit pas à l'Homme de regarder la nature et le corps humain pour qu'il pense ne serait-ce qu'à une seule des idées fondatrices qui furent accueillies en médecine. Il ne suffit pas non plus de regarder la nature et l'Homme pour justifier la division des traditions en médecine et en art de soigner pharmaceutique. Bien sûr, les deux traditions se basaient sur certaines réalités de nature morphologique, physiologique et pathologique. Mais ce fut la réalité sociale et non naturelle qui imposa aux scientifiques la façon dont elles ont été vues, le fait qu'elles aient été vues en partie et la façon dont on les a interprétées et utilisées comme instructions d'action pour prévenir et soigner les maladies.

Si nous regardions à nouveau du côté de la Grèce antique, il nous serait extrêmement utile de pouvoir faire appel à la thèse des trois siècles inventés du début du Moyen Âge européen. Car il est quand même étrange qu'il arrive en Chine, trois siècles après, quelque chose d'identique à ce qui s'était passé auparavant en Grèce dans l'espace méditerranéen oriental. On pourrait supposer que les deux événements ont eu lieu indépendamment l'un de l'autre. C'est possible. Ou bien : étant donné les conditions de circulation de l'époque, il a fallu aussi longtemps pour que l'innovation à l'ouest, donc dans l'espace méditerranéen oriental grec, finisse par se frayer son chemin jusque dans l'Orient lointain, la Chine. C'est à peine imaginable. Comment cela a-t-il pu se passer ?

L'impulsion a-t-elle fait une pause de plusieurs décennies tous les cent kilomètres pendant son voyage en Orient ? Les tribus rencontrées sur le chemin ont-elles été d'abord instruites pas à pas avant l'arrivée en Chine ? Non, 300 ans étaient aussi longs à l'époque que maintenant. Il n'y a aucun indice qui laisse penser que le savoir ait fait une pause de plusieurs décennies ou de plusieurs siècles quelque part lors d'une étape. Si la transmission de certaines idées fondamentales a eu lieu de l'ouest vers l'est, alors peut-être sur plusieurs années ou décennies.

Si nous le supposons, alors nous avons un gros problème. Pourquoi quelqu'un devrait-il, trois siècles après le début de son développement en Grèce, se rendre en Chine pour y transmettre les premières notions ou les grandes lignes d'une médecine qui s'est déjà bien plus développée en Europe ? Le développement en Chine débuta-t-il indépendamment de la Grèce ? Ou bien pouvons-nous déduire ces trois siècles « inventés » et en conclure à l'inverse que cela a commencé en Chine avant de gagner l'Ionie ? Une supposition qui ne semble pas sérieuse, car on ne peut effacer de l'histoire les trois siècles du début du Moyen Âge. Il nous reste comme troisième possibilité l'hypothèse selon laquelle aussi bien la Chine que la mer Méditerranée orientale recevaient des stimulations de l'extérieur, provenant de quelque part entre ces deux espaces et portant leurs fruits d'abord en Grèce puis plus tard en Chine.

Jusqu'à aujourd'hui, nous ne pouvons proposer ni aucune solution ni hypothèse plausible quant à la duplicité des évolutions en Orient et en Occident. Pour l'ensemble du processus du développement de la médecine en Chine et dans l'Occident européen, nous aurons toujours à faire à des parallèles étonnants concernant des changements fondamentaux et l'arrivée de nouvelles idées.

En comparaison avec la Chine antique, la période de la création de la médecine, qu'on ne peut pas aussi bien dater et dont témoignent beaucoup moins de sources écrites, permet de faire une distinction qui nous était déjà utile en Chine pour notre réflexion. Dans la Grèce antique aussi, il y eut d'abord un art de soigner très varié, que la médecine vint compléter plus tard. Comme en Chine, l'art de soigner prémédical ne fut pas remplacé par un art de soigner médical. Comme en Chine, les deux traditions de l'art de soigner coexistent en Europe depuis la naissance de la médecine, ce qui est sûrement très utile à la plupart des « utilisateurs » de ces deux traditions. Après tout, aucune des deux traditions ne peut prétendre être parfaite. Cela vaut pour aujourd'hui et encore davantage il y a presque deux millénaires et demi. Les deux traditions, art de soigner médical et non médical, ont leurs réussites. Elles ont aussi toutes les deux leurs parts de flou, auxquelles aucune sorte d'art ne peut remédier.

L'étude de l'art de soigner prémédical en Grèce antique nous mène à l'œuvre d'Homère et à d'autres sources plus récentes et peu nombreuses. On reconnaît comme théorie simplement une vision du monde religieuse qui attribuait aux dieux le pouvoir d'infliger aux Hommes des maladies. Dans la Grèce antique, les Hommes s'étaient créés des dieux à leur image, mais efficaces différemment. Un Homme seul était peut-être capable de nuire à et de tuer un autre Homme ou un petit nombre d'Hommes. Mais un Apollon était capable de déclencher des épidémies de peste avec ses flèches et d'éliminer ainsi des populations entières. Dans de tels cas, il ne venait pas à l'esprit des Grecs anciens de traiter le patient. Il s'agissait d'apaiser la colère du responsable de la peste pour que la guérison puisse venir – dans ce cas précis, pas celle du patient mais celle de la société souffrante.

Nous ne nous intéresserons pas davantage au fait que les Grecs anciens disposaient d'une multitude d'actions médicamenteuses et mécaniques sur le corps. Il en va de même quant au fait que quelques détails sur la structure externe et interne du corps humain apparaissent dans l'œuvre d'Homère. Ce qui nous intéresse, ce sont les idées médicales. Celles-ci commencèrent seulement à partir du moment où quelques Hommes s'efforcèrent de comprendre l'organisme aussi bien dans ses phases saines que malades, détachés de toutes pensées religieuses et en se basant uniquement sur les seules lois de la nature. Ce fut le début de la médecine en Grèce antique. Ce bouleversement eut lieu au ^{vi} siècle avant J.-C. Avant, il n'y avait pas d'art de soigner qui aurait pu s'approcher de notre définition de la médecine. Ni en Grèce, ni en Égypte, ni en Mésopotamie.

On retrouve dans ce contexte le nom d'Hippocrate (460-env. 380). Ce devait être un homme très impressionnant, sinon Platon ne l'aurait pas désigné prototype du médecin. Toutefois, il n'existe aucun indice qui laisse penser qu'il était le fondateur de la médecine grecque. Hippocrate était le médecin d'un art de soigner prémédical. La légende ne lui attribue aucune performance que nous pourrions considérer comme un élément

déclencheur de la naissance de la médecine au sens strict. Il aurait soi-disant contribué à l'enseignement et à la transmission de l'art de soigner comme savoir documenté par écrit. Il s'agissait certainement d'un pas important. Mais ce n'était pas encore de la médecine. Le contenu des premiers écrits était aussi sûrement important. Il s'agit des écrits que les experts en textes actuels datent au ^v^e siècle avant J.-C. Il s'agit de l'exposé d'observations qu'avait pu faire le médecin attentif lors de ses voyages, à l'époque en Grèce comme en Chine, en général un médecin itinérant. On y trouve toute la force d'expression du corps dans ses jours sains et malades. Il n'y a là aucune théorie entre l'observateur et l'observé. Hippocrate ne peut avoir été médecin au sens où nous l'entendons, car il réfutait l'adoption de l'observation par la philosophie.

Deux exemples de textes prouvent la tentative délibérée de certains auteurs de l'époque de s'opposer à la théorisation naissante. On aimerait les imaginer crier à leurs élèves et à leurs partisans : tenez-vous en à la réalité, toute spéculation ne mène qu'à l'apparence et n'apporte pas la vérité ! Il faut tout de même dire que les textes retrouvés l'expriment de façon bien plus nuancée et en termes choisis. On peut lire la chose suivante dans le traité « l'ancienne médecine » : « *Je ne suis pas d'avis que la médecine ait besoin d'une nouvelle hypothèse, comme celle des choses invisibles dont on ne sait rien. Car il n'y a aucun critère auquel on pourrait mesurer la vérité d'une déclaration.*²⁶ »

Dans le traité hippocratique *Règles*, l'auteur a la même position : surtout pas de théorie ! Toujours s'orienter en fonction de la réalité visible, tangible, audible, palpable : « *En médecine, il ne faut pas suivre de réflexions théoriques, il faut rassembler expérience et connaissance. Les conclusions issues de la seule théorie ne peuvent pas vraiment être utiles, à la différence de celles issues de la perception empirique.*²⁷ » Ces mises en garde n'ont pas servi à grand chose ; elles ne purent arrêter la marche victorieuse de la vraisemblance dans la nouvelle médecine.

26. Hans Diller, Üb. u. Hg., (1962) *Hippokrates' Schriften. Die Anfänge der abendländischen Medizin*. Rowolts Klassiker der Literatur und Wissenschaften. Griechische Literatur. Band 4. Hamburg, Rowolt Taschenbuch Verlag, p. 204.

27. Kitto (1960) p. 155.

Les débuts de la médecine en Grèce

Les débuts de la médecine sont visibles dans d'autres textes de l'Antiquité. Par exemple, dans l'écrit au titre exigeant *De la nature de l'Homme*. Voilà qui attire à nouveau l'attention. La seule force d'expression du corps suffit-elle face à l'observateur à pouvoir exprimer quelque chose sur la nature de l'Homme et surtout sur la nature de la santé et de l'état malade ? Nous nous demanderons à nouveau, à propos de toutes les idées fondamentales qui furent adoptées par la nouvelle médecine, d'où elles venaient. Les données que le corps mettait à disposition de l'observateur étaient-elles suffisantes pour parvenir à de telles conclusions ?

Penchons-nous d'abord sur un autre écrit. Il était consacré à l'épilepsie et se penchait, sous le titre de *La maladie sacrée*, sur les idées jusqu'ici valables selon lesquelles il devait s'agir de quelque chose de divin lors de l'évolution parfois extrêmement spectaculaire de cette maladie, où les dieux devaient bien intervenir. Il n'en était rien, annonçait l'auteur, que nous ne connaissons pas. Il s'agit d'une maladie dont les causes, comme celles de toutes les autres maladies, se trouvent dans la nature. Dans ce cas précis, c'est une profusion de mucus dans le cerveau qui provoque un flux descendant dans le corps, où les vaisseaux conducteurs pour le sang et le pneuma se bouchent. Ceci entraîne les suites que l'on connaît – l'auteur va bien plus loin dans les détails que ce qui nous serait compréhensible ici.

À la bonne heure, aurions-nous envie de nous exclamer. Non pas que nous puissions comprendre quoi que ce soit à la théorie de l'obstruction de mucus. Sûrement pas. Mais le fait de nous éloigner de la cause des maladies par les puissances numineuses et de la nécessité de les traiter par la magie et les conjurations continue de nous paraître évident. Comme nous pouvons le lire dans certains ouvrages, il s'agit de la première expression d'une pensée « rationnelle ». Et si c'était bien le cas ?

Sur quelles bases rationnelles l'auteur inconnu pouvait bien avoir pu se fonder pour avoir de telles pensées ? Peut-être l'observation d'un patient épileptique ? Pourquoi la pensée rationnelle mène-t-elle, face aux souffrances graves d'un épileptique, à l'hypothèse absolument fausse – nous pouvons le dire aujourd'hui – selon laquelle une trop grande quantité de mucus se forme dans le cerveau en raison d'un manque de nettoyage ? Si la « pensée rationnelle » est mise au même rang que l'abandon de la foi en Dieu ou en plusieurs dieux, alors il s'agit d'une diffamation de tous ceux qui croient en Dieu ou en plusieurs dieux, qui connaissent leur existence et qui pourtant, nous ne pouvons le nier, peuvent aussi penser de façon très rationnelle.

Ainsi, l'auteur de *La vérité sacrée* n'a pensé de façon ni moins ni plus rationnelle que ceux qui considéraient l'épilepsie comme quelque chose de divin. Il a tout simplement remplacé une vision du monde par une autre. En tout cas, il n'avait pas de preuves issues de l'observation d'un individu malade pour la nouvelle vision du monde. C'était

impossible. Il avait déjà perdu la foi dans le fait que les dieux, dont il ne remettait pas en cause l'existence, soient responsables de l'apparition d'une épilepsie. Il ne pouvait avoir perdu cette foi après avoir observé un ou plusieurs, voire même un grand nombre d'épileptiques. Quelque chose d'autre devait être à l'origine de ce revirement de pensée. C'est ce qui nous intéresse. Trouver les éléments à l'origine de tels changements de pensée fondamentaux au cours des deux millénaires d'histoire de la médecine chinoise et grecque. En aucun cas ce ne pouvait être l'observation du corps. La force d'expression de l'organisme n'aurait jamais suffi à provoquer ces changements de pensée. Ce fut la structure, réelle ou souhaitée, de la cohabitation humaine qui ne cessa d'impulser ces changements.

La fin de la monarchie

Revenons tout d'abord au texte cité précédemment et traitant de « La nature de l'Homme ». On reconnaît à ce texte l'association de l'art de soigner et de la « théorie des quatre humeurs ». Ce serait le début de la médecine. Il y avait deux conditions à l'apparition de cette médecine. Tout d'abord, l'idée d'une légalité, qui traverse l'univers entier. Cette condition était remplie. Les lois formaient les fondements de la société. Les lois formaient les fondements du macrocosme. Et la physique même, la nature individuelle de chaque organisme humain devint l'incarnation de l'ordre, l'incarnation de la légalité²⁸. Puis une théorie des lois de la nature dut être transférée sur l'organisme humain, le reliant aux légalités de son environnement. C'est la théorie des quatre humeurs qui remplit cette condition.

De quoi traite cette théorie des quatre humeurs ? Penchons-nous tout d'abord sur la théorie des quatre éléments. Au v^e siècle vivait un homme du nom d'Empédocle. On lui attribue l'idée selon laquelle toute vie ne se fonde pas uniquement sur un élément – l'eau, un « *apeiron* », ou l'air – mais sur un ensemble homogène de quatre éléments ou substances fondamentales ! Le feu, l'eau, l'air et la terre sont tous aussi importants les uns que les autres pour la vie. C'est leur mélange qui forme les êtres vivants, et même l'univers entier.

Nous ne savons pas si Empédocle fut assis de longues années à un bureau, où étaient éparpillées les pensées de Thalès, Anaximandre, Anaximène et peut-être d'un ou plusieurs autres philosophes. Nous ignorons également s'il s'entretenait tous les jours sur ses idées avec d'autres penseurs. En revanche, nous savons qu'il n'avait aucun laboratoire à disposition, où il aurait pu mener, avec plusieurs assistants techniques, des études physiologiques sur l'organisme humain afin de retrouver, grâce à des mesures savantes, les quatre éléments fondamentaux dans chaque organisme et de les présenter comme des parties situées au même rang. Ce qui est si souvent décrit comme le début de la science rationnelle en médecine n'était que pur fantasme. Effectivement, c'était le début de la médecine. Mais cette médecine nécessite de se fonder sur une réalité. Ce que certains penseurs de cette époque considéraient comme la vérité, c'était de la vraisemblance. Pas plus.

Comment cette vraisemblance s'était-elle instaurée ? Il serait présomptueux de vouloir découvrir, à une distance temporelle de deux millénaires et demi, chaque impulsion à l'origine de ces nouvelles pensées. Nous n'y arriverons pas non plus pour des époques bien plus récentes. Cependant, nous pouvons attirer l'attention sur des parallèles étranges entre des changements fondamentaux dans l'environnement politique des penseurs

28. Owsei Temkin (1928) *Der systematische Zusammenhang im Corpus Hippocraticum*. Kyklos. Jahrbuch des Instituts für Geschichte der Medizin an der Universität Leipzig. Band I., p. 16.

qui furent à l'origine de cette nouvelle médecine et les pensées fondamentales de cette nouvelle médecine.

Le corps ne fournissait pas d'indications premières quant au feu, à l'eau, à l'air et à la terre comme substances fondamentales. Il était parfois chaud, parfois froid. On peut considérer cela comme l'indication d'un feu à l'intérieur de l'organisme. Le corps élimine à intervalle régulier près de deux litres de liquide. À intervalle irrégulier ou à des occasions particulières, il peut s'agit d'autres liquides que la sueur ou les larmes. Est-ce une preuve suffisante pour considérer l'eau comme substance constitutive de la vie ? Possible. Après tout, une quantité d'eau correspondante doit bien être apportée à l'organisme, sinon il mourrait de soif. De plus, si l'Homme perd trop de sang, il meurt. Il n'est pas nécessaire de s'étendre sur l'air. Notre interrogation porte plutôt sur la terre en tant que substance constitutive. C'est un peu plus difficile. La terre comme mère de toute vie, les entrailles de la terre d'où sortent toutes les créatures – il s'agit d'une idée qui date. Mais la terre comme substance constitutive ? Comment Empédocle aurait-il bien pu trouver la terre dans le corps d'un Homme ou d'un chien, ou en sectionnant un olivier ?

Nous ne pourrions résoudre cette énigme. Gardons l'hypothèse selon laquelle ces quatre substances fondamentales doivent être présentes de la même façon afin d'apporter la vie. Quatre éléments au même rang les uns que les autres. Mélangés, ils apparaissent tous tantôt moins, tantôt plus, provoquant ainsi la nature individuelle. Mais en principe, ils sont toujours tous présents et dirigent l'existence ensemble. Ils se trouvent donc à l'opposé des pensées anciennes de Thalès, Anaximandre et Anaximène, qui considéraient chacun un élément, une substance fondamentale comme dominante.

Ici, les images ne sont pas choisies de façon tout à fait involontaire. Le seul parallèle que nous pouvons distinguer avec ce changement d'idées sur les fondements et les substances constitutives de la vie, c'est la transformation des structures sociales de la monarchie en démocratie. Alkmaion de Crotone (env. 570-500) en est le témoin principal. En tant que médecin et philosophe, il savait de quoi il parlait. Il était à l'origine de la théorie de l'isonomie. Littéralement, il parlait d'une *isinomia ton dynameon*, l'égalité des droits des forces, on pourrait aussi dire : il parlait d'un équilibre des forces. Il entendait par là l'organisme humain et utilisait des termes de l'organisme social. Nous connaissons cela de la Chine. La santé de l'organisme humain est établie quand toutes les parties sont présentes dans un mélange homogène. Le contraire, c'est la *monarchia*, « le pouvoir d'un seul ». La *monarchia*, il le disait très clairement, c'est la maladie par excellence.

Les origines de la pensée moniste se trouvaient peut-être en Orient. Il est possible que cette pensée ait ensuite trouvé sa place en Ionie puis en Grèce. Étant donné les transformations politiques qui ont mené aux *polis* démocratiques, cette pensée ne pouvait désormais manifestement plus persister. Il est difficile d'expliquer pourquoi le chiffre quatre fut choisi en mer Méditerranée orientale. Des hypothèses sur une impulsion venant de Perse sont utiles mais ne suffisent pas. Nous pouvons juste constater que la victoire contre les Perses fut remportée au v^e siècle avant J.-C., que les Grecs opposèrent au despotisme oriental et à leur propre passé monarchique la culture du débat et de la persuasion, ce qui permit aux structures de la *polis* démocratique d'arriver à maturité. Ce fut un changement fondamental dans le monde.

Certes, tous les objectifs politiques ne mûrirent pas jusqu'à une réalité continuelle, mais ils marquèrent comme idéaux la pensée et les aspirations de beaucoup d'Hommes. Qui aurait dû s'étonner que l'éclosion de la *polis* démocratique et du pouvoir de la loi pousse certains penseurs à ne plus chercher chez les dieux le pouvoir sur la santé et la maladie des Hommes, mais à le soumettre à la régularité et au respect des lois des processus naturels ? L'auteur de l'écrit *La maladie sacrée* ne pensait pas de sa propre initiative de façon plus rationnelle que ses prédécesseurs. Il fut pour ainsi dire amené à voir les choses sous un angle nouveau et à intégrer un détail comme l'épilepsie à une nouvelle vision du monde.

Tous ne pensaient pas comme lui. Un nouveau culte fit même son apparition, le culte d'Asclépios, qui croyait en un dieu capable, tel un aimable souverain absolu, de prendre leurs maladies aux gens qui venaient à lui en toute confiance avec leurs souffrances, et qui dormaient dans son temple. Ce culte d'Asclépios ne fut pas la dernière et courte rébellion d'une mentalité condamnée à disparaître. Bien au contraire, il resta durant toute l'Antiquité une partie importante de l'art de soigner dans son ensemble – et il ne s'agissait en aucun cas des moins intelligents, des moins méditatifs, des moins cultivés officiellement qui espéraient de cette thérapie.

Tout comme la Chine, la Grèce ne forma à aucun moment une monoculture concernant l'art de soigner. Il y eut toujours une cohabitation de personnes aux expériences, aux visions du monde et aux parcours différents. Ces expériences, ces visions du monde et les parcours correspondaient à différentes interprétations de l'organisme sain et malade. Il nous faut absolument constater ici la chose suivante : il serait tout simplement impossible d'appliquer chaque interprétation aux expériences et aux conditions de vie personnelles de l'auteur de celle-ci. Trop de détails se chevaucheraient et effaceraient l'image. Nous ne pouvons tenter qu'une seule chose : répondre à la question de savoir si les pensées fondamentales de la médecine sont venues de la force d'expression du corps ou d'impulsions qui, depuis l'autre côté, agissent sur l'observateur pensif.

Trouble-fêtes et ostracisme

La théorie des quatre éléments ne pouvait provenir de la force d'expression du corps. La même chose est valable aussi pour la théorie des quatre humeurs. Vers la fin du ^v^e siècle avant J.-C., un homme du nom de Polybe l'aurait soi-disant introduite de façon conséquente pour la première fois dans l'évaluation de l'organisme humain, plus précisément : dans l'interprétation de la santé et de la maladie. Polybe, si c'était bien lui, n'a pas – il s'agit de le souligner – introduit la théorie des quatre humeurs en médecine ! Il n'y avait pas encore de médecine dans laquelle il aurait pu introduire cette théorie. Il – ou peu importe qui a fait cette démarche – fut le premier à remplir la condition de base pour la création d'une médecine. Il est le premier à avoir mis l'interprétation des états humains de la maladie et de la santé sur la base des lois de la nature et donc sur une base scientifique. Peu importe qui introduisit la théorie des quatre humeurs dans l'art de soigner, il fut le créateur de la première médecine dans l'histoire de l'humanité !

Ce pas ne fut certainement pas franchi sous l'impulsion de la force d'expression du corps. Sûrement pas. Mais il fut complété par la force d'expression du propre corps ! C'est ainsi que se déroula le progrès fondamental dans la médecine antique et dans la médecine des siècles suivants – jusqu'à dans le présent. L'impulsion à penser autrement vint toujours de l'extérieur du corps. Tout d'abord, les structures sociales dans lesquelles les Grecs vivaient ou voulaient vivre se transformèrent. Les structures qui entraînent derrière elles un changement de pensée peuvent être réelles ou idéales – actuelles ou désirées vivement pour l'avenir. Les structures qui provoquèrent un changement de pensée en Grèce antique étaient les structures des *polis* démocratiques.

L'historien de la médecine Georg Harig fait une remarque pertinente à ce propos : « *Pour la première fois dans l'histoire humaine, la polis démocratique, en tant qu'individu politique, sortit de l'anonymat pour se retrouver au centre des événements sociaux et imposa une conception de la société comme communauté d'individus de même valeur. Cette évolution forma le contexte social dans lequel la médecine grecque scientifique s'efforça de donner une orientation résolument individualisante à ses procédés.* » Il faut dire qu'il semble exagéré d'affirmer que tous les individus de la *polis* étaient considérés comme étant de même valeur. Les propos de Georg Harig visaient certainement uniquement les citoyens libres et finalement, c'était bien d'eux qu'il s'agissait. C'est à partir des citoyens mêmes, à partir de la représentation que ces citoyens se faisaient d'eux-mêmes, à partir de la conscience politique de ces citoyens de participer au destin de la *polis*, au destin de leur organisme social, que sont apparues les idées qui, passant par la nouvelle vision du monde et de la nature, finirent par gagner l'art de soigner pour créer la première, nouvelle médecine.

La vision monistique, ou disons plutôt ouvertement « monarchique » de la « domination » d'un élément fondamental dut bien évidemment céder face à la nouvelle conception d'une multitude égale en droits, dans ce cas de quatre éléments fondamentaux d'un organisme vivant. Peu importe qu'il s'agisse de quatre, cinq ou six éléments. Ce qui est

important, c'est que le point de vue qui s'imposa, c'est celui selon lequel une pluralité d'éléments fondamentaux comporte par son mélange une structure complexe et permet ainsi l'existence vivante de cette structure. Les détails provenaient de l'observation du corps. Après que les structures fondamentales eussent été attribuées au corps comme une matrix, la réalité du corps pu livrer la matière qui permit de remplir les structures de base.

L'eau, le feu, l'air et la terre étaient trop généraux, trop indéfinis. Qu'est-ce que le thérapeute voyait vraiment ? Il voyait du sang, il voyait du mucus, il voyait de la bile jaune et de la bile noire. Et il voyait aussi que, dans certaines situations, il coulait plus de sang et que les veines étaient plus gonflées que d'habitude. Ces situations étaient ressenties comme désagréables. Elles étaient considérées comme anormales parce qu'elles contrariaient l'esthétique de l'Homme beau et qui sent bon et parce qu'elles perturbaient peut-être son emploi du temps habituel. Le thérapeute voyait qu'il coulait trop de mucus ou de liquides jaunes ou noirs des orifices naturels du corps humain. Et c'était tout. Il s'agissait ici de toute évidence du même principe que pour l'État : la garantie de l'harmonie et de la paix dans la *polis* grâce à l'équilibre de toutes les parties. Seul l'équilibre de tous les liquides et des éléments garantit la santé de l'organisme humain. Tout excès est nocif. L'équivalent grec du chinois « Mesure du milieu » : Μηδέν αγάν. Ils provenaient tous les deux du domaine social et trouvèrent tout naturellement leur place dans la vision de l'organisme.

L'excès a des conséquences. Des substances polluantes peuvent apparaître en raison d'un mauvais mélange des substances de base. Le pus par exemple. Il lui faut sortir de la communauté des « bonnes » substances de base. Il en va de même pour toutes les autres substances nocives dont l'organisme n'a pas besoin et qui ne causent que des dégâts. Le corps rejette ces substances nocives. Certes, on ne voit pas l'ostracisme qui a lieu quelque part à l'intérieur du corps. Mais le résultat est bien trop parlant. La *polis* fait de même. Celui qui ne s'adapte pas est rejeté. Il peut aussi être tué. Nul autre que Socrate en a fait lui-même l'expérience. Dans tous les cas, le parasite avéré ou supposé doit disparaître. C'est ce que fait également le corps. Le rejet, l'apostasie, c'est sa méthode naturelle pour se libérer de substances nocives. S'il n'y arrive pas tout seul, alors le médecin doit intervenir et l'y aider. Vomir aide. Aller à la selle aide. Faire transpirer aide. L'hémorragie aide. Et quand on ne peut pas faire autrement, il faut être courageux et recourir au couteau.

Nous sommes maintenant à un niveau où la médecine peut croire en elle. Elle a le droit de penser qu'elle justifie par elle-même ses représentations de l'état sain et de l'état malade de l'organisme et de la bonne façon de guérir. Elle a le droit de penser qu'elle ne se justifie par rien d'autre que par la vision du corps. Bien sûr, il y a toujours eu des trouble-fêtes. Dans ce cas-ci, non pas plus tard seulement, mais dès le début. On raconte ainsi d'Héraclite et d'Empédocle qu'ils n'étaient pas du tout d'accord avec le fait de juger l'état de l'organisme à partir d'observations toujours nouvelles.

Pourquoi Empédocle aurait-il eu besoin d'observer ? Manifestement, c'est par la pure réflexion qu'il arrivait à ses conclusions, qui n'avaient certes pas grand-chose en commun avec la réalité, mais qui lui garantissent jusqu'à présent et certainement dans un avenir

lointain une immortalité. Naturellement, lui non plus ne pouvait s'en sortir sans la force d'expression du corps. Le feu, l'eau, l'air et la terre doivent être en équilibre. Trop de feu chasse l'eau. Il n'a pas dû manquer de le remarquer lorsque la chaleur le faisait transpirer. Le refroidissement fait s'engourdir les gestes. Finalement, le froid signifie la fin de tous les gestes et mouvements, c'est la mort.

Je vois quelque chose que tu ne vois pas

Pour Empédocle, de telles tentatives d'explication étaient encore un jeu facile. Mais il osa également s'atteler à des problèmes plus difficiles. Quelle est donc l'interaction entre le sang et la respiration ? Une chose était claire, un mouvement devait bien avoir lieu dans le corps. Certains observateurs antiques chinois avaient proposé une circulation du Qi, cette matière fine semblable à un souffle, et du sang aussi. Il ne s'agissait pas d'une circulation telle que l'Anglais William Harvey (1578-1657) la découvrit plus d'un millénaire et demi plus tard. Mais tout de même. Le sang et le Qi coulaient dans un système de tuyaux complexe, par-ci, par-là, ils passaient par-là puis revenaient et assez tôt, des auteurs chinois décrivirent deux circuits fermés dans le corps : un à gauche et un à droite, dans lesquels le flot s'écoulait comme dans un anneau sans début ni fin.

Cette idée semble moderne, mais ce n'est pas le cas. Ce n'était tout d'abord que le transfert du circuit de l'économie nationale sur les idées de l'approvisionnement nécessaire de toutes les régions du corps. Comme souvent dans l'histoire de la médecine, les spéculations se détachent bientôt de l'exemple concret. Elles acquièrent une dynamique propre et se forment leurs propres modèles, dont il est difficile de distinguer en détail les éléments déclencheurs. Pour la comparaison de l'approche grecque et chinoise du sang et du Qi, ou de la respiration, il faut tout de même observer que le coup de maître que les penseurs chinois réussirent déjà à l'Antiquité n'eut pas lieu à l'Antiquité grecque.

Souvenons-nous une fois encore de l'hypothèse qui fut à la base de toutes les discussions jusqu'ici. Cela fait longtemps que tous les Hommes se ressemblent dans leur apparence. La forme des yeux et du nez ou la couleur de peau sont ici accessoires. Les observateurs aussi sont en principe équipés de la même manière. Le philosophe grec antique était tout aussi intelligent et expérimenté que son collègue chinois. Pourquoi l'un aurait-il donc dû voir des choses dans l'organisme humain que l'autre ne voyait pas ? Cette question ne se pose pas seulement dans la comparaison des cultures, si éloignées l'une de l'autre, de la Grèce antique et de la Chine antique. Elle se pose également dans une seule et même culture, temporellement et géographiquement proche, et plus tard aussi. Elle se pose du fait que le professeur d'université émérite Rudolf Virchow (1821-1902), dans la seconde moitié du XIX^e siècle, ne put absolument pas voir ce que vit le médecin non moins émérite Robert Koch (1843-1910), à savoir que la tuberculose est provoquée par un agent pathogène particulier. La question devient d'autant plus délicate si nous la reformulons du fait de la circulation du sang et du Qi, dont nous débattons ici : pourquoi l'un devrait-il donc voir, dans l'organisme humain, quelque chose qui n'existait pas en réalité, et pourquoi l'autre ne le voyait-il pas ? C'est cette question qu'il nous faut poser.

Pourquoi les Grecs anciens ne virent-ils donc pas de circulation ? Ils virent des vaisseaux et les décrivirent en détail. Les liquides contenus dans le corps devaient bien en atteindre

toutes les régions, les quatre humeurs en particulier devaient couler. Il est possible qu'on ait vraiment vu des vaisseaux réels. Qui sait à quelles occasions. Mais la plupart des choses que les Grecs anciens ont écrites à ce propos ont été inventées. Elles suivaient la logique de la théorie des quatre humeurs, et non la force d'expression limitée du corps. Elles étaient plausibles, mais ne correspondaient pas à la vérité. En Chine aussi, les vaisseaux se trouvaient au centre. Longtemps avant la formulation de la version antique d'une circulation. Mais il ne va pas de soi d'associer les vaisseaux à une telle circulation. Il faut déjà que cela vienne à l'idée. Pour cela, il doit y avoir une impulsion, un élément déclencheur.

N'y avait-il donc aucune impulsion dans l'environnement social ou naturel des Grecs anciens qui aurait pu les amener à cette vérité ? Soit, plus d'un demi-millénaire plus tard, au II^e siècle après J.-C., le célèbre Claude Galien (env. 19-199), principalement actif à Rome, imagina la petite circulation. Mais nous n'en sommes pas encore là. Empédocle fut le premier à oser une explication. L'image qu'il avait en tête d'un mouvement du sang et de l'air dans le corps était purement mécanique. Il put s'orienter uniquement par rapport à la mécanique de la pipette. Il ne lui vint pas d'autre inspiration. Un fait qui mérite d'être noté.

Nous avons reconnu en Chine la circulation dans le corps comme une projection de la circulation dans l'État uni-multicentrique. La terminologie privilégiée par les premiers auteurs chinois en médecine montre suffisamment bien d'où provenaient les impulsions. Empédocle n'avait pas d'image semblable sous les yeux. Il ne voyait que les choses évidentes. Il s'agissait de la pipette. Son modèle peu exigeant voulait dire à peu près la chose suivante : il y a des vaisseaux dans le corps. Le sang y coule. Quand il coule vers le bas, il laisse derrière lui un vide dans les vaisseaux. L'air que l'Homme inspire par la bouche et le nez afflue immédiatement dans ce vide. Quand le sang remonte et remplit à nouveau les vaisseaux remplis d'air, alors l'air doit s'échapper. On le voit au fait que l'Homme expire.

Tout comme les Chinois nous désignèrent, par le choix de leur terminologie, l'économie nationale de l'Empire uni comme impulsion, Empédocle lui-même désigna la pipette comme son modèle. Il s'agit de la bonne expression. À partir du modèle de la pipette, il se forgea une image des processus à l'intérieur du corps. Il n'était peut-être pas conscient d'intégrer aussi le processus éternel des marées dans ses modèles. Peut-être avait-il une fois, sans s'en souvenir, observé au bord de la mer ce spectacle qui fascine encore et toujours les touristes aujourd'hui : comment, sur les côtes rocheuses, toutes sortes d'abîmes et de cavités étroites, alimentées par l'alternance rapide du flux et du reflux de l'eau de mer, font jaillir l'écume en l'air. Une image impressionnante que cette alternance incessante de l'eau et de l'air dans ces cavités.

Pouvons-nous alors supposer que les Chinois voyaient quelque chose dans le corps que les Grecs ne voyaient pas parce que les Chinois connaissaient un modèle que les Grecs justement n'avaient pas ? Parfois, les parallèles entre ce que l'on trouve dans les écrits philosophiques des deux cultures sont trop lisses et évidents pour pouvoir oser les mettre côte à côte. Mais nous pouvons nous l'autoriser ici en toute prudence. Il y a dans le classique du taoïsme, le *Daodejing*, attribué à un homme du nom de Lao Tseu, un superbe résumé des pensées qui expliquent comment la vie sociale idéale des Hommes

devrait être structurée. Ce n'était certainement pas l'État complexe, multicentrique, marqué par l'échange de biens et d'Hommes, réglementé jusque dans les détails et tenu en laisse – selon la vision des taoïstes – par les consignes d'une bureaucratie versée dans l'écriture. Au chapitre 80 du *Daodejing* se trouve le contre-exemple. Lisons-le dans la traduction de Stanislas Étienne :

« (Si je gouvernais) un petit royaume et un peuple peu nombreux, n'eût-il des armes que pour dix ou cent hommes, je l'empêcherais de s'en servir. J'apprendrais au peuple à craindre la mort et à ne pas émigrer au loin. Quand il aurait des bateaux et des chars, il n'y monterait pas. Quand il aurait des cuirasses et des lances, il ne les porterait pas. Je le ferais revenir à l'usage des cordelettes nouées. Il savourerait sa nourriture, il trouverait de l'élégance dans ses vêtements, il se plairait dans sa demeure, il aimerait ses simples usages. Si un autre royaume se trouvait en face du mien, et que les cris des coqs et des chiens s'entendissent de l'un à l'autre, mon peuple arriverait à la vieillesse et à la mort sans avoir visité le peuple voisin.²⁹ »

Avec de telles idées, il était impossible de faire un État au sens propre. Il n'est donc pas étonnant que d'autres philosophes sociaux aient fait la course à la faveur du souverain du nouvel Empire uni en Chine. Mais où se trouve le lien avec la Grèce ? Dans deux éléments. Premièrement, les observateurs chinois de l'Homme proches des idées taoïstes d'une structure sociale idéale ne voyaient pas non plus la circulation postulée par les médecins, dont les pensées étaient marquées par l'idéologie confucianiste et/ou légaliste. Certes, ces gens vivaient ensemble et proches les uns des autres dans une seule et même société, mais ils jouaient le jeu de : je vois quelque chose que tu ne vois pas !

En Grèce, il n'était pas possible que deux partis jouent ce jeu. Car il n'y avait pas de modèle vu par les uns et pas par les autres. En Grèce antique, à une époque où se formèrent les pensées d'Empédocle et d'autres candidats à l'expression de théories approfondies, il n'existait aucun modèle de grand circuit social aussi évident qu'après l'unification de l'Empire en Chine. L'évidence est une condition préalable, la nouveauté révolutionnaire en est une autre, afin que le modèle dans la pensée puisse se transformer en image de l'organisme. Réel ou idéal, cet aspect ne joue aucun rôle.

Citons encore une dernière fois H.D.F. Kitto pour expliciter ces parallèles si lisses : « *Le lecteur moderne qui s'attaque à des philosophes politiques qui lui sont totalement inconnus tels que Platon ou Aristote sera frappé par l'intensité avec laquelle ils insistent sur le fait que la polis doit être économiquement autosuffisante. Pour eux, l'autarcie est la première condition à l'existence de la polis. Si cela ne tenait qu'à eux, le commerce pourrait être complètement supprimé.*³⁰ » Frères d'esprit – en tout cas de ce point de vue – avec l'auteur du *Daodejing*.

Kitto pose la question qui s'impose dans la comparaison avec la Chine : « *Mais pourquoi de telles villes n'ont-elles pas formé d'unités plus grandes ?* » Et il y répond aussitôt : « *Il y a tout d'abord une raison économique. Les barrières géographiques, très présentes en Grèce, rendaient le transport de marchandises plus difficile à part par voie maritime, et*

29. Stanislas Étienne (1842) *Tao Te King, Le livre de la Voie et de la Vertu*.

30. Kitto (1960) p. 129.

*on ne s'aventurerait pas sur la mer avec suffisamment de confiance. De plus, la variété du pays permettait à des territoires plutôt petits de se suffire quasiment à eux-mêmes, surtout chez un peuple comme les Grecs, qui fait preuve d'aussi peu d'exigences matérielles envers la vie. Ces deux éléments favorisèrent la même évolution. Les différentes parties du pays ne dépendaient pas les unes des autres économiquement et ne s'attiraient pas les unes les autres.*³¹ » Ah, si nous avions des indications plus précises quant au pays occidental où Laozi, selon la légende, s'est déplacé sur son buffle après avoir quitté la Chine, à la fin de sa vie ! Il se serait peut-être senti très bien en Grèce, dans la polis avec ses habitants peu exigeants.

Nous y voyons désormais plus clair. Les Chinois vivant dans la pensée des structures économiques nationales de l'Empire complexe jouaient le jeu « je vois quelque chose que tu ne vois pas » seulement avec ceux qui vivaient dans leur propre culture, la culture chinoise, et qui pourtant restaient aveugles à la circulation dans le corps. Ils jouèrent aussi le même jeu avec les Grecs qui vécurent 300 ans plus tôt et ne possédaient aucun modèle à partir duquel ils auraient pu dériver une image de la circulation dans le corps. Les penseurs taoïstes chinois ne voulaient ni ne pouvaient voir ce modèle – pourtant très présent – et n'avaient donc aucune impulsion pour l'image de la circulation.

À aucun moment, les observateurs grecs n'eurent de modèle – ni dans une structure sociale réellement existante, ni dans une vision d'idéal à atteindre. Ainsi, ils n'avaient aucune chance d'échapper au modèle si facile d'Empédocle, la pipette. C'est au xvi^e siècle que William Harvey décela et décrivit pour la première fois la circulation sanguine dans sa vraie dimension. Ironie de l'histoire, il eut lui aussi besoin d'un modèle pour chercher et trouver la vérité. Son modèle, c'était la théorie d'Aristote du mouvement circulaire dans la nature. La question de savoir pourquoi une circulation du sang et de l'air ou du pneuma dans le corps ne vint pas à l'idée d'Aristote lui-même restera une des énigmes dont l'histoire nous cachera peut-être à jamais la solution.

On pourrait objecter que Harvey ne put aboutir à sa description de la circulation sanguine qu'après la découverte de la circulation pulmonaire et sur la base des connaissances sur les valvules veineuses et de beaucoup d'autres contributions préalables. Ceci est juste si nous soulignons que Harvey a livré la première interprétation à peu près exacte du point de vue physiologique et morphologique du mouvement du sang. Toutefois, il n'est pas fondé de dire qu'il eut besoin de toutes ces connaissances préalables pour développer la thèse d'une grande circulation sanguine, traversant le corps entier. C'est la Chine antique qui nous en livre la preuve. Pourquoi pas Aristote aussi, qui en était tellement près ?

Ce qui suit peut être une explication. Les Chinois, qui voyaient la circulation dans le corps, avaient l'exemple de la circulation de marchandises et d'Hommes dans leur État complexe. Harvey, qui voyait la circulation dans le corps, disposait d'un ensemble de connaissances factuelles. C'est à lui qu'il revenait, grâce à des impulsions par le biais de lectures d'Aristote et d'autres philosophes, de tout relier pour d'abord supposer la bonne solution puis la prouver scientifiquement. Mais Aristote et ses contemporains – récents et moins récents inclus – n'avaient ni l'un, ni l'autre. Ils ne possédaient aucun modèle

31. *Ibid.*, p. 43.

dans les structures sociales dans lesquelles ils vivaient ou auxquelles ils aspiraient, et ils ne possédaient aucune connaissance factuelle exacte qu'il s'agissait de résumer de façon géniale.

Pouvoir d'autoguérison : un concept qui va de soi ?

Le jeu « je vois quelque chose que tu ne vois pas » fut également joué dans l'autre sens. Car il y eut aussi des phénomènes que les Grecs virent, mais pas les Chinois. Plus précisément, les Chinois tout comme les Grecs virent quelque chose, mais seuls les Grecs perçurent ce qu'ils voyaient et virent derrière ce qu'ils voyaient quelque chose que les Chinois ne virent pas. Cela semble plus compliqué que ça ne l'est en réalité, car il s'agit uniquement du fait, connu aussi bien par les Chinois que par les Grecs, qu'une partie des états malades humains peut s'améliorer sans aucune action thérapeutique humaine. Aujourd'hui, on parle par exemple de rémission spontanée dans le cas de l'autoguérison d'une affection pénible. Dans la Grèce antique, on attribuait à la φύσις, la nature de l'Homme, une force de guérison qui lui était propre.

Nous sommes ainsi au milieu de la thématique. Les Grecs perçurent que les maladies guérissent pour ainsi dire par elles-mêmes. Il ne s'agit pas seulement de la petite plaie qui semble se refermer d'elle-même. Cela concerne même les cancers les plus graves qui, apparemment sans raison externe visible et de façon inattendue, finissent bien. Contrairement à la Chine, cette observation a suscité, non seulement en Grèce mais aussi au-delà, une série de théories, qui continue encore aujourd'hui, cherchant les raisons à l'origine de ces autoguérisons. Le vieil adage φυσικὴ ἰατρὴ τῶν νοσούντων dit que chaque corps possède sa propre instance, sa *physique*, qui est le véritable médecin des maladies de ce corps. Les représentants de cette thèse très répandue concluaient que le médecin humain n'était nécessaire que quand le médecin « naturel » interne au corps était dépassé.

Les fameux pouvoirs d'autoguérison du corps méritent notre considération. Ils ne représentent rien d'autre que la certitude qu'il existe dans le corps un intérêt et – ceci est particulièrement important – une capacité propre à se sortir soi-même d'une crise pour retrouver l'état de l'harmonie. Quelqu'un pourrait dire : qu'y a-t-il de particulier à cela ; il n'existe aucune autre explication. En faisant une telle remarque, cette personne déclarerait simplement son attachement aux traditions de pensée occidentales. Rien de plus. Car ce qui nous fascine dans la richesse de données sur l'histoire de la médecine en Europe et en Chine, ce sont les comparaisons que nous pouvons établir. Ce qui est évident pour un côté ou pour l'autre sera remis en question de cette façon. Il en va de même pour les pouvoirs d'autoguérison – en effet, leur existence n'est pas aussi évidente que cela peut nous paraître à nous, qui avons grandi dans la tradition de pensée occidentale. De toute façon, elle ne fut pas prouvée.

Nous pouvons juste supposer – et nous le faisons depuis l'Antiquité – que l'organisme possède sa propre téléologie de l'harmonie intégrée, et donc aspire ainsi à son propre

bien-être. Du moment que le problème, la maladie, n'est pas trop grave, il trouvera une voie pour sortir de cette situation et revenir au bien-être. Il est étrange que seuls les Européens l'aient remarqué. Pas les Chinois. De plus, il existe d'autres possibilités de résoudre cette énigme de l'autoguérison. Par exemple, l'idée que chacun pourrait avoir un ange gardien ou des ancêtres, qui veillent sur lui et peut-être même le maintiennent en vie. On ne peut prouver ou contester ni l'idée des pouvoirs d'autoguérison, ni celle des anges gardiens ou des ancêtres. La seule différence réside dans le fait que, pour la plupart des observateurs, depuis le début de la médecine scientifique il y a deux millénaires, la vraisemblance se trouve du côté des pouvoirs d'autoguérison. Une partie des Européens, toutefois peu influente pour la théorie de la médecine, est convaincue de l'existence des anges gardiens ou d'autres puissances numineuses, qui sauvent les uns et les autres, même dans des situations désespérées.

La peur du chaos des confucianistes

Il nous faut donc revenir à la question qui continuera de nous préoccuper : d'où provenait l'impulsion à l'origine de la perception des pouvoirs d'autoguérison ? Quel modèle suscita l'image selon laquelle l'organisme possède un intérêt et la capacité de se sortir lui-même de la crise ? Non, là aussi l'observation du corps apportait bien trop peu. L'observation du corps disait simplement aux médecins grecs et chinois : manifestement, certaines maladies se tournent d'elles-mêmes vers la guérison. Le corps n'en dit pas plus. Tout le reste, c'est une image que l'observateur se fait et, pour cette image, il a besoin d'un modèle. Un tel modèle existait-il dans le monde grec de la *polis* démocratique ? Effectivement. Et il n'est pas difficile à trouver.

L'image du corps comme un organisme qui a un intérêt, ou s'efforce la plupart du temps, avec succès, de refermer lui-même ses blessures et de maîtriser lui-même des crises graves, cette image reposait sur le modèle de la *polis* qui s'autogère. La *polis* s'était transformée, de la monarchie, en passant par la domination des familles nobles, en une structure démocratique optimale pour les conditions de l'époque, dans laquelle les citoyens étaient maîtres de leur destinée, même au-dessus de l'assemblée. Ils n'avaient besoin, dans l'idéal, d'aucun guide supérieur. Ils cherchaient, dans l'idéal, une voie pour sortir de la crise grâce à des débats sensés. Bien sûr, certaines crises dégénéraient de telle façon qu'il fallut être reconnaissant envers un Pisistrate, qui prit, en tant que « tyran », son destin en main.

La *polis* était l'organisme social. Il était donc inévitable que ses structures fournissent la vraisemblance dont avait besoin le modèle d'explication des pouvoirs d'autoguérison afin de se faire accepter le plus largement possible. Dans les deux millénaires suivants, des médecins européens ont présenté différentes approches pour expliquer cette transformation miraculeuse, sans intervention visible, d'une maladie supposant la mort en rétablissement. L'intérêt de la médecine occidentale à interpréter ce phénomène d'autoguérison occasionnelle de l'organisme malade resta le même. Nous savons que l'organisme se guérit lui-même de temps en temps. Seulement, nous ne savons pas comment.

Et en Chine ? Quel modèle aurait-il pu y avoir pour se faire une idée semblable ? Le fait que des maladies – et elles sont loin d'être peu nombreuses – se guérissent d'elles-mêmes a été beaucoup décrit dans la littérature antique chinoise. Souvent d'une façon laconique : « ne pas soigner ; guérit de soi-même ». Contrairement à la littérature antique grecque, on ne trouve pas, dans la littérature antique chinoise, de descriptions de maladies changeant par elles-mêmes de chemin, alors qu'elles menaient en règle générale à la mort. De même, contrairement à l'Europe, la raison du fait que certaines maladies guérissent d'elles-mêmes n'a jamais été évoquée dans l'histoire de la médecine chinoise.

Une telle explication ne pouvait venir à l'esprit de personne, contrairement à ce qui se passa en Grèce antique. Il manquait tout simplement le modèle. Jamais dans son histoire,

de l'Antiquité au ^{xx}^e siècle, la société chinoise ne s'est donnée de structures démocratiques. Ce n'est qu'au ^{xx}^e siècle qu'elles furent importées d'Occident et plaquées sur une culture qui ne s'y était pas préparée. La République, qui s'essaya aux règles du jeu démocratique, fut bannie après la Seconde Guerre mondiale sur l'île de Taïwan. Depuis, le continent perpétue la tradition bimillénaire du pouvoir autoritaire. Où aurait-il pu y avoir un modèle pour l'image de l'organisme comme structure autogérée et capable d'autoguérison ? Jamais la Chine n'a été gouvernée de façon démocratique. La Chine n'a jamais connu la confiance dans le pouvoir d'autorégulation de l'ensemble de l'organisme social. Il n'y a jamais eu de structure hégémonique dans laquelle les citoyens débattent de leurs différences d'intérêts et trouvent de solution à l'amiable dans le cas de crises.

La médecine chinoise traditionnelle est un reflet fidèle des structures autoritaires de l'Antiquité. Ni la philosophie sociale confucianiste-légaliste, ni à l'opposé la théorie sociale du taoïsme n'étaient démocratiques. Toutes deux soulignaient le rôle du souverain, de l'autocrate en tant que responsable du destin des masses. Les différences se trouvaient dans les détails. Pour les légalistes, le souverain se trouvait au-dessus de la loi. Pour d'autres philosophies, le souverain était assujéti à la loi. Mais toutes connaissaient la seule forme de société dans laquelle le souverain est seul à la tête. D'autant plus que les confucianistes, comme le sinologue originaire de Leipzig Ralf Moritz l'a si précisément exprimé, étaient pour ainsi dire obsédés par une « peur du chaos ». Cela signifie qu'il s'agissait, quoi qu'il arrive, de prévenir le chaos (le terme pour troubles politiques).

Les sages de l'Antiquité, comme on peut le lire chez le philosophe Xunzi, n'intervenaient pas pour mettre de l'ordre une fois que le chaos, donc les troubles, s'était déclaré, ils intervenaient pour mettre de l'ordre lorsqu'aucun chaos, aucun trouble n'était visible. Dans le premier grand texte de la nouvelle médecine chinoise, on lit un peu plus tard le même contenu – simplement élargi au fait que les sages de l'Antiquité ne ramenaient pas non plus à l'ordre les maladies lorsqu'elles s'étaient déjà déclarées, mais intervenaient pour remettre de l'ordre, donc soigner, à un moment où aucune maladie n'était présente. En d'autres termes, jamais on ne pourra faire confiance en la société pour qu'elle retrouve d'elle-même, en cas de troubles et de crise, le chemin vers la paix et l'harmonie. Jamais on ne pourra faire confiance à l'organisme humain pour qu'il retrouve de lui-même, en cas de maladie, le chemin vers la santé.

Ces propos, pourrait-on objecter, contredisent toutefois l'observation selon laquelle il y a des maladies qui ne nécessitent aucun traitement parce qu'elles guérissent d'elles-mêmes ! Les observateurs antiques chinois, pourtant profondément marqués par leurs structures hégémoniques autoritaires, se trouvaient là devant une question difficile. Mais ils y répondirent facilement. Tout d'abord, ils ne virent absolument pas qu'il y avait des rémissions spontanées inespérées. Par conséquent, ils ne décrivirent pas ces processus de maladie. Le médecin grec en revanche connaissait très bien ce genre de situations. Il attendait vraiment que l'organisme de son patient s'aide lui-même. Il observait son malade pour voir s'il prenait lui-même la direction de l'amélioration ou non. On ne pouvait jamais être sûr, surtout dans le cas de maladies graves. Une aide extérieure n'était proposée qu'en cas d'urgence, d'extrême urgence.

Dans la littérature antique chinoise, seules les maladies dont on sait à l'avance qu'elles le sont sont décrites comme autoguérissantes. Il n'y a pas d'autoguérisons inattendues.

Certes, on voyait les autoguérisons reconnues, mais elles ne provoquaient aucun débat prolongé sur les causes de l'autoguérison. Il n'existe qu'une seule justification de l'Antiquité, ce qui est typiquement chinois. C'est-à-dire qu'elle correspond à tous points de vue au modèle qu'un observateur de l'époque voyait quand il se faisait une idée de ce qui se passait dans l'organisme. La solution était simple. La voici.

Les maladies reposaient sur des conflits entre les différents partis de l'organisme. On connaissait bien les intérêts de ces partis. Il y avait, comme l'explique de façon convaincante la théorie des cinq éléments, des partis qui se détruisaient les uns les autres lorsqu'ils en avaient l'occasion. Il y en avait bien sûr certains qui se donnaient naissance les uns aux autres, comme la mère au fils. Quant au médecin, lorsqu'il diagnostique une maladie, il doit constater, tel un souverain sage, de quelle sorte est le conflit qui se déroule au sein de l'organisme. S'il se déroule entre deux partis qui se comportent comme une mère et son fils, alors il peut se mettre en retrait, rassuré. Il ne se passera rien. En règle générale – et les confucianistes portaient du principe que cette règle était respectée – une mère et son fils ne se font pas de mal l'un à l'autre. Une dispute occasionnelle est inévitable. On en voit en permanence et cela arrive dans les meilleures familles ! Mais s'entretuer ? Le problème finit bien par lui-même.

Il est donc aussi possible que deux partis soient en conflit à tel point que l'un ait envie de tuer l'autre. Il s'agit d'intervenir tôt. Il n'est plus possible de résoudre ce conflit lorsqu'il s'est déjà déclaré. La catastrophe est inévitable. Le médecin intelligent, tel un souverain sage, doit prendre des mesures tôt et user de son pouvoir autoritaire. Il n'existe pas d'autre possibilité. La Chine ne connaît aucune confiance dans le potentiel autorégulateur d'un organisme – qu'il soit social ou corporel. Là où il n'y avait aucun modèle dans les structures sociales – réel ou idéal –, aucune représentation des structures correspondantes dans l'organisme humain ne pouvait naître. On ne parlait pas des pouvoirs d'autoguérison. Je vois quelque chose que tu ne vois pas – les Grecs ne voyaient pas la circulation ; ici, les Chinois ne voyaient rien.

La médecine : expression de l'état d'esprit général

Nous avons donc esquissé les contours grossiers des pensées fondamentales de la médecine nouvellement créée dans l'Antiquité chinoise et grecque. Nous avons vu que le corps humain ne fournit pas lui-même de portrait suffisant de ses fonctions et de ses dysfonctionnements organiques pour déclencher les propos à l'origine de la nouvelle médecine dans les deux espaces culturels. Nous avons également vu qu'il y avait manifestement des modèles présents non pas dans le corps, mais dans la structure sociale des observateurs de l'époque – réels ou comme idéal. C'est de ces modèles que vinrent les impulsions qui garantissaient la vraisemblance des théories des processus normaux et anormaux, sains et malades dans le corps. La force d'expression du corps avec ses détails morphologiques, ses variations de température et de couleur, ses odeurs et ce qu'il éliminait concrètement était particulièrement limitée. Ce n'est pas cette force d'expression qui mène à la formation de théories médicales. Au contraire, les théories inspirées par des modèles extérieurs au corps servent à expliquer les données que le corps peut lui-même mettre à disposition.

Intéressons-nous une dernière fois à la comparaison de la médecine chinoise et grecque.

La médecine chinoise fut créée dans un environnement qui reconnaissait l'échange entre différents centres régionaux comme base d'un nouvel organisme étatique, l'Empire uni. De plus, pour la société confucianiste, l'ordre réglementé des relations entre des pôles sociaux bien définis – souverain et sujets, père et fils, frère aîné et frère cadet, homme et femme, ami et ami – était important. Ces représentations des relations réglementées des différentes parties d'un tout furent, deux millénaires durant, la base d'une société marquée par le confucianisme. L'idée de relations entre différents centres fonctionnels dans l'organisme humain fut pendant deux millénaires la caractéristique la plus importante de la médecine chinoise. Ce n'était pas tellement la structure morphologique des parties participant à l'échange qui était au premier rang des préoccupations. Les garants du bien-être, c'étaient les relations ordonnées, c'était l'échange entre les centres fonctionnels concernés.

Nous appellerons théorie des correspondances systématiques la théorie des relations dans la médecine chinoise antique. Les théories du Yin Yang et des cinq éléments ont été tellement peaufinées par beaucoup d'auteurs en peu de temps ainsi que développées que leur présentation prendrait bien trop de pages. Jusqu'ici, il n'existe aucune présentation complète de ces théories dans une langue occidentale – ni dans leurs proportions du début, ni leurs applications tardives, toujours plus larges.

Les théoriciens de la médecine grecque se sont aussi un peu essayés à des théories de correspondance. Mais seulement un peu justement. La théorie des quatre éléments, des

quatre liquides et d'autres schémas à quatre qui étaient moins appropriés, était plutôt concise. Les historiens de la médecine peuvent la décrire de façon exhaustive sur une page ou moins. En Chine, cette impression s'impose, les théories du Yin Yang et des cinq éléments de la relation systématique de tous les phénomènes trouvèrent l'approbation d'une partie de l'élite. Manifestement, elles touchèrent le sentiment de ces personnes et trouvèrent une place – sûrement sans le vouloir et en étant inaperçues – dans la médecine que cette élite créa pour elle-même. En Grèce, la théorie des quatre correspondances agit comme un exercice imposé. Elle suivait peut-être une impulsion extérieure. Elle ne fut pas du tout appliquée de façon aussi conséquente qu'en Chine.

La médecine grecque fut créée dans un environnement qui reconnaissait l'autarcie de petites unités politiques comme fondement d'un nouvel organisme étatique, de la *polis* démocratique. L'échange entre différents centres était insignifiant. Seul le centre était significatif. L'importance des relations entre les individus dans la Grèce antique n'était peut-être pas aussi marquée dans la conscience des observateurs de la nature qu'en Chine. La question ne se pose pas, dans la Grèce antique aussi, il y avait des réflexions sur les relations fondamentales entre les Hommes. Aristote mentionnait la relation sexuelle entre l'homme et la femme, la relation de travail entre le seigneur et ses esclaves et la relation entre le père (parents) et ses enfants, ayant besoin d'aide, en tant que relations fondamentales. Ce sont des relations sociales bien plus spécifiques, définies plus précisément que celles que le confucianisme introduit dans la morale comme relations fondamentales.

Il convient de noter également la chose suivante : le confucianisme posa sa théorie des cinq relations fondamentales à la base d'une éducation morale qui touchait toute personne cultivée. La théorie d'Aristote des trois relations fondamentales n'eut pas de répercussions aussi larges. De plus, si nous voulons ramener les traits caractéristiques de la médecine antique à des impulsions non médicales, nous ne les trouverons pas forcément dans les œuvres de différents philosophes. Certains aspects peuvent peut-être concorder avec des œuvres philosophiques. Toutefois, dans l'ensemble, la médecine reflète des états d'esprits plus larges, partagés soit par l'élite entière de cette époque, soit par une partie de cette élite, comme nous l'avons vu en Chine.

Si nous souhaitons comprendre d'où venait l'idée de l'importance de la partie morphologique dans la médecine grecque, ce n'est pas chez Aristote ou Épicure ou un autre représentant d'une des grandes écoles concurrentes que nous trouverons la réponse. Nous devons chercher des aspects idéologiques qui réunissaient les créateurs de la médecine et qui entraînaient l'orientation particulière de la médecine grecque. Il est tout à fait possible que les aspects idéologiques qui focalisèrent bien plus, en comparaison avec la médecine chinoise, le point de vue de la médecine grecque sur le substrat humain soient en relation avec le fait que la partie, dans l'Antiquité grecque, semble plus importante que les relations entre les différentes parties.

Il faut retenir dans tous les cas le fait que la médecine chinoise fasse davantage attention à l'interaction des fonctions, tandis que la médecine occidentale, jusque dans le *xx^e* siècle, s'intéresse plus à l'explication des détails morphologiques, tient à la structure déterminante initiale des deux systèmes d'idées. En Chine comme en Grèce, l'Antiquité

a posé les bases de la médecine qui fut effective pendant les deux millénaires suivants. C'est le xx^e siècle qui apporta des transformations fondamentales aux deux traditions – même si, globalement, cela ne représente pas vraiment une innovation.

Pour la médecine occidentale, la nouveauté, c'était l'accès à l'interconnexion complète de toutes les parties et fonctions du corps grâce à des processus de régulation biochimiques/biophysiques. Ce n'est qu'au xx^e siècle que la médecine occidentale s'est créée de cette manière une sorte de correspondance systématique qui comprend l'ensemble du corps. Bien sûr, il manque l'intégration du X. Pour la médecine chinoise, l'innovation radicale du xx^e siècle fut l'adoption chinoise de la médecine occidentale. Cette adoption s'accompagna de l'obligation de redéfinir la médecine chinoise et d'adapter sa théorie et sa pratique à la pensée scientifique occidentale. Ce fut ainsi le début, pour les deux traditions médicales, après deux millénaires d'histoire quasiment séparée, d'une nouvelle phase qui changea de manière fondamentale les deux systèmes de soin. Mais nous en parlerons davantage plus tard.

La propre dynamique d'une image après que son modèle se soit estompé

En Grèce comme en Chine, la nouvelle médecine prit ses modèles dans l'environnement des créateurs de cette nouvelle forme d'art de soigner. La médecine se fit une image du corps, mais le modèle ne se trouvait pas dans le corps. En tout cas, pas en ce qui concerne les suppositions sur ce qui se déroule à l'intérieur du corps lorsque quelqu'un est sain ou tombe malade. Le corps, mieux, la réalité du corps, jouait un rôle. On voyait le sang, le mucus, l'urine, les selles. On sentait les températures des malades, hors normes, la transformation en fièvre et le refroidissement dans la mort. Les couleurs et les odeurs pouvaient changer. L'observateur pouvait voir des gonflements, des bosses, des abcès. Des douleurs se déchaînaient à tous les endroits du corps. Non, ce n'était pas du tout comme si le corps n'avait rien eu à dire. Au contraire, il dit beaucoup et donne, par le biais de certains phénomènes qui ne passent pas inaperçus, la première impulsion qui incite à réfléchir sur lui. Mais ce qu'il dit, ce ne sont que des descriptions d'état. Le corps peut juste donner des indications : la gorge fait mal. Le ventre est gonflé. Les cheveux tombent. Un abcès s'ouvre dans le dos. Le corps ne dit rien sur l'organisme. C'est la tâche d'un X que de réfléchir à ce qu'est le corps finalement et comment l'organisme dans ce corps fonctionne.

Nous avons vu dans les grandes lignes quels résultats cette réflexion apporta lorsqu'une médecine fut créée pour la première fois. Mais : quelle en est la suite ? Le temps ne s'est pas arrêté. Les *polis* démocratiques disparurent bientôt. Leur époque s'acheva au IV^e siècle. Mais elles avaient déjà fourni le modèle pour l'image de l'organisme dans la nouvelle médecine. Quels effets eut la perte de modèle pour l'existence future de la nouvelle médecine ? Comment une médecine peut-elle survivre lorsque le modèle de sa part interprétative a disparu ?

Nous voici arrivés à un point décisif. Dans l'histoire de la médecine, il n'a pas cessé d'y avoir des modèles qui disparaissent. Cela ne veut pas dire que l'image de l'organisme issue de ce modèle disparaît également aussitôt. L'image prend son indépendance. Elle est alors fixée, consignée par écrit, exposée à des élèves – il en naît une ténacité qui survit à la perte du modèle.

Lorsque la théorie est consignée par écrit, alors l'image se détache du modèle d'origine et développe sa propre dynamique. Les Hommes argumentent logiquement, avec les arguments que la théorie fournit. L'impulsion à l'origine de la création de la théorie arrive à l'arrière-plan, elle devient insignifiante. La théorie se porte d'elle-même. Les écrits se transmettent de génération en génération. Les disciples doivent apprendre la théorie et l'enseignent à leur tour à leurs élèves. Mais le système d'idées reste toutefois ouvert. Il existe toujours des praticiens méditatifs isolés qui peuvent observer en même temps. Ils constatent des contradictions entre ce qu'ils ont appris et leur expérience.

Ils corrigent la théorie – parfois dans les détails seulement, parfois aussi en profondeur. Ensuite, cela devient difficile. Ce grand chamboulement repose-t-il uniquement sur une propre vision du monde ? Si c'est le cas, alors la nouvelle image de l'organisme, tout comme son créateur, s'estompera vite et tombera dans l'oubli. Les titres de ces auteurs sont alignés les uns à côté des autres comme des tombes dans le cimetière de l'histoire de la médecine. Il existe d'innombrables tombes de cette sorte. On peut y lire les noms des auteurs. Les déterrer intéresserait dans le meilleur des cas l'archéologie du savoir. Dans le cas où le chamboulement repose sur une vision du monde, une expérience de vie, des structures existantes ou auxquelles on aspire ardemment, alors la vraisemblance est assurée à cette nouvelle idée, elle survivra à son créateur.

Cela ne signifie pas qu'elle convaincra tout le monde. Celui qui s'intègre à un système d'idées par une formation intensive dans son enfance ou sa jeunesse ne pourra que difficilement s'en séparer plus tard. La transition d'une société entre une ancienne et une nouvelle vision du monde est plutôt fluide. Une rupture radicale est extrêmement rare. L'ancien et le nouveau cohabitent dans une observation mutuelle critique. La diversité des systèmes d'idées concernant l'art de soigner puise son origine dans le fait que différents groupes aux visions du monde différentes vivent dans une seule et même société et génèrent des images différentes du corps et de l'organisme humain. Mais la diversité des systèmes d'idées concernant l'art de soigner vient aussi de la ténacité de systèmes d'idées introduit un jour et qui, détachés de leur modèle, peuvent persister de façon autonome.

L'heure des dissecteurs

Alexandre le Grand mourut en 323 avant J.-C. Son grand Empire fut brisé. Quatre royaumes entrèrent en possession de l'héritage. Pour nous, seule Alexandrie a de l'importance. C'est là-bas que se déplaça le centre de la sagesse grecque, de la soif de savoir grecque. L'hypothèse que nous avons mise à la base de notre problématique doit réussir ici son premier test. La *polis* démocratique était révolue depuis longtemps. Elle s'était déjà survécue lorsque le père d'Alexandre, le roi Philippe de Macédoine, put utiliser la discorde à Athènes pour ses conquêtes. Désormais, au nouveau centre de structures politiques complètement différentes, plus rien ne concordait. Il arriva ce qui devait arriver. Il y eut ceux qui poursuivirent l'ancien. Ils ne remarquèrent absolument pas qu'ils n'avaient en main qu'un branchage mort. La racine était desséchée. Aucune vie nouvelle ne pouvait couler dans ces branches. Et alors. Les livres étaient là. Plus d'un développa ses pensées et les rédigea sur les bases qui avaient fait leurs preuves. Les patients étaient aussi satisfaits.

Et pourtant, on remarqua aussitôt le changement dans l'environnement. Un homme vivait là, du nom d'Hérophile de Chalcédoine (vers 335 avant J.-C.). Plus tard, des auteurs antiques lui attribuèrent un intérêt très actif pour les études anatomiques. Il s'approcha de la vérité, il continua d'avancer comme jamais personne ne l'avait fait avant lui. Il disséqua des cadavres. Regarda le cerveau, les yeux, les organes de la digestion, les vaisseaux. Observa avec intérêt les organes génitaux féminins et masculins – de l'intérieur et de l'extérieur. Que vit-il ? Il vit la vieille théorie des humeurs confirmée. Le corps lui montra seulement sa partie extérieure, même s'il était à l'intérieur. L'interprétation devait venir de l'extérieur. Il n'y avait pas de nouvelles impulsions. Qu'est-ce qu'Hérophile aurait bien pu découvrir de nouveau ? Mis à part certains détails morphologiques surprenants.

Il y avait aussi un autre contemporain : Érasistrate de Céos (vers 300-240 avant J.-C.). On dit de lui et d'autres qui pratiquaient la dissection de cadavres qu'ils auraient même ouvert le corps de personnes vivantes. Érasistrate s'intéressa particulièrement aux nerfs et aux vaisseaux. Il cherchait les voies de circulation du *pneuma* à travers l'organisme. Il pouvait comparer les vivants et les cadavres. Ceci lui permit d'approcher encore davantage la vérité. Sinon, comment aurait-il pu affirmer que le cœur était le point de départ de tous les mouvements des liquides et du *pneuma* ?

Il y a des décennies déjà, Ludwig Edelstein a réfléchi à la façon d'expliquer l'évolution fulgurante à Alexandrie. Ses conclusions méritent d'être lues aujourd'hui encore. Il s'agit de la réunion de deux choses. D'une part, la relation étroite de l'Homme et de l'univers se rompit. Nous l'avons déjà vu. Les idées grecques du lien entre toutes les choses, de la corrélation systématique de tous les phénomènes étaient tout simplement touchantes dans leur médiocrité. Surtout si on les compare avec ce que les Chinois créèrent peu de temps après. C'était timide. Cela ne dura pas longtemps dans le Bassin méditerranéen

oriental. Lorsque l'empire d'Alexandre s'effondra, l'idée de toute façon si fragile d'une unité de l'Homme et du cosmos s'évapora aussi rapidement. Celui qui jusqu'ici ne voulait pas regarder l'Homme de l'intérieur parce qu'il pouvait voir la même chose dans l'animal découvrit désormais quelque chose de mieux. L'Homme se retrouva au centre. Alexandrie se développa rapidement en un podium scintillant de vanités. Un vrai centre commercial mondial qui rassemblait argent, richesse et pouvoir. Ceci était alors inconnu aux Grecs : cette promotion personnelle du souverain et de son entourage. Même au firmament, la hiérarchie changea : pour la première fois – même si c'était seulement provisoire – le Soleil devint le centre de la vision du monde. Il ne pouvait en être autrement. Toutefois, cela ne pouvait suffire à faire du corps la cible des assoiffés de savoir. En outre, une philosophie correspondante était nécessaire. Aristote (384-322 avant J.-C.), le grand penseur grec Aristote, était en avance sur son époque. Il revendiquait : aller immédiatement à l'objet ! Regarder soi-même. Voilà ce qui était important. Ne pas toujours cogiter loin de la réalité, mais étudier son objet. Mais s'approcher directement du corps humain ? L'ouvrir ? Aristote fournit le bon argument au bon moment : le cadavre n'a absolument rien d'humain ! L'humain se trouve dans l'âme. On peut séparer corps et âme sans hésitation. Il n'y a plus qu'à y aller.

Nous souvenons-nous de la formule de vie ? La pensée du grand Aristote était relativement audacieuse : corps + X. Aristote mettait l'humain dans le X. Une fois que le corps était vidé du X, il ne lui attribuait plus rien d'humain. Il l'envoya en pâture aux disséqueurs. Hérophile, Érasistrate et d'autres ne se le firent pas dire deux fois. Ils ouvrirent aussi de grands criminels vivants. Peut-être pouvait-on voir comment le X, et avec lui l'humain, s'échappe ?

Cette recherche dans le corps ne plaisait pas à tous. Pour certains observateurs de la nature songeurs, l'anatomie avait une relation trop étroite avec les anciennes théories. Ils revendiquèrent une coupure radicale. Oubliez toute interprétation ! C'est la maladie qui importe. Les médicaments qui mettent fin à la maladie sont eux aussi importants. Pas besoin d'autre chose. Tout le reste n'est que spéculation. Nul besoin de la vraisemblance de la théorie. Les empiristes, comme on nommait ces sceptiques, comptaient uniquement sur ces deux piliers de l'expérience : observation de l'effet des médicaments, observation de l'évolution de la maladie. Ils trouvaient illégitime de penser au-delà. L'Antiquité leur dut le développement de la pharmacie.

Nous en souvenons-nous ? Ceci est tout à fait surprenant. Dans la Chine antique, environ trois siècles plus tard, une partie des intellectuels fuit la théorie de la nouvelle médecine. C'était la même partie de l'élite qui œuvra pour l'application et le développement de la pharmacie : empirique, pragmatique. À Alexandrie aussi, une partie des intellectuels se refusa à cette théorie. Malheureusement, nous ne savons rien de la pensée de Philinus et de Sérapion. Nous ne pouvons donc pas comparer leurs motifs avec ceux des taoïstes. Le fait est que les deux groupes – empiriste et taoïste – vivaient dans des conditions très différentes. Et pourtant, on peut établir une correspondance.

Des expériences du monde diverses

L'époque hellénistique fut le premier virage dans la jeune histoire occidentale. Le centre du pouvoir se déplaça. La structure du pouvoir se transforma. Jamais un centre du pouvoir, jamais une structure du pouvoir ne tint plus longtemps que trois siècles. La médecine européenne était désormais apparue et persistait. Mais ce n'était pas facile. En raison du changement permanent de lieu et de cadre structurel, il était difficile de trouver un modèle explicite pour l'image que l'on voulait se faire de l'organisme humain. La médecine grecque antique persista – bien que le modèle initial ait disparu depuis longtemps.

Quelques auteurs eurent de nouvelles idées. Proposèrent de nouvelles hypothèses. Sentirent d'une certaine façon que les anciennes représentations ne correspondaient pas à leur réalité. Ils apportèrent à la médecine de nouvelles théories qui découlaient de leurs modèles personnels. Chacun de ces auteurs vivait dans un environnement spécifique. Chacun de ces auteurs avait ses propres représentations, spécifiques, inconscientes, de l'harmonie et de la crise, de l'ordre et du chaos – et du passage d'un état à l'autre. Chacun de ces auteurs puisa des impulsions, des modèles dans sa propre expérience inconsciente du monde lorsqu'il formula de nouvelles façons de voir l'organisme.

Lorsqu'il y a beaucoup de personnes différentes qui expriment leur conception du monde de façons tout à fait différentes, alors c'est un signe. Le signe qu'il existe de très nombreuses expériences du monde ! Dans une telle situation, on ne peut attendre de grands groupes ou parties de la population qu'ils partagent un seul et même point de vue. Personne ne sait vraiment comment faire. Aucun sentiment commun ne se manifeste. Beaucoup appréhendent l'environnement réel différemment. Beaucoup voient la structure idéale de différentes façons – si tant est qu'il existe de tels idéaux.

C'est à peu près ainsi que nous devons nous représenter l'époque qui suivit le déclin des *polis* démocratiques. Dorénavant, il n'y avait plus d'expérience du monde qui aurait uni une grande partie de la société, comme c'était le cas à l'époque de la *polis* démocratique. C'est pourquoi il n'y avait plus non plus de modèle aussi convaincant qui aurait mené à une nouvelle image de l'organisme pour beaucoup convaincante. La médecine était là et elle affirmait pouvoir bien interpréter beaucoup de souffrances et les traiter efficacement. Qui aurait voulu contredire cela ! Tant de maladies à l'époque comme aujourd'hui guérissaient pendant un traitement et non pas à cause du traitement. Mais beaucoup voulaient transformer la structure théorique. Pendant longtemps, personne ne fut vraiment à même de créer une image nouvelle, reconnue quasiment par tous.

Médecine grecque et incompréhension romaine

Puis le centre politique et donc aussi culturel se déplaça à Rome. Deuxième virage. Ceci entraîna les médecins grecs à Rome. C'est là-bas que le pouvoir se concentrait. Là-bas vivait une clientèle de plus en plus solide financièrement. Les médecins grecs apportèrent leur médecine. Ils pouvaient en être fiers. Pourtant, ils commencèrent par être amèrement déçus. La nouvelle médecine, en particulier sa partie interprétative, ne convainquit absolument pas les Romains. De grands orateurs firent même campagne contre la médecine grecque, la désignèrent même comme dangereuse ! Les médecins grecs ne pouvaient absolument pas comprendre cela. Mais cette situation est compréhensible pour nous. Chez les Romains, il n'y avait jamais eu ce modèle qui conférait aux Grecs la vraisemblance de leurs théories. Pour les Romains, la médecine grecque était un édifice intellectuel étranger auquel rien ne les liait. Les théories en soi, si convaincantes fussent-elles en Grèce, ne dirent en premier lieu absolument rien aux Romains. Au contraire, elles inspirèrent du dégoût.

Qui pratiquait la médecine grecque à Rome ? Pour autant que nous sachions, presque exclusivement des Grecs ! Caton le Censeur vécut à Rome de 234 à 149 avant J.-C. Il mena la pensée antigrecque. Il communiqua à son fils ce qu'était le véritable art de soigner : l'empirisme et la magie. Sa vision du monde toute personnelle, qu'il partageait manifestement avec la plupart des Romains, fournit le modèle de cet art de soigner, un art de soigner non médical. Il ne partageait pas la vision du monde des Grecs issus des *polis* démocratiques deux ou trois siècles plus tôt.

Bien sûr, la boîte de Pandore avait été ouverte en Grèce, à Rome aussi, beaucoup de mensonges lui échappèrent. Un auteur du nom d'Asclépiade de Bithynie (1^{re} moitié du 1^{er} siècle avant J.-C.) suivit les suggestions de Démocrite (vers 460 avant J.-C.) et d'Épicure (341-270 avant J.-C.). C'est ce que nous pouvons lire dans les livres d'histoire. Mais pourquoi un auteur à Rome au 1^{er} siècle avant J.-C. devrait-il réfuter la théorie des humeurs et recourir à la conception dite atomique ? Pourquoi l'idée que la matière se compose d'atomes indivisibles, inégaux seulement dans leur forme et leur disposition, plut-elle à Asclépiade ? Son avis ne reposait en rien sur des tentatives physiques. Il s'agissait d'une pure performance de l'esprit. D'où puisa-t-il l'impulsion ? Où se trouvait le modèle ? Cela n'avait rien en commun avec la réalité. Asclépiade exprima la vraisemblance.

Peut-être était-il bon observateur. Les patients pauvres qui devaient supporter les thérapies de la théorie des humeurs lui firent peut-être pitié : saignées, vomitifs, laxatifs, sudorifiques. On agissait de façon draconienne. Mais cela semblait inéluctable à la plupart des médecins. Il s'agissait de tenir en ordre la famille des humeurs. De rétablir l'équilibre dans ce mélange. Asclépiade pensait autrement. L'Homme est un ensemble

d'atomes. Ils se regroupent aux conduits des pores et se déplacent dans ces pores. La vie, c'est le mouvement normal des atomes dans les conduits des pores. La maladie, c'est la paralysie de ce mouvement.

La maladie comme arrêt

Cela nous rappelle le Qi chinois. À l'époque d'Asclépiade, mais à des milliers de kilomètres plus à l'est, cela désignait également de minuscules particules de matière. Elles formaient la matière et circulaient à travers cette matière. Cette libre circulation est la condition de la vie. La paralysie, c'est la maladie. Mais Asclépiade ne fut pas influencé par les Chinois. Ce sont Démocrite et Épicure, plusieurs siècles auparavant, qui lui avaient donné une base. C'est exactement là que réside l'énigme. Déjà trois siècles avant Asclépiade, toutes les pensées avaient été exprimées, pensées dont il s'empara désormais et qu'il transmit avec succès à un grand nombre de partisans. Pourquoi une telle école ne s'était-elle pas déjà créée des siècles auparavant ? Qu'est-ce qui transmettait seulement maintenant à ces représentations la vraisemblance nécessaire à ce que beaucoup de gens pensent la même chose ?

Harig appelait l'école d'Asclépiade « *purement romaine. [...] tous ses représentants importants vivaient et enseignaient à Rome.*³² » Nous devrions donc penser qu'ils avaient un modèle commun. Si nous souhaitons chercher ce modèle, il nous faut prendre en compte la situation de Rome en tant que puissance mondiale. Comprendrons-nous alors pourquoi Asclépiade et ses partisans se créèrent une image du corps comme « un ensemble de corpuscules détachés » ? Comprendrons-nous alors pourquoi Asclépiade et ses partisans postulèrent un « mouvement arbitraire des atomes », et non logique ? Comprendrons-nous alors pourquoi la santé pour eux dépendait de la normalité de la taille, de la forme et du mouvement des atomes, ainsi que de la normalité de la largeur et de l'ouverture des pores ? Comprendrons-nous alors pourquoi ils interprétèrent la maladie comme paralysie du mouvement normal ?

On est tenté de répondre par oui à toutes ces questions. Simultanément avec l'Empire chinois uni, l'Empire romain avait annexé une surface géographique immense pour les conditions de l'époque. L'autarcie de la petite *polis* sympathique était oubliée. Désormais, tout comme au même moment en Chine, était apparu un grand empire d'unités différentes et de plus en plus éloignées, qui devaient toutes contribuer au bien-être du centre du pouvoir. Contrairement à la Chine, les différentes unités restèrent toutefois bien plus distantes ethniquement et culturellement parlant.

En Chine antique, les sept puis deux États qui avaient lutté pour la suprématie avant l'unification de l'Empire se réunirent pour former, à partir de 221 avant J.-C. un tout dont les parties avaient déjà toutes été « chinoises » avant. Les théories de Confucius, Lao Tseu et des autres philosophes étaient déjà connues dans tous ces États – avec

32. Georg Harig und Peter Schneck (1990) *Geschichte der Medizin*. Berlin, Verlag Gesundheit GmbH, p. 53.

l'unification de l'Empire, elles se trouvèrent toutes réunies sous un nouveau et grand toit. Même si désormais un souverain dans une capitale régnait sur tous les territoires autrefois séparés, l'unification de l'Empire était en fin de compte la réunion – même si elle était forcée – des parties apparentées d'une alliance culturelle déjà existante.

Tête et membres

L'extension de l'Empire romain apporta un tout autre résultat. Rome annexa des pays et des cultures qui n'avaient jamais fait partie de son propre héritage culturel auparavant. Les différences ethniques et culturelles perpétuèrent aussi durant le règne de Rome. L'envoi de soldats et de gouverneurs politiques ne changea presque rien. Le sentiment d'un échange entre des parties égales en droit comme en Chine dans l'Empire uni ne put pas naître à Rome. Et si c'était le cas, alors la contrainte d'approvisionner le centre était au premier plan des structures qui prenaient de l'ampleur.

Asclépiade et ses partisans ne pouvaient donc pas faire autrement. Ils appliquèrent au corps sain et malade le modèle qu'ils voyaient inconsciemment dans les structures de base de l'Empire romain. C'est la réalité politique et économique romaine, et non la force d'expression du corps humain, qui leur inspira ces pensées et qui fournit à ces pensées la vraisemblance nécessaire pour se faire accepter par le plus grand nombre. Owsei Temkin (1902-2002) démontra déjà en 1928 ce qui se déroula³³. La théorie des humeurs est une théorie globale. C'est-à-dire : un mauvais mélange des humeurs traverse toujours l'ensemble du corps. Il n'y a pas de maladie partielle. Une maladie concerne toujours l'organisme entier.

La théorie atomique voit les choses tout à fait différemment. C'est de la théorie atomique que provient la théorie de la maladie de parties du corps isolées. Et bien sûr, l'organisme entier n'a pas toujours besoin d'être traité. Un massage local suffit souvent à stimuler à nouveau la circulation localement paralysée des atomes ! D'où provint l'impulsion, d'où vint la vraisemblance ? Soit la *polis* démocratique était saine dans son ensemble, soit elle était entièrement malade. Quant à l'Empire romain, sa tête et ses membres pouvaient tomber malades séparément. Parfois la tête de l'Empire romain était malade, mais les membres dans les territoires impériaux lointains ne devaient pas pour autant tomber malades eux aussi. La plupart du temps, quelque chose quelque part dans un des membres était mauvais. Il fallait alors intervenir pour rétablir l'ordre et soigner. La tête romaine et tous les autres membres étaient à peine ou pas du tout concernés. Seulement à la fin. Là, tête et membres étaient tous malades. Mais cela viendrait à l'avenir. Inimaginable pour Asclépiade et ses partisans.

D'autres penseurs vinrent ensuite et perpétuèrent les pensées d'Asclépiade. Thémison de Laodicée (vers 50 avant J.-C.) et d'autres fondèrent l'école des Méthodiques³⁴. Ils dominaient désormais la théorie de l'art de soigner. Leurs thèses étaient-elles plus efficaces que celles des systèmes idéologiques concurrents ? Certainement non. Leurs thèses étaient-elles apparues suite à des observations cliniques ? Certainement non. Mais elles avaient deux avantages : leur théorie était simple. Asclépiade ne s'intéressait pas à de

33. Temkin (1928), p. 21.

34. Harig und Schneck (1990) p. 54.

quelconques causes cachées. Il ne voulait pas non plus entendre parler d'anatomie. L'interprétation des processus de vie le répugnait au plus haut point. Puis la thérapie : elle plaisait aux Romains. Bains, vin et cures d'hydrothérapie. C'était sûrement bon. C'était convaincant.

La redécouverte de la globalité

Qui étaient les plus importants concurrents des Méthodiques ? N'avions-nous pas fait, dans la Chine de la même époque, l'observation incroyablement fascinante que l'élite intellectuelle s'offrit plusieurs traditions séparées, non seulement en philosophie politique, mais aussi dans l'art de soigner ? D'un côté, la médecine des correspondances systématiques de tous les phénomènes, dans laquelle on trouve principalement les conceptions du monde des confucianistes et des légistes. Cette médecine correspondait aux structures de l'Empire uni. De l'autre côté, la tradition empirique, pharmaceutique de l'art de soigner, proche des idéaux politiques des taoïstes. On pourrait penser que dans la Rome antique, la façon de penser des Méthodiques aurait suffi. Des particularités structurelles essentielles de l'Empire romain ne se reflétaient-elles pas dans leur théorie ? Non, manifestement, cette médecine ne correspondait pas à la vision du monde de tous les intellectuels de l'époque, qui s'intéressaient à la résolution de l'énigme que représentait l'organisme. À Rome non plus, l'élite ne put se mettre d'accord sur un art de soigner.

Les Romains s'offrirent comme deuxième école influente celle des Pneumatiques. Ici aussi, on entend l'écho lointain du Qi, qui joua un rôle si remarquable dans la médecine chinoise des correspondances systématiques. Ou la mise en avant du Qi au même moment en Chine est-elle un écho lointain des Pneumatiques romains ? Il est tout de même surprenant que le terme de Qi apparaisse en Chine peu de temps après la création de la philosophie stoïcienne par Zénon de Citium (vers 336-264 avant J.-C.) en Grèce. C'est à cette philosophie que le fondateur des Pneumatiques, Athénaïos d'Attalaïa (vers 50 avant J.-C.), emprunta sa théorie du pneuma comme principe de vie³⁵. Lorsque le pneuma se transforme, cela mène à la maladie. Dans le cas d'une transformation très forte, cela mène à la mort.

Existait-il un modèle afin de conférer une vraisemblance à cette image ? Nous ne pouvons le dire. Cette théorie ne pouvait se développer à partir de la pratique clinique. Ce n'est pas non plus dans l'observation de l'organisme que cette théorie des Pneumatiques pouvait puiser sa légitimité. Aucune réalité du corps ne pouvait fournir de modèle. Nous ne savons pas d'où cela venait. Les influences sur la pensée d'Athénaïos sont plus difficiles à saisir que chez Asclépiade et les Méthodiques. Tous deux étaient Grecs et apportèrent des idées issues de cet héritage. Tous deux étaient citoyens de l'Empire romain, vivaient apparemment de façon aristocratique à Rome et ne pouvaient pas non plus se fermer à l'impression de ce monde.

En quoi consistait le message principal des Pneumatiques ? Aschoff et Diepgen ont laissé un résumé utile : « *Sous l'influence de la philosophie stoïcienne, les Pneumatiques*

35. *Ibid.*, p. 57.

établissent une relation très étroite entre force et substance. Le moyen dans lequel toutes deux agissent simultanément, c'est le Pneuma, qui appartient à la fois à Dieu et au monde, à l'âme et au corps. Inné chez l'Homme et renouvelé continuellement par la respiration, il traverse avec le sang tous les organes et tissus, donne au corps de la vie végétative et animale et porte également les fonctions psychiques. C'est lui qui agit réellement dans les humeurs et les qualités. Tout compte fait, les maladies relèvent d'anomalies du Pneuma. Sa défaillance entraîne la mort.³⁶ » Comme prévu. Pure vraisemblance. Cette théorie était bien plus exigeante que celle des Méthodiques. Elle était aussi plus large. Asclépiade avait une pensée purement matérialiste. Athénaïos admit la part divine. Un siècle après Asclépiade, nous voyons chez Athénaïos un retour à un point de vue plus global. Il y a là quelque chose, appelons-le pneuma, qui relie l'extérieur à l'intérieur, l'esprit à la matière. S'agit-il ici de l'expression d'un esprit d'équipe, pour lequel il n'y eut aucun élément déclencheur un siècle plus tôt ? Peut-être.

36. Ludwig Aschoff und Paul Diepgen (1945) *Kurze Übersichtstabelle zur Geschichte der Medizin*. Berlin, Springer-Verlag, p. 13.

Amener le corps à s'exprimer

Claude Galien est le médecin et l'auteur le plus connu de l'Empire romain. Mis à part certains historiens, qui connaît les noms d'Asclépiade et d'Athénaios ? Manifestement, leurs théories étaient trop liées au temps, trop attachées à une vraisemblance temporaire pour pouvoir survivre à leur propre environnement et avoir un effet convaincant à long terme. Galien reste un symbole. Peut-être peut-on le définir comme penseur de la médecine ayant eu le plus de succès. Tout du moins, dans l'histoire de la médecine européenne. Comme tous ses collègues, le Grec Claude Galien apporta son héritage de pensée grecque à Rome. Il se fit un nom en tant que clinicien réputé ; Marc Aurèle le désigna comme son médecin.

Il y a sûrement eu au cours des millénaires beaucoup de bons médecins praticiens. Aujourd'hui, on ne sait pratiquement rien de la plupart d'entre eux. La gloire posthume de Galien tient au contenu de ses écrits. Il a dû être un auteur infatigable. Il semblerait qu'il soit à l'origine d'au moins 400 œuvres. Sur le plan théorique, il était éclectique. Il puisa son inspiration dans tous les points de vue déjà connus. Plus important encore : il allongea le rang de ceux qui voyaient des trous dans le voile de la vraisemblance. C'est avec une grande détermination qu'il chercha à percevoir la réalité. Il chercha de façon conséquente la réalité comme fil conducteur de ses interprétations médicales.

Quelle réalité ? N'avions-nous pas convenu que le corps, et avec lui l'organisme, n'ont qu'une force d'expression limitée ? Après une pause de quatre, cinq siècles, Galien s'ajouta à la longue liste de ceux qui ont essayé et essaient toujours d'amener le corps, et donc l'organisme, à s'exprimer. Pour cela, il faut s'adresser à lui. Il faut lui poser des questions. Le corps ne peut répondre que si on lui pose des questions. Celui qui pose les questions doit bien sûr avoir une idée en tête. Celui qui regarde dans le corps pour voir se confirmer l'image toute faite qu'il en avait restera éloigné de la réalité. Il semblerait que Galien n'ait pas été libre de ce qu'il avait en tête lorsqu'il posa ses questions au corps et à l'organisme. Mais il ne dissimula pas complètement la vérité. Il était relativement ouvert à ce que le corps pouvait lui proposer de réel comme réponse à ses expérimentations, à ses questions.

Ingo Wilhelm Müller fait un bon résumé de la rencontre de Galien avec le réel : « *Dans de nombreux détails, il enrichit les connaissances, en particulier par une bonne description des muscles, des os et des articulations. Tout d'abord, il fit la différence entre nerf, tendon et ligament, et il réfuta l'idée selon laquelle les nerfs seraient creux. Par de nombreuses expériences sur les animaux, simples mais bien pensées, il prouva l'automatisme cardiaque et la production des mouvements de respiration par la force musculaire, différencia muscles arbitraires et muscles volontaires. En sectionnant une artère à deux endroits et en l'incisant au milieu, il montra que les artères contenaient du sang, et non de l'air. Il découpa l'uretère et constata qu'il ne coulait plus d'urine dans la vessie. Il coupa les nerfs et des parties de la moelle épinière à différents endroits et démontra à l'aide des signes de paralysie qui*

apparaissaient la relation fonctionnelle entre cerveau, moelle épinière et nerfs périphériques. Une pression sur le cœur dégagé n'a aucun effet sur les forces psychiques, tandis qu'une pression sur le cerveau produit de la stupeur. Pour la première fois dans le vieux questionnement sur le siège de l'âme, un argument expérimental pour le cerveau comme origine des forces psychiques et intellectuelles fut proposé.³⁷ »

C'était effectivement impressionnant. Jamais auparavant et durant plus d'un millénaire ensuite, personne n'a été aussi proche de la réalité. Ce n'est qu'au xvi^e siècle que quelques scientifiques procédèrent avec la même fougue, cherchèrent l'image du corps sans se laisser mettre aux fers durablement par des modèles bien établis. Aujourd'hui encore, nous pouvons considérer beaucoup de choses trouvées par Galien comme vraies et réelles. Toutefois, la connaissance des détails anatomiques et la connaissance de processus fonctionnels dans le corps qu'il découvrit avec ses expérimentations ne menèrent pas Galien à une image globale de l'organisme que nous aimerions garder aujourd'hui. Müller parle même d'une « *structure théorique que le scientifique moderne doit considérer comme une spéculation cauchemardesque et entrave au progrès.* » Et il se demande, comme d'autres historiens, à juste titre : « *comment cette image a-t-elle pu survivre à tous ces siècles ?* »

37. Ingo Wilhelm Müller (1993) Das Lehrgebäude der griechischen Medizin. Die Humoralmedizin des Galen. In Schott, Hg., p. 101-102.

Claude Galien : collectionneur dans le monde entier

Nous n'avons pas besoin ici de traiter cette théorie en détail ; on peut lire pour cela les ouvrages historiques médicaux correspondants. Galien utilisa les connaissances issues de ses expérimentations ainsi que des parties de tentatives d'interprétation connues, remontant en partie à l'époque grecque, et y ajouta ses propres conclusions. Son point de vue sur l'origine, la circulation et la fonction du sang en est un exemple. Il ne découvrit pas la grande circulation sanguine, que certains auteurs avaient postulé peu de temps avant en Chine. Il ne pouvait voir une telle circulation dans le corps. Manifestement, les impulsions de son environnement ne suffisaient pas non plus pour que cela lui vienne à l'idée. Galien était aussi un philosophe aristotélicien. Il connaissait la théorie d'Aristote des cycles dans la nature. Il ne fut pas à même de faire le lien entre cycle dans la nature et circulation du sang dans le corps. L'impulsion manquait. À son époque, elle n'aurait pu venir que de son environnement – et apparemment, celui-ci n'était pas en mesure de fournir une telle impulsion.

Lorsqu'il partit pour Rome à l'âge de 30 ans environ, Galien avait une formation en philosophie grecque et médecine grecque. Cela signifie que sa vision du monde était marquée par la Grèce, une Grèce qui faisait toutefois partie depuis longtemps à l'époque de l'Empire romain. Avant son départ pour Rome, Galien était médecin à l'école de gladiateurs à Pergame. Son intérêt pour les détails anatomiques du corps est peut-être dû à cette expérience. Mais qu'en est-il de la part interprétative de sa médecine, sa physiologie, sa pharmacologie ? Il semble quasiment impossible de démêler les impulsions. Rien que le fait qu'il ait toujours été considéré comme éclectique nous donne un indice. Dans un environnement culturel dans lequel il ne pouvait pas vraiment y avoir de démarcation ferme pour un voyageur entre les mondes grec et romain, l'éclectisme est une voie toute naturelle. À l'image de l'Empire romain qui garda quelque chose de chaque culture dominée, Galien collectionna également ici ou là et assembla son propre système.

C'est dans ce système que la pharmacie trouva pour la première fois sa place fondée théoriquement. Galien fonda la première pharmacologie de l'histoire de la médecine. Cela n'allait absolument pas de soi. Les médicaments, les plantes, racines, écorces, fleurs, feuilles empruntées à la nature, sans parler de toutes sortes de produits animaux, avaient déjà une longue histoire derrière eux. Mais jusqu'à présent, personne ne s'était efforcé de concilier le savoir sur l'efficacité des médicaments naturels et le schéma des quatre humeurs/quatre éléments, transmis depuis déjà six ou sept siècles.

Nous en souvenons-nous ? N'avions-nous pas constaté avec étonnement que dans l'Antiquité chinoise, les théories scientifiques de la correspondance systématique de

toutes les choses et phénomènes n’avaient dans un premier temps pas été utilisées pour expliquer l’efficacité des médicaments ? Apparemment, cela ne se passait pas autrement dans l’Antiquité européenne – mais avec des indices tout à fait différents !

La pharmacologie antique européenne

Quelle vision du monde, quels intérêts en Grèce et dans l'époque romaine jusqu'à Galien avaient-ils empêché que la pharmacologie soit intégrée de façon conséquente à la théorie des quatre humeurs/quatre éléments ? Pour la Chine, cela n'est pas difficile à trouver. Nous l'avons déjà suffisamment abordé. Mais pour l'Antiquité européenne ? Personne n'a encore posé la question ; il nous faut pour le moment laisser toute réponse ouverte. Le fait est que Galien, éclectique, intégra la pharmacologie jusqu'ici extra-médicale à l'art de soigner médical. Autrement dit : Galien élargit la médecine à une pharmacologie fondée théoriquement. Il put recourir aux idées de la théorie des quatre humeurs/quatre éléments, qu'il élaborait comme pathologie détaillée des humeurs, dite pathologie humorale. Il eut la possibilité de recourir à un riche savoir sur les effets des médicaments et créa la pharmacologie. La pharmacologie, c'est l'examen scientifiquement fondé des effets des principes actifs des médicaments dans l'organisme humain.

Cela ne fut pas si facile, même si du point de vue actuel, le résultat ne peut rivaliser en aucune façon avec les connaissances pharmacologiques acquises depuis. Galien eut pour tâche d'unir le schéma à quatre de la théorie des quatre humeurs/quatre éléments avec les 17 sortes de substances dans le corps, connues entre-temps dans la pharmacologie. Le résultat fut particulièrement convaincant cognitivement et esthétiquement parlant. Il réunissait la vraisemblance de la théorie et la réalité des propriétés des substances. Le fait qu'un médicament laisse dans le corps un sentiment de chaleur ou de froid est une réalité à laquelle plusieurs personnes peuvent accéder, indépendamment les unes des autres. La capacité d'une substance d'influencer la digestion, d'ouvrir un abcès ou d'augmenter la quantité d'urine est aussi une réalité. La vraisemblance est proche de l'interprétation pharmacologique : pourquoi une substance est-elle en mesure de stimuler la production d'urine ? C'est là que vient l'interprétation sur la base de la théorie des quatre humeurs/quatre éléments : le résultat d'une réflexion guidée par la vision de la réalité et la logique de la théorie disponible.

L'apport de Galien était aussi simple que génial : chez l'Homme – on le savait depuis longtemps déjà – les quatre humeurs – pituite, sang, bile jaune et bile noire – sont mélangées. Toutefois, elles n'atteignent jamais l'équilibre idéal, parfait, chaque Homme a donc son propre mélange, plus ou moins bien équilibré – idiosyncrasie – et ainsi son propre caractère. Il en va de même dans les substances naturelles. Dans chacune d'entre elles, les quatre qualités fondamentales, chaud, froid, sec et humide, sont présentes dans des proportions différentes. Elles sont complétées par deux qualités supplémentaires : grossière et fine. Ainsi, chaque effet peut s'expliquer sans contradiction, y compris lorsque l'effet apparaît rapidement ou lentement, superficiellement ou en profondeur.

Il nous faudrait maintenant nous tourner à nouveau vers la Chine. Au même moment que Galien – réellement au même moment – vivait là-bas un homme du nom de Zhang Ji (vers 200 après J.-C.). Il s'agit de l'homme que nous avons déjà mentionné comme étant l'auteur qui tenta d'établir des ponts entre la théorie des correspondances systématiques issue des sciences naturelles (donc les théories du Yin Yang et des cinq phases de transformation) d'un côté et la pharmacologie de l'autre. Il était non seulement contemporain de Galien, mais il avait aussi les mêmes pensées en tête. Il fut le premier auteur connu qui tenta en Chine d'intégrer la pharmacologie à la médecine fondée scientifiquement – et qui créa donc la première pharmacologie. Le résultat reste bien sûr rudimentaire. L'époque de la Chine vers la fin de la dynastie Han, vers 200 après J.-C., n'était pas encore mûre pour de telles évolutions. Nous verrons bientôt quand est-ce que le temps vint et pourquoi il vint à ce moment-là. Ce qu'il faut retenir de ce que nous avons dit ici est la chose suivante : la pharmacologie conséquente fondée par Galien à Rome ne trouva son parallèle en Chine qu'entre le ^{xii}^e et le ^{xiv}^e siècle.

La roue du progrès ne tourne plus

Et l'histoire de l'effet de Galien ? La gloire de Galien fut mise en évidence par Oribase, l'un des médecins auteurs de l'Antiquité tardive au IV^e siècle. Oribase et d'autres médecins auteurs des deux siècles suivants ne disposaient plus d'aucune impulsion créatrice ; apparemment, l'Empire romain était au bout de sa créativité culturelle – désormais, même les coopérants grecs avaient fait leur temps. Ils n'existaient plus. Il n'y avait rien d'autre à faire que de passer en revue ce qui existait déjà et pour les contemporains qui s'intéressaient encore à de telles connaissances, de les restreindre à des abrégés toujours plus petits, toujours plus pratiques et maniables.

La médecine qui s'était développée de manière tellement impressionnante à partir de philosophies de la nature présocratiques, qui, avec Hippocrate comme emblème et beaucoup d'autres auteurs plus ou moins connus de la Grèce antique, de la période hellénique puis à son sommet dans l'œuvre de Galien à l'Empire romain, avait suivi une évolution remarquable dans la zone de tension entre vraisemblance et vérité ; cette médecine était désormais devenue insignifiante. Pratiquement personne ne savait quoi faire d'un savoir sur la réalité. Aucun nouvel appareil théorique n'était en vue. C'en était fini pour un premier temps avec la vraisemblance des théories.

Les « troubles cataclysmiques » qui secouèrent l'Empire au cours de ses derniers siècles ne montrèrent-ils pas que l'ordre n'était pas si bien établi ? Ne fallait-il pas croire à nouveau aux démons ? Quel pouvoir les Hommes avaient-ils sur leur destin ? Les Chrétiens n'étaient-ils pas dans leur droit lorsqu'ils attribuaient à leur dieu, le dieu, tout ce qui était et n'était pas, tout ce qui se transformait et disparaissait ? L'art de soigner non médical apparut à de nombreuses personnes très cultivées à nouveau plus convaincant que la médecine. La situation était confuse. Personne n'était en mesure de donner une réponse définitive ou complète. On ne sentait aucun élan dans une nouvelle époque, comme en Chine lorsque l'Empire fut de nouveau uni pour la première fois après de longs siècles traumatisants, comme dans l'Antiquité grecque, lorsque les structures inédites de la *polis* et les idéaux de la démocratie apportèrent une façon tout à fait nouvelle d'aborder l'existence.

À la fin de l'Empire romain, des phénomènes de dissolution se montrèrent partout. L'intelligence romaine se retira dans le nouveau bastion de l'élite, Constantinople. Le prolétariat resta. Rome se dépeupla. Atmosphère de fin du monde. Rien de nouveau ne fut créé. Là où de façon isolée on restait fidèle à la médecine, non plus nouvelle mais ancienne, on en restait à l'image du corps de Galien. À la pathologie humorale, à la théorie de l'importance et du bon mélange des quatre humeurs – pituite, sang, bile noire et bile jaune. Les excréments, les colorations et les odeurs variables du corps prouvaient de façon suffisante que ces théories correspondaient à la réalité. Le lavement et la saignée, le vomitif et la sudation aidèrent peut-être un certain nombre de personnes

et confirmèrent la vérité de ces théories encore et toujours. L'élan d'un nouvel intérêt savant théorique s'arrêta ; la roue du progrès dans l'interprétation s'arrêta de tourner. Il n'est pas juste de dire, comme on peut le lire de temps en temps, que Galien domina la médecine européenne 1 500 ans durant. Il est juste que Galien fut la personne la plus importante dans la redécouverte de la médecine antique, au Moyen Âge finissant et au début des temps modernes. La Renaissance fut un nouveau départ ! À cette époque, on sentait partout à nouveau cet enthousiasme du départ pour les nouvelles rives de l'Être ! Mais ce nouveau départ fut tout d'abord bien plus indéfini qu'à l'époque de la création de la nouvelle médecine dans l'Antiquité chinoise et dans l'Antiquité grecque. Il n'y eut donc pas tout de suite de nouvelle image – ni de nouvelles structures de la vie sociale, ni du corps. Elle se fit attendre très longtemps. Tout d'abord, l'Europe intellectuelle s'efforça de copier l'image de l'Antiquité. Tout ce que les Hommes savaient déjà à l'époque était si impressionnant ! Il fallait ramener dans la conscience la philosophie d'Aristote et d'autres grands penseurs.

Aucun des nombreux auteurs de la fin du Moyen Âge ne lança le grand tournant ; chacun travaillait quelque part à des questions de détail. Par manque de guides meilleurs, l'Europe s'orienta tout d'abord en fonction de l'homme dont la plupart des œuvres étaient disponibles et qui était apparemment le seul dans l'Antiquité à être venu à bout de la mission herculéenne et quasiment inimaginable au début du xvi^e siècle de disséquer un corps afin de voir l'organisme. La théorie était simple et facile à maîtriser : retrait d'humeurs excédentaires par la saignée et les laxatifs, les vomitifs et la sudation ou d'autres procédures. À l'occasion, une intervention chirurgicale, pour enlever des calculs vésicaux par exemple. Mais tout cela n'était que pur artisanat et n'avait rien en commun avec la médecine interprétative. Nous reparlerons plus en détail de l'époque du Moyen Âge et de la Renaissance européens.

Constance et discontinuité des structures

Et en Chine ? Comment cela s'est-il passé après l'Antiquité ? La dynastie Han exista presque au même moment que l'Empire romain. Elle disparut toutefois au début du III^e siècle ; l'Empire romain vacilla lui aussi dangereusement au III^e siècle, avant de se diviser au IV^e siècle en deux parties, l'Empire d'Occident et l'Empire d'Orient. Le dernier empereur romain occidental fut destitué en 476. Si l'on compare les destins des deux empires, on constate deux évolutions tout à fait différentes. En Chine, l'Empire Han se divisa mais les parties qui en résultèrent perpétuèrent à quelques détails près la même culture que celle qui avait servi de base à la dynastie Han. Ce fut le cas jusqu'au début du XX^e siècle.

Certes, la Chine connut des dominations étrangères. Les peuples des steppes du nord, des nomades, furent à même, à plusieurs reprises, de vaincre une Chine qui n'était plus en mesure de porter les armes, et purent instaurer leurs propres dynasties. Mais tôt ou tard, ces dominateurs étrangers devinrent plus chinois que les Chinois – ils s'adaptèrent à la grande culture chinoise. L'histoire chinoise fut ainsi traversée par une intensité dramatique politique variée. Les dynasties régnantes allaient et venaient. Mais le terreau culturel resta toujours le même. Le confucianisme, le taoïsme, le bouddhisme ne cessèrent de s'orienter suivant leurs racines à l'occasion de toutes leurs reformulations plus ou moins radicales et de leurs élargissements conceptuels.

Certes, le grand canon de la littérature antique n'eut de cesse d'être interprété au goût du jour, mais son essence resta la même. Il nous faut à l'esprit si nous voulons comparer et comprendre un peu la médecine et surtout l'interaction entre vraisemblance et réalité des deux cultures médicales en Chine et en Europe. En Chine, non seulement le terreau culturel, à partir duquel chaque époque se donna un sens particulier, resta le même, mais le système hégémonique lui aussi resta pour l'essentiel le même : l'État impérial avec sa bureaucratie. Bien sûr, il y eut des interprétations différentes. La domination mongole du XIII^e jusqu'au XIV^e siècle et les dynasties Ming (1368-1644) et Qing (1644-1912) qui suivirent étaient nettement plus autocratiques que les époques passées. Mais l'idéal et les structures de base restèrent toujours les mêmes. L'aspect suivant est aussi particulièrement important ici : grâce à une très bonne connaissance de chaque érudit de l'histoire et des origines, les anciens idéaux et structures de base étaient bien gravés dans la mémoire de chacun. Un système éducatif stable veilla à ce que cela resta ainsi.

Il nous faut garder à l'esprit cette constance de la Chine face à chaque transformation, si nous voulons comprendre l'histoire de sa médecine. Mais il nous faut aussi garder cette constance à l'esprit, si nous voulons établir une comparaison avec l'Europe. Y a-t-il eu dans l'histoire européenne une seule époque qui garda la même base culturelle plus

de trois, quatre siècles durant ? Non, ce ne fut pas le cas. Les intellectuels européens n'ont-ils pas vu à plusieurs reprises différentes structures hégémoniques simultanément dans des sociétés proches, voisines ? Les conséquences pour la médecine ne devraient pas nous surprendre.

Si l'image que se font les gens, des gens intelligents qui réfléchissent, du corps et de l'organisme, s'oriente dans ses parts interprétatives selon les structures qui marquent la vie réelle ou idéale des Hommes, alors la médecine européenne devrait se développer complètement différemment de la médecine chinoise. Si l'idée de la façon dont l'harmonie de l'organisme social est garantie ou perturbée ou de la façon dont on évite ou remédie aux crises se répercutent sur les représentations de la santé et l'explication de l'état malade, alors la médecine européenne dans son développement post-antique a dû être soumise à une transformation bien plus intensive, et même plus radicale que la médecine chinoise.

Et pourtant, les parallèles presque inimaginables sont là. Que venons-nous de dire ? L'élan d'un nouvel intérêt savant théorique s'arrêta ; la roue du progrès dans l'interprétation s'arrêta de tourner. Ceci pour désigner l'époque difficile de la fin de l'Empire romain et de la première moitié du Moyen Âge jusqu'à la Scolastique. À cette époque, aucune nouvelle idée ne vint enrichir la médecine européenne. Il y eut bien une innovation ou une autre dans l'art de soigner en général. Mais ceci était le domaine non médical de la médecine.

L'intermède arabe

Les auteurs arabes avaient de façon tout aussi surprenante que résolue assimilé, classé le savoir de l'Antiquité gréco-romaine et peut-être apporté ici ou là quelques pensées propres. C'était peu sur le plan théorique, car ces auteurs venaient de l'extérieur. L'image de l'organisme qu'ils trouvèrent dans cette médecine n'avait aucune correspondance dans leur cadre de vie. Comment auraient-ils pu lui donner une nouvelle impulsion ? Il n'y eut aucune nouvelle impulsion fondamentale. Ils souhaitaient fournir un apport minime ou un autre uniquement à partir de leur logique interne. Cette médecine était si étrangère à la pensée et aux conceptions du monde des musulmans que les gardiens de la foi invitèrent assez rapidement à abandonner cette image et à revenir à un art de soigner non médical orienté vers les paroles du Prophète.

Cela ne devrait plus nous surprendre. Ni l'efficacité clinique, ni la logique interne de la médecine n'avaient une force de persuasion étendue. Et les écrits particulièrement impressionnants rédigés par des auteurs arabes au sujet de cette médecine non plus. Abdoulcassis, Rhazès et d'autres ne semblaient-ils pas s'être approprié la médecine gréco-romaine ? Ce n'était qu'une apparence. Il s'agissait de plusieurs érudits qui se sentirent attirés par la diversité et la profondeur des pensées contenues dans les innombrables œuvres d'auteurs antiques. Mais il restait aussi quelques érudits qui ne furent jamais à même de convaincre leur propre culture, il s'agissait ici surtout des érudits qui représentaient la conception originelle, religieuse, musulmane de cette culture. La pratique clinique qu'ils purent observer chez les croisés ne fut pas non plus à même de convaincre à long terme. Elle était tout simplement trop primitive en comparaison avec les procédés qu'ils connaissaient déjà eux-mêmes. À cet égard, il n'y avait donc aucune raison d'admirer plus longtemps la culture médicale européenne. Les Arabes quittèrent à nouveau la scène de la médecine européenne.

Où en Chine se trouve donc le parallèle avec ces événements en Europe ? La dynastie Tang ne fut-elle pas rapidement instaurée en Chine, l'une des époques les plus florissantes de l'histoire chinoise ? De 618 jusqu'au début du ^xe siècle, à une année près trois siècles durant, l'époque Tang réunit à nouveau ce qui s'était disloqué après la fin de la dynastie Han. Mais pas seulement. Aucune autre des grandes et durables dynasties de l'époque impériale chinoise ne rayonna peut-être autant que la dynastie Tang, autant à l'intérieur qu'à l'extérieur. Aucune autre civilisation que les Tang ne put se vanter de relations aussi intensives avec des pays et des cultures étrangers. Les grandes villes formaient des creusets fascinants de nombreux peuples et religions. Le commerce apporta à l'Empire des marchandises issues de régions éloignées, non chinoises. Des juifs, des nestoriens, des manichéens et beaucoup d'autres groupes furent attirés par la Chine, afin de prendre part à sa richesse.

L'époque Tang : diversité culturelle et vide conceptuel

Et en médecine ? Il ne se passa rien. Réellement rien. Aucune nouvelle idée ne fut ajoutée aux bases théoriques issues de l'époque Han. Partant de partout dans le monde, les médicaments parcouraient de longs chemins commerciaux avant d'arriver en Chine. Pour la première fois, une pharmacopée fut établie sous l'impulsion d'un gouvernement et publiée en 659. Elle répertoriait 850 drogues – dont beaucoup venaient de contrées éloignées. Comme la thériaque par exemple, remède miracle que Mithridate fit élaborer comme contrepoison et qui, dans des compositions variées, joua un rôle important dans la pharmacie européenne jusqu'au XIX^e siècle.

Puis vinrent aussi les nestoriens et les Indiens, qui introduisirent des traitements de maladies oculaires jusqu'ici inconnus en Chine, parmi lesquels l'opération de la cataracte. Si divers ces contacts avec l'art de soigner de pays étrangers soient-ils, ils n'eurent aucune influence sur la théorie chinoise. Sun Simiao (581-682 ?), l'homme que nous aimerions placer pour la Chine au rang de médecin et d'auteur le plus influent de tous les temps, était un homme particulièrement cultivé ainsi qu'un clinicien compétent. Dans ses œuvres, on trouve des traces de l'Ayurveda indien et de la théorie des quatre humeurs de la lointaine Méditerranée. Les idées bouddhistes ne lui étaient pas étrangères non plus. N'aurait-il pas été l'homme apte à continuer de développer la médecine au niveau conceptuel ?

Bonne question. Question naïve. Pourquoi aurait-il dû continuer de la développer au niveau conceptuel ? Elle marchait bien. Il avait collecté des milliers de recettes pour toutes les maladies possibles. Les recettes semblaient être efficaces ; la gloire de ses capacités thérapeutiques arriva jusqu'à la cour impériale. Il y fut invité. Certaines maladies aboutissaient à la mort. En dépit de tous soins médicaux. Il y a en effet des limites à l'art médical. Il faut chercher des médicaments encore meilleurs ; il faut établir des recettes plus efficaces. Mais la théorie ? La théorie était cohérente. Rien n'avait changé qui aurait menacé sa vraisemblance. Au contraire, l'ensemble de l'époque Tang était une preuve que les anciens concepts fonctionnaient. Tout allait pour le mieux. Qui aurait voulu, qui aurait dû se faire un avis divergent sur l'harmonie et la crise ? Il n'y avait pas de crise. C'est ainsi qu'est arrivée la surprenante simultanéité des évolutions en Europe et en Chine. Du point de vue de l'image du corps, nous pouvons désormais constater pour les deux cercles culturels, la Chine flamboyante des Tang et l'Europe déclinante post-antique, que l'élan d'un nouvel intérêt savant théorique s'arrêta ; et que la roue du progrès dans l'interprétation s'arrêta de tourner.

Mais regardons encore une fois précisément. N'y avait-il vraiment aucune crise à mentionner à l'époque des Tang ? Pour la plupart de ceux qui profitaient de la variété de

la vie, apparemment non. Mais quelque chose commençait pourtant à s'esquisser. Pour certains confucianistes, la situation semblait même menaçante. Inquiets, ils suivirent les tendances politiques, furent vigilants et constatèrent : le confucianisme, auquel revenait jusqu'à présent le rôle principal pour la préservation des principes moraux et de l'administration bureaucratique de l'Empire, se relâcha. Le taoïsme et même le bouddhisme, tout à fait non chinois, eurent de plus en plus de partisans et réussirent même leur entrée dans les cérémonies officielles !

Han Yu (768-824), poète et fonctionnaire, fit entendre sa voix sur le ton de la mise en garde. Le culte des reliques du Bouddha était son point de départ. Il associa sa critique au rôle joué entre-temps par la religion indienne. Il le paya cher. Presque de sa vie. Grâce à la protestation d'un ami renommé, il fut juste banni. Li Ao (il mourut en 844), philosophe, fut plus habile. Il rédigea un écrit médical. Dans cet écrit, il cacha ses propositions politiques pour une réforme du confucianisme. Manifestement, il manquait à cette théorie des contenus attractifs avec lesquels le taoïsme et le bouddhisme élargirent le cercle de leurs partisans. Jamais le confucianisme n'avait cherché à s'intéresser à la nature ; ce qui importait, c'était surtout la morale des relations humaines. Le confucianisme ne proposait pas non plus de métaphysique, de chaleur, de la compréhension, de la grâce, du pardon. Contrairement au bouddhisme.

Pour son écrit, Li Ao choisit une plante dont il pouvait être sûr qu'elle n'avait pas encore été décrite dans les pharmacopées jusqu'à présent : la renouée. Il associa à cette plante l'histoire d'un vieil homme inapte à procréer qui s'endort dans une contrée sauvage après s'être abandonné à la boisson et qui, le matin, voit deux tiges d'une plante lui étant inconnue qui s'enroulent l'une autour de l'autre. L'histoire, truffée d'allusions, revient à dire que l'ivrogne impuissant représente le confucianisme, les deux plantes le taoïsme et le bouddhisme. L'ivrogne suit le conseil de ses amis, absorbe un extrait soigneusement sélectionné des deux plantes et – tiens ! – le voilà bientôt entouré de nombreux fils. La descendance est donc assurée.

Même en 974, certains médecins n'y voyaient toujours pas clair dans cette histoire. Ils prirent la recommandation pour argent comptant, l'ajoutèrent à une pharmacopée. Depuis, la médecine chinoise considère la renouée comme un médicament important, qui apporte la jeunesse à ceux qui l'ont perdue, et qui rend les cheveux blancs à nouveau noirs. Li Ao était un philosophe connu. Comment aurait-on pu se méfier de sa recommandation. La vraisemblance des effets de la renouée a survécu jusqu'à présent dans la pharmacie chinoise.

Les changements à l'époque Song

Même sans que beaucoup de gens aient compris le message politique de l'anecdote de la renouée, environ trois siècles après, ce que Li Ao avait recommandé devint un programme politique. Nous appelons le résultat le néo-confucianisme. Les Chinois parlent eux de théorie Song. Des philosophes de l'époque Song avaient pris l'initiative de thérapie du confucianisme, ce que Li Ao n'avait pas osé exprimer ouvertement. Et ils avaient aussi créé les recettes pour les maux du confucianisme. Ils ouvrirent la porte à l'étude intensive de la nature³⁸, imaginèrent des cosmologies pour relier le monde humain à l'univers de la nature, et ils créèrent une métaphysique capable de rivaliser avec succès avec les théories bouddhistes : tous les Hommes sont frères.

Au centre des penseurs qui prirent part à cette œuvre, se trouvent Zhang Zai (1020-1077), ses deux neveux Cheng Hao (1032-1085) et Cheng Yi (1033-1107), leur professeur Zhou Dunyi (1017-1073) et enfin le grand philosophe Zhu Xi (1130-1200), qui rassembla les pensées individuelles pour en faire un système global impressionnant. Zhang Zai tint tête au bouddhisme en exposant de façon convaincante le fait que le monde matériel fût la vérité, et non quelque chose d'inventé. Une matière très fine, le Qi, s'ajoute à toutes les autres choses et peut à nouveau circuler – Zhang Zai reprit cette pensée issue de l'époque Han. Étant donné que nous sommes tous composés de ce Qi, c'est sa conclusion, nous sommes tous liés les uns aux autres – et engagés les uns envers les autres. Les frères Cheng en vinrent à conclure qu'un modèle structurel abstrait est à la base de tous les phénomènes de la réalité. À chaque chose, à chaque Homme revient une structure (*Li*) précise. Pour comprendre l'essence d'une chose ou d'un Homme, il faut étudier cette structure fondamentale. Les structures de tous les Hommes sont reliées. Et tous les Hommes sont aussi reliés à l'univers.

Zhu Xi se référa à ces pensées et au modèle d'explication du monde de Zhou Dunyi. Il montra que pour comprendre l'Homme et la nature, il faut prendre en compte aussi bien le Qi que le *Li*. Le *Li* est éternellement le même ; le Qi peut se transformer, il peut aussi être impur. Cela explique par exemple les différences de caractère entre les Hommes. Cela montre également où doit commencer l'éducation. Nous ne nous y intéresserons pas plus en détail ici. L'important est la chose suivante : avec cette philosophie, deux buts furent atteints : la demande d'être gentils les uns envers les autres, d'avoir de la compassion les uns pour les autres possédait désormais un fondement basé sur la philosophie de la nature. Une solution géniale au problème de la métaphysique, jusqu'à présent absente. L'étude des choses de la nature était maintenant tout aussi justifiée que l'étude des êtres humains. Ces mondes, séparés jusqu'alors, se retrouvèrent sur le même plan. Une nouvelle image du monde apparut.

38. Herbert Franke und Rolf Trauzettel, Hg. (1968) *Das Chinesische Kaiserreich*. Fischer Weltgeschichte. Band 19. Frankfurt (Main), Fischer Bücherei, p. 203.

Mais ce ne fut pas tout. Le nord de la Chine fut conquis par un peuple non chinois. Les Joutchen, nomades des steppes, occupèrent en 1126-1127 le nord de la Chine. Le mouvement de migration qui durait depuis des siècles déjà s'amplifia encore davantage. Un cortège de réfugiés, jamais vu auparavant, quitta les parties nord du pays. Les nombres d'habitants dans les villes atteignirent des millions. Les centres économiques se trouvèrent concentrés dans le sud. Il y eut beaucoup de changements. Pas seulement dans le domaine de la philosophie politique. Dans la politique quotidienne concrète et dans l'économie aussi. « *La complexité croissante des structures économiques influença surtout le commerce et les transports. On aménagea de nombreuses voies fluviales, et toute une industrie de construction navale vit le jour à Shensi, Kiangsi et Chekiang. Tandis que la quantité des transports de riz sur le canal impérial uniquement atteignait plus du double de celle de l'époque Tang, le cabotage prenait une importance économique toujours plus grande, et les Chinois firent pour la première fois du commerce transocéanique en quantité non négligeable, commerce laissé jusqu'ici principalement aux négociants arabes et perses. Cet essor économique est intimement lié à l'essor commercial.*³⁹ » Et ainsi de suite.

À l'époque Song, cela repartit vers le haut. Malgré la perte de territoire au nord. Le commerce était florissant. Des centres régionaux se formèrent autour de lignes de production précises. De ce fait, elles étaient si spécialisées qu'elles durent se procurer certaines choses d'autres régions lointaines. Le sentiment de dépendance mutuelle des différentes parties du pays réapparut. Personne ne pouvait tout tout seul. Mais ensemble, ils pouvaient tout. N'était-ce pas le même sentiment qu'autrefois, peu de temps après l'unification de l'Empire à la fin du III^e, début du II^e siècle ? Peut-être même plus intense encore ?

39. *Ibid.*, p. 193-194.

L'autorité de l'Antiquité lointaine

Une situation pleine de tension apparut. D'un côté, les philosophes créèrent une nouvelle vision du monde : le néo-confucianisme. Cette vision de la cohabitation humaine et de la nature s'imposa comme nouveau modèle pour la médecine. N'avions-nous pas déjà observé ce triple saut dans l'Antiquité ? D'abord un nouvel ordre social, puis une nouvelle vision de la nature, et enfin une nouvelle vision du corps. Le néo-confucianisme devait aussi avoir des répercussions en médecine. C'est la loi de la médecine. Mais les répercussions restèrent superficielles. Elles débouchèrent sur le confluent de la médecine inspirée par le confucianisme et le légalisme et de la pharmacie située jusqu'ici en périphérie du taoïsme. Nous y reviendrons plus en détail. Commençons par nous demander pourquoi il n'y eut pas de changements plus profonds dans le domaine véritablement central de la médecine, l'interprétation de l'organisme et des structures du corps.

En fin de compte, les structures fondamentales restèrent les mêmes. L'Empire resta l'Empire. La bureaucratie resta la bureaucratie. Pourquoi une nouvelle image du corps aurait-elle donc dû apparaître ? À l'époque Song, l'image qui s'était dessinée dans le classique de l'Empereur Jaune de l'époque Han se confirma à nouveau de façon très explicite : les régions sont reliées, elles échangent des marchandises par l'intermédiaire de nombreuses voies. C'était toujours le cas. C'était même encore davantage le cas que durant les siècles passés. La validité générale des anciennes théories était évidente. On peut même lire qu'une petite nouvelle excursion eut lieu dans la réalité anatomique. Il existe un témoignage de dissection de criminels au ^x^e siècle. Qu'est-ce qu'elle aurait bien pu transmettre ? En tout cas, elle ne changea rien à l'image de l'organisme.

Depuis le ^{xiv}^e siècle, on imprimait des illustrations du corps en Chine. Elles montraient une morphologie grossière, avec les organes connus depuis l'Antiquité. Il est possible que ces illustrations remontent à des illustrations anatomiques datant de siècles bien antérieurs. L'important est qu'elles ne furent jamais transformées. Jusqu'au ^{xix}^e siècle. On avait regardé une, deux fois dans le corps. On avait dessiné aussi fidèlement que possible ce qu'il y avait à voir. Cela suffisait. Apparemment, cela concordait avec les descriptions des textes antiques. Ce qui se passait dans ses organes était aussi connu. Ce n'est pas l'organisme corporel qui est expressif. C'est l'organisme social qui fournit les données pour l'interprétation.

Les nouvelles données offraient des indications, mais aucune révolution. Nous ne sommes pas en Europe, nous sommes en Chine. Le confucianisme fut élargi, réinterprété, et à chaque progrès, on se référa sans cesse à ces soi-disant ou véritables autorités de l'Antiquité lointaine, qui devaient justement faire en sorte que les nouvelles visions semblent vieilles. On ne voulait absolument rien de nouveau. La nouveauté devait sans cesse prendre un aspect ancien. Elle devenait alors acceptable. Heureusement, les

médecins trouvèrent à l'époque Han une autorité réelle à laquelle ils purent ramener leurs innovations. Toutefois, la philosophie sociale n'était pas seule responsable de ces innovations. Certains changements de structure apparemment secondaires ont pu y contribuer.

Zhang Ji reçoit des honneurs tardifs

Le gouvernement chinois ouvrit par exemple au ^x^e siècle des pharmacies nationales et publia peu de temps après des livres de recettes. Ils étaient faits de telle manière que le malade cultivé pouvait comparer ses douleurs comme dans un tableau avec les indications des recettes. Il allait peut-être ensuite dans une pharmacie acheter la recette. La prise de médicaments apportait le succès désiré. C'était merveilleux. Le métier de médecin agaçait les confucianistes, préoccupés par la morale. Aider dans le cas d'une maladie, c'était un devoir humain, en particulier un devoir envers les enfants. Les médecins professionnels en faisaient un gagne-pain. Qui voulait en connaître les raisons ? Cela devait cesser. Le médecin professionnel était de trop. Le chemin du patient menait directement au pharmacien.

Les médecins étaient aussi de cet avis. Tout du moins, l'un d'entre eux. Zhu Zhenheng (1281-1358). Il mit ses pensées à ce sujet par écrit. Aujourd'hui encore, elles sont à notre disposition. Tout en recourant au sarcasme, il établit une comparaison. Celui qui prend une recette parce que celle-ci a guéri une maladie dans le passé a à peu près autant de chance de réussir que celui qui se met en route, un livre d'images à la main, afin d'acheter un pur-sang ; ou bien que quelqu'un dont l'épée est tombée par-dessus bord au beau milieu d'un lac. Il n'a pas le temps aujourd'hui et reviendra demain à l'endroit où il a perdu son épée. Il cherchera là demain. Sans succès, selon le médecin Zhu Zhenheng. Exactement comme quelqu'un qui prend aujourd'hui des recettes qui ont été efficaces dans le passé.

Zhang Ji, l'homme qui, aux alentours de 200 après J.-C. vers la fin de la dynastie Han, avait fait les premiers pas vers la création d'une pharmacologie scientifique, un homme pratiquement ignoré pendant 1 000 ans, reçut des honneurs inespérés. Nous pouvons voir ici un semblant de parallèle avec Galien. En Chine, Zhang Ji fut élevé au rang de modèle de la nouvelle époque comme Galien en Europe – en même temps ! Zhang Ji était l'autorité antique à laquelle on pouvait s'attacher. N'avait-il pas entamé ce qui devait maintenant être achevé ? La réunion de la théorie confucianiste et de la science naturelle taoïste, autrement dit : la pharmacologie ? Ceci incita plusieurs auteurs à achever l'œuvre. Ils créèrent toutes sortes de modèles selon lesquels on pouvait intégrer la pharmacologie aux sciences naturelles du Yin Yang et des cinq phases. Pourquoi seulement maintenant ? Pourquoi plus de mille ans après la préparation, par les penseurs de l'époque Han, de tous les ingrédients nécessaires à cette mixture ?

Il est incompréhensible que cette tâche aisée n'ait pas été réalisée bien plus tôt. Mille ans après que Galien se soit attelé à Rome à une tâche semblable et mille ans après que Zhang Ji en Chine ait ouvert un peu la porte en même temps que Galien, les intellectuels chinois rattrapèrent ce qui n'avait pas été fait pendant longtemps. Pourquoi ? Parce que c'était cliniquement nécessaire ? Sûrement pas. Parce que de nouvelles connaissances sur les processus à l'intérieur de l'organisme offraient de nouvelles possibilités d'expliquer

les effets des principes actifs des médicaments dans cet organisme justement ? Sûrement pas. Non, il s'agissait tout simplement du transfert de la philosophie politique sur la philosophie médicale.

La pharmacologie chinoise

Les auteurs chinois qui, au XI^e, XII^e siècle, travaillèrent à la nouvelle pharmacologie, n'étaient pas des médecins bornés n'ayant que la médecine à l'esprit, faisant abstraction de l'histoire, de la politique et des conceptions du monde de leurs philosophes et se concentrant uniquement sur la souffrance du corps humain. Il y en eut peut-être certains qui se comportèrent ainsi. Peut-être représentaient-ils, comme aujourd'hui encore, la majorité. Mais ce ne sont pas les songeurs, ce ne sont pas ceux qui déclenchent les innovations. Il y en avait aussi des comme ça. Inconsciemment, ils mirent en application le programme politique du néo-confucianisme en médecine. Tout comme la philosophie politique du néo-confucianisme rétablit la validité universelle du confucianisme et prit en compte des thèmes jusqu'ici réservés au taoïsme, ils rétablirent ainsi pour la première fois la validité universelle des théories Yin Yang et des cinq phases en appliquant celles-ci à l'explication des effets des médicaments dans le corps. Le fait qu'ils servent ainsi également les intérêts politiques des médecins professionnels en exercice est une belle arabesque. Philosophie politique et politique professionnelle médicale firent apparaître la pharmacologie.

Pharmacologie et politique professionnelle ? Pharmacologie et intérêts politiques professionnels ? Quels intérêts politiques professionnels les médecins avaient-ils dans la pharmacologie ? L'État renforça les pharmaciens. Il mena les patients directement dans les pharmacies. Il introduit même par le biais de la loi l'obligation de donner une marque aux médicaments prêts à l'emploi produits en masse depuis peu. Cela devait stopper le fléau de la contrefaçon. Avec la pharmacologie, les médecins se créèrent une base solide, c'est ce qu'ils espéraient, afin de reconquérir les patients. Le but était de conduire les patients d'abord vers le médecin.

Il n'est pas rare en Chine que des médecins proposent un diagnostic gratuit et qu'ils gagnent leur vie en vendant des médicaments. Pour cela, il fallait que les patients voient la nécessité d'aller chez le médecin et non pas directement à la pharmacie. C'était ce à quoi servait la pharmacologie. Elle transmettait aux médecins les connaissances sur l'endroit et la façon dont les médicaments agissaient dans le corps. Les pharmaciens ne le savaient pas. Ils connaissaient seulement les symptômes et vendaient des recettes qui semblaient agir efficacement contre ces symptômes. Les médecins voulaient mettre des bâtons dans les roues aux pharmaciens. Pour ce faire, il leur vint à l'esprit de reformuler le vieux jeu « nous voyons quelque chose que vous ne voyez pas ! ». Malheureusement, celui qui inventa ce jeu n'est plus connu. Il nous faudrait l'honorer aujourd'hui encore. Comment ce jeu fonctionnait-il ?

Le jeu du diagnostic

La génialité est toujours liée à des solutions simples. Ici, la solution simple ressemblait à ce qui suit. Un symptôme identique chez deux malades ne signifie pas forcément que tous deux ont une maladie identique. Ou bien : deux malades présentant des symptômes différents n'ont pas forcément deux maladies différentes. C'est pourquoi il est important, à travers les symptômes extérieurs, de « regarder » à l'intérieur du malade afin de diagnostiquer la maladie. Chaque maladie est différente. Chaque maladie ne s'exprime pas nécessairement avec le même symptôme. Seul le médecin peut « voir » les détails de la maladie individuelle à l'intérieur du corps. Les médecins « voient » quelque chose que les pharmaciens et les patients ne voient pas.

La préparation du jeu des médecins se déroulait de la manière suivante : tout d'abord, ils créèrent une pharmacologie. Cela signifie qu'ils intégrèrent enfin les propriétés des médicaments dans le même cadre théorique dans lequel les fonctions du corps étaient intégrées depuis plus de mille ans. Puis ils prétendirent que seul le médecin est capable, à l'aide du diagnostic, de regarder dans le corps du patient et de constater l'état individuel. Enfin, ils affirmèrent pouvoir, par l'association de leur savoir diagnostique et pharmacologique, composer de grandes recettes efficaces à partir des substances nécessaires à chaque état individuel de chaque patient.

C'est ainsi que les médecins s'étaient créé une base argumentative qui leur permettait toute liberté d'action. Reconsidérons les conséquences du nouveau jeu « nous voyons quelque chose que vous ne voyez pas ! ». Seuls les médecins étaient à même de voir les états intérieurs des gens. On se tient ou l'on s'assoit à côté du patient, on regarde son visage, on entend sa voix, on lui demande comment il se sent et on prend son pouls. Puis on annonce le visage sérieux : une souffrance yin dans la région des reins. Et personne ne peut le vérifier. Il n'existe quasiment aucun modèle d'interprétation. Aujourd'hui non plus. Chaque médecin de la médecine chinoise traditionnelle peut faire sa cuisine. Personne ne peut la réfuter. La littérature de l'époque et celle qui suivit montrent que chacun jouait ce jeu comme bon lui semblait.

Le médecin comme employé du pharmacien

Eurent-ils du succès ? Oui et non. Les patients continuèrent d'aller directement à la pharmacie. Un proverbe apparut même, qui inversait les règles du jeu « nous voyons quelque chose que vous ne voyez pas ! ». Ce proverbe est le suivant : « Le pharmacien a deux yeux : un avec lequel il voit les maladies et l'autre avec lequel il voit les médicaments appropriés. Le médecin n'a qu'un seul œil. Il voit seulement les maladies mais ne connaît aucun médicament. Le patient est parfaitement aveugle. Il ne connaît ni ses maladies ni les médicaments appropriés. » Depuis cette époque, il existe en Chine des médecins qui se trouvent dans l'officine des pharmaciens en tant qu'employés. Presque chaque pharmacie en Chine – à la campagne, pas en ville – emploie ses propres médecins, lorsque le pharmacien n'est pas déjà lui-même médecin. Étant donné que les patients vont directement à la pharmacie, il est inévitable pour le médecin de se rendre également à la pharmacie. Le pharmacien le laisse diagnostiquer les patients et écrire les ordonnances.

Ce n'était pas ce que Zhu Zhenheng et les autres s'étaient imaginé quand ils avaient inventé le jeu avec les différentes maladies. Mais examiner des patients à la pharmacie en tant qu'employé du pharmacien et écrire des ordonnances, c'était toujours mieux que de ne pas avoir de patients du tout. Naturellement, nous ne voulons rien exagérer. Il y avait aussi suffisamment de médecins qui se firent, grâce au succès de leurs thérapies, un nom qui leur permettait de travailler à leur compte.

Venons-nous juste de parler d'une pharmacologie ? Certainement. Mais cette affirmation pourrait être mal comprise si l'accent était mis sur « une ». « Une pharmacologie » signifie simplement ici : on réfléchissait à comment intégrer les médicaments aux sciences naturelles du Yin Yang et des cinq phases, afin d'expliquer leur effet sur l'organisme. Cela ne doit pas signifier pour autant qu'une pharmacologie fut créée. Il y eut beaucoup de solutions proposées au problème à régler. Nous pourrions dire aussi : après que les règles du jeu essentielles eurent été établies, de nombreuses têtes créatives se créèrent leurs propres applications de ces règles de base. Il pouvait arriver qu'un auteur considère comme propriété Yin ce qu'un autre avançait comme propriété Yang. Beaucoup de modèles différents furent proposés. Il n'y avait aucun critère objectif qui permette un classement. Qui aurait pu ici prendre une décision impartiale sur la base des faits ? Personne.

Chaque auteur voyait la vérité différemment. Mais ce n'est même pas ce qui importait. Au premier plan se trouvait la contrainte inconsciente de créer un filet d'arguments dans lequel maladies et médicaments formaient les fils et dans lequel les patients se faisaient attraper. Chaque auteur se créa ainsi son propre filet. Comme d'autres se créèrent aussi

leurs propres filets et y attrapèrent aussi des patients, l'un diabolisait le filet de l'autre, essayait de le défaire ici ou là et présentait son propre filet comme indéchirable. Aucun filet standard que tous les pêcheurs auraient voulu utiliser ne fut créé. Pourquoi le faire ? Ils semblaient tous remplir leur fonction aussi bien les uns que les autres. Tous étaient satisfaits de leurs pêches. C'était le plus important. L'un d'eux lia son filet autour de l'idée selon laquelle tous les Hommes seraient trop sous l'influence de la chaleur. Autant de personnes furent attrapées dans ce filet que dans celui d'un autre à qui était venue l'idée que les maladies étaient causées par des dysfonctionnements de la digestion. Il avait raison lui aussi. En particulier parce qu'il vivait à une époque de guerres et de famines. Il était bien possible que ces pensées bénéficient d'une certaine vraisemblance. N'étaient-elles pas nées de la vérité de la vie ?

Rallumer les flambeaux de l'Antiquité européenne

Il s'agissait à nouveau d'une époque passionnante, dynamique. Que de nouvelles pensées ! Mais aucun auteur ne voulait reconnaître, ou mieux encore, ne pouvait reconnaître, qu'il s'agissait de nouvelles pensées. Tous affirmaient contribuer à la renaissance de la véritable tradition – transmise clandestinement durant un certain temps – de l'Antiquité. Comment Confucius se définissait-il lui-même ? Non pas comme créateur, mais comme transmetteur. C'était le modèle. Celui qui faisait attention à son nom et qui cherchait le succès présentait ses idées non pas comme nouvelle naissance mais comme réincarnation d'un savoir antique, délaissé un certain temps en raison de conditions défavorables. Réincarnation ? Exactement ! On a l'impression de connaître ce terme. Cela fait penser à Renaissance. Nous voici donc à nouveau en Europe.

N'y eut-il pas au même moment à l'ouest du continent eurasien une renaissance du savoir antique, qui n'occupa plus, pendant un certain temps, le centre des attentions en raison de conditions défavorables ? La Renaissance en Europe se déroula dans des conditions tout à fait différentes, il ne s'agissait pas non plus d'une renaissance au sens propre du terme, qui aurait ramené à la vie quelque chose de mort. Ce n'est pas parce qu'on s'intéresse à des antiquités ou – comme Pétrarque avec Cicéron – qu'on dialogue, que les antiquités, que Cicéron reviennent à la vie. Mais il s'agissait bien de faire réapparaître à la surface des auteurs antiques et leur savoir. Un parallèle étonnant.

Reprenons l'évolution en Europe au début du Moyen Âge. Voici les mots clés, trouvés par deux des meilleurs connaisseurs de cette époque, Gerhard Baader et Gundolf Keil, pour décrire cette époque : *réception en général pas des preuves les meilleures de la médecine antique ... Langue d'un niveau grossier ... Aucune capacité d'abstraction ... un contenu souvent dilué, de temps à autre de provenance byzantine ... enrichi d'éléments médicaux populaires ... Exercice d'une pratique médicale primitive.*⁴⁰

On peine à imaginer une estime des œuvres des savants d'alors. Le début du Moyen Âge était peut-être une époque aussi misérable. Il y a aussi d'autres voix. Elles font observer qu'à cette époque, on suivait tout simplement des guides différents de ceux des siècles précédents et suivants. Jakob Burkhardt décrivait le Moyen Âge comme une époque à laquelle « *la vie était colorée et riche à un point tel que nous ne pouvons plus nous l'imaginer aujourd'hui*⁴¹ ». Les sources ne sont pas très fiables. Qui aurait pu se faire

40. Gerhard Baader und Gundolf Keil, Hg. (1992) *Medizin im Mittelalterlichen Abendland*. Darmstadt, Wissenschaftliche Buchgesellschaft, p. 103.

41. Charles Lichtenhaeler (1974) *Geschichte der Medizin. Die Reihenfolge ihrer Epochen-Bilder und die treibenden Kräfte ihrer Entwicklung*. Band II. Köln-Lövenich, Deutscher Ärzte-Verlag, p. 362.

une opinion ? Bien sûr, sous l'angle qui nous mène, il y a peu de choses à raconter. Les choses changèrent aux ^x^e et ^{xii}^e siècles. C'est à cette époque que commença la tentative de réappropriation de la médecine antique.

Nous parlons de réappropriation, mieux encore : de la tentative d'une réappropriation. Ce choix des mots est délibéré. Pourrions-nous – comme si nous anticipions sur la Renaissance – parler aussi d'une renaissance ? Renaissance signifie : quelque chose qui a déjà existé auparavant vient au monde, renaît. Une médecine peut-elle renaître, effectuer une renaissance ? Si nous en restons à l'image, alors elle devrait tout d'abord être morte. Selon toute apparence, la médecine antique à la fin de l'Antiquité et au début du Moyen Âge avait rendu son dernier soupir. Toutefois, la médecine n'avait pas complètement disparu. Il existait encore des textes par-ci, par-là. Comme nous l'avons vu, cela a plu un certain temps aux Arabes. Puis il y eut aussi le nouvel intérêt de l'Occident chrétien. Mais une renaissance – disons-le dès maintenant – ne vit pas le jour.

Il n'est pas difficile de comprendre pourquoi la fin de l'Antiquité limita la médecine antique à un petit reste, qui pouvait peut-être suffire à traiter les souffrances quotidiennes. La théorie devint inintéressante. Il lui manquait l'environnement approprié pour continuer de se développer ou même pour se maintenir. La pratique – selon le récit des observateurs musulmans des Croisés – était tout sauf exigeante. Pourquoi le tournant du ^x^e siècle ? Rétrospectivement, nous ne pouvons expliquer pourquoi ce tournant eut lieu. Il n'existe aucune explication satisfaisante. On peut peut-être montrer les impulsions à l'origine de la Renaissance européenne en Italie à partir de 1350 environ. Il se passa tellement de choses dans le paysage politique que les conséquences intellectuelles sur l'art, la littérature, l'architecture et les sciences n'étonnent personne. Mais en médecine, au ^x^e siècle ?

Au ^x^e siècle, il y avait dans la ville de Salerne au sud de l'Italie un centre d'enseignement de la médecine. Était-ce une évolution spontanée, propre ? L'impulsion vint-elle des Arabes ? S'agissait-il ici de l'enclave d'une culture antique résiduelle qui retrouvait pour une raison quelconque sa vigueur ? Toujours est-il que nous savons que le sud de l'Italie, jusqu'au ^{xiv}^e siècle, était principalement peuplé de Grecs. À Salerne, jusqu'au début du ^{xiv}^e siècle, les religieux, orthodoxes grecs et catholiques romains, célébraient encore l'office religieux ensemble⁴². Peu de temps après, Montpellier s'y rajouta. Peut-être pas par hasard. Montpellier n'était pas loin de la souveraineté arabo-islamique de l'Espagne voisine. Toutefois, cela ne suffit pas à expliquer pourquoi on s'intéressa là-bas de nouveau à un savoir ancien. Un détour par Tolède pourra peut-être nous aider.

Reconquise par les Chrétiens en 1085, Tolède confinait plus encore à la culture arabo-islamique. En 1135, l'archevêque y fonda un centre de traduction. Les traducteurs y furent extrêmement actifs jusqu'en 1284. « *Mais alors, quels étaient* », demande Dag Nikolaus Hasse, « *les intérêts politiques de l'archevêque de Tolède ?* » Il a été supposé (comme par Richard Lemay par exemple) que l'archevêque voyait les traductions comme un moyen bienvenu de lutter contre l'ennemi islamique, comme une munition intellectuelle pour réfuter des « hérésies ». Mais les véritables ennemis de l'archevêque

42. Baader und Keil (1992) p. 103.

n'étaient pas les souverains musulmans du sud, il s'agissait des archevêques de Braga et de Saint-Jacques-de-Compostelle, adversaires acharnés de la primauté de Tolède en tant que métropole religieuse de la péninsule ibérique... Les traducteurs Gérard de Crémone et Dominique Gundissalvi faisaient partie du chapitre cathédral de Tolède et donc de l'élite politique qui aspira activement et non sans succès à la suprématie sur tous les Chrétiens d'Espagne.⁴³ Cette suprématie joua également un rôle décisif dans la redécouverte d'une sagesse ancienne :

« Heureuse », écrivait Gundissalvi, « cette époque qui produisit tant de savants qui, telles des étoiles, illuminèrent l'obscurité du monde. Les nombreuses sciences qu'ils fondèrent, ils nous les laissèrent telles des flambeaux destinés à éclairer l'ignorance de notre esprit.⁴⁴ » Il semblait souhaitable de rallumer les flambeaux, ceci dans une lumière chrétienne – celui qui avançait ici pouvait revendiquer commandement, pouvoir et influence. C'était peut-être le motif de la politique. Pour ceux qui avaient soif de connaissance, un souhait était au premier plan : celui de redécouvrir la vision du monde d'Aristote, la rendre utilisable dans le contexte chrétien. Des textes médicaux suivirent rapidement. Au ^{xii}^e siècle, les sources originales grecques encore à disposition furent transcrites en latin, désormais usuel. Dans le sud de l'Italie, aux ^{xii}^e et ^{xiii}^e siècles, les Grecs étaient prêts à servir de médiateurs. Les œuvres hébraïques attendaient elles aussi d'être exploitées.

La qualité des versions latines dut être scandaleuse. Les traducteurs firent du mot à mot, souvent sans sensibilité pour le contenu du message initial. Il n'en alla pas autrement pour les tentatives simultanées de transcription des textes latins dans des versions en langue nationale. Baader et Keil l'ont formulé dans une phrase qui doit absolument figurer ici : « *il est inutile de dire que les traducteurs luttèrent très souvent avec des problèmes syntaxiques et que lorsqu'ils tentaient de traduire l'hypotaxe latine en parataxe, ils faisaient souvent naufrage, d'où il résultait un enchevêtrement d'associations et d'anacoluthes malheureuses tout au long des textes*⁴⁵ ».

Voici donc ce à quoi ressemblait la réappropriation de cet héritage antique jadis si élaboré. Sur le plan latin, une transcription mot pour mot ; sur le plan des langues nationales, une succession, souvent dénuée de sens, de différents propos. Sur les deux plans, l'imperfection d'une terminologie qu'il fallait tout d'abord réinventer. Il était bien difficile de tirer quelque chose de ces textes. L'attrait qui poussa à cette recherche et qui soutint les différents centres devait être fort. La cour d'Anjou participa elle aussi. Lorsque Robert I^{er} de Naples accéda au trône en 1309, il poursuivit avec intensité un projet de traduction que ses ancêtres avaient entamé et qui perdura jusqu'à sa mort en 1343. Que cachait ce projet ? Quels avantages les initiateurs de cette évolution se promettaient-ils ? Nous ne disposons jusqu'à présent d'aucune bonne explication.

43. Dag Nikolaus Hasse (2001) Griechisches Denken, muslimische und christliche Interessen. *Neue Zürcher Zeitung*, Nr. 190. 18/19 : 52.

44. *Ibid.*

45. Baader und Keil (1992) p. 31.

La primauté de la pratique

Dans ce qui se passa à l'époque dans le sud de l'Europe, en France puis progressivement en Europe centrale aussi, beaucoup de choses font penser à la Chine – toutefois, les parallèles ne sont pas profonds. La comparaison se limite à la datation approximative. En Chine comme en Europe, on regarda vers l'Antiquité. Mais dans des conditions tout à fait différentes. En Chine, on osa la nouveauté et on donna à la nouveauté l'apparence de l'ancien. En Europe, on eut en premier lieu rien de nouveau à l'esprit. La soif de savoir issue d'une source inexplicable s'efforça de se réapproprier le savoir antique, tout en restant fidèle aux originaux.

Le destin de la pharmacie mérite également d'être noté. Le corps de métier des pharmaciens n'apparut en Europe qu'au ^{xii}^e siècle. Il leur incombait de fabriquer les médicaments. La pharmacie fut donc séparée de la médecine en tant que discipline propre. Ceci est l'exact contraire de l'évolution qui eut lieu au même moment en Chine. Là-bas, la médecine prit dans ses bras la pharmacie. Ici, les dirigeants détachèrent la pharmacie de la médecine. Là-bas, les médecins devinrent des employés, des personnes dépendantes des pharmaciens. Ici, la pharmacie resta assujettie aux médecins. Lorsque l'empereur Frédéric II promulgua en 1231 le premier ordre des médecins, il fit des médecins les gardiens des pharmaciens. Dans l'ordre des pharmaciens allemand le plus ancien de Bâle en 1271, il fut demandé aux pharmaciens de ne donner aucun médicament sans ordonnance médicale. Au même moment, Zhu Zhenheng ne pouvait qu'en rêver !

Il faut toutefois noter la particularité de la nouvelle médecine qui apparut au Moyen Âge classique et tardif. L'élément pratique prédominait. On rédigea des livres de recettes qui furent largement diffusés. L'*Antidotaire Nicolas*, paru dans la seconde moitié du ^{xii}^e siècle, est déjà célèbre. Il remplaça un *Antidotarius Magnus* plus ancien, n'ayant apparemment jamais servi, dont l'auteur s'était très étroitement tenu à des modèles grecs désormais lointains⁴⁶. La classification des recettes dans l'*Antidotaire Nicolas* ne se faisait pas par groupes d'indications ou par répartition théorique des maladies, mais suivant un simple schéma morphologique : depuis la tête vers le bas.

En plus des livres de médicaments et de recettes, les *regimina sanitatis* étaient connues et appréciées – des instructions sur la façon de mener une vie saine. Salerne fut la première à se faire un nom. C'est là qu'apparut entre 1100 et 1150 le traité *Comment conserver une bonne santé*. Le contenu de cet écrit était bien établi. Les consignes de régime et d'hygiène reposaient sur des traditions antiques et arabes. Le but était d'informer sur la manière optimale de mener sa vie. Manifestement, tous ne partageaient pas la conviction des fondamentalistes chrétiens selon laquelle le corps n'était pas si important et c'est l'âme qui importait.

46. *Ibid.*, p. 16.

Il est possible qu'une nouvelle façon d'envisager l'existence soit apparue à quelques endroits. Ne pas faire très attention au salut de l'âme semblait plus attrayant que de faire attention au bien-être du corps. Les regards se tournèrent de nouveau vers ce qui était proche : l'air, la nourriture et la boisson, le mouvement et le repos, le sommeil et le réveil, les excréments et les sécrétions, ainsi que les états d'âme. On était également attentif aux vêtements, à l'habitat et au coït. Il s'agissait clairement d'aspects visibles de l'existence humaine. Nul besoin de théorie approfondie pour voir qu'un dysfonctionnement de ces aspects rendait les humains malades. Selon le dicton silésien. Les Grecs parlaient du μηδὲν ἀγάν, les Chinois de la mesure du milieu. Bien sûr, les Salernitains pratiques ne voulurent pas s'interdire un peu d'explication. Ils eurent recours aux éléments, aux quatre humeurs et à l'esprit.

Dans un autre domaine, on chercha à s'orienter en fonction de la réalité. En Chine, comme nous l'avions brièvement introduit, un seul domaine est documenté pour le ^x^e siècle. Il n'eut aucune conséquence visible sur l'image de l'organisme. Il en était tout autrement en Europe. Manifestement, depuis Galien, personne n'avait disséqué d'animal, sans parler d'être humain, afin d'étudier structures et fonctions. Aucune interdiction par l'Église n'est prouvée nulle part. Mais l'environnement chrétien n'encourageait pas non plus ce genre d'activités, au contraire. De nombreux propos tenus par des voix religieuses s'élevèrent contre de telles études.

Certains doutes théologiques faisaient obstacle à la soif de savoir. Le problème de la résurrection n'était pas résolu de manière claire. S'agissait-il du corps entier, ou seulement d'un os, ou peut-être seulement d'un élément spirituel ? Les avis étaient partagés. Vers la fin du ^{xiii}^e siècle, Mondino de' Liuzzi (vers 1270-1326) écrivit à Bologne son fameux manuel *Anathomia*. Il a sûrement regardé lui-même dans l'un ou l'autre cadavre. Mais il ne vit pas grand-chose. La grande œuvre anatomique de Galien n'avait pas encore été traduite. Mondino se fia à un petit écrit de Galien sur la physiologie, à laquelle l'auteur antique avait également intégré un peu de savoir anatomique. C'était le ferment d'un renouveau.

Mondino fut actif à Bologne. Là-bas, on s'intéressait en premier lieu au droit. Le désir de résoudre un meurtre par empoisonnement mena à la première autopsie à Bologne en 1302. Il est très possible que quelques années auparavant déjà, l'un ou l'autre cadavre eût été ouvert à des fins d'étude. En 1341, Padoue suivit l'exemple de Bologne, puis Pérouse en 1348, Montpellier en 1376 et Florence en 1388. En Espagne, la première dissection est datée en 1391 ; à Vienne en 1404 seulement. Tout de même. Une avalanche venait d'être ainsi déclenchée et on ne pouvait plus l'arrêter. Nous y reviendrons.

Tant de médecine pratique. Tant de nouveaux efforts afin de saisir la réalité du corps. Il n'y eut pas de renaissance de la médecine antique. Pouvons-nous déjà parler d'une nouvelle médecine ? Il nous manque une partie importante. Il nous manque l'élément qui transforme un art de soigner non médical en art de soigner médical. Comme nous l'avions convenu au début, la médecine, c'est cette partie de l'art de soigner qui a abandonné tout numineux et qui se fie uniquement aux lois de la nature pour expliquer l'organisme dans la santé et dans la maladie et pour déduire de cette compréhension les mesures nécessaires à la prévention et à la thérapie des maladies. Y avait-il une telle

médecine aux ^x^e, ^{xii}^e, ^{xiii}^e siècles ? Non. Clairement non. En tout cas, pas comme un ensemble vivant de théorie et de pratique.

Il sommeillait dans les textes arabes et grecs un savoir antique que nous pouvons encore considérer comme médecine au sens propre du terme. Des traductions insuffisantes de ces textes furent rédigées en langue latine et dans les langues nationales, elles étaient peu appropriées à un nouvel éveil. On s'occupait avec une sagesse empirique de l'équilibre dans l'éveil et le sommeil, la nourriture et la boisson, etc. Il y avait d'innombrables recettes et beaucoup de racines, de feuilles, de fleurs et de tiges dont on était convaincu qu'elles étaient utiles contre toutes sortes d'indispositions et de souffrances. La nouvelle anatomie servit tout d'abord uniquement à confirmer les propos de Galien, mais pas à remettre en question ou bien même à développer son savoir théorique. Tout ceci n'était pas de la médecine. Il s'agissait de l'art de soigner sans médecine.

La diversité de l'art de soigner

Art de soigner au sens d'art du Salut aussi. On ne peut pas dire qu'un art de soigner non médical axé sur la pratique et reposant sur l'expérience occupât le premier plan. L'influence de la vision du monde chrétienne avait déjà favorisé un art de soigner religieux depuis plusieurs siècles. Toutefois, les Pères de l'Église n'étaient pas d'accord entre eux pour savoir s'il fallait compter uniquement sur la foi et la prière, ou bien si Dieu n'avait pas placé sur terre ces herbes au pouvoir guérisseur afin que l'Homme les utilise de façon intelligente à son profit.

Étant donné autant d'incertitude, il n'est pas étonnant que l'art de soigner astrologique, magique, démonologique ait été largement répandu. On pouvait par exemple traiter les vers avec des médicaments, en ayant recours à Dieu ou par des conjurations. Les feuilles de chêne étaient un remède très apprécié car on savait depuis des temps préchrétiens que le chêne était l'arbre choisi par les dieux. Les croyants chrétiens le savaient : le diable craint le chêne. Les auteurs des règles mensuelles très appréciées et que l'on constate depuis le ^{xr} siècle rédigèrent des conseils en partie très pratiques. Un exemple : « *En janvier, il est sain de manger chaud*⁴⁷. » Ce genre de savoir était lié à des connaissances astrologiques.

Nous pourrions remplir beaucoup de pages en énumérant les représentations et les pratiques qui marquaient l'art de soigner de l'époque. Rien que le culte des reliques mériterait d'être observé plus longtemps. C'est la vision du monde chrétienne qui lui donnait sa vraisemblance. Pas aux yeux de tous, mais de beaucoup toutefois. Mais où était la réalité lorsque des manufactures de monastères plongeaient par exemple le cheveu d'un martyr et vendaient comme sirop contre la toux le liquide ainsi ennobli dans toute l'Europe ? L'art de soigner de cette époque était infiniment riche et varié au niveau conceptuel. Mais il n'était pas médical.

La médecine nécessite les sciences naturelles. Les sciences naturelles nécessitent le savoir sur les lois de la nature. Pourquoi quelqu'un aurait-il dû s'intéresser à de telles questions aux ^{xr}, ^{xir}, ^{xiii} siècles ? La situation était loin d'être aussi nette que celle de la *polis* démocratique grecque. Cela a dû être une époque troublante ; tout sauf claire et offrant une perspective à suivre. La force de persuasion des lois de la nature avait manifestement sombré avec le déclin de l'Empire romain. Y avait-il une raison de la remettre au premier plan de la vision du monde, de la vision du corps ? À cette époque, pas encore. Il y avait des tâches plus urgentes. La scolastique passa au premier plan : la tentative d'unir la théorie chrétienne et la philosophie antique.

À un autre niveau, rétrospectivement, il n'était pas étonnant que l'art de soigner fût si varié et la médecine si simple. Oublions pour un moment qu'il manquait une science

47. *Ibid.*, p. 255.

de la nature. Il manquait également un modèle pour une image claire du corps. Les anatomistes pratiquaient l'autopsie. Oui. Mais ils regardaient dans le cadavre pour y chercher la confirmation du maigre savoir que Mondino avait extrait d'un écrit de Galien, anatomiquement parlant insignifiant, et de sa propre observation. Il ne vint pas à l'idée des anatomistes de dépasser ce savoir. Rien dans leur environnement ne les y incita.

Représentons-nous une fois encore le point de départ de la nouvelle médecine dans l'Antiquité. La situation dans le cercle culturel grec était novatrice. Le développement de la *polis* démocratique. La nouvelle structure idéale, à maints égards réelle, donnait des explications sur les structures de l'organisme corporel. La situation initiale était semblable en Chine. Certes, les bouleversements socio-politiques et les philosophies sociales du IV^e au I^{er} siècle avant J.-C. aboutirent à deux traditions opposées avec chacune sa propre image du corps. Quoi qu'il en soit. Les deux directions fondamentales qui guidaient la pensée étaient claires et distinctes.

Tournons-nous maintenant vers le Moyen Âge classique et tardif. Il concernait une région allant de l'Espagne à l'ouest à Byzance à l'est et de l'Europe centrale au nord à l'Italie du Sud au sud. Devons-nous maintenant nous représenter toutes les nombreuses particularités politiques et culturelles, sociales et économiques des paysages de ce territoire ? Toute énumération ici serait incomplète. Y avait-il quelque chose qui aurait pu marquer les intellectuels qui vivaient et étaient actifs dans ce territoire avec la même évidence qu'en Grèce et en Chine à l'époque ? Ce n'est quasiment pas imaginable. Quelle vision du monde, quelles représentations de l'ordre les Hommes dans l'Empire romain d'Orient encore présents à Constantinople auraient-ils pu partager avec les Grecs de l'Italie du Sud et de la Sicile, avec les Maures islamiques en Espagne et les Croisés en Europe centrale ?

La vision du monde et les représentations de l'ordre qui unissaient une partie des Hommes, c'était la vision du monde et les représentations de l'ordre de l'Église. Cependant, son empire était d'un autre monde. L'Église préférait regarder vers l'au-delà. Pour beaucoup de ses penseurs, le corps n'était qu'un contenant, pour certains même un contenant désagréable pour ce qui était réellement précieux : l'âme. En aucun cas, l'incitation à étudier l'organisme humain ne vint de l'Église. Son empire ne proposait aucun modèle, il n'y en avait donc aucune représentation non plus.

Quel modèle pour une nouvelle médecine ?

Lorsque le savoir de l'Antiquité revint peu à peu dans la tête des Européens, il était complètement débarrassé de son empreinte d'origine culturelle et sociale. Il fallait qu'il agisse à partir de lui-même. Ce n'est pas simple. Un tel savoir philosophique, qui s'est développé dans une *polis* démocratique, peut-il si aisément être transféré sur les structures cléricales et féodales du Moyen Âge ? Peut-on si aisément intégrer la pensée d'un Aristote, d'un Platon d'un Plotin à la pensée de la noblesse française ou de la bourgeoisie naissante des villes-États italiennes ? Les villes n'ont-elles pas des intérêts et des représentations de l'ordre tout à fait différents de ceux des rois ou des souverains religieux ? Tout cela n'allait pas bien ensemble. Rien n'était fait pour les uns et les autres. Un processus laborieux devait faire que tout retrouve sa place. Tant de penseurs offrirent leur vision du monde. Tant de propositions sur la façon dont le monde devait être formé.

Il ne fut pas question en premier lieu de formation. Il ne s'agit peut-être pas seulement de l'impression qui s'ensuit rétrospectivement. Les contemporains à l'époque avaient peut-être déjà le sentiment d'effondrement et de diversité désordonnée des impressions. À combien de mondes avait-on à faire ! À la diversité de l'Europe et du Bassin méditerranéen se rajoutèrent désormais les impressions de voyages en Asie, dans les environs de l'Afrique et depuis 1492 dans le « Nouveau monde ». Où étaient décrits les Hommes, les animaux, les plantes que l'on pouvait désormais admirer ? Mais il y eut encore davantage de nouveauté : une première « Guerre de cent ans » entre l'Angleterre et la France de 1338 à 1453. Deux papes de 1378 à 1417. La peste à partir de 1348 avec la perte d'un quart de la population européenne.

Les Hommes ne se firent pas de cadeaux non plus. « *Rarement autant de princes furent assassinés ou destitués dans un laps de temps aussi court. Un tyran napolitain fit empailler les adversaires qu'il avait tués lui-même, fit recouvrir leurs momies avec leurs propres vêtements et en fit une galerie. [...] Et pourtant, cette époque a une autre facette. Malgré toutes les guerres et autres fléaux, beaucoup de villes européennes s'épanouirent à nouveau. Les premières banques apparurent en Italie ; un commerce florissant s'étendit à travers l'Europe jusqu'en Asie. [...] Des princes et des citoyens riches devinrent mécènes et fondèrent les premières bibliothèques privées ainsi que les premières collections de tableaux des temps modernes.*⁴⁸ » Oui, tout ceci était déconcertant. Qui aurait pu y voir une ligne claire ?

L'humaniste et philosophe italien Jean Pic de la Mirandole (1453-1494) impliqua lui aussi des théories perses, orphiques et cabalistiques dans son syncrétisme personnel. Une entreprise fascinante et preuve d'une grande érudition. Pourquoi plus d'une poignée

48. Lichtenhaeler (1974) Band II, p. 366.

de beaux esprits auraient-ils dû le suivre ? Cela concernait tous les autres – dans les deux, trois siècles précédents et les suivants aussi. Une diversité de visions du monde fut exposée par des esprits plus ou moins grands en raison d'impressions propres et sur l'arrière-plan d'une appropriation plutôt fortuite des biens culturels, tous plus différents les uns que les autres. Au début, personne ne réussit vraiment à percer. Il aurait fallu pour cela une atmosphère qui saisisse un grand nombre d'Hommes en réflexion. On n'en était pas encore là à la période qui s'étale du ^x^e au début du ^{xv}^e siècle.

Pour la médecine, il manquait donc le modèle convaincant présent dans les structures réelles ou idéales de la société et qui aurait pu conférer une vraisemblance à une nouvelle image de la nature et dans un troisième temps à une nouvelle image des structures du corps et de l'organisme. Les nombreuses tentatives, les nombreuses propositions adressées à l'Église parlent d'elles-mêmes. Cela n'a jamais été aussi net que durant les deux, trois siècles entre le début du ^{xiii}^e siècle et le ^{xvr}^e siècle : un nombre incalculable de professeurs et d'étudiants, parmi lesquels sûrement beaucoup des plus doués, des plus intelligents, regardèrent dans d'innombrables cadavres. Retirèrent soigneusement cœur, poumon, reins, tendons, muscles et tout ce qu'ils purent trouver. Le levèrent en l'air pour le regarder de tous côtés. Et le résultat ? Il n'y en eut aucun. Le corps ne possède lui-même aucune force d'expression.

Le véritable héritage de l'Antiquité

L'organisme eut la chance de pouvoir expliquer soi-même durant plus de deux siècles. Il ne l'a pas saisie car il ne pouvait pas la saisir. Il est muet et ne révèle pas son intérieur. Contrairement à l'extérieur. Mais pas l'intérieur, où se trouvent les liens existants, les fonctions. L'organisme les révèle uniquement suite à des questions concrètes. Pour ce faire, il nous faut commencer par poser une question. Et pour poser une telle question, il faut savoir ce que l'on cherche. C'est ce qui manqua du XIII^e au XVI^e siècle. Les professeurs et leurs étudiants ne cherchaient rien de précis et ne posaient donc pas les questions appropriées. L'organisme se refusa à eux et ne montra que son apparence extérieure. Le cœur, le poumon, les reins, les valvules veineuses *et cætera*. Pour le reste, il demeura muet.

Sans science naturelle, sans image de l'organisme, comment une médecine aurait-elle pu apparaître ? L'œuvre de l'abbesse Hildegarde de Bingen (1098-1179) fascine aujourd'hui encore. Elle présenta dans son œuvre *Les causes et les remèdes* un modèle dont on aurait dû attendre davantage de force de persuasion dans l'Occident chrétien. Elle associa des éléments résiduels des théories antiques des humeurs et des éléments à des représentations fondamentales de la théologie chrétienne. Qui sait pourquoi elle perçut la pituite comme cause la plus importante de maladie. Dans sa vision du monde, le fléau du corps humain par la pituite était dû au péché devant Dieu. Ses idées de remède sont vastes, elles associent des éléments théologico-spirituels à l'héritage pharmaceutique antique et au savoir concernant l'art de soigner populaire. Cependant, cela ne fut pas suffisant. Hildegarde de Bingen interpela certains contemporains. Elle interpelle encore certaines personnes au début du XXI^e siècle. Mais ce ne fut pas elle qui fit germer la nouvelle médecine.

La chose suivante était tout à fait claire : des parties anciennes étaient disponibles et servirent, à défaut d'un autre savoir, de base à certaines conceptions d'un art de soigner détaillé. Il n'était pas encore possible qu'une nouvelle médecine se forme, étant donné que les bases manquaient : une science naturelle et un modèle social convaincant. Mais c'était justement là que résidait la chance de l'Europe ! Là où il manquait tout ce qui, dans l'Antiquité, avait fourni une vraisemblance lors de la création de la première médecine, là où aucune vraisemblance médicale n'existait parce qu'il n'y en avait aucun modèle, là, il ne restait rien d'autre à faire qu'étudier la réalité. Exactement ! À quoi sert d'étudier la réalité des organes du corps s'ils restent muets ? Cela sert tout de même à quelque chose. La connaissance précise des détails anatomiques, muets au premier abord, est un correctif apporté à la théorie tenue uniquement à la vraisemblance.

Il s'agit du véritable héritage à long terme de la médecine occidentale. C'est le seul qui ait été apporté par la médecine antique dans la nouvelle médecine du deuxième millénaire. Ici réside la différence fondamentale continue par rapport à la médecine chinoise : la *polis* démocratique était peut-être responsable du peu d'attention envers

les relations à grande échelle. Dès le début, l'intérêt pour le substrat prédomina dans la médecine occidentale en comparaison avec la médecine chinoise. Dans la médecine grecque antique, cette particularité fut équilibrée par la théorie. Cette théorie était dominante depuis le début. Elle allait tellement de soi, elle était tellement vraisemblable que la réalité en tant que correctif n'entra jamais en ligne de compte. Les Grecs antiques étaient de bons observateurs. Leurs représentations des détails morphologiques du corps et du déroulement des maladies cherchent leurs équivalents dans l'Antiquité. Toutefois, leur théorie se déposa comme un voile à peine transparent sur la vérité. Les Grecs observèrent beaucoup mais ne virent que peu de choses.

Le galénisme comme commerce d'antiquités

Les choses étaient désormais différentes. Il n'y avait plus de théorie, seulement des éléments disparates qui ne formaient plus d'unité cohérente. Chacun avait sa propre interprétation. La seule chose que tous voyaient de la même façon, c'était la réalité de l'apparence du corps et des organes. Après avoir été tout simplement extraits du corps, les organes étaient seulement regardés. On entendait peut-être un « ah » ou un « oh » dans la foule d'une centaine de spectateurs lorsqu'un disséqueur avait extrait un organe et le tenait en l'air pour l'édification de tous. Puis vint la traduction de la grande œuvre anatomique de Galien par Johannes Winther von Andernach (1487-1574), suivie rapidement par le tournant. André Vésale (1514-1564) resta dans les mémoires comme symbole du tournant, bien qu'il ne fût pas forcément le plus courageux. Beaucoup d'autres intéressés ne sont familiers qu'aux historiens. Que s'était-il passé ? Une entrée tout d'abord active, agressive même, dans la réalité eut lieu en Europe, et en Europe seulement, complètement détachée de toute théorie vivante. Un processus incroyable dont l'impartialité n'était que provisoire. Mais il dura suffisamment longtemps pour poser les bases d'une tendance qui s'avéra efficace à long terme.

On pourrait objecter : l'ensemble du savoir de Galien connut une réappropriation si profonde et même un développement que certains historiens – le grand Owsei Temkin en tête – parlent même d'un « galénisme⁴⁹ » ! N'était-ce pas assez de théorie pour troubler la vision des disséqueurs ? Cela a dû être le cas pour beaucoup. L'anatomiste parisien Jacques Dubois dit Sylvius (1478-1555), professeur de Vésale, fut l'un deux. Certes, il reprit chez des anatomistes plus jeunes la nouvelle connaissance des valvules veineuses. Mais encore : il ne pouvait voir l'intérieur du corps que de la façon dont Galien l'avait représenté un millénaire auparavant. Sylvius se fiait davantage aux propos des textes antiques qu'à ce qu'il voyait lui-même. Il y a toujours eu des gens qui se raccrochent à des antiquités, qui les lustrant un peu et les considèrent comme un présent vivant. Ils retardent peut-être ici ou là un peu l'évolution, mais pas longtemps. Sylvius trouva des mots grossiers contre Vésale, qu'il qualifia de monstre qui pollue l'air. Vésale n'était pas non plus sans faire d'erreurs, par le biais de sa connaissance de la théorie galénique. Mais lui et beaucoup d'autres de cette époque ne laissèrent plus le voile de Galien couvrir complètement leurs yeux. Ils virent des trous dans ce voile et regardèrent par ces trous de manière conséquente et sans égale. En particulier après que Vésale ait découvert que les descriptions anatomiques de Galien se basaient sur l'observation de l'intérieur de chiens et non d'humains.

49. Owsei Temkin (1973) *Galenism. Rise and Decline of a Medical Philosophy*. Ithaca and London, Cornell University Press.

La réalité fut à l'honneur. « *Les progrès de l'anatomie du début des temps modernes se sont déroulés lentement, le détachement de l'anatomie galénique se fit petit à petit*⁵⁰. » Voilà qui est exprimé avec précaution. Une tendance était née. On avait frayé le chemin vers la nouveauté. Toutefois, au début, le chemin n'avait pas de but précis. Il n'y avait aucune ligne directrice et aucun modèle. Surprenant. Les anatomistes entrèrent dans la réalité sans ligne directrice. Ils regardèrent et virent quelque chose. Dans la mesure où ils découvrirent toujours davantage de détails de la réalité, il devint de plus en plus évident que le galénisme était un commerce d'antiquités. Esthétiquement de haut rang. Indubitablement. Il ne s'agissait pas de personnes incompetentes qui s'efforçaient d'insuffler une nouvelle vie à une vieille théorie. Certainement pas. Mais leurs efforts n'étaient qu'une nostalgie surannée. Rien d'autre. La tentative d'un anachronisme théorique.

Cela ne devrait pas nous surprendre. Au xxi^e siècle aussi, il existe des groupes aux visions du monde anachroniques. Sans cesse reformulées et retravaillées en détail. Cependant, la biologie moléculaire et la génétique ont suivi leur cours. Ce fut également le cas aux xv^e et xvi^e siècles, lorsque Berengario da Carpi (1460-1530), Nicolò Massa (1485-1569), Charles Estienne (1505-1564), Giambattista Canano (1515-1579) et André Vésale (1515/6-1564) publièrent leurs conclusions. Ils enfoncèrent tous des clous dans le cercueil qui transporterait les antiquités à leur tombe. Ils n'étaient pas complètement aveuglés par les fac-similés et les reproductions du galénisme. Ils n'étaient pas impartiaux, mais ils étaient suffisamment impartiaux pour sonder la réalité du corps sans se laisser fourvoyer par la lumière d'une théorie préconçue. La vraisemblance des théories antiques s'estompa car leur modèle avait sombré depuis longtemps. Aucune nouvelle image n'était en vue – voilà où résidait la chance, pour la réalité, d'être découverte.

50. Ingo Wilhelm Müller (1996) *Die neue Anatomie des Menschen in der Renaissance*. Andreas Vesal und seine « Fabrica ». In Schott, Hg., p. 194.

Intégration et réductionnisme dans la Chine de l'époque Song

Dans la Chine de la fin de l'époque Song, la nouvelle image était très nette aux yeux des intellectuels. Le néo-confucianisme et les structures sociales et économiques étaient à la fois une confirmation de l'ancien et une impulsion vers la nouveauté. Et pourtant, nombreux sont ceux, en Chine, qui se déplacèrent dans l'espace de l'histoire sans points de repère, tout comme leurs contemporains de l'Europe lointaine. Cette situation n'est-elle pas étrange ? On ne pouvait comparer l'Antiquité chinoise et la Grèce antique ni en politique, ni dans le domaine social, ni en économie. En dépit de ces incompatibilités, ces deux civilisations avaient pour la première fois donné naissance à une médecine. Dans les deux, les légalités de la société avaient été transférées sur la nature puis à l'explication de l'organisme. Il était impossible de comparer les périodes simultanées du début du Moyen Âge en Europe et de la dynastie Tang en Chine dans le domaine politique, social et économique. En dépit de ces incompatibilités, toutes deux demeurèrent également stériles du point de vue théorique. À l'époque suivante, débutant avec le ^x^e siècle, le Moyen Âge classique et le Moyen Âge tardif ainsi que la période Song Jin Yuan n'étaient pas comparables dans le domaine politique, social et économique. En dépit de toute la différence de cause et de conséquence, nous pouvons observer dans les deux civilisations une tentative de nouveau départ avec un regard rétrospectif sur l'Antiquité. Et par la suite ? Les choses se déroulèrent de la même façon. Qui tire les fils ?

À l'époque Song, le vieux trois temps se répéta : tout d'abord, la reformation de la société eut lieu – dans l'idéal et le réel. Le changement ne fut pas aussi profond qu'au début de l'Empire. Ce n'était pas non plus comparable aux bouleversements en Europe. Tout de même. L'élargissement du regard à des champs réservés jusqu'ici aux taoïstes et aux bouddhistes s'accompagna de nouvelles données économiques. Une vision du monde élargie apparut sur la base d'une tradition datant de plus d'un millier d'années. Puis vint le deuxième temps : un nouvel accès à la nature. L'invitation à regarder par soi-même était désormais valable pour tous – pour les savants confucianistes aussi ! Enfin, le troisième temps : une médecine transformée. La médecine de l'époque Song.

Il s'agissait d'une médecine très complexe. Elle fut tout d'abord visible dans une approche simple et intégrative – que l'on peut vérifier dans le grand recueil de recettes *Shengji zonglu*, des années 1111 à 1117. Toutes les connaissances publiées furent regroupées. Les consignes du peuple commun aussi. Tout, peu importe l'origine. Vingt mille recettes furent ainsi rassemblées. L'art de soigner médical réuni sans problème avec l'art de soigner non médical. De longs chapitres sur les lois de la nature des correspondances systématiques entouraient sans problème de longs chapitres aux innombrables conjurations issues du domaine de la démonologie. L'astrologie fut-elle aussi rapidement

accueillie ? N'y avait-il donc plus aucune ligne directrice ? Seule l'efficacité comptait. On savait déjà : tout est efficace. La nouvelle pharmacologie était elle aussi intégrative. À un niveau plus exigeant bien sûr. Elle réunit la médecine et la pharmacologie. Les anciennes théories de la correspondance systématique de toutes les choses s'étendirent pour la première fois à l'explication de l'effet des médicaments dans l'organisme.

Mais il y avait encore une tendance opposée : elle se montrait dans la recherche des causes de la maladie. La plupart des auteurs de l'époque cultivaient le réductionnisme : ils considéraient que la souffrance n'avait qu'une seule et unique cause. La chaleur, le froid ou une indigestion. D'où provenait la vraisemblance pour ce point de vue réduit, alors qu'au même moment, le regard fut élargi ? Peut-être voyons nous ici les évolutions contradictoires sur le plan socio-économique : l'élargissement de la compétence idéologique du confucianisme. Elle faisait face au rétrécissement de la compétence économique des différentes régions. Un savoir spécialisé, une compétence limitée semblait également inéluctable à certains réformateurs. La vieille image du savant au savoir étendu, utilisable et compétent pour toutes les tâches administratives, vacilla. Wang Anshi, au ^x^e siècle, voulut former des spécialistes : pour la justice, les finances, les affaires militaires, la géographie et la médecine. Ses réformes ne furent pas valables longtemps. Mais ses idées survécurent. On ne pouvait plus annuler le détachement de l'universalisme.

Ce qui avait commencé en médecine sous les Song continua sous les Jin et les Mongols Yuan. C'était une dynamique propre, apparemment développée par tout système d'idées après qu'il ait eu la chance de s'établir. Cette dynamique propre garantit survie et persistance, même lorsque l'environnement d'origine, qui donna les impulsions, n'est plus existant. Des écoles existent. Des professeurs forment des élèves. Quelque chose survit, uniquement par soi-même. Sans n'avoir plus besoin d'aucune impulsion de l'extérieur. La vraisemblance provient désormais de la logique interne. La réalité – rêvée ou présente – est désormais accessoire.

Les Mongols firent rapidement s'estomper le modèle de l'époque Song. En 1260, Kubilaï Khan s'assit sur le trône en tant que souverain d'une partie du nord de la Chine ; deux décennies plus tard, en 1280, la dynastie Song avait disparu. Il faut se l'imaginer. Ce grand effort à l'époque Song pour aider la théorie sociale confucianiste à obtenir une nouvelle validité d'une envergure bien plus grande ! Combien de personnes y avaient-elles contribué ! Quelle performance de l'esprit avait afflué dans le néo-confucianisme ? Tout d'abord, les Jurchens avaient envahi le territoire et repoussé le pouvoir Song dans le Sud. Puis vint un autre peuple des steppes, primitif, mais combatif, et sachant monter à cheval, les Mongols, qui envahirent la Chine entière. Fini le rêve de la grandeur retrouvée d'une dynastie Han.

L'empire mongol en Chine perdura jusqu'en 1368. Les souverains adoptèrent des noms chinois et s'efforcèrent, avec toutes sortes d'adaptations, de former une dynastie à la manière de leurs prédécesseurs chinois. Il y eut une continuité. Dans la législation des erreurs médicales par exemple. Elle reprenait les textes de loi de l'ancienne justice chinoise. Mais il manquait quelque chose. Il s'agissait de l'accès à la culture intellectuelle des vaincus. L'agriculture, le commerce et, plus important encore, l'administration d'un pays aussi grand à l'aide d'un appareil de fonction publique efficace – tout ceci était

étranger aux cavaliers des steppes. Cela resta ainsi. Ils ne pouvaient saisir tout cela. La classe supérieure chinoise s'arrangea avec les intrus, tant bien que mal. Mais cela se passa plutôt mal. L'économie était mal en point. La colère des gens appauvris commença par se diriger contre tous ceux qui sont « là-haut ». Puis s'ajouta un motif nationaliste – la défense de la Chine contre les étrangers. La classe supérieure chinoise se mit à suivre les rebelles. Au bout de cent ans à peine, un Chinois s'assit à nouveau sur le trône impérial. Le pays était sauvé. C'est tout du moins ce qu'il semblait.

La nouvelle liberté d'élargir le savoir

La nouvelle dynastie s'appelait l'« éclairée », Ming, mais l'illumination ne semblait pas atteindre les profondeurs. Les souverains Ming se trouvaient dans une situation inédite : toutes les forces politiques du pays se neutralisèrent mutuellement. C'était une chance pour la dynastie. C'était la chance pour fonder une forme de pouvoir absolu ! Jamais auparavant un empereur chinois n'avait atteint une telle toute-puissance. L'administration confucianiste continua d'être démantelée, comme sous les Mongols. Ils se disputèrent dans des combats de groupes démesurés. Et des attaques ciblées du gouvernement les rendirent de plus en plus insignifiants.

En souvenir de leur origine, en tant que soulèvement « par le bas », les souverains Ming firent appliquer des réformes démocratiques. À bas les examens ! Ils représentent un instrument élitiste pour opprimer les classes inférieures de la population ! On a déjà détruit des systèmes éducatifs avec une telle opinion. Les Ming aussi. Non pas qu'il fût possible d'éliminer totalement les examens d'État. Ça non. Mais il était possible de les simplifier à tel point que chacun pouvait les passer. Nous connaissons la même chose dans notre propre passé récent. Les fonctionnaires chinois conservateurs le connurent également. Ils connurent avec étonnement autre chose encore : les compétences pratiques étaient désormais plus importantes que la noble formation littéraire. C'est un fait que nous connaissons nous aussi.

Les dirigeants encouragèrent le néo-confucianisme mais l'appropriation de ses messages était mécanique : apprendre les textes par cœur et les réciter à l'examen. Ne pas s'attarder trop longtemps sur les contenus. L'apprentissage resta une simple formalité. Il n'avait aucune influence, tout du moins aucune influence à long terme, durablement marquante sur la future pensée et action. Il y avait lieu de se plaindre : les différences de classe étaient effacées ! Même les esclaves pouvaient désormais accéder à une formation. Même si en règle générale, cela restait un semblant de formation. Le résultat était fascinant : ceux d'en bas observèrent le monde de ceux d'en haut. Ceux d'en haut entrèrent en contact avec l'avis de ceux d'en bas !

Certaines choses se mirent désormais en mouvement. À l'époque Song, plusieurs médecins et observateurs de la nature avaient utilisé la liberté nouvelle d'« examiner les choses et d'élargir le savoir ». Ils étaient parvenus à des résultats tout à fait différents. Chacun trouva une raison différente pour expliquer pourquoi les gens tombaient malades. Chacun annonça bruyamment sa propre recette pour prévenir ou guérir les maladies. Cette individualisation des opinions se renforça durant l'époque Ming ; elle gagna tellement en dynamique qu'elle ne perdit rien de sa force durant la dynastie suivante des Qing, les « purs ».

La dynastie Ming rayonna cent années durant environ. Jusqu'à l'apparition d'une mauvaise gestion. Enfin, des catastrophes naturelles enfoncèrent toujours davantage la

population dans la pauvreté. Des soulèvements virent le jour au début du xvii^e siècle. À nouveau du bas vers le haut. À nouveau, des peuples des steppes du nord – les Mandchous cette fois-ci – saisirent l’opportunité. Mais ils s’étaient mieux préparés que les Mongols. Ils s’étaient déjà entraînés aux portes de la Chine, avaient fondé un état chinois à titre d’essai. C’était convaincant pour la classe supérieure chinoise ! Laissons-les entrer ! Plutôt des dirigeants étrangers conservateurs que des Chinois socio-révolutionnaires au pouvoir. Ainsi commença la dynastie Qing. En 1636.

La guérison de l'État comme guérison de l'organisme

Certes, les Mandchous restaient des conquérants et des souverains étrangers, toutefois ils ne pouvaient et ne voulaient rien d'autre que se laisser imprégner par l'art de vivre raffiné du peuple conquis. Mais le peuple conquis ne se laissa pas entièrement tromper. Le port de la natte, imposé par les Mandchous, le montra jour après jour : après les Mongols et l'interlude des Ming, certes chinois mais au pouvoir mongol autocrate, la Chine était à nouveau victime d'un peuple cavalier des steppes. À première vue, les structures étaient les mêmes depuis toujours. Elles brillèrent même comme jamais, et plus longtemps qu'un siècle. De l'empereur Kangxi (il régna de 1662 à 1723) à l'empereur Qianlong (il régna de 1736 à 1796), le pays fut florissant à tout point de vue. Semblait chinois. Et pourtant ne l'était pas. La tâche indélébile d'une domination étrangère par les Mandchous demeurait. Cela se renforça encore davantage lorsque le déclin s'amorça, après Qianlong.

Qu'est-ce qui pouvait s'être mal passé ? Beaucoup de Chinois se posèrent la question. Avons-nous la philosophie politique appropriée ? Les théories Song semblaient de plus en plus suspectes. Elles étaient certainement la raison de l'incapacité à gouverner son propre pays. Gu Yanwu (1613-1682) fit entendre son opinion, pour laquelle tous avaient de l'estime : la théorisation vide a enlevé à nos fonctionnaires la capacité à évaluer les réalités politiques et à préserver le pays du malheur. En particulier, l'influence du taoïsme et du bouddhisme. Telle fut l'erreur fatale. De nombreux érudits approuvèrent. Mais qu'en était-il avant l'époque Song ? Était-il possible de tout ramener à nouveau dans le présent ?

Toute personne à qui le bien du pays tient à cœur se sentait responsable. Où se trouvait la force culturelle de la Chine dans le passé ? Où se trouvait l'avenir ? Les structures étaient restées les mêmes depuis un millier et demi d'années. Mais l'esprit qui traversait ces structures, cet esprit n'était plus le bon. Désormais, la recherche commençait. Autant d'érudits, autant de solutions. Et la médecine ? Elle avançait. Lorsque les philosophes n'avaient pas encore le courage d'exprimer leurs pensées politiquement, ils les exprimaient sous forme d'allégories médicales. La guérison de l'État exprimée comme guérison de l'organisme. Annuler ce qui est apparu à l'époque Song ! La pharmacologie ! Tout cela n'est rien d'autre qu'une théorie dépourvue de sens. Soudain, on vit ce qu'on n'avait jamais vu auparavant : l'inaptitude des théories à expliquer la réalité de l'effet des médicaments. Alors : retour à la réalité. Les substances et les effets visibles. Pas besoin d'en savoir davantage. Les empiristes de l'Empire romain se seraient sentis bien dans cet environnement.

Prisonniers de la cage de la tradition

La recherche de la sortie de la misère s'avéra difficile. Elle était à nouveau là – la simultanéité avec l'Europe. Dans toute l'incompatibilité de la situation concrète. Autant d'observateurs, autant de conclusions. Chacun voyait autre chose. Tous tentèrent de trouver une issue convaincante pour sortir de la perplexité. Et tous restèrent prisonniers de la cage de la tradition. La cage : il s'agissait des barreaux du Yin Yang et des cinq phases. Il s'agissait des barreaux de la correspondance systématique de toutes les choses. Certains observateurs de la nature et médecins amenèrent même de nouveaux prisonniers dans la cage : les démons. Après la prise en compte de la pharmacologie à l'époque Song, une autre tentative d'intégrer un art de soigner non médical à l'art de soigner médical. Et comme dans le cas des médicaments, cette fois-ci dans le cas de l'intégration des démons : un modèle était déjà à disposition depuis l'Antiquité. Ce n'est qu'après un millier et demi d'années qu'il fut largement accepté. Les démons existent-ils ou non ? C'était la question essentielle. Pour certains, tout cela n'était que pure imagination. D'autres affirmaient qu'il s'agissait d'une réalité de notre environnement. Selon eux, il existait des démons rouges, verts, jaunes, noirs et blancs – reliés au cœur, au foie, à la rate, aux reins et aux poumons. Une ultime tentative d'élargir encore une fois la vraisemblance de la théorie.

Indépendamment de cela, il y eut une grande quantité de nouvelles connaissances. Sans interprétation. Extraites de la réalité. Au milieu du xvi^e siècle, Li Shizhen (1518-1593) rédigea son traité de pharmacologie chinoise : *Bencao gang mu*. Combien d'observations se trouvent dans cette œuvre immense, jamais traduite dans aucune langue occidentale ! Des connaissances en botanique, en hygiène et dans d'autres domaines que l'Europe ne développa que bien plus tard. Par exemple : la nécessité de désinfecter le linge de lit et les vêtements des malades. En Chine, il y a toujours eu des observateurs intelligents. Ils notaient leurs observations. Les traditions très anciennes étaient inappropriées à tout expliquer. L'observation restait donc sans interprétation. Par exemple, la vue devient mauvaise quand on lit ou on écrit en permanence à la lumière artificielle ou quand on sculpte longtemps de l'ivoire fine. Pourquoi ? C'est comme ça. La réalité.

Certains observateurs de la nature regardèrent à l'extérieur de l'Homme. Pourquoi les Hommes tombent-ils malades ? Il faut y réfléchir longuement. Le froid, la chaleur, l'humidité, une mauvaise nourriture, le surmenage, le vent – on connaissait tout cela depuis longtemps. Une épidémie traversa la province Nord-Est de la Chine entre 1641 et 1644. Wu Youxing était un observateur perspicace. Les patients souffraient de douleurs à la tête, au dos, aux hanches et aux yeux. Ils souffraient de surdité, de vomissements, de la malaria, de l'incapacité à uriner, de maux de ventre et de lourdeurs d'estomac. Il fit prendre aux malades du salpêtre, ainsi que d'autres médicaments, et il eut du succès. Quelqu'un avait manifestement trouvé ce qu'il fallait. Quelqu'un était tout près de la réalité. Le *Manuel pratique pharmaceutique* du Dr Hermann Hager en 1885 dit à propos

des effets du salpêtre : « *Il fait partie des remèdes anti-infectieux, rafraîchissants, diminuant la sensation de soif et diurétiques.* » Félicitation M. Wu Youxing !

Selon Wu Youxing, c'est un « agent particulièrement cruel », le *liqi*, qui était responsable de l'épidémie. Cent ans avant Wu Youxing, en Europe, Fracastoro supposa que les animalcules étaient à l'origine de maladies. Animalcules qu'il n'a jamais vus, tout comme Wu Youxing n'a jamais vu son « agent particulièrement cruel » – une émanation proche des « miasmes » qu'un certain Pettenkofer désigna à la fin du XIX^e siècle par le terme d'agents pathogènes du choléra, tandis que d'autres parlaient déjà de *Contagium*. Personne ne les vit, ni les miasmes, ni – avant Robert Koch – le *Contagium*.

Quelque chose se trouve dans notre environnement. C'était indubitable – en Chine comme en Europe. Aucun démon, aucun esprit. Des micro-organismes, les animacules de Fracastoro, ou tout simplement des particules qui rendent malades, le *liqi* de Wu Youxing. Elles pénètrent dans le corps et rendent l'Homme malade. Pas forcément tout de suite. Wu Youxing découvrit que l'agent pathogène dormait d'abord un moment chez certaines personnes. Aujourd'hui, on appelle cela le temps d'incubation. La maladie finit par se déclarer et doit être traitée. Lorsque, au XIX^e siècle, après une résistance longue et acharnée d'experts de renom, la théorie des agents pathogènes finit par être expliquée scientifiquement, elle n'était pas incroyablement nouvelle pour les Chinois. D'une certaine façon, on le savait depuis longtemps déjà : démons, *liqi*, bactéries – seuls les noms changent. L'idée est la même. La vraisemblance rencontra la réalité. Une fois de plus : félicitation M. Wu Youxing !

À la recherche de la réalité, certains observateurs regardèrent vers le bas. Y avait-il quelque chose à apprendre dans la population ? Les textes, les textes imprimés, voici la base de la pensée et de l'action médicale. Mais seule la pensée et l'action d'une infime minorité se basaient sur ces textes. Quatre-vingt-dix pour cent de la population de la Chine ou peut-être plus encore ne savaient rien de ces textes, suivaient des pensées tout à fait différentes lorsqu'ils réagissaient à la maladie. Pratiquement personne ne profitait de ces connaissances. Pratiquement personne ne voulait apprendre quoi que ce soit de ceux d'en bas. D'autant plus que ce n'était certainement pas en bas que l'on trouvait la médecine. Un art de soigner oui, mais très peu orthodoxe. Au mieux, de l'expérience. Dans le pire des cas, répugnante.

Par exemple : lorsque l'on pique une aiguille dans le corps et qu'elle casse. Que faire ? C'est dans le savoir paysan que l'on trouve la réponse. Selon ce savoir, il faut prendre un rat, lui enlever la peau et la calotte crânienne, en extraire le cerveau vivant qui bat encore et l'étaler à l'endroit où l'aiguille a disparu dans la peau. Elle réapparaîtra d'elle-même. Tous les érudits ne reculaient pas devant une rencontre avec ce savoir. Zhao Xuemin (environ 1730-1805) en faisait partie. Il publia les connaissances d'un médecin itinérant. Pas tout. Certaines choses lui semblaient tout simplement obscènes. Mais il proposa le reste à ses lecteurs. Un aperçu rare d'un autre monde de la guérison.

Xu Dachun, Giovanni Morgagni et les abcès intra-abdominaux

Quelques observateurs jetèrent un regard intéressé à l'intérieur de l'Homme. Sans ouvrir le corps. Ils laissèrent leurs pensées passer dans l'organisme. Quelle est l'importance des reins ? À quel point le cœur est-il important ? Ce fut dans les vieux textes qu'ils trouvèrent la solution. Il y avait quelques informations sur les organes. Il suffisait de bien les interpréter. L'estomac, la rate et les reins sont peut-être les organes centraux ? À propos, y a-t-il vraiment un feu dans le corps ? La température descend ou remonte ! Ce fut dans les vieux textes que l'on chercha la solution, et on la trouva. Voilà le problème de cette recherche. Lorsque Benjamin Hobson (1816-1873), médecin anglais qui fut missionnaire en Chine deux décennies durant, publia entre 1850 et 1858 pour la première fois en langue chinoise une œuvre traitant de la médecine et de la science occidentales, il nota dans sa préface : en Chine, on cherche le savoir parfait dans les textes du passé, en Europe dans l'étude de la réalité, dans l'avenir.

Les représentations chinoises de l'intérieur du corps que l'on présenta à Benjamin Hobson n'étaient pas si mauvaises. Elles renvoyaient à des modèles du ^{xii}^e au ^{xv}^e siècle. Que pouvait-il bien y avoir de changé dans le corps ? On pouvait tout voir sur les images : tout en haut les poumons, au-dessous le cœur, puis la rate. Sur le côté, la vessie, la vésicule biliaire. Puis le foie. Plus en profondeur, l'intestin grêle, le gros intestin, les reins, etc. Ces images étaient partout : vue de face. Rien ne manquait. Tous les organes qui étaient décrits dans les textes de l'Antiquité apparaissaient sur ces images. La situation était différente en Europe. Là bas, l'Antiquité s'était encore glissée dans la scolastique, mais en fin de compte, elle resta étrangère. L'humanisme se tourna rapidement vers les humanités. L'étude des « sujets humains » n'était fermée à rien. Dans ce contexte, Vésale, guidé par la soif de nouveauté, éveilla la curiosité.

Tard, bien trop tard en Chine, l'un ou l'autre observateur emprunta également à l'avenir. Un médecin et auteur connu, Xu Dachun (né en 1683), mourut en 1771. En cette même année 1771, le célèbre médecin et auteur Giovanni Morgagni (né en 1682) mourut en Italie. Tous deux auraient dû se rencontrer ! Cette rencontre aurait donné lieu à une discussion animée. Médecine chinoise et occidentale en opposition ? Une invention de la fin du ^{xx}^e siècle. Xu Dachun et Giovanni Morgagni auraient été étonnés. Tant de points en commun ! Xu Dachun aurait même ri. Il était un homme plein d'humour, d'esprit et cultivé. Lorsqu'il écrivit son essai sur « les abcès intra-abdominaux », il était parfaitement préparé à une rencontre avec Giovanni Morgagni, grand novateur de la pathologie morphologique de son temps.

Les abcès intra-abdominaux n'ont rien en commun avec la « médecine chinoise traditionnelle ». Il s'agissait de savoir. Il s'agissait de la réalité. Xu Dachun ne cessa de rencon-

trer cette réalité. À la fin du ^{xx}^e siècle, nombreux sont ceux dans les pays occidentaux à parler de la « médecine chinoise traditionnelle ». Un certain Xu Dachun est oublié. Certains s'enthousiasment sur la « façon de penser non causale » de la médecine chinoise. Xu Dachun leur avait écrit une bonne fois pour toutes. En résumé : « *Là où apparaît une maladie, il doit y avoir une raison* ⁵¹ » Point. Il est difficile de prendre congé ici de cet homme spirituel. C'est pourquoi voici une dernière citation : « *Lorsque l'on se voit face à une maladie, c'est comme si on faisait face à un pays hostile. Il nous faut apprendre à connaître ce pays étranger et il nous faut aussi connaître notre propre pays. Puis on pourra attaquer l'ennemi un peu partout sans avoir à se plaindre ensuite de propres pertes.* ⁵² » Un peu militaire cette comparaison, mais c'était usuel. L'important est la chose suivante : avec cette comparaison, Xu Dachun exigeait une connaissance précise du territoire sur lequel ont lieu les guerres. Et ce territoire, c'est le corps humain. Morgagni aurait été enthousiaste. Il est dommage que nous puissions seulement maintenant et sur papier les réunir tous les deux.

Wang Qingren (1768-1831), médecin, adopta les impulsions de Xu Dachun, consciemment ou inconsciemment – et s'il avait eu à ses côtés un Jan Steven van Calcar chinois pour l'aider, on se serait souvenu de lui comme d'un Vésale chinois. Il vit ce que beaucoup virent certainement. Mais il fut le seul à profiter de ce qu'il vit. Son chemin le mena jour après jour sur un champ de cadavres. Des cadavres d'enfants gisaient, plus ou moins déchiquetés par des chiens errants et par la décomposition naturelle. Wang fut tout d'abord dégoûté. Il recouvrit le nez, la bouche et les yeux. Mais on s'habitue. Un jour, il regarda de plus près. Il vit quelque chose d'étonnant. C'était complètement différent des images issues des textes anciens. Il ne fut pas le seul à traverser le champ de cadavres, sûrement pas. Mais il fut le seul dont la curiosité fut éveillée. Il se mit à regarder de plus près encore. Il fit des analyses intensives et un jour il sut : les textes et les images antiques du ^{xiv}^e siècle sont très loin de la réalité. Il faut que les choses changent. Les choses changèrent. Mais pour cela, il fallait d'autres impulsions que celles d'un Vésale chinois – si pressantes les descriptions dans son livre rédigé peu de temps avant la fin de sa vie fussent-elles. Il n'était pas le premier à attirer les regards sur la réalité de l'intérieur du corps. Des livres anatomiques occidentaux étaient déjà arrivés auparavant en Chine, avaient remis en question les anciennes images du ^{xi}^e siècle et n'avaient suscité que peu d'intérêt. Voir le grand tout, cela resta la solution jusqu'à la fin. Ne pas découper et ne cesser de découper. Comment pouvait-on déceler de cette façon la nature des choses ? Il fallait d'abord que le grand tout, l'ensemble de la structure de l'époque impériale et avec lui le réseau relationnel confucianiste, s'effondre. Ce n'est qu'après que le regard sur les détails et l'individu fut libre et sensé.

51. Xu Dachun (1998) *Yixue yuanliulun*. Paul U. Unschuld, Üb. und Hg. *Forgotten Traditions of Ancient Chinese Medicine. A Chinese View from the Eighteenth Century*. Brookline, MA, Paradigm Publications, p. 60.

52. *Ibid.*, p. 183.

Acupuncteurs, coiffeurs, masseurs

Eh oui, il y avait encore l'acupuncture ! Nous l'aurions presque oubliée. En Chine aussi, elle tomba dans l'oubli durant ces siècles. Ce processus se dessina dès 1500. Wang Ji, médecin et auteur renommé, s'étonnait : « *Personne ne sait plus pratiquer l'acupuncture !* » Il n'y a pas de statistiques. Nous ne savons pas à quel point ses dires sont fondés. Le fait est que c'est en 1601 que parut le *Compendium d'acupuncture et moxibustion*, le *Zhenjiu dacheng* de Yang Jizhou (1522-1620). Une œuvre complète et détaillée, impressionnante. Trois ans seulement après l'encyclopédie de pharmacologie de Li Shizhens. Les sommets littéraires de l'acupuncture et de la pharmacologie étaient très proches l'un de l'autre. Et pourtant si éloignés l'un de l'autre. La pharmacologie n'avait cessé de se développer depuis l'Antiquité. Après Li Shizhens, aucun auteur ne publia d'œuvre aussi riche et variée ou même plus riche et plus variée. L'encyclopédie de Li Shizhens fut réimprimée. À plusieurs reprises. Dans 56 éditions minimum jusqu'en 1911, et au-delà jusqu'à présent. Aux XVII^e, XVIII^e, XIX^e siècles, de nouvelles parutions vinrent sur le marché sous forme de petites pharmacopées pratiques pour le praticien.

C'était différent dans l'acupuncture. En dépit de la publication du *Compendium d'acupuncture et moxibustion* en 1601 et en dépit du fait que cette œuvre connut jusqu'en 1911 au moins 53 éditions, un médecin et auteur célèbre constata, une ou deux décennies plus tard, la chose suivante : aujourd'hui, il n'y a plus d'experts en acupuncture ! Pour son époque non plus, il n'y a pas de statistiques. Zhang Jiebin était-il un adversaire de l'acupuncture qui ne voyait pas les faits ? Ou bien décrivait-il des faits ? Difficile à dire. La situation est plus claire un bon siècle plus tard. C'est à nouveau un médecin et auteur renommé qui s'exprima au sujet de l'acupuncture : Xu Dachun (1693-1771). Nous le connaissons déjà, il n'est pas suspect. Il le disait sans détour : grâce à l'acupuncture, on peut réaliser des guérisons miraculeuses ! Ses propos sont l'expression de son mécontentement quant à la réalité. Il n'avait aucune raison d'exagérer. On lit chez lui : l'acupuncture est tombée dans le mépris et n'est plus pratiquée souvent. Dans l'Antiquité, ce procédé était tenu en haute estime. Aujourd'hui, plus personne n'en parle. C'était en 1754.

Ceci est plus que surprenant. N'associons-nous pas aujourd'hui acupuncture à médecine chinoise et Chine ? Oui, c'est ce que nous faisons – pourtant, historiquement ce n'est pas tout à fait juste. L'acupuncture fut, pendant l'Antiquité et durant 1 000 ans jusqu'au XII^e, XIII^e siècle, le seul procédé de guérison de la médecine chinoise. La pharmacologie resta un art de soigner non médical et dépourvu de toute théorie. À l'époque Song-Jin-Yuan, à partir du XII^e, XIII^e siècle, la pharmacie fut intégrée à l'art de soigner médical – où elle concourrait désormais avec l'acupuncture. Lorsque les théories Song se figèrent en une simple formalité sous les Ming et les Qing, cela ne nuit aucunement à la pharmacologie. Elle s'en sortait parfaitement sans interprétation pharmacologique. Celui qui voulait pouvait penser et agir de façon pharmacologique. Il y avait pour ce

faire beaucoup de directives. Bien entendu, dans l'encyclopédie de Li Shizhens de 1598 aussi. Mais nul besoin de ces théories. Toute vraisemblance des théories qu'elle soit, toute nécessité corporative politique qu'elle soit, celui qui voulait pouvait se fier aux effets des différentes drogues et recettes – sans que le « radotage théorique vide de l'époque Song » ne méprise trop le Xu Dachun.

Et l'acupuncture ! Elle était définitivement liée à ces théories. À la vie, à la mort. Mieux : à la vie dans l'Antiquité, à la mort désormais. La fascination déclinante de la théorie de la correspondance systématique de toutes les choses pourrait de notre point de vue être en lien étroit avec la fascination déclinante de la théorie confucianiste. Xu Dachun nomma deux autres causes de l'attraction défaillante de l'acupuncture : premièrement, l'acupuncture est un procédé plus difficile à apprendre que la pharmacologie. La position des points de piqure n'est pas facile à retenir. Les techniques sont également compliquées : remplir, évacuer, etc. Puis il existe différentes sortes d'aiguilles. Tout est oublié. Deuxièmement, les gens ne souhaitent plus se faire piquer. L'acupuncture, c'est aussi la saignée. Les gens ne peuvent plus voir de sang. Prendre des médicaments pose beaucoup moins de problèmes.

Celui qui prend soin de lire les exposés de Xu Dachun verra qu'il ne se contentait pas de dévêtir la pharmacologie de sa « philosophie vide ». L'acupuncture elle aussi se transformait chez lui en technique mécanique. Les contenus des théories Yin Yang et des cinq phases lui semblaient suspects. Ils les évitaient – autant que possible. C'était pour lui la seule bonne manière de procéder. Un refus conséquent des théories en pharmacologie datant de l'époque Song, suivi par une déthéorisation de l'acupuncture. Les médicaments pouvaient faire avec. Nous l'avons vu. Mais l'acupuncture ? À quel point ses effets étaient-ils, sont-ils stables sans la direction de la théorie ? Difficile à dire – aujourd'hui encore.

Depuis les années 1970 ont lieu des tentatives un peu partout de remplacer les anciennes théories chinoises de la correspondance systématique par des interprétations modernes scientifiques. Une entreprise difficile. Jusqu'à présent, sans résultat notable. Mais à l'époque de Xu Dachun ? La vieille théorie s'estompait et aucune nouvelle théorie n'était en vue ! L'acupuncture peut-elle survivre sans la vraisemblance de ses vieilles théories ? Ses effets sont-ils suffisamment réels pour convaincre en dehors de la vraisemblance que la théorie sociale confucianiste leur avait donnée ? Pour la dynastie Qing, la réponse à ces questions était claire : non ! L'acupuncture ne survécut pas. Un peu de savoir-faire ici ou là. La médecine populaire absorba beaucoup de choses. Ce qui a été inventé et introduit dans le passé, tout cela est maintenu dans le savoir populaire, dans l'usage populaire. C'est bien ainsi. Mais chez les intellectuels ? Mort. Ou comme l'exprimait Xu Dachun : oublié !

Aux ^{xvii}e et ^{xviii}e siècles, une autre évolution débuta, qui s'avéra négative pour l'acupuncture : l'entrée des coiffeurs dans l'art de soigner. Cela est loin de nous être étranger. En Europe, les barbiers ont, des siècles durant, affirmé à plusieurs endroits en Allemagne jusqu'au milieu du ^{xix}e siècle une place stable dans le spectre des guérisseurs. En Chine, les tondeuses devinrent indispensables à l'époque Qing, lorsque la mode masculine exigea de tondre le front jusqu'au milieu de la tête. Les coiffeurs

commencèrent à proposer également des massages à leur clientèle. Le fameux massage Tui Na fut rapidement très apprécié.

Il n'y eut que peu de livres rédigés au sujet de ce procédé. Mais il existe d'innombrables manuscrits. Ils transmirent le savoir sous le niveau conventionnel de l'érudition. Où se trouvait l'avantage ? Le massage Tui Na était bon marché, sûr et sans effets secondaires. Il était à même d'atteindre des effets semblables à ceux de la pharmacologie : un masseur Tui Na habile pouvait par son seul geste déclencher chez ses patients la sudation ou le vomissement, ou bien des effets laxatifs. Cela économisait des coûts de médicaments élevés.

Les masseurs touchaient avec leurs doigts les mêmes points que ceux où les acupuncteurs piquaient leurs aiguilles, et traitaient en particulier aussi les enfants sans risque – une clientèle qui demeurait inaccessible aux acupuncteurs. Les consultations chez les acupuncteurs étaient chères, les aiguilles épaisses et douloureuses, et leur piqure non sans danger. L'Empereur lui-même se fit soigné par le massage Tui Na. Ses masseurs étaient particulièrement habiles. Lors du massage, ils avaient deux doigts de libres à chaque main. Ils produisaient des claquements qui ressemblaient à des gazouillis d'oiseaux. Ces messieurs dames de haut rang tombaient dans un doux sommeil. Lorsque cela se sut, les portes étaient partout grandes ouvertes à la propagation de cette nouvelle théorie – une bonne partie de la clientèle fut enlevée à l'acupuncture. À quel point les effets de l'acupuncture étaient-ils convaincants et indispensables afin de faire reculer le massage à l'arrière-plan ? En 1822, les autorités compétentes interdirent le recours à l'acupuncture, qu'elles considéraient comme peu sûre. Il n'y avait pratiquement plus aucun expert digne de confiance.

Aucune révolution scientifique en médecine

Les siècles qui suivirent le déclin de la dynastie Song jusqu'à la fin de l'Empire furent une période de recherche. Une chose est sûre : les vieux modèles d'explication possédaient une certaine autodynamique. La logique interne mena à des évolutions internes. Mais du fondamentalement nouveau ? Il y avait bien des virages. Mais aucun auteur ne fut en mesure de fournir un projet qui eût donné un réel élan nouveau à la médecine. C'est à l'époque Song qu'il y eut un réel élan nouveau. Après que la nouveauté eut été dite et acceptée, le savoir-faire suivit son auto-dynamique.

Il y a des décennies, l'américain Thomas Kuhn (1922-1996) attira une grande attention avec sa thèse des « révolutions scientifiques ». Il appela les modèles explicatifs de la science des « paradigmes ». Selon lui, un « paradigme » arrive au pouvoir par le biais d'une révolution. Lorsqu'il est au pouvoir, toutes les explications du domaine scientifique concerné sont issues de ce paradigme. On appelle cela la phase de la « science normale ». Un jour, il s'avère que ce paradigme ne peut répondre à toutes les questions. De plus en plus de contradictions s'accumulent. Un jour, ces contradictions sont si flagrantes qu'une révolution amène un nouveau paradigme au pouvoir et la phase de la « science normale » recommence depuis le début sous le nouveau modèle explicatif.

Une révolution telle que la décrit Thomas Kuhn n'a eu lieu à aucun moment de l'histoire de la médecine. Dans l'art de soigner en général et en médecine en particulier, le nouvel élan n'est jamais venu de l'intérieur. Le nouvel élan n'a jamais non plus été impulsé par des contradictions entre la vraisemblance du modèle explicatif et la réalité de l'organisme humain. La logique de la vraisemblance ne se mesure pas en premier lieu à la réalité de l'organisme corporel. C'est la raison pour laquelle les contradictions ne pouvaient s'accumuler afin d'entraîner un changement d'opinion. Tout du moins pas sur le plan fondamental. Le nouvel élan a lieu uniquement si quelque chose d'extramédical se passe.

Il y a toujours eu des mouvements. Les mouvements à l'époque des Mongols, à l'époque Ming et à l'époque Qing étaient tout à fait palpables pour les contemporains et peut-être même traumatisants. Mais ils n'étaient pas fondamentaux. Ils n'étaient pas en mesure de remettre complètement en question les structures de l'Empire. Le néo-confucianisme de l'époque Song fut élevé au rang de théorie nationale officielle par la dynastie Qing – si creuse et dépourvue de réflexion cette théorie fusse-t-elle pour la plupart des érudits. C'est au sein de ces structures réelles ou idéales que les penseurs cherchèrent une orientation, regardèrent ici, regardèrent là-bas. Ils restaient prisonniers. Dans des domaines culturels comme la médecine, il ne peut y avoir aucun nouveau chemin à part, il ne peut y avoir aucune issue à part. Une issue – idéale ou réelle – doit tout d'abord se montrer à partir des structures supérieures. C'est la fin de l'Empire qui apporta cette issue.

La découverte de nouveaux mondes

Nous nous étions détournés de l'Europe au moment où Vésale, avec l'aide de son dessinateur Jan Steven van Calcar, élève de Titien, montra à ses contemporains du xvi^e siècle la réalité de l'anatomie humaine de façon saisissante. Il nous faut également mentionner Léonard de Vinci (1452-1519). Un demi-siècle avant les dessins de van Calcar, il offrit des aperçus inédits de la réalité de l'intérieur du corps. Difficile de s'imaginer transition plus radicale entre la traditionnelle représentation en deux dimensions et la nouvelle plasticité ! De Vinci était peintre, architecte, technicien et observateur de la nature. Mais il n'était pas médecin. Il ne publia pas ses études anatomiques. De 1570 jusque vers la fin du xviii^e siècle, ils avaient complètement disparu. Van Calcar en avait-il connaissance ? Possible. Il se peut que Vésale ait appris de De Vinci. Avec les images de Jan Steven van Calcar, il ouvrit dans tous les cas le rideau bien plus grand qu'aucun médecin auparavant : la scène fut bien dégagée ! Et le public ne se fit pas prier longtemps.

Il y avait tant de choses à voir. Il y avait tant de choses à comparer : quelle est la norme ? Qu'est-ce qui est sain ? Qu'est-ce qui est malade ? Peut-on le mesurer ? En Italie, une nouvelle économie monétaire était apparue. Désormais, la richesse, le bien-être, le pouvoir ne dépendaient plus de privilèges féodaux ou religieux. Le citoyen en tant que commerçant pouvait entasser les formes dénombrables et mesurables de richesse, de bien-être, de pouvoir – et il le fit aussi ! Santé et maladie – cela est en rapport avec le bien-être. Est-ce pour cette raison que la pesée, la comparaison, la mesure et le chiffrage entrèrent si tôt en médecine en Europe ? C'est possible, mais ce ne fut pas forcément le cas. En Chine aussi, la richesse, le bien-être et le pouvoir entretenaient un rapport étroit avec la monnaie comptable et mesurable. Toutefois, ceci n'eut aucune répercussion sur la vision du corps.

Le plus important, c'était bien l'attrait de la découverte de nouveaux mondes. Christophe Colomb n'était-il pas, avant que Vésale ne soulève le rideau, monté sur une scène nouvelle ? Il s'agissait du premier nouveau monde. Il fut rapidement suivi par d'autres. Il y avait tant de choses à voir. Les Amériques, l'Afrique, l'Asie. Tout le monde n'avait pas envie de monter sur un de ces petits bateaux instables. Tout le monde ne pouvait pas explorer le vaste monde. Beaucoup le firent. Oui. Mais il y avait des alternatives. On était peut-être explorateur. Mais les dangers en pleine mer ? Ou bien même parmi les sauvages, les autochtones ? Le scorbut ? Pourquoi pas plutôt être à la table de dissection. Il y avait tellement à découvrir. C'était sanglant. Aventureux aussi. Finalement, il n'était pas aussi facile d'accéder à un cadavre. Vésale devait avoir ses yeux et ses oreilles partout. Une maîtresse n'était-elle pas morte il y a peu, maintenue secrètement par le père dans son appartement privé ? Il fallait y courir aussitôt, voler la dame en l'absence du moine, dépouiller le cadavre afin qu'il fût méconnaissable et se mettre au travail rapidement. C'était captivant et procurait sûrement autant de frissons que de se retrouver face à un sauvage.

Et on pouvait devenir célèbre avec les explorations à l'intérieur du corps ! Christophe Colomb devint célèbre parce qu'il découvrit l'Amérique. Il n'est pas nécessaire de faire à nouveau référence à Vésale. Son contemporain, Gabriel Fallope (mort en 1592), devint célèbre parce qu'il découvrit les trompes de Fallope. Giambattista Canano (mort en 1579) et Girolamo Fabrizi d'Acquapendente (mort en 1619) devinrent célèbres parce qu'ils découvrirent et décrivirent les valvules veineuses. Morgagni (1682-1771) devint célèbre parce qu'il démontra plus nettement que d'autres que les organes sont le lieu des maladies. Marie François Xavier Bichat (1771-1802) devint célèbre parce qu'il étudia les tissus et les désigna comme siège des maladies. Karel Rokitsansky (1804-1878) devint lui aussi célèbre ! Non pas qu'il eût découvert d'autres détails anatomiques importants. Ce n'était absolument pas son but. Il n'était pas en premier lieu anatomiste, mais pathologiste. Ce fut le nombre de voyages dans le nouveau monde qui contribua à sa gloire éternelle : il utilisa le couteau des milliers de fois. Il se rendit des milliers de fois à l'intérieur du corps, qui lui était familier. Lors de ces voyages, il vit beaucoup de choses. Interpréta, expliqua. S'emmêla à la fin de sa carrière dans des spéculations qui n'effacèrent toutefois pas la gloire de ses débuts.

Les explorations des anatomistes et des pathologistes permirent de dévoiler beaucoup de réalités. Pour la médecine, cette réalité est encore sans importance. Qu'est-ce que cela prouve, lorsque le médecin connaît les valvules veineuses ou bien voit les trompes de Fallope ? Très peu de choses. Ce que la médecine veut savoir, c'est ce qui est normal, ce qui est malade, pourquoi le normal se transforme en maladie et comment on peut repasser de la maladie à la normalité. C'est ici que commence l'interprétation. C'est ici le début d'un terrain incertain. Un terrain fondé sur la vraisemblance et la réalité. Quatre, cinq siècles durant, les observateurs se déplacèrent sur le terrain de l'interprétation. La réalité fut arrachée bout par bout au sol. Elle fut éclairée bout par bout par la vraisemblance.

Paracelse : un esprit confus et une vision d'ensemble

Nombreux étaient ceux qui sentaient, qui étaient conscients du fait que les antiquités de Galien ne faisaient pas partie de cette nouvelle époque. Ils s'efforçaient, ils faisaient tout pour ériger un nouveau savoir. Mais où trouver le plan ? Où prendre les pierres ? Il y avait tant de modèles déroutants qui offraient une vraisemblance. Comment réunir tout cela ? En Chine, comme nous l'avons vu précédemment, au même moment, on était prisonnier des barreaux de cage toujours aussi solides, établis par la vision du monde des relations. Les observateurs de la nature chinois erraient d'un bout à l'autre de cette cage, sans trouver aucune issue. En Europe, les observateurs de la nature erraient eux aussi mais sur un terrain bien plus vaste. Ils s'efforçaient de trouver de la sécurité dans une nouvelle cage.

Nombreux furent les maîtres d'œuvre qui érigèrent des modèles en espérant que les gens y entreraient vite. Mais, à chaque fois, ils furent déçus. Les barreaux étaient trop faibles ; les trous dans les barreaux trop évidents. Il n'y eut jamais beaucoup de prisonniers. Lorsque les gens y entraient, c'était toujours pour peu de temps. Toutefois, plus tard, certains maîtres d'œuvre apprirent de leurs prédécesseurs et s'efforcèrent de concevoir une cage plus stable et plus agréable à occuper. Nous avons déjà nommé Hildegarde de Bingen (1098-1179). Elle fut l'un des premiers maîtres d'œuvres européens. Sa cage existe aujourd'hui encore. Un millier d'années après que l'abbesse eut érigé ses barreaux, certaines personnes s'y sentirent bien au début du ^{xxi}^e siècle également. De leur plein gré. Bien qu'il y eût d'autres cages, plus spacieuses. Paracelse (1493-1541), contemporain de Vésale, est le maître d'œuvre auquel nous nous intéresserons de plus près.

De son vivant déjà, Paracelse était extrêmement controversé, le maître d'œuvre d'une cage idéologique que personne ne souhaite tolérer longtemps au même endroit. Et pourtant, influent. Mystérieux, au centre de violents débats jusque dans le présent. Pour nous, une des très nombreuses phrases qu'il écrivit se trouve au premier plan : « *Rien ne se trouve dans le corps qui te soit montré en détail.* » En substance : pour Paracelse, la vraisemblance à l'extérieur du corps humain était suffisante pour interpréter les processus qui avaient lieu à l'intérieur du corps. L'antithèse de Vésale. Malheureusement, la plupart des éléments de la biographie de Paracelse sont sans garantie. Mais il est possible qu'adolescent, il fût en contact avec le travail du métal à Villach, avec les fonderies près des mines. À ce moment, il ne savait encore rien d'Hippocrate et de Galien. Plus tard, il remit à leur place les grands antiques, se fiant uniquement à sa propre expérience. La vue du travail du métal lors de l'extraction de minerai en Carinthie en faisait-elle partie ? Il serait tout à fait concevable qu'il ait reçu là-bas des impulsions, qu'il ait vu le modèle de son image de l'organisme : un conduit bouillonnant, chuintant, dégageant à l'occasion de fortes odeurs et réunissant soufre, sel et mercure.

Il ne s'agit pas de chimie moderne. Surtout pas. Il ne s'agit pas non plus de véritable alchimie. Mais il s'agit de l'application de légalités observées dans la nature à des légalités supposées dans l'organisme. Contrairement à Vésale, Paracelse ne regarda pas dans le corps – pourtant il vit ce qu'il s'y passait. Non pas qu'il eût déjà trouvé les mots qui nous convainquent aujourd'hui. En aucun cas. Mais ce n'est pas de cela dont il est question. L'important, c'est qu'il mit au même niveau les processus à l'intérieur du corps et ceux qu'il avait vus dans le travail du métal lors de l'extraction de minerai en Carinthie. Et si ce n'était pas là, alors autre part.

Il a vu quelque part la chose suivante : il existe des substances combustibles dans la nature, à l'extérieur de l'être humain. Tout ceci repose sur un principe. Il l'appela le soufre, le principe sulfureux, de l'huile combustible. Dans la nature, après la combustion, il reste la cendre. C'est le principe du sel, matière cristalline, résidu. Il surmonte même le pouvoir du feu. Il existe un troisième principe dans la nature : le principe d'un liquide volatil, le mercure. Il désigne par ces termes tout ce qui s'évapore, ce qui est fluide, ce qui se sublime. Paracelse ne connaissait pas d'éléments chimiques. Ils reconnaissaient des principes actifs. C'était le début. Plus tard, des éléments prirent la place de ces principes actifs. Ce fut le tournant. Mais Paracelse en était tout près.

Pour lui, c'était le feu le plus important. La force la plus importante que Paracelse reconnaissait pour décomposer les choses, les dissoudre. En particulier : la fibre du principe actif. À nouveau l'extraction de minerai en Carinthie ? Dans de nombreuses substances naturelles se trouve un arcane : un principe actif caché. Il s'agit de l'extraire, de le détacher de la fibre, du poison. Le principe actif peut être un gaz volatil, transparent – et pourtant aussi puissant qu'une constellation. Les principes actifs cachés se trouvent dans les plantes. Celui qui les extrait peut vaincre les *germes* de chaque maladie. Ne surtout pas croire aux inepties de la théorie des quatre humeurs. Absurde. Paracelse est un homme au verbe précis. Il essaya beaucoup de substances comme porteuses de principes actifs cachés : le sulfate de cuivre, le trichlorure d'antimoine, des composés arsenicaux et des composés du bismuth. Et d'autres. Des barreaux de sa cage auxquels beaucoup voulurent s'accrocher plus tard.

Mais Paracelse utilisa différents éléments de construction. L'esprit confus, comme l'appela Lichtenhaeler⁵³, avait une vaste vision : les maladies peuvent être dues à cinq causes : l'influence des étoiles, l'influences des poisons, l'influence du tempérament naturel, l'influence de l'esprit, l'influence de Dieu. Cela ne semble pas aussi lointain. Nombreux sont ceux qui pourraient donner leur accord à cette vision paranormale. Aujourd'hui encore. Paracelse était médecin, mais il ne créa pas de médecine. Son art de soigner comprenait les sciences naturelles et la composante numineuse. Les barreaux de sa cage ne s'avèrent pas aussi forts les uns que les autres. Théologie, magie, philosophie, alchimie. Une architecture grandiose, superbe, tortueuse.

Toutefois, dès le départ, Paracelse était voué à l'échec en tant que maître d'œuvre. Il associa la réalité des fonderies de Carinthie et la foi en Dieu. Ce qui est tout à fait sensé. Mais au xvr^e siècle, on ne pouvait déjà plus construire de cage ainsi. Les habitants

53. Lichtenhaeler (1974) Bd. II, p. 425.

potentiels étaient critiques quant aux plans. Telle chose ne plaisait pas à l'un, telle autre ne plaisait pas à l'autre. De plus, le maître d'œuvre P. était loin d'être un maître du marketing. Il avait une éloquence puissante, ça oui. Mais il était aussi un zélateur qui commit une grande erreur. Il revêtit les choses nouvelles qu'il croyait voir d'une nouvelle terminologie qu'il était le seul à comprendre. Mais le secret de l'art de la persuasion de la nouveauté résidait dans le fait de transmettre la nouveauté dans des mots familiers. L'effet dissuasif est alors amoindri.

Des barreaux plus ou moins résistants

N'avions-nous pas dit que les maîtres d'œuvre apprenaient les uns des autres ? Jean-Baptiste Van Helmont (1579-1644), flamand d'origine noble, apprit de Paracelse, rejeté, critiqué, misérable et mort dans la pauvreté. C'est de lui que vient le mot « gaz » ; son professeur P. désignait le volatil par le terme de « chaos ». Il n'y a pas que le mot « gaz » qui vient de Van Helmont. Il fut aussi le premier à définir clairement le terme de gaz. Un morceau de réalité : « *Les corps ont cet esprit en eux et se transforment de temps à autre tout à fait en cet esprit. Il ne se trouve pas vraiment dans le corps. [...] Il a pris l'apparence d'un corps.*⁵⁴ » Van Helmont fit des essais, il voulait en savoir plus sur cet esprit qu'il appelait gaz. Il découvrit le dioxyde de carbone, le dioxyde de soufre et aussi le chlore. Des mots qui sonnent bien. Mais il faut regarder le contexte. Ce dernier donne aujourd'hui une impression moins bonne. Il pensait voir cinq sortes de gaz : le gaz venteux, le gaz gras, le gaz sec, le gaz de suie et le gaz sylvestre. De purs produits de son imagination. Une faible vraisemblance qui convaincait peu.

Dans l'organisme, la maladie est conçue comme une image, *idea morbosa*. Un agent nocif doit s'y ajouter pour transformer cette image en la réalité qu'est la maladie. Dans le corps apparaît un *parasite* qui affaiblit le principe de vie, l'archée. Le principe de vie, lui-même gaz, n'est ensuite plus longtemps en mesure de maintenir le corps en bonne santé. Tout ceci est également inventé – mais la durée de vie de cet édifice n'est pas longue ! En dépit de toutes ces choses inventées, Van Helmont était observateur. Il participa à la construction de la nouvelle cage de l'interprétation européenne. Mais cette cage ne se tenait pas encore debout. Lui-même y ajouta quelques barreaux auxquels les gens voulaient s'accrocher. L'un ou l'autre s'avéra résistant. La plupart rompirent rapidement. Tout de même. Pour la thérapie, il prit le même chemin que Paracelse, et de façon conséquente. On lui conteste encore la découverte de la « chimie médicale ». Van Helmont était convaincu de la nécessité des médicaments chimiques. On lui attribue la création de la « thérapie chimique ». Il était à la fois un magicien convaincu. Traiter l'arme avec une pommade fait guérir la blessure qui a été infligée avec cette arme. C'était de la culture générale⁵⁵.

Van Helmont et les nombreux autres maîtres d'œuvres de son époque étaient sûrement convaincus d'avoir une vision du monde ordonnée. Chaque élément y avait sa place : le divin, le spirituel, la magie, la chimie, les maladies observées précisément, la connaissance croissante de la morphologie. Il s'agissait certainement d'une vision du monde ordonnée. Mais ce plan n'était pas approprié à la nouvelle cage de la nouvelle médecine. Les différents éléments de construction n'allaient pas bien ensemble. La magie

54. Heinz Schott (1996) Paracelsismus und chemische Medizin. Johann Baptist van Helmont zwischen Naturmystic und Naturwissenschaft. In Schott, Hg., p. 201.

55. *Ibid.*, p. 206.

et la prière : qu'auraient-elles bien pu provoquer ? Est-ce là que se trouvait l'origine de la science qui ferait s'élever dans les airs des avions et des ponts de plusieurs kilomètres au-dessus de détroits ? C'est possible. Ce que Van Helmont et ses contemporains ne savaient pas encore, et ne pouvaient absolument pas savoir, c'est qu'une cage est résistante uniquement si ses barreaux sont tous aussi résistants les uns que les autres. Voilà la tâche qui se présentait à eux. Ils n'en savaient rien. Et pourtant, tout indiquait : renoncer aux éléments de construction dont la résistance était douteuse n'était plus fiable. Ériger le nouveau bâtiment avec les seuls éléments de construction qui se montraient résistants et fiables. Des avions dans les airs, des ponts au-dessus de détroits : c'était l'échelle !

Le chemin était long pour parvenir jusqu'ici. Qui vit le guide ? Luther ou le pape catholique ? La monarchie constitutionnelle, l'État centralisé absolutiste ou de petites principautés ? Tout cela coexistait. À cela s'ajoutaient les nouvelles issues des nouveaux mondes découverts il y a peu ! Des Indiens, des Nègres, des Asiatiques entraient sur scène ! Depuis longtemps déjà, on ne pouvait oublier ni les musulmans ni les juifs. De nouvelles maladies, des épidémies, la peste et la syphilis. Une époque passionnante. Un tournant radical. Mais dans quelle direction ? Dans un premier temps, il n'y avait qu'une seule chose à faire : continuer de construire. Toujours davantage !

Les antiquités les plus belles et les images les plus modernes dans un espace

Nous sommes en avance. Revenons en arrière. À un homme qui resta dans les mémoires en tant que maître d'œuvre : Jean Fernel (1497-1558), contemporain de Vésale et de Paracelse. Il créa la plus belle cage. Il offrit l'architecture la plus attrayante. Il utilisa beaucoup d'éléments de construction que l'époque lui mettait à disposition. Mais surtout : il eut recours à un modèle fort dans ses plans. Le titre de son œuvre : *Universa Medicina* ! Le plus exigeant des maîtres d'œuvres de son temps. Il ne créa aucune médecine. Malgré le grand titre. Mais il créa un art de soigner complet, qui aurait mérité de durer longtemps si son époque, si le modèle auquel il avait eu recours dans ses plans, avait duré longtemps. Ce n'était pas le cas. Les nouvelles impressions, déconcertantes, arrivèrent extrêmement vite. À peine un modèle semblait-il s'être consolidé, voilà qu'il s'était déjà volatilisé. Ah, la lointaine, sympathique *polis* démocratique. Quelle clarté ! Quelle unanimité ! Il n'en reste plus rien. Mais Fernel le tenta à nouveau. Il ne pouvait rien faire d'autre que de risquer le coup de maître.

Son plan de l'organisme était marqué par une hiérarchie. Comment cela pouvait-il bien lui être venu à l'idée ? Ce n'était pas le corps lui-même qui pouvait lui avoir dit. Sa force d'expression était aussi insuffisante au xvi^e siècle que deux millénaires auparavant. Avec les vésicules veineuses et les trompes de Fallope, la réalité était devenue un peu plus nette. Mais cela n'apporta rien à l'interprétation. Qu'est-ce que la vie ? Qui contrôle les processus dans l'organisme ? Les questions étaient exigeantes. Les réponses l'étaient tout autant. Bien imaginé, Monsieur Fernel. Votre place glorieuse au sein du temple de l'histoire des idées est assurée. Nous comprenons tout à fait que vous ayez, en tant que chrétien convaincu pratiquant, attribué le contrôle de l'organisme à une trinité de la fonction de l'âme. Voilà une chose que vous saviez ! Ce n'est pas le corps qui vous l'a confiée. La vraisemblance venait de votre foi.

Sur quoi les trois fonctions d'une âme régnaient-elles ? L'une sur le cerveau et les nerfs. La deuxième sur le cœur et les artères. La troisième sur le foie et les veines ? Qui a bien pu vous le souffler à l'oreille ? Nous ne le savons pas, et vous ne pouvez plus nous le dire. Le cerveau et les nerfs, le cœur et les artères, le foie et les veines – ça, c'est la réalité. Ils ont contribué à l'interprétation. Oui, mais en vain à moyen terme. Votre construction rationnelle⁵⁶ était une « *suite de marches compliquée* », « *reflétant la hiérarchie du cosmos moyenâgeux, des pouvoirs divins et angéliques, en passant par l'âme rationnelle, immortelle,*

56. Thomas Fuchs (1992) *Die Mechanisierung des Herzens*, Frankfurt (Main), Suhrkamp, p. 31.

jusqu'en bas, aux organes, humeurs et éléments. » Et vous avez réfléchi jusqu'au dernier détail à quoi tout cela devait ressembler !

Étudions maintenant un petit extrait de votre théorie :

« *Le foie produit à partir de la nourriture des spiritus naturelles qui se diffusent par le biais du système veineux et fournissent les fonctions de l'âme végétative, nourricière. C'est à partir du sang et de l'air que naissent les spiritus vitales dans le cœur gauche et répartissent la chaleur centrale et la vitalité dans le corps grâce au système artériel. C'est dans le cerveau que se forment à partir d'eux les spiritus animales encore plus fins ; ils emplissent les ventricules et se déplacent dans les nerfs, pensés depuis Galien comme des tuyaux, jusqu'aux organes des sens et aux muscles pour provoquer la sensation et le mouvement. Se sentant chez eux aussi bien dans l'élément liquide que solide, les spiritus occupent l'espace du corps ; en tant que vinculum animae, ils transfèrent les activités de la facultates sur ses éléments constitutifs de telle manière à ce que ces derniers soient soumis au tout organisé final.*⁵⁷ » Et ce sont quelques lignes seulement de toute votre œuvre ! Monsieur Fernel, on vous attribue l'achèvement du galénisme. Nous l'exprimerons autrement : vous étiez un maniériste accompli. Vous avez mis dans une même pièce les plus belles antiquités et les images les plus modernes. Votre cage était superbement aménagée. Mais la plupart des barreaux étaient déjà cassés avant même que des gens y aient été faits prisonniers durant quelques décennies seulement.

57. *Ibid.*, p. 36.

William Harvey

et la *Magna Charta*

Parmi les participants les plus actifs à la démolition rapide de la cage de Fernel, citons William Harvey : « *Le mouvement vivant n'est plus soumis à un dirigisme central (qu'il s'agisse de l'âme ou du cerveau), mais l'expression d'une large autonomie et de l'interaction des tissus organiques dévoués au mouvement propre : les muscles sont, comme le cœur, "semblables à des êtres vivants à part entière" dont l'activité est modulée et coordonnée par le cerveau et les nerfs.* » Voici ce qu'écrivit William Harvey (1578-1657) dans son livre *De Motu Locali Animalium*⁵⁸. Qui était ce William Harvey ? Comment ces idées lui vinrent-elles à l'esprit ?

Harvey était un homme cultivé. Très cultivé même. Il avait lu jusqu'à Aristote à peu près tout ce qui méritait d'être lu parmi les parutions de l'époque. Galien aussi bien sûr. Il exerça une activité d'anatomiste, fit des expériences sur des animaux. Il s'intéressa à la vie embryonnaire : où commence-t-elle ? Harvey posa beaucoup de questions, à la nature et à l'organisme. Et l'organisme répondit. Il fournit à Harvey ce qu'il voulait entendre. Il connaissait d'Aristote la circulation du sang comme forme de mouvement idéale. Le circuit de l'eau montrait aussi la même chose : depuis la terre en passant par la vapeur jusqu'aux nuages. Depuis les nuages en passant par la pluie puis à nouveau sur la terre. Éternellement. La plupart du temps de façon salubre aussi. Harvey connaissait également l'existence des alchimistes et de leurs distillations. Harvey connaissait aussi le rôle dominant du cœur dans l'organisme. Là aussi, il était en accord avec Aristote. Si l'on avait eu un contact avec la Chine : depuis le 1^{er} siècle, le cœur était là-bas aussi l'organe le plus important.

Harvey savait par le biais de Vésale que le septum atrio-ventriculaire est impénétrable et il avait appris grâce à Michel Servet et Realdo Colombo qu'il existe une circulation pulmonaire. Il devait à son professeur Girolamo Fabrizi d'Acquapendente, comme nous l'avons vu, la découverte des valvules veineuses. Il savait que la chaleur met les choses en mouvement, tandis que le froid engourdit. Il en savait bien davantage encore. Mais pourquoi avait-t-il fallu qu'il eût contredit les anciennes autorités ! Quelle mouche le piqua lorsqu'il refusa le dirigisme central de l'âme comme principe du mouvement vivant, allant jusqu'à considérer les muscles et le cœur comme « *des êtres vivants à part entière* », « *dont l'activité est modulée et coordonnée par le cerveau et les nerfs.* » ? Harvey chercha les principes cachés derrière la réalité visible. Il trouva ce qu'il savait de toute façon déjà. Après tout, il vivait en Angleterre.

58. *Ibid.*, p. 24.

A-t-on déjà analysé les opinions politiques de William Harvey ? S'est-il jamais exprimé à propos de son image de l'État, de la société ? Nous risquons donc ici une hypothèse qui sera valable jusqu'à ce que quelqu'un dégage l'image qu'avait Harvey de l'État, de la société. Nous supposons qu'Harvey avait un modèle pour son image du corps, de l'organisme. Il n'en était pas du tout conscient. Il vivait dans ce modèle. Son modèle, c'était la *Magna Charta*. Qu'il l'ait voulu ou non, Harvey transféra la *Magna Charta*, issue de la réalité de la constitution anglaise, sur la constitution de l'organisme humain. Ceci est notre hypothèse. Rappelons-nous : la *Magna Charta*. Arrachée au roi le 15 juin 1215 par le clergé et la noblesse. La version définitive sera promulguée dix ans plus tard sous Henri III. Scella la liberté des droits de la noblesse face aux atteintes de la couronne. Intervint également dans le commerce en établissant une unité de poids et de mesure. C'était presque quatre siècles avant Harvey!

Voulons-nous ici à nouveau nous tourner vers la Chine ? Gardons à l'esprit que c'est là, 1 700 ans avant William Harvey, qu'une circulation fut « découverte ». Non, ce n'était pas la circulation de William Harvey. Mais un flot incessant à travers deux systèmes circulatoires séparés. Et nous l'avions supposé lorsque nous avons fait la connaissance de ce flot perpétuel chinois, cette circulation chinoise ? Il y avait un modèle. Ce modèle, c'était l'empire chinois uni. Ce ne fut pas l'exercice de la souveraineté d'un empereur sur des territoires autrefois autonomes et désormais réunis qui amena la réunification. Ce n'était pas encore l'unité.

La vraie unité fut atteinte lorsque le souverain standardisa les poids et les mesures, ce qui fit démarrer commerce et transformations. Nous voici de retour en Angleterre, où nous retrouvons le médecin et anatomiste William Harvey qui fut le premier à voir la vraie circulation. Il ne fit pas que la voir. Il la prouva – trois longs siècles après que la *Magna Charta* mit par écrit la réalité de la constitution et la standardisation des poids et mesures et les réalités économiques. La preuve d'Harvey est tellement claire que l'on la suit jusqu'à aujourd'hui. Vraisemblance et vérité unies. Aucune séparation ne semble être à l'ordre du jour.

Beaucoup d'impulsions et de connaissances se trouvaient réunies chez William Harvey. Mais ce qui était décisif, c'était son modèle. Il avait eu le temps de mûrir durant plus de trois siècles. Exact ! L'Angleterre avait une continuité constitutionnelle sans égale en Europe. L'Angleterre était le seul État d'Europe dans lequel érudition et stabilité du système politique s'accompagnèrent à travers plusieurs siècles. Et pourtant, seul un érudit fit la synthèse de tout ce savoir, de ces impulsions, de ce modèle. Pourquoi seulement un seul ? Pourquoi fut-il le seul à avoir l'idée de réunir les idées d'Aristote, la vue du cycle de l'eau, le savoir sur la distillation ainsi que les connaissances sur les valvules veineuses, le cycle pulmonaire et l'impénétrabilité du septum atrio-ventriculaire ? Cela restera une énigme. Au début, nous avons posé la question suivante : pourquoi à cet endroit et pourquoi à ce moment-là ? Il faut élargir la question : pourquoi cet homme-là ? Une vraie énigme.

Thomas Fuchs à ce sujet : « *Harvey éleva le principe du cœur, du soleil du microcosme contre la physiologie multipolaire et décentralisée de Galien. La régulation de la circulation centrale prend la place de la régulation locale : vitesse et quantité du sang qui circule*

varient en fonction des influences internes et externes sur le cœur. La périphérie ne fait que recevoir le sang, elle est remplie par le sang. Une pathologie due principalement au cœur s'esquisse : les affects influencent le pouls, la chaleur et la constitution du cœur et peuvent provoquer, par un affaiblissement de la source centrale de chaleur et de nourriture, des maladies incurables⁵⁹. » On n'attendait rien d'autre. Nous oserons de nouvelles hypothèses aussi longtemps que nous ne saurons rien des opinions politiques d'Harvey à partir de sources différentes, de preuves directes. *Magna Charta* ici, *Magna Charta* là. Harvey, nous le savons bien, était un partisan fidèle de la couronne. Durant la *Civil War*, il se positionna clairement du côté du roi : Charles I^{er} (1600-1649). Comme chacun sait, il avait succombé à l'absolutisme. Cela n'a peut-être pas été sans influence sur William Harvey. Le souverain est le soleil de l'État, le cœur le soleil dans l'organisme. C'est le cœur, pardon le souverain, qui décide du commerce et des transformations. Si le souverain va bien, alors tout fonctionne comme sur des roulettes. Si le souverain se retrouve victime de mauvaises influences, alors l'État se désagrège en ruine. C'est à peu près à cela que devait ressembler le modèle politique de William Harvey. Nous voyons uniquement l'image qu'il se faisait du corps.

William Harvey n'était pas le maître d'œuvre d'une construction idéologique nouvelle et complète. Désignons-le comme ingénieur. Il avait la partie d'un problème sous les yeux : la circulation et le mouvement du cœur. Il écrivit à ce sujet une œuvre importante : *De motus cordis*. Sans mentionner une seule fois l'âme⁶⁰ ! Quelques décennies après la *Medicina Universa* de Jean Fernel ! Toute cette culture littéraire puis ses nombreuses pensées propres qui avaient fait leur entrée dans la construction idéologique du maître d'œuvre Fernel ! Une cage dont un ingénieur anglais cassa si rapidement les premiers et plus importants barreaux. Seuls quelques historiens peu nombreux connaissent Fernel et sa cage. Quand un produit de la pensée aussi génial a-t-il disparu aussi rapidement des consciences ?

Harvey n'avait besoin d'aucun pilotage central de l'âme et encore moins d'une trinité. Son modèle, c'était le roi anglais en tant que *Primus inter pares*. Les organes de la périphérie aussi, même le sang et le muscles avaient chacun le pouvoir propre de se mettre en mouvement, de réagir suite à un stimulus – le clergé et la noblesse eux aussi. Tous utilisaient les mêmes poids et mesures standardisés, ce qui faisait fonctionner le commerce et les transformations – ainsi que la circulation. Mais différemment d'en Chine. Après tout, Harvey était contemporain de Francis Bacon (1561-1626). Il avait revendiqué l'« expérience non faussée » comme antidote à la « spéculation ». Harvey était un spéculateur. Mais il était aussi ingénieur. Et il venait d'une famille de commerçants. Son père, ses frères, tous des commerçants. Le commerce et la transformation étaient au cœur des discussions dans la maison de la famille Harvey. William fut le seul à sortir du rang en devenant médecin – tout en restant lié au monde concret des chiffres, poids et mesures. Il mesura, calcula et ajouta ses spéculations aux résultats de ses calculs. À peine eut-il publié un résultat qu'un autre arriva pour tout mettre en pièces détachées. Descartes (1596-1650).

59. *Ibid.*, p. 71.

60. *Ibid.*, p. 24.

Un étui cartésien pour la circulation du sang

Il est possible que Descartes ait entendu parler de la *Magna Charta*. Mais l'a-t-elle convaincu ? Sûrement que non. Il vivait dans un monde tout à fait différent. En France. Elle avait traversé une période très difficile. Agitée. Ses parents lui auront certainement parlé des Huguenots qui, soutenus par l'Angleterre, avaient été aux commandes de l'opposition des corporations et de l'aristocratie contre la royauté. Les catholiques étaient menés par les ducs de Guise, prêts à s'appuyer sur l'Espagne. Les guerres de religion durèrent dans le pays jusqu'à son temps. Le tournant fut marqué par Henri IV avec l'Édit de Nantes en 1598. Le pays, en proie à un violent déchirement, retrouva ses forces. Richelieu consolida entre 1624 et 1642 le pouvoir absolu de la couronne. C'en était fini de l'humiliation de la France. Sa nouvelle force s'exprimait aussi dans son action extérieure. En voudrions-nous à Descartes d'avoir été un centraliste absolu ? De n'avoir pu s'imaginer un organisme sain, vigoureux uniquement comme un organisme régi par un pouvoir centralisé ? De voir comme idéal une constitution de l'organisme étatique dans laquelle un souverain central prenait les décisions et toutes les parties dans le pays suivaient automatiquement ? C'est possible. C'est l'hypothèse que suggère l'image qu'il créa de l'organisme dans le corps humain.

À nouveau Thomas Fuchs, à propos de Descartes cette fois-ci : « *Au lieu de principes inhérents, des lois de la nature absolues régnaient sur le vivant ainsi que le mort, des lois qui constituaient un monde basé uniquement sur des relations à effet. La conséquence est le paradigme machines de l'organisme avec les particularités essentielles de l'automatisme des fonctions des organes, de la cessation de l'automouvement vivant et leur remplacement par le réflexe.*⁶¹ » Descartes eut en tant qu'ingénieur bien plus de succès qu'Harvey. Harvey avait fait la découverte et l'avait présentée à ses contemporains emballée dans le joli étui de ses spéculations. Descartes fut cruel. Il sortit la découverte de son joli étui et la mit dans un autre, qui s'avéra rapidement bien plus attrayant. Même en Angleterre ! Là où on aurait dû s'attendre à ce que tous vénèrent l'étui d'Harvey avec l'étiquette *Magna Charta Vitae Humanae*. Un constat amer pour Harvey. L'étiquette était invisible. L'autonomie des parties du pays n'était manifestement pas aussi profondément ancrée dans les esprits qu'on aurait pu le penser. Automatisme, réflexe des dépendants sans droits propres, telle était la solution qui vint de France et qui trouva beaucoup de partisans.

« *C'est la physiologie conçue par Descartes qui concrétise ces principes de base, en particulier grâce aux réinterprétations sémantiques de la "chaleur de vie" en un processus de réaction physico-chimique et des « esprits vitaux » en un flot de particules neuronal. On*

61. *Ibid.*, p. 25.

peut ainsi expliquer sur un plan purement physique la mise en mouvement de la machine corporelle d'un côté, son pilotage et son mouvement d'un autre. C'est la circulation du sang qui produit le lien décisif entre mise en mouvement et pilotage – désormais conçue comme "courroies de transmission" mécaniques, mais déjà aussi comme système de circuit basé sur la rétroaction. À la fin se trouve, au lieu de l'activité vitale propre des organes comme chez Harvey, leur subordination complète au système nerveux central.⁶² »

Le nouvel emballage de la découverte d'Harvey par son collègue Descartes fut donc bien et largement accueilli. Il fut aussi suffisamment dénigré. Personne n'a, depuis Harvey, remis en question la réalité de cette découverte. Mais l'étui, l'emballage ! Ce n'est pas si surprenant. Les emballages sont une question de goût. Le goût est soumis à l'esthétique qui elle-même est plutôt conditionnée par l'esprit du temps, la mode, etc. que par l'objet qu'il est question d'emballer. C'est ce qui se passa pour l'emballage de la découverte d'Harvey. Descartes fut le premier à créer un nouvel étui. Il y en eut beaucoup d'autres. Regardons un dernier exemple.

62. *Ibid.*

Vive la périphérie !

De nouveau en France, après la perte de l'autorité de la couronne et suite à la Révolution, François-Xavier Bichat (1771-1802), alors trentenaire, écrivit à propos du rôle du cœur : « *Cessons donc de considérer cet organe comme l'agent unique qui préside et au mouvement des gros vaisseaux et à celui des petits, qui, dans ces derniers [...] y produit l'inflammation, qui par son impulsion cause diverses éruptions cutanées, les secrétions, les exhalations, etc. Toute la doctrine des mécaniciens reposait, comme on le sait, sur cette extrême étendue qu'ils avaient donnée aux mouvements du cœur.*⁶³ » Le modèle que Descartes avait sous les yeux ne possédait, 150 ans plus tard, déjà plus aucune force d'expression. La vraisemblance de l'image que Descartes avait dessinée s'était envolée au moment même où l'absolutisme centralisé avait fait ses adieux. Bichat pensait politique et parlait du cœur. Dommage, très dommage que le sien ait failli aussi tôt. Mais ses impulsions furent transmises. Qui s'en étonnera, c'est surtout dans les territoires allemands qu'elles rencontrèrent un sol fertile.

Les territoires allemands de la fin du XVIII^e et du début du XIX^e siècle étaient-ils comparables avec l'Angleterre de William Harvey ? Il y avait de nombreux, très nombreux petits royaumes, principautés, duchés, etc. Un roi, *Primus inter pares* ? Il n'existait pas. Les territoires allemands étaient-ils comparables avec la France de René Descartes ? Aucunement. Dans quel étui emballeraient-ils la réalité incontestable de la circulation du sang ? Bichat leur donna le mot clé : il n'existe aucune raison, annonça le jeune chien fou, d'attribuer un tel rôle central au cœur, comme le fit Descartes. Vive la périphérie ! Les patriotes allemands se rangèrent aussitôt à cet avis. Tout le XIX^e siècle résonna de leurs hourras pour la périphérie. Johann Christian Reil (1759-1813), Ignaz Döllinger (1770-1843), Lorenz Oken (1779-1851), Johann Heinrich Oesterreicher (1805-1843), Carl Gustav Carus (1789-1869) et enfin Carl Heinrich Schultz (1798-1871). Après que ses maîtres à penser allemands eurent de plus en plus relativisé le pouvoir du cœur, il employa les grands moyens en déclarant : « le système périphérique » est responsable de l'ensemble de la circulation. C'est là que le sang est attiré puis renvoyé vers le cœur. Oui ! Qu'il soit très nettement crié en direction de celui qui croit qu'il pourrait instaurer un gouvernement central à Berlin qui aurait le pouvoir de décision sur la périphérie : le pouvoir sur le flot des moyens se trouve dans la périphérie ! La capitale est dépendante des livraisons ! La capitale est une création de la périphérie ! Oken avait déjà remarqué la chose suivante : le fait que le cœur batte vient du fait que la périphérie lui envoie le sang, et non l'inverse !⁶⁴

Carl Heinrich Schultz mourut en 1871. Cette même année, un empire allemand ayant son centre à Berlin fut proclamé. À ce moment-là, personne ne se souvenait plus de

63. *Ibid.*, p. 192.

64. *Ibid.*, p. 193.

Schultz ni de ses maîtres à penser. Au mieux quelques historiens. Si Schultz et ses maîtres à penser avaient exprimé leurs pensées sous forme de manifestes politiques, au lieu de se perdre dans des opuscules physiologiques! Bismarck ne lisait pas d'opuscules physiologiques ! Il voulait même se battre en duel avec le pathologiste Rudolf Virchow. Vous ne le saviez pas ?

L'empire berlinois fut de courte durée. Il finit dans une catastrophe aux conséquences limitées. 1918. On reprit à nouveau la même trame inappropriée, sous d'autres mauvais signes. Les choses se terminèrent dans une catastrophe sous forme d'ultimatum. Pour la troisième fois, une centrale berlinoise fut à l'œuvre. Heureusement, comme république cette fois-ci. Attendons de voir qui fournira qui : le cœur les organes, ou la périphérie le centre. Les fédéralistes devraient peut-être ériger un monument au périphériste Carl Heinrich Schultz. Cette fois-ci, avec un texte sans ambiguïté. Pour rappeler ce dont il est question. Pour Berlin, il arrive trop tard. Elle est déjà devenue elle-même périphérie – de l'Europe.

De la salle d'attente à la cellule de prison

La circulation sanguine est une réalité. Les interprétations d'Harvey, de Descartes et des penseurs allemands vivaient de la vraisemblance. Leurs représentations des ordres réels ou idéaux étaient différentes les unes des autres. Ces différents modèles ne manquèrent pas d'être suivis d'images différentes. Petit à petit, le calme, l'ordre revinrent en Europe. Les systèmes d'ordre s'adaptèrent les uns aux autres. Et pourtant, on attendit longtemps un concept idéologique qui en convainque beaucoup. Des salles d'attentes apparurent, dans lesquelles l'opinion publique s'arrêtait un moment, se tournait pour regarder avant de prendre le prochain train.

Le professeur Friedrich Hoffmann (1660-1742) fut l'un des designers de ces salles d'attente. Quoi qu'il en soit, ses « gouttes Hoffmann » parlent aujourd'hui encore à certains vieux pharmaciens. Son activité de médecin lui octroya une gloire précoce. Les gouttes plurent aux rois de Prusse Frédéric I^{er} et Frédéric Guillaume I^{er}, qui firent de lui leur médecin personnel. Non seulement Hoffmann était architecte, mais il était aussi maître d'œuvre. En cette qualité, un collègue digne de monsieur le Dr Jean Fernel. Mais son modèle était tout autre : la technique ! Déesse des temps modernes. Elle se montrait aussi dans l'organisme humain. Monsieur le médecin personnel voyait en cet organisme une machine à l'hydraulique inhérente viable. Là circule un fluide nerveux, issu de l'éther, entrant dans le corps par la respiration et se faisant entraîner dans le corps par la contraction et le relâchement de fibres.

« Le mouvement le plus important est, selon Hoffmann, la circulation sanguine permanente. Elle préserve le corps de sa perte et équivaut donc à la vie. Les dysfonctionnements de mouvement sont des causes immédiates de maladies. [...] Les dysfonctionnements de mouvement transforment surtout la texture et les qualités de débit du sang. Une vitesse élevée accroît les frottements et la chaleur dans le corps. Lorsque les mouvements sont ralentis, les substances se mélangent, elles s'agglutinent et finissent par boucher les vaisseaux. Des substances nocives ne sont plus filtrées ni éliminées, ce qui peut entraîner une décomposition ou bien le sang cesse de circuler, distend les vaisseaux et finit par les faire éclater.⁶⁵ » Hoffmann créa une nouvelle médecine. Il reconnut les lois de la nature comme unique accès à la réalité. Il n'accepta rien d'autre pour son édifice. Et pourtant, dans ses interprétations de la réalité, il resta pris de A à Z dans la vraisemblance. Et il eut du succès.

C'est bien ce qui est remarquable ! L'homme eut en tant que médecin un succès clinique. Il fut le premier professeur de médecine à l'université nouvellement créée de Halle. Ses patients guérissaient. Des personnalités importantes le recommandaient. Des rois

65. Schott, Hg. (1993) p. 198.

prussiens s'en remettaient à lui et guérissaient. Celui qui guérit a raison. Nombreux sont ceux qui ont raison ! Qui aurait bien pu avoir raison en disant qui avait vraiment raison ? Hoffmann faisait partie de ceux qui purent accueillir, pour une courte durée, une quantité de visiteurs dans leurs édifices idéologiques. Ces visiteurs lurent ses livres avec respect ; étudièrent et débattirent de l'aménagement du bâtiment. Mais assez vite, ils remarquèrent que les sols étaient de travers et les meubles bancals, et s'en allèrent. Les livres restèrent. Pas plus.

Il en alla de même pour John Brown (1735-1788), un médecin d'Écosse qui s'adonnait à la boisson et à l'opium. Qui sera étonné de voir qu'il présentait surtout deux problèmes à l'origine des maladies : un excès de stimulus et un manque de stimulus ! La santé se trouve quelque part entre les deux. Sans stimuli, l'organisme meurt ; ce sont même les stimuli seuls qui le maintiennent ! Ainsi, l'effet des stimuli excessifs doit être adouci et l'effet des stimuli insuffisants renforcé. La plupart du temps, nous sommes insuffisamment stimulés. En particulier en Écosse, à l'époque. Et pour favoriser cette agitation ? Pour cela, la nature ou quelqu'un d'autre a mis à la disposition de l'Homme l'alcool et l'opium. Mais aussi des épices, des repas copieux, le camphre et le sport. Il y avait aussi les pauvres bougres qui étaient trop agités. On les soignait avec les vomissements, les saignées, les laxatifs. Vraiment facile, cette médecine !

Nombreux furent les contemporains porteurs de perruques qui prirent John Brown au sérieux. Surtout en Allemagne ! Là-bas, ils ne savaient rien des années de prison de John Brown – ou alors, cela ne dérangeait personne. C'est là-bas et là-bas uniquement qu'ils le prirent au sérieux. Ils quittèrent la salle d'attente du professeur Friedrich Hoffmann pour la cellule de prison de John Brown – certains à vie. Ils l'intégrèrent aux théories du romantisme, ils annoncèrent l'univers bipolaire. Écrivirent des études scientifiques sur son système. L'appliquèrent ainsi et amenèrent Auguste Schlegel, âgée de 15 ans, fille de Caroline Schlegel. Schelling trouva cela bien. Pas la mort d'Auguste Schlegel mais les méthodes de traitement⁶⁶. Il était philosophe. La vraisemblance s'éloigne plus souvent de la réalité dans ce domaine que dans celui de la médecine.

66. Dietrich von Engelhardt (1996) Reizmangel und Übererregung als Weltformel der Medizin. Brownianismus und romantische Naturphilosophie. In Schott, Hg., p. 265-269.

Les sentiments s'installent dans les parties inférieures du corps

Franz Anton Mesmer (1734-1815) était scientifique. En tant que tel, il nourrissait une aversion prononcée pour les démons et les esprits. Il tint des propos explicites contre l'exorcisme. Et il chercha dans la nature des forces qui puissent guérir l'Homme. Son seul modèle était la nature. Avec John Brown, dont nous venons de faire la connaissance, et Samuel Hahnemann, dont nous ferons bientôt la connaissance, il forme un trio d'exception. Si ces trois contemporains étaient tout à fait différents les uns des autres, leur art de soigner était pourtant identique si on l'observe d'un point de vue précis. Tous les trois forment une exception dans l'ensemble de l'histoire de la médecine. Tous les trois réunis dans une particularité commune : il s'agissait des seuls systèmes d'idées dans l'histoire de la médecine vieille de deux mille ans qui étaient en premier lieu issus de la force d'expression de l'organisme. Il n'y avait jamais eu cela avant. Cela n'arriva pas une seconde fois.

Nous l'avions observé à l'Antiquité, puis cela s'est répété sans cesse. En Europe et en Chine : un changement radical dans la réalité de la vie – économique, politique, sociale – provoque un changement radical dans la vision de la nature et ce dernier provoque à son tour une vision fondamentalement nouvelle de chaque organisme humain. Ce qui apporte finalement une nouvelle vision de la maladie et de la santé. Voici maintenant, au XVIII^e siècle et au début du XIX^e siècle, les trois contre-exemples : Brown, Mesmer et Hahnemann. Ils ne se laissèrent pas influencer par des images toutes faites, mais par des expériences tout à fait concrètes. C'était nouveau.

John Brown, dans sa cellule et à l'extérieur de sa cellule, apprit à connaître sur lui-même les effets de l'alcool et de l'opium (il préférait les dosages élevés de ces médicaments) ainsi que des bains froids et des épices – et il arriva à comprendre beaucoup de choses. Franz Anton Mesmer bricolait avec des aimants. Il savait seulement qu'ils renfermaient des forces de la nature invisibles, qu'ils semblaient émettre. Sinon, comment les copeaux de limes à métaux auraient-ils pu se comporter de façon aussi singulière, alors qu'ils ne touchaient pas du tout les aimants ? Il fallait l'essayer. C'était un scientifique, du moins c'est comme cela qu'il se sentait, donc l'expérience joua le premier rôle dans la séparation de la vraisemblance et de la réalité.

Le 28 juillet 1774, tout était prêt. La demoiselle Oesterlin. Personne ne savait exactement ce qu'elle avait, en tout cas, elle allait mal. Folie, colères, vomissements, syncope, douleurs dentaires et maux d'oreilles. Affreux ! Le sang traversait vigoureusement sa tête. Franz Anton Mesmer trouva refuge dans la nature. *« J'utilisai chez elle trois aimants artificiels, un sur l'estomac, deux sur les pieds. En très peu de temps, cela provoqua chez elle des sensations exceptionnelles. Elle ressentit, à l'intérieur de son corps, le courant douloureux*

*d'une matière très fine, courant qui se déplaça ici, puis là-bas, pour finir dans les parties inférieures de son corps et qui la libéra 6 heures durant de ces crises lointaines.*⁶⁷ » Où sont les monuments élevés à la gloire de ces bienfaiteurs de l'humanité ?

Franz Anton Mesmer en tira la conclusion suivante : il existe un « magnétisme animal ». Il existe une « pesanteur animale ». Tout est nature. Pas de charlatanerie. L'aimant est à même d'influencer l'organisme. Mesmer se mit à réfléchir de plus en plus à sa découverte ; dès 1775, il fit part de ses pensées à ses collègues. On était impressionné. Il reçut à nouveau l'approbation de nombreuses têtes à perruques. On écrivit des essais savants. Après tout, ce Franz Anton Mesmer n'était pas un repris de justice, contrairement à John Brown ; Franz Anton Mesmer occupait la chaire d'une des facultés de médecine les plus renommées d'Europe : celle de Vienne.

Désormais, Mesmer voyagea beaucoup. Intervenant tel un magicien capable d'effets miraculeux grâce à ses aimants. Un petit scandale entre-temps, la prétendue guérison d'une pianiste aveugle, ne fut qu'une gêne momentanée. En particulier à Paris, à partir de 1778, Mesmer fut un homme très demandé. Ces séances de groupe dans son salon ! Ces sensations qui vous traversaient et qui, comme pour la demoiselle Oesterlin, se déplaçaient « dans les parties inférieures du corps ». Tout le monde voulait en être. C'était convaincant. Peu s'intéressèrent à la théorie que Mesmer livra ultérieurement – un manque de réactivité des muscles, rétablie par l'aimant. Seul le roi voulait des informations précises. Sa commission d'enquête informa sa majesté : des effets oui, pas à cause mais pendant la thérapie. L'imagination de ceux qui cherchaient la guérison⁶⁸. Pauvre Mesmer. Il arriva à sa *cage aux folles* la même chose qu'à la Bastille auparavant : elle fut détruite sans pitié. Mais les séances de groupe furent certainement amusantes. Ce fut donc tout de même un bienfaiteur de l'humanité.

67. Heinz Schott (1996) Die magnetische Heilmethode mit wissenschaftlichem Anspruch. Franz Anton Mesmers « thierischer Magnetismus ». In Schott, Hg., p. 250.

68. *Ibid.*, p. 252.

L'homéopathie n'est pas une médecine

Samuel Hahnemann (1755-1843) était le troisième du lot. Il venait d'une famille peu fortunée. Il traduisit des œuvres médicales et pharmaceutiques anglaises pour financer ses études, puis des œuvres françaises et italiennes. Il était l'un des étudiants de médecine les plus lus de son époque. Et l'un des médecins les plus cultivés. Il ne faisait pas beaucoup cas de John Brown. Il lui reprochait une érudition livresque sans pertinence pratique. Pourtant, il y avait aussi des points communs : comme John Brown par sa propre expérience de l'alcool et de l'opium, Samuel Hahnemann trouva son art de soigner grâce à sa propre expérience avec le quinquina. Il ne s'agissait pas d'un art de soigner médical, mais c'était tout de même un art de soigner – et il avait du succès.

Au cours de ses traductions, Samuel Hahnemann tomba sur une indication de l'auteur britannique William Cullen selon laquelle le quinquina était bon contre la malaria. Ce n'était pas nouveau. Mais c'était la justification qui étonnait Hahnemann : le quinquina, selon le célèbre Cullen, renforce les organes de la digestion ! Samuel Hahnemann n'était pas convaincu. Il testa lui-même. Il ne remarqua aucun renforcement des organes de la digestion. Au lieu de cela, il avait l'impression, comme cela lui était arrivé alors qu'il était étudiant, d'être atteint de la malaria. C'était tout à fait passionnant. Samuel Hahnemann poussa cette découverte jusqu'à un tel point qu'il pensa plus loin : cette expérience renferme peut-être un principe de base applicable à toutes les maladies ?

Hahnemann était un homme tout à fait responsable. Il continua de tester. Sur lui-même, sur sa famille, plus tard sur ses élèves aussi. Toujours sur des personnes en bonne santé. Ce paramètre était nouveau ! Selon Hahnemann, c'est sur quelqu'un étant en bonne santé qu'une substance révèle ses effets. Ces effets sont une sorte de maladie. Plus la substance est efficace, plus la maladie provoquée par le médicament est violente. Hahnemann ne cessait d'observer. Il consigna ses observations par écrit et finit par tirer la conclusion suivante : un médicament soigne chez le malade la maladie qu'il peut lui-même provoquer chez la personne en bonne santé. Ceci est surtout valable pour les maladies chroniques. La maladie chronique est la première évincée par la maladie médicamenteuse. Puis l'influence du médicament faiblit et le patient guérit. Aucune maladie ne ressemble à une autre.

Hahnemann avait-il connaissance des pensées, très semblables aux siennes, des médecins chinois depuis le XIII^e siècle ? Selon son enseignement et l'enseignement des partisans chinois de la pharmacologie des correspondances systématiques, chaque maladie est un problème individuel. L'observation exacte d'une maladie se trouve au premier plan dans la théorie d'Hahnemann. Cela prend du temps. Il faut également observer soigneusement les maladies médicamenteuses provoquées par les médicaments chez la

personne en bonne santé. Cela peut représenter jusqu'à mille symptômes. Cela prend aussi du temps. Mais Hahnemann exige l'expérience comme principe fondamental d'une thérapie médicamenteuse sérieuse. Il ne voit pas ce sérieux chez les thérapeutes traditionnels : ils les appellent les « arrières petits-enfants radotant les paroles de leurs arrières grands-parents amblyopes ».

Hahnemann ne faisait pas partie des amblyopes. Il vit que chaque plante a reçu de son créateur son propre principe actif, qui ne peut en aucun cas – et surtout pas à l'aide de processus chimique – être extrait de la plante. Ce principe actif, qui réside tel un esprit dans la plante, agit sur la force de vie, qui réside tel un esprit dans le corps – peut-être dans l'estomac. C'est ici que se rencontrent les deux esprits. Pour qu'ils puissent agir, le patient doit avoir confiance. Pas en la thérapie, mais en son médecin. Ceci était aussi indépendant de la culture. Il y a deux millénaires déjà, on peut lire dans un texte chinois : nul besoin de soigner celui qui ne croit pas à la médecine mais aux esprits, car il n'y a aucun effet à espérer.

Hahnemann eut du succès avec sa théorie. Il y eut aussi des critiques qui ne savaient que faire de sa théorie. En particulier de l'idée d'Hahnemann selon laquelle on pouvait augmenter la puissance de l'effet des médicaments en les diluant en teintures-mères avec de l'alcool ou en les réduisant en poudre dans du lactose. Pourtant, de nombreux critiques de sa théorie durent constater la chose suivante : l'administration de médicaments selon les prescriptions de Samuel Hahnemann montre des effets. C'est le cas jusqu'à aujourd'hui.

Hahnemann n'avait pas besoin de beaucoup de barreaux pour sa cage. Il renonça à expliquer comment les maladies apparaissent. Il économisa ainsi dans la construction. Si l'on ne réfléchit pas aux causes des maladies, on n'a pas besoin non plus de réfléchir à la prévention. Ces espaces n'existaient pas dans sa cage. Il n'y avait pas non plus de tentatives de classer les maladies par groupes. Chaque maladie est isolée. Tandis que certains conçurent leurs cages avec de nombreuses pièces et différents barreaux, Samuel Hahnemann resta modeste. *Similia similibus*. Les semblables se guérissent par les semblables. Cela suffit. L'homéopathie n'est pas une médecine. Elle se fit à un principe. Elle n'a besoin d'aucune loi de la nature plus large et donc d'aucune science naturelle. L'effet des médicaments n'est pas dû à des lois chimiques. Il est l'esprit donné individuellement par le créateur à chacune des substances. C'est de l'art de soigner numineux – créé par un médecin très lettré qui était l'un des représentants les plus cultivés de son domaine.

Où se rencontrent vraisemblance et réalité ? Voilà une énigme fascinante. La propre expérimentation avec des substances sur des personnes saines, son résultat est-il réalité ? Qu'est-ce qui donne cette vraisemblance à la théorie d'Hahnemann ? Est-ce la peur de la médecine « forte » des allopathes qui pousse les gens vers la médecine faible « potentialisée » des homéopathes ? Ou bien l'obstination de ne pas démordre de son individualité : chaque individu est différent ! Chacun doit être questionné, observé de la façon la plus détaillée possible. Chaque maladie est unique ! Les généralisations sont inadmissibles. Les souffrances de chacun sont à prendre au sérieux, très au sérieux.

À l'époque, les choses étaient différentes dans la pratique normale de la médecine et elles sont différentes aujourd'hui dans la pratique normale de la médecine. Les maladies

sont en priorité des produits de série contre lesquelles l'industrie pharmaceutique utilise des produits de série. La pratique de la médecine officielle considère la maladie comme une déviation de la norme habituelle. La guérison est la réintégration dans la norme. Les taux, les taux hépatiques, les hémogrammes, les taux de graisse dans le sang doivent être normaux. Il n'y a aucune individualité ici. Il n'y en n'a pas non plus chez ceux qui se sentent en bonne santé. On ne sent pas toujours les atteintes à la norme. Seul le diagnostic attirera l'attention sur une atteinte à la norme. Tout cela est étranger à la norme d'Hahnemann. La maladie est un état maladif subjectif. On ne peut comprendre et soigner l'état maladif subjectif que de façon individuelle. La maladie fait de l'être humain un individu. Merci beaucoup, docteur Samuel Hahnemann. Pour la première fois, le malade est pris au sérieux. À l'époque comme aujourd'hui. Cette idée plaît. Cette idée confère une vraisemblance. Nul besoin de la réalité. Pas d'anatomie. Rien. Mais les effets sont là. L'effet comme réalité. Cela est suffisant. Ce fut une expérience personnelle aux conséquences très persistantes.

John Brown est tombé dans l'oubli ; sa cage ne séduisit que peu de temps. Franz Anton Mesmer connut la même chose. Sa *cage aux folles* se brisa rapidement elle aussi. La seule cage de cette époque à persister jusqu'au présent est celle construite par Hahnemann. Insolite, au vu de son architecture économe. De l'Allemagne en passant par la Russie jusqu'en Inde, les détenus se pressèrent de leur plein gré dans la pièce de réception de Samuel Hahnemann. Ils s'y installèrent vraiment confortablement. On érigea de nombreux paravents intellectuels, ainsi que de nouveaux murs de séparation afin de se démarquer d'autres visiteurs. Cela plut beaucoup aux national-socialistes. Ils dépensèrent plus d'argent que jamais auparavant, afin de clarifier, à l'aide de la science, la réalité derrière la vraisemblance. En vain, comme toute recherche ayant ce but depuis. Et pourtant, les hôtes restèrent. Ils s'incendièrent en petits groupes par paravents ou par murs interposés, mais ils restèrent.

La recherche de la reconnaissance de l'individu semble lier les peuples. Du moins dans les régions où certaines personnes ne se sentent pas reconnues en tant qu'individus par la société. Aux États-Unis, la situation est différente. Là-bas, la théorie d'Hahnemann déploya son voile de vraisemblance comme un souvenir européen presque un siècle durant. Aujourd'hui, elle y renvoie dans le meilleur des cas une faible lumière. Au contraire, dans les provinces allemandes, en Russie, en Inde, sa vraisemblance brille de tous ses feux.

Il convient de retenir ce qui suit. La théorie d'Hahnemann est la seule théorie du domaine de l'art de soigner à avoir eu un succès qui dure et à l'origine de laquelle se trouve une observation clinique. L'interprétation vint plus tard. Bien qu'Hahnemann ait eu une formation de médecin, son interprétation de ce qu'il avait observé n'était pas médicale mais numineuse. Cette interprétation est inacceptable pour de nombreux scientifiques. Pour beaucoup d'utilisateurs, elle possède une vraisemblance. L'effet en soi n'est pas décisif pour l'acceptation de la théorie. Celui qui accepte l'interprétation parce qu'elle possède pour lui une vraisemblance considère les résultats de la thérapie comme une preuve de l'exactitude de la théorie. Celui qui refuse l'interprétation parce que, pour lui, elle ne possède aucune vraisemblance, considère les résultats de la thérapie comme anecdotiques, comme un hasard.

Il est difficile de distinguer la source qui confère cette vraisemblance à l'interprétation d'Hahnemann chez les utilisateurs. La source qui fait que la théorie d'Hahnemann est acceptée par les patients se trouve peut-être dans l'aversion pour les thérapies héroïques de la médecine officielle. Elle réside peut-être également dans le traitement garanti en tant qu'individu. Il n'est pas possible de le distinguer précisément. C'est ce qui fascine dans l'homéopathie.

« Dieu avec nous » sur la boucle de ceinturon

John Brown, Franz Anton Mesmer et Samuel Hahnemann sont des marginaux dans l'histoire de l'art de soigner. Tournons-nous à nouveau vers la médecine. Ou mieux : vers les nombreux, très nombreux architectes et ingénieurs qui ont, rétrospectivement, participé à la création d'une nouvelle médecine. Petit à petit, on vit quel plan de construction passa au centre de l'attention publique. Deux auteurs symbolisèrent la contradiction qui traversait encore l'Europe. L'un d'eux était le pasteur et statisticien démographique Johann Peter Süßmilch (1707-1767). Il rédigea une œuvre sur l'art de soigner et formula sa certitude ainsi : toutes les maladies viennent de Dieu ! Il y avait aussi le médecin et médecin social Johann Peter Frank (1745-1821). Il rédigea une œuvre de médecine et formula sa certitude ainsi : l'être humain tombe malade car les conditions sociales le font tomber malade.

Les pensées de J. P. Süßmilch étaient une fin de série. Les conclusions de J. P. Frank indiquaient l'avenir. Elles étaient consacrées à la santé des gens en tant que fondement de la puissance de l'État moderne. Cette puissance reposait sur des ouvriers en bonne santé pour les manufactures et des soldats en bonne santé pour les milices. Johann Peter Frank et quelques-uns de ses contemporains annonçaient le début d'une nouvelle ère. On adapta l'art de soigner aux modèles explicatifs qui garantissaient le fonctionnement de l'État moderne. Désormais, tout prit le chemin qui menait aux avions dans les airs et aux ponts au-dessus des détroits.

Les pensées de J. P. Süßmilch se retirèrent petit à petit – de la semaine de six jours au dimanche. D'autres conclusions dominaient du lundi au samedi. Productivité et aptitude au service militaire, grâce à la science et à la technologie. La bénédiction fut donnée le dimanche et on pouvait lire en guerre « Dieu avec nous » sur les boucles de ceinturon. En ce qui concerne la production d'armes, d'autres modèles explicatifs promettaient le succès tant désiré. Physique, chimie et technologie. C'était la matière dans laquelle les nouveaux barreaux furent forgés pour une nouvelle médecine. Au XIX^e siècle, on y était enfin. Il faut envisager le romantisme sous la direction de Schelling comme la dernière rébellion de ceux qui ne souhaitent pas se faire enfermés de force dans la cage de la science et de la technologie. Leur bâtiment s'effondra rapidement. Les homéopathes proposèrent un refuge non religieux où se rabattre, mais ils restaient des marginaux, depuis deux longs siècles déjà. L'aspiration de la nouvelle médecine ne cessa d'augmenter.

Pour la deuxième fois dans l'histoire, une médecine fut créée dans une démarcation consciente de toutes les autres formes d'art de soigner. Comprendre l'organisme uniquement sur la base des lois de la nature, de la chimie et de la physique, à l'aide de la biochimie et de la biophysique. Pour les décideurs de la société, seuls ces barreaux étaient stables.

Ils se rendirent de leur plein gré dans cette cage, tout en entraînant avec eux la très grande majorité de la population. Voilà où résidait le succès. Visible et mesurable. Peu nombreux étaient ceux qui eurent le courage de rester dehors. Les marginaux justement.

Medicine Independent of Theology

L'enthousiasme de ces années, difficile à comprendre aujourd'hui, fit jubiler en 1850 la revue médicale britannique *Lancet* : *Medicine Independent of Theology*. Derrière ces mots, invisible mais évident pour tous : enfin. Telle était l'opinion des décideurs. Désormais, tout s'enchaîna rapidement. Au premier plan, la grande révélation : fiabilité et reproductibilité du savoir. Fiabilité signifie : on peut être sûr que ce savoir donne déjà beaucoup de réponses et on peut également être sûr que ce savoir donnera encore davantage de réponses à l'avenir. Reproductivité signifie : on peut poser la question partout dans le monde, dans chaque situation, les réponses seront les mêmes. Cela a dû être une expérience fascinante. Qui pourrait arriver à la comprendre aujourd'hui ? Jamais on n'avait vu un savoir fiable et reproductible au-delà des frontières des religions et même des cultures, et donc de ce fait acceptable ! Ce savoir, la chimie, la physique et la technologie, commença à transformer le monde vital. Il accompagna également les Européens lors de leurs voyages dans le vaste monde et les aida, de manière fiable et reproductible, à mettre les populations étrangères à leur service. Il allait de soi qu'il fallait fonder la nouvelle médecine sur ce fondement, et uniquement sur ce fondement. La nouvelle médecine devait être fiable et reproductible. Comme dans l'Antiquité grecque, une vision du corps et des fonctions de son organisme malade et en bonne santé, fondée sur les lois de la nature, arriva au premier plan. Qui aurait pu ne pas accéder à la promesse suivante : les lois qui rendent la société productive et capable de se défendre rendent aussi l'organisme individuel apte au travail et en bonne santé.

Cette vraisemblance s'effondra de plus en plus avec la réalité. Depuis des siècles, on avait étudié la morphologie et on la connaissait de mieux en mieux. Désormais, pour la première fois dans l'histoire, la chimie et la physique étaient en mesure d'expliquer fonctions et évolutions. Maintenant, on posait les vraies questions au corps et il répondait. Il donnait beaucoup, énormément de réponses. Sa propre force d'expression resta aussi limitée qu'elle l'avait toujours été. Mais avec les questions appropriées, sa force d'expression s'ouvrit dans l'incommensurable. Chimie, physique et technologie formaient la grammaire des questions posées. Le corps accepta ces questions et se dévoila à vue d'œil.

Virchow : l'homme de la mort comme interprète de la vie

C'est un pathologiste qui fut l'auteur de la brèche. Rudolf Virchow (1821-1902), un homme ayant placé l'évaluation de la mort au centre de son emploi du temps de médecin, fut le premier à passer la ligne d'arrivée dans la course au meilleur interprète de la vie reconnu ! De notre point de vue aujourd'hui, nous ne serions pas facilement d'avis que son interprétation correspondît tout à fait à la réalité. Mais ceci est plutôt secondaire. Ce qui est important, c'est qu'un jury contemporain l'ait déclaré vainqueur. Il ne nous reste plus qu'à nous demander : pourquoi ?

La réponse est beaucoup plus facile qu'aux siècles passés. On le doit à l'Italie. C'est là-bas que l'historien Renato G. Mazzolini a creusé pour Virchow la question que nous souhaiterions poser pour l'histoire de la médecine dans son ensemble : « *dans quelles mesures les représentations socio-politiques peuvent-elles influencer la naissance de théories scientifiques*⁶⁹. » Nous trouverons tout ce dont nous avons besoin chez Mazzolini. C'est pour cette raison qu'il sera beaucoup cité ici. Montons sur ses épaules – peut-être pourrions-nous voir un peu plus loin.

En 1847, le « démocrate radical » Julius Fröbel écrivit son livre *Système de la politique sociale*. Rudolf Virchow, âgé de 26 ans à l'époque, connaissait les pensées politiques de Fröbel et s'identifiait à elles. Fröbel écrivait : « *S'il existe une société, alors elle existe dans l'individu, à travers l'individu et pour l'individu. S'il existe une communauté, alors elle existe pour l'individu, pour le bien-être de l'individu.* » C'était, en substance, le message transmis par Virchow dans sa compréhension de l'organisme. Il considérait le corps comme « *une organisation à caractère social, dans laquelle une quantité d'existences individuelles sont dépendantes les unes des autres, de manière à ce que chaque élément ait une activité bien particulière et que chacun d'entre eux, lorsqu'il reçoit le stimulus pour son activité de la part d'autres parties, soit quand même auteur de sa propre action*⁷⁰. » Et un an plus tard, en 1859 : « *Qu'est-ce que l'organisme ? Une société composée de cellules vivantes, un petit État, bien aménagé, équipé de hauts fonctionnaires et de fonctionnaires inférieurs, de serveurs et de maîtres, grands et petits*⁷¹. »

Autant dire qu'il nous faudrait ici dérouler à nouveau l'image du corps antique de l'acupuncture chinoise. Que verrions-nous ? Une distance temporelle – et pas un pas de

69. Renato G. Mazzolini (1988) *Stato e organismo, individui e cellule nell'opera di Rudolf Virchow negli anni 1845-1860*. In : *Annali dell'Istituto storico italo-germanico in Trento*, IX, 1983, 153-293. Deutsch : *Politisch-biologische Analogien im Frühwerk Rudolf Virchows*. Marburg, Basiliskens-Press, p. 7.

70. *Ibid.*, p. 42.

71. *Ibid.*, p. 46.

plus en avant. Toujours cette vieille idée de l'État. Presque recopiée mot pour mot sur l'Empereur Jaune. Pourtant, Virchow ne le connaissait pas. Virchow était un enfant de son époque. Les idées arrivèrent sur lui, les modèles qui animèrent l'élite intellectuelle de l'Europe centrale au début du XIX^e siècle exercèrent une influence sur lui. Pas les modèles de la Chine des I^{er} et II^e siècles avant J.-C. La déclaration selon laquelle l'image que Virchow avait du corps se soit orientée en fonction des structures sociales réelles ou souhaitées est-elle désormais une hypothèse, comme nous l'avons exprimé pour Hippocrate et Galien, Paracelse, Harvey, Hoffmann et beaucoup d'autres ? Non, elle est davantage qu'une simple hypothèse. Cette fois-ci, c'est Rudolf Virchow lui-même qu'il faut remercier.

Non seulement nous savons, au-delà de son œuvre scientifico-médicale, beaucoup de choses à propos des opinions et activités politiques de Virchow qui nous font penser que c'était un homme qui « *garda sa vie durant un vif intérêt pour les questions sociales et politico-culturelles*⁷² », mais nous avons aussi en notre possession, contrairement à des créateurs plus anciens de nouvelles images du corps en médecine, de Virchow même, des auto-observations très instructives qui nous donneront les indications décisives.

Très tôt, Virchow se vit comme un « homme entier », selon ses propres mots ; à certains endroits, il parla aussi de « *l'homme uni* ». Il désignait ainsi le médecin cultivé, dont les conceptions de la vie médicale et politique étaient en accord⁷³. Il constata cette concordance chez ses adversaires dont il disait que leur conception de la biologie du corps était due à des opinions politiques qu'il ne pouvait partager. Mais il vit cette concordance chez lui aussi et trouva que cela allait de soi que ses convictions politiques eussent un effet sur son image scientifique du corps, tout comme il trouva inéluctable le fait de recourir à son image du corps comme une image politiquement souhaitable de la société.

Mais quel élément vint le premier ? Sommes-nous ici devant l'énigme de « la poule et de l'œuf » ? Sûrement pas. Ce sont les idées politiques de Virchow qui ont déterminé la formation de sa théorie biologique, et non l'inverse ! Rien que sa théorie biologique possédait la légitimité de la vraisemblance. Elle ne pouvait l'avoir extrait de la réalité du corps. Ni le corps mort, qu'il étudiait la plupart du temps, ni le corps vivant ne transmet l'idée de « *l'organisme comme une société de cellules vivantes* ». Virchow ne pouvait pas encore prouver son affirmation des métazoaires, « *il s'agissait simplement d'une idée hypothétique à laquelle faisaient face d'autres théories de la construction des corps organisés*⁷⁴ ». C'est sur une base aussi fragile que le grand érudit dut fonder son opinion de ce à quoi une société devait ressembler ? Ceci est peu vraisemblable. Étant donné les antécédents aussi.

Mazzolini a pu plus que clairement montrer que Virchow avait importé très tôt déjà ses convictions politiques en médecine – avant d'avoir pu entreprendre des recherches qui auraient pu mener à une théorie biologique sérieuse. En 1843, il acheva ses études de médecine ; en 1844, il devint l'assistant du prosecteur Froriep à la Charité à Berlin.

72. *Ibid.*, p. 8.

73. *Ibid.*, p. 35 et 45.

74. *Ibid.*, p. 25.

Dès 1845, il tint une conférence au cours de laquelle il exprima, alors âgé de 24 ans, la même opinion, il utilisa la même allégorie politique que celle qu'il utilisera des décennies plus tard. Il n'y eut pas d'évolution fondamentale sur ce point. Dès le début, Virchow eut une opinion ferme. Il ne s'agit pas de la question de « la poule et de l'œuf ». L'homme qui reçut une grosse manchette dans la *Chronique de la médecine* avec les mots suivants : « *Virchow pose les bases de la médecine moderne*⁷⁵ », l'homme à qui nous devons la première description et la dénomination de la leucémie et de beaucoup d'autres aspects de la réalité de notre état malade arriva dans la théorie médicale avec une opinion politique toute faite, qu'il garda à jamais. Il fut le maître d'œuvre de la théorie de la vie, et ne modela ni ne fit modeler ses éléments de construction tout au long de sa vie. Il apporta ses éléments de construction de chez lui, tout en ne voyant aucune raison de modifier quoi que ce soit. En tout cas, sa théorie biologique n'était pas apte à exercer une influence ici. Elle ne reposait pas sur une base propre solide qui serait apparue suite à l'observation du corps. Elle reposait sur la seule et unique base de ses convictions extramédicales.

Que dit-il dès le début de sa carrière ? « *La médecine a défini sa manière de voir comme une manière mécanique, son but comme le constat d'une physique des organismes. Elle a prouvé que la vie n'est que l'expression d'une somme de phénomènes qui se déroulent chacun selon les lois physiques habituelles. Elle nie l'existence d'une force de vie et de la nature autocrate.*⁷⁶ » Cette remarque contient déjà tout ce que Virchow déclara durant les années suivantes à propos de la médecine et de l'organisme. Ces propos sont très politico-allégoriques.

Trois messages principaux sont ici réunis. Emparons-nous du dernier pour commencer. La dernière médecine, celle que défend Virchow, « *nie l'existence d'une force de vie et de la nature autocrate.* » Pour Virchow, démocrate républicain, supposer une force de vie à la responsabilité centrale pour un organisme vivant ne pouvait faire vraiment sens. Une force de vie signifiait que quelque chose résidait dans l'organisme, il parlait de *spiritus rector*, qui représentait l'ensemble. Ce n'était pas les différentes parties constituant l'ensemble qui étaient responsables d'elles-mêmes et du bien-être et du mal-être de l'ensemble. Non, c'était le *spiritus rector* qui déterminait le sens de l'existence et le chemin de l'évolution. Deux ans plus tard, alors âgé de 26 ans et déjà prosecteur à la Charité, Virchow exposa à nouveau cette pensée sans la moindre ambiguïté :

« *Car les idées médicales s'étaient développées aussi loin sous l'influence des principes philosophiques et politiques présents : il s'était formé une concordance de l'ensemble de la vision de la vie, qui doit toutefois ressortir plus ou moins lorsque le médecin formé est en mesure de se transformer en homme uni. Cette téléologie s'était tellement étendue en médecine que l'on s'habitua à considérer l'âme (la force nerveuse, la force de vie, la force de l'organisme, les vertus curatives naturelles, des mots dont la signification, de notre point de vue, est bien sûr presque la même) comme principe monarchique dans le corps.*⁷⁷ »

75. Schott, Hg. (1993) p. 288.

76. Mazzolini (1998) p. 33.

77. *Ibid.*, p. 35.

Virchow était un observateur de son époque très formé historiquement. Il était peut-être une exception dans sa capacité à mettre en relation l'évolution de la pensée médicale avec l'évolution des idées politiques. En tout cas, ils ne furent pas nombreux à le suivre dans cette optique. Il n'arrivait pas à comprendre l'âme, la force de vie, ou le nom que l'on avait donné à X à son époque. De toute façon, il travaillait uniquement avec des morts. Mais ce n'est pas tout. Virchow ne pouvait voir aucun X, parce qu'on ne pouvait se le représenter à son époque autrement que comme « principe monarchique dans le corps ». Toutefois, il refusa de tout cœur ce principe monarchique, avant même d'avoir l'occasion d'entreprendre ses propres recherches, et après aussi. Ce qu'il décrit en 1847 n'était pas de simples connaissances obtenues grâce à l'observation du corps humain. Il s'agissait de connaissances qu'il détenait grâce à l'observation de l'histoire.

Ce ne fut qu'à sa propre époque qu'il vit un changement. Ce changement est dû en grande partie à son professeur Theodor Schwann (1811-1882). Schwann était un homme du microscope. Il s'en servait pour observer les cellules. Pour expliquer la formation cellulaire, il se référa à un processus naturel déjà connu, la cristallisation. Chez lui, pas de métaphores politiques. En revanche, les deux conclusions fondamentales sur lesquelles Virchow fonda plus tard sa pathologie cellulaire : premièrement, les tissus animaux se composent de cellules. Là, il pouvait se référer au modèle des cellules végétales, dont l'existence avait été reconnue par tous. Deuxièmement, Schwann fut le premier à identifier les cellules désignées comme « individus » pour le monde végétal par le botaniste Jakob Schleiden aussi comme « individus » pour l'organisme animal. Avec le terme d'individu, on désignait à cette époque chaque élément⁷⁸. Les cellules en tant qu'individus fascinaient Virchow. « Il fut convaincu toute sa vie que les cellules sont des organismes véritablement individuels, des individus parce qu'elles disposent d'une vie autonome⁷⁹. » Ces individus n'ont besoin d'aucun monarque ; le pouvoir du souverain part du principe autocrate de la force de vie et passe par les différents éléments de l'organisme – dans l'État comme dans l'interprétation du corps :

« Ce n'est qu'à une période très récente, presque au même moment que la modification des idées politiques que l'on mit aux côtés de cette unité une violence multiforme, qui profitait souvent d'un pouvoir souverain ; désigné au début par le terme de pouvoir de formation, il fut rapidement attribué aux cellules comme une hérédité et une caractéristique. L'action cellulaire, la vie cellulaire, le pouvoir cellulaire était mis en valeur à côté de la force de vie.⁸⁰ »

Huit ans plus tard, en 1855, Virchow revint sur cette question. Il n'était pas possible de répondre à la question de savoir comment il faut interpréter la cellule en observant la réalité. Il ne s'agissait pas ici de science de la réalité, mais de la science qui vit de la vraisemblance. Que se passe-t-il lorsque l'État perd son monarque ? Le bateau État sombrera-t-il, sans son barreur qui donnait la direction ? Que peut faire le corps lorsque son organisme perd sa force de vie centrale, monarchique, autocrate, ou son âme, « foyer de vie », comme on disait également ? Son existence a-t-elle encore un sens ? Virchow apaisa les peurs :

78. *Ibid.*, p. 71-73, 78.

79. *Ibid.*, p. 74.

80. *Ibid.*, p. 35.

« Ceci n'implique pas obligatoirement que nous perdions l'unité de l'organisme vivant en raison de nos nombreux foyers de vie. Bien sûr, nous ne sommes pas en mesure de montrer l'unité au sens de la pathologie nerveuse. Il manque le Spiritus rector ; il s'agit d'un État libre, composé d'éléments individuels égaux en droits tout en ayant des talents différents ; qui forme une unité parce que chaque élément est dépendant des autres et parce que certains centres de l'organisation sont présents, sans l'intégrité desquels leurs besoins nécessaires ne peuvent parvenir aux différents éléments⁸¹. »

Virchow était désormais âgé de 34 ans. Au meilleur de l'âge créatif scientifique. Ses propos reposent uniquement sur la base d'allégories politiques, comme chez le jeune homme de 24 ans qu'il fut. Était-ce avec ces idées cousues de fil blanc qu'il posa « la première pierre de la médecine moderne » ? L'exposé qu'il fit, alors âgé de 24 ans, contenait quelque chose d'autre. Comme on pouvait le lire, « *La nouvelle médecine a prouvé que la vie n'est que l'expression d'une somme de phénomènes qui se déroulent chacun selon les lois physiques habituelles*⁸². » Voilà ce qui rendait le système idéologique de Rudolf Virchow aussi convaincant. Le rejet du X inconcevable, intangible et le propos radical suivant : toute vie suit les lois habituelles de la physique – c'était la garantie pour une suprématie presque incontestée de cette image du corps en médecine, en tout cas pour les cent années à venir.

Après l'implication de toute vie, réellement : tout processus de vie, dans les légalités des sciences naturelles, de la physique et de la chimie – car c'est ce à quoi pensait Virchow lorsqu'il parlait des « lois physiques habituelles » – la première pierre fut posée pour la nouvelle médecine. Désormais il n'y avait plus de parties non médicales dans l'art de soigner qu'il se serait agi de prendre en compte et qui auraient été ouvertes à de perpétuelles spéculations. Il s'agissait désormais uniquement d'appliquer les lois physiques habituelles aussi aux domaines les plus intimes de la vie – et il s'agissait à son époque des cellules. Virchow récusait « l'unité despotique ou oligarchique », comme il la nommait, « des « écoles humorales et solidales » présentes jusqu'à maintenant. L'idée que le corps puisse être malade dans son ensemble lui semblait suspecte. Il préférait la thérapie des différentes parties et écrivait en 1860 : « *La différence réside uniquement dans le fait que les parties du corps, selon le point de vue cellulaire, forment une unité sociale et non une unité despotique ou oligarchique, d'après les écoles humorales et solidales. La pratique heureuse le reconnaît depuis longtemps car elle sait que le traitement véritablement efficace des malades s'explique par une thérapie locale raisonnable et que les traitements dits généraux ne rencontrent aucun succès lorsqu'ils n'ont pas d'effet local (de temps à autre contre l'intention du thérapeute)*.⁸³ »

L'unité de la vision du monde ainsi que l'unité du monde était désormais atteinte. Les « lois physiques habituelles » étaient valables à Berlin, à Paris, à Londres tout comme à Tokyo ou – dans le futur – à Shanghai. Le monde, unanimement disposé à envoyer des avions dans les airs et à construire des ponts au-dessus de détroits, était d'accord sur ce qui se déroulait au plus profond du corps. Tous pouvaient aller dans le même

81. *Ibid.*, p. 37.

82. *Ibid.*, p. 33.

83. *Ibid.*, p. 45.

sens. Plus de différences mesquines, issues de contextes culturels différents. C'était ce qui était véritablement fascinant dans la pathologie cellulaire inventée par Rudolf Virchow à Würzburg, qui, alors âgé de 37 ans, la présenta ensuite au cours de vingt cours magistraux à l'Institut pathologique de Berlin entre février et avril 1858 et finit par la publier sous forme de livre.

Face à ce contexte très prometteur, il n'était peut-être pas si important que la théorie biologique sur la vie propre à Virchow fût aussi polarisante politiquement parlant et qu'elle pût revendiquer l'éclat de la vraisemblance uniquement sur la base de ses idées politiques. Nous avons déjà étudié de plus près deux des propos fondamentaux de son exposé de jeunesse : l'opposition à l'existence d'une force de vie et ainsi au principe monarchique et autocrate, et la soumission de tous les processus vitaux aux lois habituelles de la physique. L'un de ces propos est dirigé vers l'étude de la réalité ; l'autre n'est que pure vraisemblance. La pure vraisemblance est aussi le dernier des propos fondamentaux (bien sûr, le premier dans son exposé) auquel Virchow se raccrocha toute sa vie durant. Virchow qualifia la nouvelle médecine de médecine « mécanique ». Ce faisant, le jeune homme alors âgé de 24 ans s'opposait à une conception « organique », qui est à même d'explicitier l'existence et le sens des différentes parties de l'organisme uniquement avec l'existence et le sens du tout.

Y avait-il des recherches biologiques qui auraient pu mettre sur la piste le jeune homme de 24 ans ? De la part de Schleiden et de Schwann, il avait juste appris que les plus petits éléments constitutifs dans le corps végétal et animal sont des cellules « individuelles ». Pas davantage. Quant à la question de savoir si celles-ci sont reliées « mécaniquement » ou « organiquement », qui pouvait bien le savoir ? Virchow le savait. Il le savait déjà lorsqu'il avait 24 ans. Effectivement, il exprimait une conception politique sous la forme d'une théorie biologique. Virchow n'était pas un adepte des idées de « *l'organisme d'État de la façon dont il était représenté à son époque. [...] Au terme d'organisme d'État s'associait l'idée d'une unité que l'on comprenait comme l'action combinée de parties vivantes. Elles étaient concevables uniquement en relation avec un tout existant dans la causalité et le but. [...] L'action combinée de ces parties vivantes et leurs relations au tout favorisaient l'idée selon laquelle l'individu lui serait soumis et qu'il n'aurait aucun sens hors de l'État ou de la société par exemple.*⁸⁴ »

Les connaissances historiques de Virchow le menèrent à une comparaison très parlante pour aiguïser la conscience des lecteurs dans un exposé qu'il rédigea en 1856 sur l'importance de l'individuel : « *un historien est très enclin, dans l'abstraction de son cabinet de travail, à oublier les êtres humains vivants individuels qui composent un État et un peuple. Il parle de la vie d'un peuple, du caractère des nations, comme si une force uniforme animait et traversait les individus, et il s'habitue facilement à suivre l'effet total de l'ensemble de la nation dans la génétique de l'espèce humaine, oubliant ainsi les nombreux effets individuels dont elle se compose. Et pourtant, toute l'action dans les différentes parties et la vie du peuple n'est rien d'autre que la somme de la vie de citoyens individuels. Il en va ainsi également dans le petit État que représente le corps de chaque plante et de chaque animal.*

84. *Ibid.*, p. 55.

*Il va de soi que l'autonomie de toutes ces parties n'est pas absolue, mais qu'au contraire, chacune est, par ses relations, dépendantes des autres.*⁸⁵ »

Rudolf Virchow est sûrement le penseur médical le plus politique parmi ceux que nous avons découverts jusqu'à présent. Il participa activement à la Révolution de mars 1848 à Berlin, fut chassé de Berlin en raison de ses activités politiques et envoyé dans la ville de province de Würzburg, fut membre du conseil municipal de Berlin de 1859 à sa mort, appartint à la Chambre des députés de Prusse et fut aussi plus tard membre du Reichstag⁸⁶. Ce n'était pas un homme politique qui ne connaît que la parole ; il s'engageait partout où il pouvait remédier à des dysfonctionnements sociaux par son savoir et par son nom. Sa théorie de l'organisme humain, formulée dans sa « pathologie cellulaire », était une construction idéologique qui comportait, dans son association de la réalité et de la vraisemblance, toutes les caractéristiques d'une architecture liée au temps et à la personne.

85. *Ibid.*, p. 42.

86. Christian Andree (1996) Die Zellular-Pathologie als Basis der modernen Medizin. Rudolf Virchow - Leitfigur einer Epoche. In Schott, Hg., p. 345.

Robert Koch : de la science pure ?

Virchow devint la « figure de proue d'une époque » parce que sa pathologie cellulaire permit un changement d'orientation fondamental. La médecine lui doit la certitude de pouvoir aborder toutes, mais vraiment toutes les questions de la vie avec les méthodes des sciences et technologies modernes. Il est possible que la vraisemblance politique fût, pour Virchow et d'autres scientifiques, décisive pour accepter la pathologie cellulaire. Mais Virchow et les quelques sympathisants antimonarchiques, peu nombreux, ne furent pas les seuls à s'approprier les contenus et les conclusions de sa pathologie cellulaire. L'ensemble des scientifiques médicaux d'Allemagne et d'Europe, mais aussi de partout dans le monde, s'emparèrent avec enthousiasme de ce nouveau point de vue. D'où vint cette vraisemblance qui convainquit tous ces gens ? C'était la force de persuasion des réalisations accomplies jusqu'ici par la physique, la chimie et la technologie dans les domaines non médicaux qui donna la certitude de pouvoir aussi répondre à toutes les questions dans l'application des processus dans le corps humain, animal et végétal et de pouvoir atteindre tous les buts sur le plan médical.

Virchow ne fut pas le seul à appliquer les nouvelles méthodes pour apporter les réponses aux questions restées sans réponses depuis de nombreux siècles déjà, beaucoup d'autres observateurs de la nature et médecins le firent aussi. La question des agents pathogènes par exemple. Girolamo Fracastoro (1478-1553) avait parlé d'*animalculi*, des petites bestioles – et personne ne l'avait écouté. Samuel Hahnemann avait parlé de bestioles cholériques – et personne ne l'avait écouté. Au début du XIX^e siècle, il y avait encore discussion : est-ce l'acarien qui produit la gale ou la gale l'acarien ? La technologie, soutenue par la physique et la chimie, offrit la possibilité de regarder dans des zones toujours plus lointaines du cosmos universel. Le microscope, soutenu par la physique et la chimie, offrit la possibilité de regarder des détails toujours plus fins de l'organisme individuel. Qui pouvait encore douter du fait qu'on eût trouvé la bonne voie. Enfin.

Toutefois, certaines choses ne changèrent pas. On ne vit pas l'agrandissement tant espéré du jadis invisible. Mais cela ne s'expliquait pas tout seul. L'interprétation était encore et toujours nécessaire. L'acarien produit-il la gale ou la gale l'acarien ? Ce fut Robert Koch (1843-1910) qui trouva la preuve convaincante. Il découvrit en 1883 l'agent microbien du choléra et formula la règle de trois qui est depuis considérée comme la preuve de la responsabilité des microbes dans l'apparition de certaines maladies : 1) isoler l'agent microbien d'un malade ; 2) déposer cet agent microbien chez une autre personne. La même maladie que chez la première personne apparaît ; 3) isoler le même agent microbien chez la deuxième personne. De la science pure ? Tout à fait, qui aurait bien pu en douter ? C'était la réalité.

Et pourtant. Cette science n'est pas aussi pure que cela. Qui nous dit que Robert Koch n'eut pas un peu de chance aussi. La chance que ses pensées arrivent à une époque qui était enfin prête à les entendre. Comment cela ? Dans la plupart des cas, la découverte de

Robert Koch était incontestable. Bon, le vieux Virchow (1821-1902) avait un problème avec le nouveau point de vue sur la tuberculose. Mais il arrive qu'un vieil homme, à juste titre très populaire, ne soit plus ouvert à un nouveau point de vue – en particulier, lorsqu'il ne vient pas de lui. Robert Koch s'imposa avec sa thèse de la responsabilité des microbes dans l'apparition de nombreuses maladies. Était-ce juste ? Justement non. Ou plutôt : oui et non. L'existence des microbes est incontestable. Mais rappelons-nous le modèle chinois de la toux datant du 1^{er} siècle avant J.-C. Celui-ci nous amène avec élégance à observer que les personnes qui s'exposent au froid ne souffrent pas forcément de toux ensuite. Qu'en est-il des microbes ? Les personnes qui contractent l'agent microbien de la tuberculose dans le bus ou dans le tramway tombent-elles toutes malades ? Une certaine quantité d'agents microbiens ayant trouvé l'accès à l'organisme suffit-elle pour déclencher une maladie ? Existe-t-il d'autres cofacteurs permettant aux agents microbiens de sévir ? Le passage de la réalité à la vraisemblance commença là où la théorie des agents microbiens reçut le monopole.

Aujourd'hui, nous connaissons tous ce contre quoi certains, peu nombreux, à l'époque, il y a plus d'un siècle, protestèrent bien trop mollement : oui, il est tout à fait visible que les microbes soient actifs en tant qu'agents pathogènes dans de nombreuses maladies. Mais il est inexact de croire que les microbes, en tant qu'agents pathogènes, soient la cause des maladies. Personne n'écoula. Agents pathogènes ici, agents pathogènes là-bas. Lavage des mains. Propreté. L'hygiène est la protection contre l'agent pathogène. L'agent pathogène est l'unique ennemi. Notre propre corps est une forteresse dans laquelle l'agent pathogène n'a pas le droit de pénétrer. Lavage des mains, propreté.

Lavage des mains, propreté

Que se passait-il à l'époque ? Regardons de plus près. La physique et la chimie, voilà les sciences naturelles. Elles se servent des lois de la nature afin de faire apparaître des substances, afin de les transformer et de comprendre leurs effets. Elles se servent des lois de la nature afin de contraindre la nature dans la technologie et de l'assujettir à l'être humain. La réaction d'un acide, d'une base, d'un sel, la représentation d'un lien organique à partir de substances de départ non organiques, l'apport d'un catalyseur. La production d'électricité à partir du mouvement ou de l'énergie hydraulique. Tout cela, ce sont des réalités. Nul besoin ici de vraisemblance.

La vraisemblance apparaît pourtant encore dans un contexte de biochimie et de biophysique et dans l'utilisation des dernières technologies. Pourquoi tombons-nous malades ? Ce sont les agents pathogènes, disent les uns. Ce ne sont pas les agents pathogènes, disent les autres. Les agents pathogènes ne peuvent pénétrer dans le corps que lorsqu'une porte a été ouverte. L'agent pathogène ne trouve aucun accès au corps sain. Toutefois, personne n'entendit ces voix. Les agents pathogènes conservèrent l'avantage. Ce n'est que trop compréhensible. La preuve était évidente, enfin, elle se trouvait sous le microscope ! Il est difficile de se représenter l'enthousiasme qui accompagna l'ascension de la théorie microbienne. On avait découvert le malfaiteur. Enfin, après deux millénaires d'histoire de la médecine. C'était convaincant – et si simple. L'asepsie des opérations : quelle bénédiction pour les personnes opérées ! Si nous ne nous approchons pas des agents pathogènes, alors nous resterons en bonne santé. Si nous faisons sortir les agents pathogènes de nous ou que nous les tuons en nous, alors nous serons à nouveau en bonne santé.

Robert Koch et la théorie microbienne profitèrent peut-être des modèles de leur époque. Il fallait livrer bataille jusqu'au bout. Entre chaque individu d'un côté et les agents pathogènes de l'autre. La stratégie de défense nécessitait : lavage des mains, propreté. Une société propre. On savait pourquoi quelqu'un tombait dans la délinquance. Il fallait livrer bataille jusqu'au bout. Chaque individu était responsable de sa propre morale. Il fallut faire un grand travail sur soi. Lavage des mains, propreté et voilà qu'on était propre sur soi. Il ne pouvait rien arriver. Dans l'économie non plus. Il fallait livrer bataille jusqu'au bout. Contre les concurrents. Sur le marché. Les bons montaient. Les mauvais tombaient tout en bas. Le banqueroutier n'était pas propre sur lui. C'était de sa faute. Exclu de la société propre. Dans le droit pénal ou dans l'économie. En dépit de toute bienveillance. L'individu seul responsable était au premier plan. Celui qui échouait était responsable. C'était aussi le cas dans le combat contre les agents pathogènes. Celui qui tombait malade en était lui-même responsable. Lavage des mains, propreté.

C'était la vraisemblance. Entre temps, elle s'est estompée et a été remplacée par une autre vraisemblance. Après coup, il fallut donner raison aux sceptiques d'autrefois. L'ouverture de la porte vient avant l'agent pathogène. Pour l'agent pathogène. Et qui ouvre la

porte ? Parfois, l'agent pathogène lui-même. Lorsque sa quantité rend toute résistance inutile. Parfois l'individu, lorsque son imprudence invite ouvertement l'agent pathogène. Mais ce ne sont pas toujours le nombre et la responsabilité. La nouvelle vraisemblance a déplacé le regard de l'individu seul responsable pour pointer la responsabilité du système. Quelque part, le socialisme l'a emporté. Pas là où ses créateurs l'espéraient. Mais le fait que nous pensions aujourd'hui en grands systèmes, en réseaux dans lesquels l'individu est prisonnier, est un héritage de la pensée sociale.

Le délinquant. Mon dieu, il n'y pouvait rien ! Meurtrier, voleur ? Le contexte social a échoué. Le système était mauvais et il a produit un être humain mauvais. Il fallait considérer ce fait comme une circonstance atténuante. Il faut en tenir compte ! Le manager de l'entreprise en faillite. Mon dieu, il n'y pouvait rien ! Condamner des milliers d'ouvriers au chômage ? Ceci est une conséquence du changement de structure. On ne peut le reprocher à aucun individu. Il faut en tenir compte ! L'élève. Il n'a réussi aucun diplôme ? Mon Dieu, le pauvre garçon. Il ne s'en sort pas avec le système éducatif. Beaucoup trop élitiste. Les goûts sont faussés. Pourquoi toujours l'allemand, les mathématiques, la chimie, la physique ? Personne n'en a besoin. Il faut les abandonner.

Le malade. Il fut même deux fois victime du système. Premièrement. C'est son environnement qui l'a rendu malade. Ah, quel bon temps c'était lorsque la vraisemblance pouvait rendre le stress responsable de l'ulcère à l'estomac. On ne connaissait pas encore l'*Helicobacter*. C'est le système économique qui était responsable, qui poussait les gens au désespoir ou à l'ulcère à l'estomac. Deuxièmement. Le système immunitaire du propre corps a échoué. Pourquoi ? Peut-être parce que l'environnement a causé tant de stress. Peut-être pour ceci, peut-être pour cela. Tout ceci est vraisemblance. Tant que nous penserons socialement et économiquement en systèmes, nous enfermerons l'organisme dans l'image du système et nous le verrons comme un système.

SIDA : la maladie adéquate

Le SIDA est la maladie adéquate. Elle réunit l'idée de l'agent pathogène et la pensée en systèmes. Le SIDA ne pouvait pas apparaître avant la fin du xx^e siècle. Le SIDA, c'est la maladie qui confirme la vraisemblance. L'agent pathogène arrive dans le corps. Parfois il s'endort pour se réveiller des années après. Parfois, il reste éveillé et se met immédiatement au travail. Il affaiblit ou détruit le système immunitaire. Ce qui entraîne des conséquences fatales. La tuberculose par exemple, ou d'autres affections opportunistes. Des parasites pour ainsi dire. Ils voient que quelqu'un a une faiblesse du système immunitaire et saisissent leur chance. C'est le SIDA. Qu'est-ce que disait un cynique du domaine scientifique ? *If AIDS hadn't come by itself, it should have been invented.* Effectivement, la rencontre avec le VIH et le SIDA a fait affluer des sommes de moyens financiers, jamais vues auparavant, dans les laboratoires des virologues. Effectivement, la rencontre avec le VIH et le SIDA a fait décoller les recherches de virologues d'une façon considérable. Tout ce que nous avons appris sur les rétrovirus dans un laps de temps si court ! À peine vingt ans. C'est la réalité. Chapeau aux virologues et au prix Nobel pour les scientifiques qui connaissent le code secret des agents pathogènes. Mais le SIDA ?

Établissons une hypothèse. Dans, disons, soixante ou peut-être cent ans, on secouera la tête face à l'interprétation issue de 1982 et qui dura jusqu'au début du xxi^e siècle : en jetant un regard rétrospectif sur notre époque, on pourrait résumer en un cours en employant les mots suivants :

« *Le modèle de maladie du VIH/SIDA, qui apparut vers la fin du xx^e et au début du xxi^e siècle et fut largement accueilli par l'enseignement, la recherche et la thérapie, était nettement marqué par le contexte social d'alors. Il avait une vraisemblance mais ne correspondait pas à la réalité, comme nous le savons aujourd'hui. Plusieurs facteurs furent à l'origine de la force de persuasion de sa vraisemblance. Au centre se trouvait la pensée en systèmes présente en économie, en droit pénal et beaucoup d'autres domaines, qui était apparue au milieu du xx^e siècle.*

Cette pensée en systèmes fut accompagnée vers la fin du xx^e siècle de la conscience toujours croissante de vivre dans un monde intact de plus en plus menacé par des intrus (ceux qui étaient bienveillants parlaient d'immigrants et de personnes cherchant l'asile, ceux qui étaient moins bienveillants parlaient eux de demandeurs d'asile et de réfugiés économiques). Isolement ou ouverture, c'était le grand débat politique de l'époque. La peur qu'un organisme dont les défenses immunitaires sont affaiblies par des intrus soit sujet à toutes sortes de maux pour parvenir finalement à la mort se reflète dans la métaphore du VIH/SIDA.

L'organisme de chaque être humain individuel correspondait, comme toujours dans l'histoire de la médecine, à l'organisme de la vie sociale. La vraisemblance VIH/SIDA se nourrit à nouveau lors des événements de septembre 2001, lorsque des extrémistes musulmans tuèrent plusieurs milliers de personnes lors d'un attentat sur le World Trade Center à New York. À

partir de ce moment, le « dormeur » devint un phénomène connu et redouté de tous. Un corps étranger qui ne recule devant rien lorsqu'il reçoit, au moment voulu, l'ordre de nuire à son organisme hôte. Ce faisant, le dormeur disparaissait lui aussi. Les États-Unis créèrent pour la première fois un ministère pour la défense de la patrie, que l'on put qualifier plus tard de "Ministère pour le renforcement de l'immunité nationale". Partout on évoquait les défenses immunitaires. Il s'agissait de faire la différence, aux frontières, entre les bons et les mauvais nouveaux arrivants et de ne plus laisser pénétrer aucun corps étranger dans l'organisme. Les efforts faits pour éliminer les agents pathogènes découverts ayant déjà pénétré l'organisme social s'intensifièrent partout.

Voici pour notre regard rétrospectif sur cette époque d'il y a 100 ans. Ce que nous souhaitons montrer avec ce regard rétrospectif, c'est dans quelle mesure les modèles de maladie, à la fin du xx^e et au début du xxi^e siècle, étaient marqués par l'esprit du temps et le contexte social. Les gens qui vivaient à cette époque ne pouvaient bien évidemment pas le remarquer. Ce n'est qu'aujourd'hui que nous savons que... »

Un rêve qui ne sert en rien à ceux qui sont aujourd'hui atteints de cette maladie.

Résumons une fois encore ce qui s'était passé à l'autre bout occidental du continent eurasiatique. Des siècles durant, les Européens ont laissé leurs architectes et leurs ingénieurs agir. Ils ont vu de drôles d'œuvres. Ils sont allés pour un moment dans telle ou telle cage. Ont pour ainsi dire habité pour essai dans les créations. Certaines étaient très variées et possédaient beaucoup de pièces, comme la construction idéologique de Jean Fernel. Marque : le salon d'antiquités galénique. Nous nous en souvenons. Tant d'esprit et une durée de vie si courte. L'esprit du temps se transforma rapidement et fit entendre le son impitoyable de la pierre de démolition. Longtemps personne n'osa le coup de maître.

Finalement, au xix^e siècle, la nouvelle cage apparut, une cage qui saisit tout le monde et qui ne disparut pas si vite. Elle fut réalisée par les forces unies de nombreux constructeurs. Tous ceux qui cherchaient une nouvelle médecine se trouvaient dans la cage des nouvelles sciences naturelles. Ils y entrèrent et fermèrent la porte. Le dernier à y entrer éteignit la lumière extérieure. La lumière était allumée seulement à l'intérieur. Les barreaux étaient empruntés à la chimie, à la physique, à la technologie et étaient collés les uns aux autres. Pratiquement aucun des détenus ne s'approcha tout près des barreaux et ne put voir dehors ne serait-ce qu'une lueur pâle. Ils étaient tous à l'intérieur. Les barreaux étaient solides et durables, ils inspiraient sécurité, stabilité. C'est dans la cage même que brilla la vraisemblance. Les lampes s'appelaient théorie pathogène ou immunologie. Parfois, une ampoule s'éteignait, alors on la remplaçait par une nouvelle.

La Chine au XIX^e siècle : une nouvelle cage s'ouvre

Il s'agit de la médecine qui fit son entrée en Chine au début du XIX^e siècle. Là-bas, la classe supérieure des 5 % de la société confucianiste errait encore et toujours dans la cage des correspondances systématiques, vieille de deux millénaires. Certes, les barreaux de la marque « Yin Yang » ou « théorie des cinq phases » étaient aussi mous que du caoutchouc et les bougies de la vraisemblance s'étaient presque consumées, mais il n'y avait rien de mieux pour garantir sécurité, stabilité et un peu de lumière. Ainsi personne ne pouvait trouver la sortie. Jusqu'à ce que la remplaçante arrive d'Occident. Le transfert d'une cage à l'autre se déroula rapidement et sans résistance convaincante. La nouvelle cage convainquit en l'espace de quelques décennies presque tous les décideurs en Chine.

Arrêtons-nous un moment. Cela vaut la peine de regarder de plus près comment les deux traditions confluèrent. La classe culturelle supérieure de la civilisation chinoise s'est raccrochée, deux millénaires durant, du I^{er} siècle avant J.-C. au XIX^e siècle, à une médecine qui devait sa vraisemblance aux structures de l'unification de l'Empire antique. Elle devait sa vraisemblance également aux idéaux sociaux des philosophes sociaux confucianistes et légalistes. Nous en avons parlé en détail lorsqu'il s'est agi d'étudier la vraisemblance qui éclaira la naissance de cette médecine. Pour la plus grande partie de l'élite intellectuelle chinoise ainsi que pour une partie croissante du reste de la population, cette vraisemblance, aux XIX^e et XX^e siècles, n'était plus qu'un reflet lointain. Cela faisait longtemps qu'elle n'éclairait plus ceux qui cherchaient.

Les théories sociales antiques étaient figées depuis des siècles déjà. Leur contenu : un vain mot. Les structures de l'Empire antique s'étaient survécues. L'Empire commença à vaciller au XIX^e siècle et s'effondra au début du XX^e. On demanda tout d'abord des formes tout à fait nouvelles de vie sociale comme idéaux puis on en fit des réalités. En jetant un regard rétrospectif et à la lumière de l'hypothèse présentée ici, la pensée médicale traditionnelle n'avait aucune chance de survivre, même à court terme. Comme si on avait retiré à un arbre diminué par l'âge les racines et la terre d'où il puisait ses dernières forces. C'est ce qui arriva à la médecine traditionnelle chinoise. La tentative de quelques voix obstinées de retenir avec volubilité le déclin imminent était anachronique et rendit vivant uniquement le papier sur lequel ces voix étaient imprimées. Rien de plus.

Les deux représentations fondamentales de la médecine

Et la médecine européenne ? Il nous faut lui poser deux questions : quel effet eut-elle sur les Chinois ? On dirait qu'il s'agit d'une question seulement mais il y en a bien deux. Quel effet eut-elle sur les Chinois ? Un effet étranger ou familier ? Quel effet eut-elle sur les Chinois ? Était-elle en mesure de soigner leurs maladies, leurs épidémies ? Tout d'abord en ce qui concerne la première question. Certains aspects de la nouvelle médecine leur étaient bien évidemment étrangers. Aussi étrangers que l'acupuncture pour les Européens. Mais ceci n'est que la surface. La technique pure. Les idées se dissimulaient derrière. Elles ne leur étaient absolument pas étrangères. Nous avons précédemment regretté de ne pouvoir réunir Monsieur Morgagni (1682-1771) et son collègue Xu Dachun (1683-1771). Ils se seraient rapidement mis d'accord.

Il existe deux représentations fondamentales en médecine – en Chine comme en Europe. Pouvons-nous séparer vraisemblance et réalité ? L'une des représentations fondamentales voit la légalité dans la société, dans la nature, dans le corps humain. Celui qui suit les lois survit, reste en bonne santé. Il se passe la même chose dans la société que dans la nature. Celui qui agit contre les lois est puni. En fonction de l'infraction, la punition sera douce ou sévère. Parfois, il lui faut laisser sa vie. Il se passe la même chose dans la société que dans la nature. Plus une société est civilisée, plus elle est en mesure de commuer la peine. La nature est toujours impitoyable. La mission de la médecine est de protéger l'être humain du caractère impitoyable des punitions de la nature. Xu Dachun et Morgagni ne se seraient pas contredits.

La deuxième représentation fondamentale : la vraisemblance projette elle aussi des éléments de la vie sociale sur l'organisme de l'individu. On a des amis mais aussi des ennemis. Il faut se méfier de ses ennemis. Ils peuvent nuire. Il existe des ennemis qui vous guettent, qui frappent de telle manière que nous nous effondrons, que nous saignons, peut-être même que nous laissons notre vie. Ce sont des ennemis que nous voyons. Ils sont réalité. La guerre est une réalité. Encore et toujours.

L'organisme individuel s'effondre parfois, saigne, est peut-être obligé de laisser la vie sans l'intervention d'un ennemi visible. Il s'agit alors sûrement d'un petit ennemi invisible ou d'un ennemi entièrement invisible. Les noms donnés au micro-ennemi responsable de tant de mal sont différents en Chine et en Europe, ainsi qu'au cours des siècles. Xu Dachun était intimement convaincu de son existence. Fracastoro et Samuel Hahnemann aussi. Chez Giovanni Morgagni, nous ne pouvons être sûrs. Mais selon Robert Koch, l'Europe entière en était convaincue. C'est à la fin du XIX^e siècle que la médecine occidentale parvint à la conclusion qui existait en Chine depuis deux millénaires.

Biologie objective et interprétation culturelle

Quel effet la médecine européenne eut-elle sur les Chinois ? En ce qui concerne les idées fondamentales, en tout cas, elles ne leur étaient pas étrangères. Les défenses naturelles leur étaient inconnues. Il serait possible d'y remédier si on le souhaite. Bien entendu, les défenses naturelles ne sont pas vraiment les bienvenues, dans l'art de soigner européen non plus. Celui qui croit aux défenses naturelles pourrait attendre trop longtemps. Ce qui ne plaît pas aux médecins. Les médecins chinois, sous l'influence des maximes confucianistes d'intervention précoce, ne s'y sont jamais risqués. Les médecins européens, de par leur foi des démocrates en le pouvoir de chaque organisme de pouvoir s'organiser lui-même, se virent contraints de s'engager dans une discussion. Mais ils ne les ont jamais aimées. En particulier aujourd'hui, la médecine étant soumise à des points de vue économiques. On ne souhaite pas que le thérapeute au sein de l'organisme fasse perdre quoi que ce soit à quelqu'un. On souligne ici : prévention, tandis que l'on pense la plupart du temps à dépistage précoce (en échange d'argent) et traitement précoce (en échange d'argent). Comme en Chine, depuis deux millénaires déjà.

Il ne faut pas non plus oublier l'immunologie comme dernier terrain de jeu des biologistes moléculaires. La pensée en système qui a relativisé la théorie microbienne. Moderne en Europe, conforme à la pensée sociale du ^{xx}e siècle. Et pourtant, absolument pas étrangères aux Chinois. On savait depuis longtemps déjà que plusieurs défenses immunitaires propres à l'organisme y patrouillent, guettent les intrus et les mêlent à des combats défensifs. Les Chinois antiques nommaient les défenses immunitaires *wei*. La traduction littérale est la suivante, on ose à peine la prononcer : « défenses immunitaires ». Il s'agissait de pure vraisemblance militaire. Il y a deux millénaires, alors qu'il n'y avait pas de biologie moléculaire qui aurait pu publier la vraisemblance comme découverte scientifique. La vraisemblance comme révélation des fonctions à l'intérieur du corps.

Pour éviter tout malentendu, la réaction immunitaire n'est pas une vraisemblance, c'est une réalité. La réalité, c'est qu'il y a des antigènes qui, identifiés par l'organisme comme étrangers au corps, peuvent provoquer la formation d'anticorps. La réalité, c'est qu'il y a des anticorps qui, seulement après l'intrusion d'un antigène, sont formés spécifiquement contre celui-ci et sont éliminés. La réalité, c'est qu'il arrive que des anticorps identifient comme étrangers au corps d'autres anticorps formés par le propre organisme. La réalité, c'est qu'il peut arriver que se forment des complexes immuns, produits de la réaction antigènes-anticorps, qui ne sont plus solubles, qui disparaissent et sont absorbés et digérés par des phagocytes. La réalité, c'est qu'il existe des complexes immuns solubles qui pénètrent dans des vaisseaux ou des tissus et peuvent y provoquer des mécanismes

de lésion. La réalité, c'est que des quantités particulièrement petites ou particulièrement importantes d'antigènes ne provoquent aucune réaction immunitaire.

La vraisemblance, c'est lorsque l'on interprète de façon sociale et militaire l'antigène comme un ennemi. C'est aussi simple que cela. Il n'y a aucune « hostilité » entre les substances étrangères au corps et celles qui lui sont propres. Il existe des réactions biologiques objectives entre différentes substances biochimiques. Rien de plus. L'hostilité est une relation évaluée. Évaluée par des êtres humains dans une interprétation culturelle. Parce que l'Homme a créé « sa » médecine en fonction de ses valeurs. Pour survivre. Aussi longtemps que possible. Ce qui nécessite une évaluation. Il n'y aucune hostilité entre l'antigène et l'organisme. L'antigène fait partie de la nature. L'anticorps fait partie de la nature. Leur rencontre est une réaction qui aboutit dans beaucoup de cas à la formation d'un produit de cette réaction qui sert à son tour de nourriture et de digestion à d'autres cellules. Quelle chance pour ces autres cellules. On les appelle les phagocytes, les mangeurs de cellules. Parfois, l'organisme ne réagit pas aux substances étrangères au corps. Cela s'est développé ainsi dans la nature. En raison d'un équilibre supérieur dont l'Homme ne peut saisir tous les détails. Mais il pourrait l'influencer dans la mesure où il peut s'en servir : pour sa survie. D'où l'évaluation des composants impliqués. D'où la vraisemblance de la conception d'ennemi, de l'esprit militaire.

La culture de la médecine extrait de la biologie objective certains processus et les évalue. Il y a deux millénaires, sans connaissance de la phase initiale et de la phase effectrice, la réaction anaphylactique, cytotoxique ou cellulaire. Aujourd'hui dans la médecine moderne. Le savoir sur la réalité a considérablement changé. L'interprétation culturelle est restée la même. Quel effet la médecine européenne eut-elle sur les Chinois ? En ce qui concerne les idées fondamentales, en tout cas, elles ne leur étaient pas étrangères. Tout simplement deux millénaires d'avance !

Visa de transit et promesse

Et quel effet eut-elle dans sa pratique ? Qu'avait-elle à offrir ? Au ^{xix}^e et au début du ^{xx}^e siècle ? La médecine européenne se trouvait encore à un stade de transition. Un visa de transit pour le présent avec la promesse d'un avenir doré. Voilà pourquoi cette médecine semblait si intéressante. Pas seulement en Europe, mais aussi au Japon, depuis les années 1860. Et en Chine aussi désormais ! La médecine reçut le visa de transit pour le présent avec la promesse d'un avenir doré en raison de l'environnement d'où elle était issue. Cet environnement : il s'agissait de la technique et des nouvelles sciences naturelles, dont les médecins cherchaient à se rapprocher. Les succès de cette technique étaient évidents et surtout utilisables de façon interculturelle. À n'importe quel endroit du monde, et donc aussi en Chine.

La médecine reçut le visa de transit pour le présent avec la promesse d'un avenir doré également en raison de la production vertigineuse de ses propres succès. Ces succès qui lui étaient propres étaient en réalité évidents et visibles interculturellement. La connaissance toujours plus précise de l'intérieur du corps et la chirurgie, la connaissance des agents pathogènes et la lutte contre les épidémies. Ce n'était pas de la vraisemblance, c'était une réalité. Des millénaires durant, les fonctionnaires chinois en ville et les paysans à la campagne n'avaient rien eu de mieux en main que la magie et les rituels pour combattre les épidémies. À la fin du ^{xix}^e siècle, on essayait encore avec les mêmes moyens de chasser les démons de la peste. Lorsqu'en 1910 la grande peste s'abattit sur la Mandchourie, ce fut le bactériologue Wu Lien-Teh qui remit efficacement à sa place l'épidémie. De façon convaincante. Pour ceux qui avaient des yeux pour voir et des oreilles pour entendre, il ne faisait aucun doute : seule la médecine occidentale peut redonner ses forces à la Chine, « l'Homme malade ».

Après des premiers parlementages pour savoir s'il était possible de rendre à nouveau la vieille cage plus résistante en échangeant les barreaux, la discussion se concentra ensuite à partir du début du ^{xx}^e siècle sur une question en particulier : serait-ce peut-être possible de relier les deux cages ? De ne pas détruire entièrement l'ancienne cage ? Elle a bien rendu service pendant longtemps, elle a donné sécurité, stabilité. Ne pourrait-on pas les mettre l'une à côté de l'autre ? Habiter une fois dans l'une, une fois dans l'autre ? Telle était la question centrale qui se posait. Concernant cette question, les avis divergent. Tout d'abord en Chine, puis en Occident aussi. L'une après l'autre.

Sarcasmes, moqueries et calomnies pour la médecine chinoise

En 1835, le missionnaire et médecin américain Peter Parker (1804-1888) ouvrit un cabinet d'ophtalmologie à Canton. Peter Parker avait été envoyé par l'*American Board of Commissioners for Foreign Missions* pour sauver les âmes des Chinois. Après une brève connaissance de son pays d'accueil, il préféra se concentrer sur le corps, en particulier sur les yeux. Il y avait beaucoup à faire. Peter Parker n'avait pas beaucoup de pratique en poche qui aurait été supérieure à l'art de soigner des Chinois. Seule sa chirurgie était infiniment éloignée de toutes les réalités de la Chine. Ses interventions sur l'œil étaient extrêmement impressionnantes. Les gens faisaient la queue. Peter Parker distribua des numéros pour maîtriser cette affluence. Bientôt, d'autres missionnaires ayant une formation médicale arrivèrent et attirèrent les Chinois dans leurs cabinets, leur laissant entrevoir le traitement de leurs souffrances physiques. Ils espérèrent, à partir de là, leur faire prendre le chemin menant à leurs églises. Bientôt, les premiers Chinois osèrent franchir le pas et se rendirent aux États-Unis afin d'étudier cette nouvelle médecine à sa source.

Au milieu des années 1850, le Britannique Benjamin Hobson rédigea une œuvre en plusieurs tomes sur l'introduction à la science et à la médecine occidentales. Guan Maocai l'aida à la traduire en chinois. Hobson représenta pour la première fois une locomotive à vapeur. Il présenta pour la première fois des vues détaillées de l'intérieur du corps dont la précision était inédite pour les Chinois. Il représenta des opérations et les instruments correspondants. Tout cela était inconnu en Chine et pourtant immédiatement convaincant. Il fallait que la médecine, se servant de la technique moderne, eût autant de succès que cette technique moderne. Seul l'avenir dirait si l'on verrait un jour des avions dans les airs. Mais le génie militaire au sol et en mer était déjà suffisamment impressionnant. Et visible pour tous : la locomotive. Même si dans les villages, quelques paysans, attachés à une pensée ancienne, s'opposaient au chemin de fer, la médecine, représentée dans une œuvre avec cette technique, devait avoir autant de succès que celle-ci.

Hobson vit une différence fondamentale et la décrivit dans l'introduction pour les lecteurs chinois : en Europe, on fait de la recherche parce que le véritable savoir se trouve dans l'avenir. En Chine, on ne fait pas de recherche parce que le véritable savoir est déjà à disposition dans les livres de l'Antiquité. Cela n'était pas complètement conforme à la vérité, mais correspondait aux tendances fondamentales. L'enthousiasme incroyable de l'Europe du XIX^e et du début du XX^e siècle à acquérir de nouvelles connaissances par la recherche et les expériences n'avait aucun parallèle à cette époque dans sa propre tradition chinoise. La cage des correspondances systématiques n'avait pas encore explosé. Mais aucune recherche ne pouvait s'établir dans cette cage.

Le fait que quelque chose devait se passer, les intellectuels chinois l'avaient très nettement sous les yeux vers la fin du XIX^e siècle. La tentative de départ d'acquérir une part de la technologie occidentale pour se défendre contre l'Occident échoua lamentablement. Le système impérial était en fin de course. Deux millénaires de tradition culturelle chinoise étaient à bout de course. Il y eut toujours davantage de réformateurs chinois. L'Empire du Milieu n'était ni empire ni milieu. Des associations de patriotes inquiets se réunirent, réfléchirent, invitèrent les penseurs les plus importants de l'Occident, se demandèrent et leur demandèrent d'où venait la puissance occidentale.

L'apogée de cette recherche eut lieu à l'époque de la Première Guerre mondiale et à l'époque de l'humiliation par les pouvoirs impériaux après leur fin. La décision était cruelle et inéluctable : accepter sans compromis la science occidentale et la technologie occidentale. Il n'y avait à ce sujet aucune différence d'opinion entre nationalistes et communistes. La médecine occidentale s'accompagna de la science occidentale. Quels sarcasmes, quelles moqueries, quelles calomnies les réformateurs, les intellectuels tournés vers l'avenir répandirent-ils sur leur propre tradition de l'art de soigner. Nombreux furent les auteurs et les cinéastes de cette époque de renouveau à prendre la médecine chinoise en tant que symbole, en tant que signe le plus visible de la façon de penser dépassée de leurs pères et des pères de leurs pères, au centre de leurs attaques envers les structures dont il fallait désormais venir à bout. À la fin des années 1920, un projet de loi plutôt fougueux et pas chinois vit le jour afin d'interdire la tradition dans sa totalité. Certes, elle échoua face à la résistance des personnes concernées, face à la situation chaotique concernant la politique intérieure pendant la guerre civile et face à l'invasion japonaise, mais tout cela ne servit pas vraiment. Les décideurs, les réformateurs misaient tout sur la médecine moderne, occidentale. Ils accusaient leur propre tradition d'être elle aussi responsable de la maladie de la Chine.

La médecine traditionnelle dans la République populaire de Chine : la confiance dans les sciences naturelles

Avec la victoire de l'armée populaire de libération communiste et la création de la République populaire de Chine en 1949, la décision concernant l'avenir de la médecine appartenait aux marxistes – conformes à la situation de la Chine grâce aux pensées de Mao. Depuis, on a procédé habilement. Très habilement. On se réfère à l'héritage de la médecine traditionnelle, on la présente comme l'héritage du peuple, tout en la vidant de son contenu. Cela faisait longtemps que les racines et le sol à partir desquels la tradition avait autrefois puisé sa force avaient été retirés à l'arbre. Que faire alors du bois ? Beaucoup de thérapeutes en firent des thérapies qui marchaient ! Il manquait l'interprétation ! On avait à nouveau besoin d'une interprétation. Ce n'était pas simple. Il fallut faire des compromis. On entretint le souvenir de la vieille théorie Yin Yang et celle des phases – mais en prenant une certaine distance ! Relativisées comme des tentatives de maîtriser les processus, les forces de la nature avec une pensée matérialiste. Primitif. Mais quoi qu'il en soit : un effort pour abandonner le monde numineux, métaphysique et s'ouvrir au matérialisme. Le temps de ces tentatives s'était achevé. Le marxisme aussi, dans sa version maoïste, se fie uniquement aux sciences naturelles modernes, tournées vers l'avenir. Si l'on ne peut pas tout expliquer aujourd'hui, on le pourra demain ou un jour. Mais il faut se diriger lentement vers cet objectif. Et c'est exactement la politique de la République populaire de Chine.

L'ancienne cage a été forcée. Entre 1950 et 1975, des commissions ont dénoyauté cet édifice idéologique pour en refaire l'intérieur à neuf : elles ont soigneusement réuni des éléments issus du passé d'une telle façon qu'ils n'étaient plus conciliables avec les nouvelles connaissances, avec la réalité de la nouvelle médecine occidentale⁸⁷. Cette nouvelle construction correspond à la réflexion moderne dans sa logique interne. Le vieux « aussi bien A que B », typiquement chinois, fut remplacé par la mentalité moderne occidentale du « soit A, soit B ». La grande cage idéologique vieille de deux mille ans, renfermant de nombreuses pièces, déconcertante, fut donc transformée en un petit parc mignon, comme un petit parc pour enfants, dans lequel personne ne peut plus se perdre. Facile à manier. Des milliers de livres aux différents styles de pensée, des centaines de

87. Les détails sont présentés par Kim Taylor dans son étude : (2000) *Medicine of Revolution: Chinese Medicine in Early Communist China (1945-1963)*. Wolfson College, University of Cambridge.

milliers de chapitres aux contenus hétérogènes, des millions de pages remplies de savoir : désormais condensés en « aperçus » – des cahiers d’une épaisseur d’à peine un ou deux centimètres. Voilà ce qui est resté des théories de la médecine chinoise traditionnelle, après que les lumières qui leur avaient conféré leur vraisemblance deux millénaires durant se soient éteintes.

Les Arabes du xx^e siècle, ou la cohue dans le petit parc

Les sauveurs sont tout près. Les Arabes du xx^e et du xxi^e siècle. La situation était bien celle-ci lorsque, après la fin de l'Empire romain au début du Moyen Âge, la vraisemblance de l'ancienne médecine grecque se fut estompée. Les Arabes arrivèrent du désert et découvrirent à Alep et ailleurs ce dont l'Occident chrétien ne voulait plus. Les Arabes furent surpris à juste titre. Ce savoir leur était étranger. Il leur semblait immensément supérieur aux coutumes de leur propre art de soigner. Ils traduisirent et compilèrent, devinrent les gardiens de l'héritage de l'Antiquité, méprisé par les Chrétiens eux-mêmes. Gardiens, admirateurs et utilisateurs seulement, bien évidemment. Car leur monde n'était pas apte à insuffler de nouvelles pensées à cette médecine ancienne. Tout de même. On associe plusieurs grands noms aux gardiens, admirateurs et utilisateurs : on se souviendra éternellement d'Hunayn ibn Ishaq *alias* Johannitius (808-873), Abu Bakr Muhammed ibn Zakariya'ar-Razi *alias* Rhazès (865-925), Abu al-Qasim Khalaf ibn Abbas al-Zahrawi *alias* Abdoulcassis (939-1010), Abu Ali ibn Sina *alias* Avicenne (980-1037) et de beaucoup d'autres comme des sauveurs qui offrirent un refuge à la médecine antique jusqu'à ce que l'Occident chrétien se souvienne à nouveau d'elle.

Il s'agit donc d'un processus semblable. En Chine, la médecine traditionnelle est valable officiellement uniquement dans le format du petit parc. Ce n'était prévu que pour une utilisation provisoire. Comme on le fait d'habitude avec un petit parc. On en sort en grandissant. Les Chinois n'auraient pas imaginé cela : à peine les Chinois ouvrirent-ils timidement les portes au milieu des années 1970 avant de les ouvrir de toutes leurs forces à partir de 1978, afin d'inaugurer une nouvelle ère après la visite de Richard Nixon, que le petit parc mignon fut envahi par la foule immense de ceux que l'on s'imaginait être, dans une ignorance totale de l'état d'esprit occidental, partisans de la pure théorie scientifique. Les Arabes européens et américains étaient arrivés. Ils découvrirent avec un étonnement immense les aiguilles, les plantes médicinales et les résumés pour le moins concis.

Du côté chinois, on saisit rapidement la situation. Le produit fraîchement conçu en commission reçut dans sa propre langue le nom de *zhongyi*, qui signifie : médecine chinoise, contraire de *xiyi*, qui signifie : médecine occidentale. Pour les Arabes ignorants originaires du désert culturel d'Occident, un terme anglais s'imposa : *Traditional Chinese Medicine*. C'était trompeur, et les visiteurs furent effectivement induits en erreur. Ils se trouvèrent serrés dans le petit parc mignon. Ils se sentaient bien parce qu'il avait d'un côté les barreaux exotiques Yin Yang et des cinq phases, d'un autre il était aussi très familier. Facile à apprendre.

Et les visiteurs l'emportèrent chez eux, dans des cahiers peu épais, un ou deux centimètres, et y annoncèrent la bonne nouvelle : posséder le savoir d'une culture vieille de

plusieurs milliers d'années. Bientôt, les Abu X et Ibn Y se dégagèrent de l'Europe et des États-Unis. Les cahiers épais d'un ou deux centimètres se transformèrent en livres épais de plusieurs centaines de pages. En petite quantité au départ, de plus en plus nombreux par la suite. Des mots clés furent brandis comme des étendards devant les yeux ébahis de la foule : globalité ! Nature ! Énergétique ! L'induction synthétique à la place de la causalité analytique ! Tous ceux qui étaient de retour construisirent chez eux le même petit parc mignon. Le plan de construction était facile à apprendre. Certains ne restèrent qu'une ou deux semaines dans le pays de l'original. D'autres prirent davantage le temps. D'autres encore ne s'y rendirent pas, mais écoutèrent en cachette les secrets de ceux qui y étaient revenus. Tous reproduirent le petit parc à l'identique. En Allemagne, aux États-Unis, en Angleterre, en France, en Italie. Les copies ne fonctionnaient pas complètement. Elles ne semblaient pas chinoises, le matériel de construction étant plutôt occidental. Mais les éléments rapportés de Chine suffirent à dégager un parfum d'Extrême-Orient.

Quand la lumière vient de derrière

La réaction en chaîne avait été déclenchée. Vingt ans après seulement, il n'existe aucune petite ville, dans le monde occidental, où la bonne nouvelle ne soit pas arrivée. Les Arabes n'ont fait que leur devoir : ils sont devenus des admirateurs de l'héritage antique de ceux qui voulaient justement ce débarrasser de cet héritage. Bien sûr, parmi les Abu X et Ibn Y d'Europe et des États-Unis, certains y regardèrent de plus près et découvrirent la supercherie : ils remarquèrent que la médecine chinoise traditionnelle n'était pas identique à la médecine traditionnelle chinoise et passèrent à l'action. Ils voulaient être gardiens, admirateurs et utilisateurs : mais pas d'un nouveau produit plat, peint sur la toile de la logique occidentale. Non, il fallait que ce fût la véritable théorie : l'Antiquité. Et voilà que l'un ou l'autre Abu X européen et Ibn Y américain se met en chemin pour arrêter la tendance en Chine. Il y a beaucoup de choses en jeu, il s'agit du véritable héritage – et de la façon dont il faut défendre ce véritable héritage, on peut désormais lire ceci dans *Prêches allemands pour la médecine chinoise*⁸⁸.

L'un des interlocuteurs contre leur gré des prêches allemands fut le président chinois Jiang Zemin. Quelle ne fut pas sa surprise lorsqu'il reçut en 2001 une lettre d'Allemagne lui promettant beaucoup d'argent si lui, le président, faisait en sorte de quitter le chemin qui avait été pris et d'aider la véritable médecine chinoise classique à renaître en Chine – sous la direction du prêcheur allemand. Après expertise des institutions concernées, c'est en secouant la tête que l'on archiva cette lettre dans le classeur de l'ingérence étrangère indésirable dans les affaires intérieures. Mais ce fait montre tout de même quelque chose : les Arabes sont de retour, même s'ils portent aujourd'hui des noms européens dès le départ et qu'ils n'ont plus besoin d'*alias*.

N'est-ce pas une belle chose ? Au moment où les Chinois ouvrent leurs portes pour se tourner sérieusement vers l'avenir, des hommes et des femmes venus en masse de la civilisation occidentale tournée vers l'avenir arrivent avec le souhait de s'approprier non pas l'adaptation du présent, mais les œuvres classiques de l'Antiquité. Ainsi se rencontrent des cultures. À un croisement. Les uns ont décidé, après avoir avancé deux millénaires durant les yeux tournés derrière, de tourner la tête et de regarder vers l'avant. Voilà que viennent à leur rencontre ceux qui ont été formés à regarder vers l'avant et qui ont décidé de continuer à avancer, tout en étant tournés vers l'arrière. Une belle image, vraiment. Mais c'est exactement ainsi que les choses se sont passées.

Il est possible en effet de continuer à avancer tout en étant tournés vers l'arrière. Lorsque la lumière vient de derrière. Dans l'histoire des idées européenne, mis à part la lumière de la promesse religieuse, le soleil clair du savoir toujours plus parfait a aspiré depuis de nombreux siècles à l'avenir. Pourquoi regarder en arrière ? L'historien, d'accord. Mais

88. Manfred Porkert (1998) *Deutsche Predigten zur chinesischen Medizin* 1 und 2. Dinkelscherben, Phainon.

sinon ? On n'y trouve que des connaissances obsolètes. Et donc... tournées vers l'avenir ! Toutefois, pour une partie de la population occidentale, la lumière vient désormais à nouveau du passé. Il s'agit donc de faire demi-tour et de continuer à marcher en arrière : en regardant toujours la lumière. Cette lumière procure de la chaleur et brille doucement. Appelons-la, comme nous avons déjà fait sa connaissance, à nouveau vraisemblance.

Au commencement est le verbe

Il nous faut maintenant poser les mêmes questions que celles que nous avons posées ci-dessus. Quel effet la médecine chinoise traditionnelle eut-elle sur les citoyens des nations industrielles occidentales – sur leur moral et leur corps ? C'est avec un seul mot que nous pouvons répondre aux deux questions : prometteur ! Elle eut d'abord un effet sur leur moral. L'effet fut prometteur. Exactement comme pour toutes les grandes nouveautés en théorie de la médecine. Il fallait d'abord que les théories fassent effet sur le moral. Elles devaient être prometteuses. Nous avons découvert les exceptions : John Brown et sa médecine basée sur l'opium, l'alcool et les épices. Il en avait ressenti les effets sur son propre corps avant de la vêtir d'une interprétation théorique. Franz Anton Mesmer avait guéri la demoiselle Oesterlin avec ses aimants avant de développer sa théorie. Et pour finir Samuel Hahnemann. Jamais auparavant et jamais depuis un médecin n'a fait des expériences et réfléchi aussi longtemps avant d'introduire dans sa structure théorique une observation clinique plutôt due au hasard. Ils formaient les exceptions. La règle est différente.

Au commencement est le verbe. Ce verbe possède vraisemblance et force de persuasion. Pourquoi le verbe possède-t-il vraisemblance et force de persuasion ? Parce qu'il reflète des expériences ou des visions. Parce qu'il reflète les structures réelles ou idéales dans lesquelles l'Homme vit ou aimerait vivre. Parce qu'il reflète des peurs existentielles et les stratégies supposées adaptées pour surmonter ces peurs. Lorsque, à l'Antiquité grecque et peu après à l'Antiquité chinoise, une médecine fut créée pour la première fois, ce furent les expériences et les visions de ces deux civilisations, les structures réelles et idéales, les peurs et les stratégies pour y échapper qui convergèrent dans ces deux arènes tout à fait nouvelles de l'art de soigner. Quelque chose de différent commença à se passer dans les années 1970 en Europe et aux États-Unis. L'ensemble du monde occidental avait ses expériences et ses visions, ses structures réelles et idéales, tout comme ses peurs et les stratégies correspondantes – mais sa médecine n'était plus adaptée à ces expériences et visions, à ces structures réelles et idéales, à ces peurs et aux stratégies correspondantes. Tout du moins pour une partie de la population.

La vie avec la nature oubliée

C'était le début d'une nouvelle époque. On voyait pointer l'horrible soupçon selon lequel la chimie, la physique et la technique ne pourraient plus être aptes à résoudre les problèmes actuels de l'humanité. Les premières crises énergétiques se gravèrent profondément dans la mémoire des Hommes. Il y avait suffisamment de sources d'énergie : mais étaient-elles sûres ? Deux grandes peurs, jusqu'ici inconnues, s'invitèrent dans les humeurs occidentales. L'une d'elles était la peur du pouvoir davantage destructeur que constructif de la chimie, de la physique et de la technique. Bhopal, Seveso – c'était là les premiers signaux. Beaucoup d'autres suivirent. La « nature », adversaire de l'humanité des millénaires durant, contre lequel il s'agissait de se défendre, se transforma en victime à protéger de l'action humaine.

Le mot nature sert de façon étrange le terme de nature. L'Homme ne peut pas détruire la nature. La nature sera toujours supérieure. C'est toujours elle qui détruira l'Homme. Et non l'inverse. Il serait plus approprié de dire que l'Homme, sous le charme de la chimie, de la physique et de la technique, a oublié comment il vivait avec la nature. Désappris à refréner sa fougue. Le résultat, ce n'est pas la destruction de la nature. Le résultat, c'est exactement le contraire. La nature s'échauffe, ses forces se décuplent à un tel point qu'elle détruira certainement l'Homme, qui aspirait à échapper à ses forces, et même qui voulait être son ami. « *Un être indescriptible, ami, règne sur les choses. Tout ce que fait la nature est à la fois parfait et beau. On croit la nature, en tant qu'instance supérieure, douée de raison et de beauté.*⁸⁹ » Et l'Homme serait capable de détruire cela ? Ridicule. Ce n'est pas la nature que l'Homme détruit. Ce sont ses moyens de subsistance que l'Homme détruit parce qu'il libère dans la nature des forces qu'il n'est plus capable de dompter. La destruction de la nature n'est pas la destruction de la nature par l'Homme. La destruction de la nature, c'est la destruction de l'Homme par la nature qu'il pensait pouvoir dompter.

La certitude de la destruction imminente de la nature fait peur. Ce n'est pas ce que l'on avait imaginé. Cela devait être l'inverse. L'Homme, maître de la nature. Mais c'est bien l'inverse qui s'est passé. La nature, maîtresse de l'Homme. Cela fait peur. La nouvelle adoration de la nature n'est rien d'autre qu'une idolâtrie séculaire. Les Hommes dans les nations industrielles ont déclenché un pouvoir sauvage et essaient désormais de calmer ce pouvoir. Cela ne réussira pas mais les peurs poussent les Hommes à le faire. Pas tous. Pas encore. Mais de plus en plus. Que calmer en premier ? Commencer par soi-même. Là, on peut peut-être encore avoir un certain contrôle. Tout simplement ne pas laisser approcher ou entrer des choses qui pourraient irriter davantage la nature.

89. Franz Hallbaum, (1948) *Der Landschaftsgarten*, München 1927, cité in Hans Sedlmayr, *Verlust der Mitte*. Salzburg, Otto Müller Verlag, p. 21.

Chimiothérapie ? Médicament contenant une substance de départ chimique ? Conservateurs chimiques dans la confiture ? Tout simplement ne plus les laisser entrer dans le corps. C'est une aide contre la peur de pouvoir offenser encore la nature, continuer de l'irriter jusqu'au point peut-être où elle nous confisquera notre corps. Donc, la chimie offense la nature. Il faut par conséquent contourner la chimie. Idolâtrie. Il faut faire des sacrifices. La médecine chinoise arriva au bon moment. Elle utilise des herbes, elle utilise des aiguilles, qu'elle retire du corps après utilisation. Tout ceci est naturel. Tout ceci fut présenté à la nature comme un art de soigner naturel. Une réconciliation, en quelque sorte.

Chère Nature ! Je Te promets de ne plus faire entrer aucune chimie en moi/en Toi. En récompense, s'il te plaît, ne me fais pas tomber malade ! Aussi simple que cela. Rarement un désarroi à propos d'un terme n'a été aussi grand. Mais la prière a aidé parce qu'elle a apaisé des peurs. Si vraiment la thérapie douce avait dû être au centre de cette nouvelle idolâtrie, alors voici : eau, chaleur, feu, lumière et air sont la nature. Leur effet sur le corps est bénéfique à beaucoup d'égards, peu coûteux et éprouvé depuis longtemps. Mais il ne s'agissait pas de cela. Servir l'idole « Nature » nécessitait une théologie, qui n'est aucunement proposée par l'utilisation de l'eau, de la chaleur, du feu, de la lumière et de l'air. Tout ceci est trop primitif. Sur ce point, la médecine chinoise était mieux équipée. Elle se proposait aussi comme une religion sécularisée.

Théologie sans *Theos*

La religion traditionnelle donne du sens, répond à des questions : pourquoi suis-je ? Quelle est ma relation à l'univers ? Que fais-je mal, que fais-je bien ? Qui m'a créé ? Quelle sera la suite ? La religion, c'est aussi l'intégration de l'individu dans le grand tout. La plupart des gens souhaitent cette intégration, posent les questions citées précédemment. Jusqu'à présent, les réponses étaient données dans les églises. Pour des raisons différentes, de moins en moins de gens y cherchent les réponses. La « théologie » de la médecine chinoise donne les réponses sans que les croyants soient obligés d'aller dans les églises des religions conventionnelles.

Bien sûr, cette « théologie » n'est pas une théologie, car elle ne connaît pas de *Theos*. La théorie Yin Yang et celle des cinq phases sont la cosmologie d'une religion séculaire. Religion, parce qu'elle rend l'intégration de l'individu dans le grand tout compréhensible. Séculaire, parce que le numineux n'existe pas dans cette religion. Pas de Dieu, pas de dieux. Pas de démon, pas d'ancêtre. Celui que ces idées dérangent dans les religions conventionnelles peut se tourner vers la nouvelle cosmologie. Les églises deviennent superflues. Yin et Yang et les cinq phases répondent à toutes les questions centrales : pourquoi suis-je ? Quelle est ma relation à l'univers ? Que fais-je mal, que fais-je bien ? Qui m'a créé ? Quelle sera la suite ? Comment suis-je intégré au grand tout ?

On peut commencer par soi-même ; on peut aussi s'impliquer pour le grand tout. Suivre les lois du Yin Yang ou des cinq phases, voici la nouvelle morale. Celui qui agit de façon immorale pèche contre son corps à petite échelle ou contre l'univers à grande échelle. La religion séculaire et celle de l'Église ont l'idée du péché en commun. Mais elles ont quelque chose d'autre encore en commun. Depuis deux millénaires, l'Homme occidental entend le message d'espoir, de confiance. Nous y sommes habitués. Nous voulons pouvoir espérer, avoir confiance : ça va aller. Cet espoir est également présent dans la nouvelle religion séculaire de l'Orient. La pensée cyclique du Yin Yang et celle des cinq phases promettent l'espoir. Cet espoir est plus que nécessaire à une époque où les médias annoncent tous les jours des mauvaises nouvelles : avec toujours davantage de chimie, toujours davantage de technique, toujours davantage de besoins énergétiques, comment l'espace vital est-il censé se reposer ?

Ça ira

Il y a encore un demi-siècle, seul un sentiment dominait : les choses iront toujours mieux. Avec la chimie, la physique et la technique, tout devient plus facile, plus beau, plus simple. Et puis le revirement de situation est arrivé. Quelque part dans les années 1970. La pensée suivante s'imposa chez les citoyens de nations industrielles occidentales, peu nombreux au début, puis chez un nombre croissant : avec la chimie, la physique et la technique, tout devient plus cassé, plus minable, plus difficile. Nous sommes sur la mauvaise pente. Aucune issue en vue. Contrairement à la catastrophe finale qui, elle, est en vue. Tous les Hommes ne pensaient pas ainsi. Mais de plus en plus. Ce n'était plus à l'Église qu'ils trouvaient réconfort et espoir. Là manquaient les voix contre la destruction de leur espace vital. Le Club de Rome était très proche du Vatican. Mais le Vatican était très éloigné du Club de Rome. Les prêtres, les théologiens sont-ils descendus dans la rue pour élever la voix contre Seveso et Bhopal ? Personne ne les y a vus ou n'a entendu leur voix. Entre-temps, on va chercher les réponses ailleurs. Là où l'on transmet l'espoir de façon subliminale : la pensée cyclique promet constamment le retour au point de départ.

Celui qui veut avoir davantage de détails peut aussi se pencher sur les détails. Par exemple, lorsque la phase bois devient trop puissante, elle menace la phase terre. Le bois transperce la terre. Trop de bois enlève à la terre sa force. Trop d'arbres sur une digue enlèvent à la digue sa force qui lui permet de retenir l'eau. Toutefois, la fougue de la phase bois réveille des forces opposées. Tout à fait de soi ; automatiquement. La phase métal est l'enfant de la phase terre. La phase métal voit sa mère, la phase terre, en danger. Le métal est en mesure de pulvériser le bois. C'est ce qui arrive. La phase métal fait partir en fumée la phase bois. Cette dernière perd ainsi la force qui lui permet de pénétrer la terre. Aucun danger ne menace plus la terre. Le métal, fils de la terre, retrouve son calme, car plus aucun danger ne menace la terre. La terre peut à nouveau se consolider. Tout va bien.

Seul dans le scanner

La chimie ne fut pas la seule offrande sur l'autel de la nouvelle idolâtrie, elle fut accompagnée par la physique et la technique. Regardons en arrière : la voiture, les autoroutes, dont on a tant vanté les mérites. La mobilité de peuples entiers, jour après jour. En été comme en hiver. Bénéfique : relier distance et proximité. Et maintenant une nouvelle époque. Ce qui relie sépare à la fois parce que, pour être créé, il doit détruire. Le regard se détourna de la fonction de lien des autoroutes et des voitures vers les destructions. Des paysages détruits, un air empoisonné. Des peurs qui s'opposent aux nombreuses formes de la technique moderne. C'est ce qui se passe également en médecine.

La médecine moderne utilise la technique dans le diagnostic et la thérapie. La technique nucléaire aussi. Toutefois, on trouve la technique de plus en plus menaçante. En particulier, la technique nucléaire. Mais pas seulement. La technique se glisse entre le médecin et le patient. Dans le diagnostic, le patient est examiné par la technique. Seul dans un scanner. Celui-ci transmet ses informations par le biais d'écran à des techniciens et à des médecins invisibles. Ils comparent ces informations avec des données froides. Ce faisant, ils parlent de vacances, d'une nouvelle voiture, de la copine. Constatent des divergences par rapport à la norme sur les documents imprimés et les écrans. Il s'agit d'un progrès immense dans la réalité de la maladie – et pourtant, il fait peur. Pas à tous, mais à beaucoup. Le médecin leur manque, celui qui les ausculte personnellement, qui les touche, qui leur parle. Qui les soigne avec ses mains. Qui prend en considération un destin personnel. L'image de la mécanothérapie évinça les succès de cette médecine, créa des peurs qui poussent vers des alternatives. La TCM (médecine chinoise traditionnelle) était l'une de ces alternatives. L'acupuncture promettait : pas de technique qui se glisse entre le médecin et le malade. À la place, le contact direct. L'aiguille, qui ne laisse aucun résidu chimique. Voilà qui était apaisant.

Art de soigner et crise énergétique

Quel effet la TCM eut-elle sur les citoyens des nations industrielles occidentales ? Un effet apaisant sur les esprits apeurés. Il manquait quelque chose à la médecine moderne : la foi en l'énergie vitale. On ne peut pas la mesurer, ni la sentir, c'est pourquoi elle échappe à la recherche de la réalité. Pas besoin de l'énergie vitale pour les avions dans les airs et les ponts au-dessus des détroits. La chimie, la physique et la technologie suffisent. L'un des Abu X et sauveurs européens de la TCM l'exprimait ainsi :

« La science occidentale ignore l'existence d'une énergie vitale. Pour 106 cultures, l'énergie vitale, la vitalité a une importance centrale dans la compréhension des processus vitaux. Elle a disparu dans l'évolution de la médecine occidentale dans ces 100 dernières années. [...] Le flux d'énergie vitale, le Qi chinois, le Prana indien, est considéré comme principe de toute vie et forme la base de la description de la nature chinoise. Qi, c'est la vie, en mouvement perpétuel, un flux porteur de changements. Elle est présente partout dans la nature, elle est l'énergie vitale qui se montre dans toute vie sous forme de fonction et de mouvement. Chaque stagnation du flux d'énergie vitale conduit à un dysfonctionnement des processus vitaux et donc à des maladies. La science occidentale ne peut pas mesurer l'énergie vitale avec des appareils, c'est pourquoi elle est inexistante. [...] Les scientifiques occidentaux ont là un grand retard à rattraper.⁹⁰ »

Une tentative donc, d'introduire à nouveau dans l'art de soigner le X, dont nous avons fait connaissance tout au début et qu'un certain Virchow s'évertua sa vie durant à éloigner de la médecine : nous ne parlons pas ici d'un profane. Non, il s'agit d'un auteur très cultivé qui acheva avec succès ses études dans une faculté de médecine. Un parmi beaucoup d'autres. X a dans leur vision du monde différents noms, nous en connaissons certains depuis l'Antiquité déjà, d'autres nous ont été cités par Virchow, d'autres sont venus s'y ajouter : force vitale, vitalité, flux d'énergie vitale, Qi, Prana, vie, énergie vitale. Il est vrai que la science occidentale ne sait que faire de ces termes – même dans cette accumulation. Mais un retard à rattraper ? Il n'y a pas de retard à rattraper. On peut aussi soigner la malaria et la fracture du col du fémur sans X ; le reste, c'est une affaire privée, au mieux une affaire de groupes. Chaque groupe, chaque individu est libre d'interpréter X comme il/elle veut. Il est aussi autorisé d'interpréter le Qi énergie vitale. C'est aussi une chose nouvelle et intéressante pour les Chinois. Les Chinois étaient heureux de le découvrir enfin. De l'Occident. Là où régnait la crise énergétique.

Quel effet la TCM eut-elle sur les citoyens des nations industrielles occidentales ? Un effet apaisant. Ces citoyens – tout du moins une partie d'entre eux – étaient tenaillés par plusieurs peurs. La crise énergétique était l'une des expériences centrales, de grande amplitude, à l'origine de peurs, de l'époque allant des années 1970 aux années 1990.

90. Gabriel Stux (2001) Genom, Lebenskraft, Seele. REPORT Naturheilkunde, p. 27.

En parallèle au rapprochement progressif de l'Orient et de l'Occident, elle remplaça la peur de la guerre atomique. La crise énergétique conduisit à des guerres dans des pays lointains. La crise énergétique conduisit à des conflits semblables à des conflits civils dans son propre pays. Wackersdorf et Castor. Tous les soirs et sur tous les téléviseurs, des combats sur les écrans. Effrayant. Le fait que quelqu'un s'occupe enfin de l'énergie, de l'énergie vitale, fut apaisant. Un art de soigner qui se consacre à l'énergie. C'était convaincant et apaisant. S'il est impossible de résoudre les conflits autour de l'énergie dans les pays éloignés, alors au moins dans mon propre corps. C'est un début. Là, j'ai le contrôle. Là, je peux commencer : la nature au lieu de la chimie. L'intimité au lieu de la technique. Le soin de l'énergie vitale au lieu de la guerre civile.

TCM :

peurs occidentales, résidus chinois

La TCM eut un effet apaisant. Elle atténua les peurs. Il s'agissait avant tout de peurs européennes, occidentales. D'où vient la TCM ? De Chine. Un peu aussi du Japon, de Corée, etc. Qui écrivit et écrit les livres à succès sur la TCM pour un public occidental ? Les Abu X et Ibn Y. Ils s'appellent Ted Kaptchuk, Manfred Porkert, Dan Bensky, Bob Flaws, Jack Worsley, Yves Requena, Père Larre, David Eisenstein, Giovanni Maciocia, etc. Pourquoi n'y a-t-il aucun auteur chinois parmi les auteurs de bestsellers ? Certains ont essayé. Ils ne trouvèrent et ne trouvent pas le grand public. Cela devrait surprendre. Lorsque le Japon, suite aux réformes Meiji des années 1860, se décida à adopter la médecine occidentale, on invita des médecins allemands. Au Japon, on les estimait beaucoup et on les vénérât en tant que professeurs. Cela faisait longtemps que leurs noms étaient sur toutes les lèvres. Jusqu'à ce que les Japonais eussent rattrapé leurs maîtres et les eussent égalés.

L'adoption de la TCM se déroula différemment. Parce qu'il ne s'agissait en aucune façon d'une adoption. Il s'agissait en revanche de la création d'un art de soigner, fondé sur les peurs occidentales et utilisant des résidus chinois de la TCM. On avait surtout besoin des Chinois dans la petite pratique. Ils s'avèrent être des assistants habiles. Ils savent se servir des aiguilles. Mais dans l'ensemble ? Les peurs des citoyens des nations industrielles occidentales leur sont étrangères. Ils ne pouvaient et ne peuvent réussir à tailler la médecine chinoise sur mesure pour ces peurs. Nous préférons le faire nous-mêmes.

Il s'agit là aussi un peu de lustrer. La TCM est une médecine sage, agréable, douce. La science occidentale a donné naissance à une médecine horrible, dangereuse, de temps à autre mortelle. Cent soixante mille morts par an aux États-Unis, annoncèrent les Abu X et Ibn Y, en y opposant la douce TCM⁹¹. Bien. L'acupuncture n'a pratiquement aucune victime à déplorer. Le pneumothorax est rare ; tout comme l'aiguille cassée. Mais la comparaison est boiteuse. Si nous comparons, alors la comparaison des pommes devrait cibler des pommes. Et non des litchis. La médecine chinoise a elle aussi ses victimes. Certaines datent d'il y a très longtemps. Par exemple, lorsque le célèbre poète Su Dongpo (1036-1101) donna son nom respectable à une recette, une quantité incroyable de personnes, se fiant à ce nom, avalèrent ce médicament – et moururent d'une façon atroce, parce qu'il était trop toxique. D'autres victimes datent de moins longtemps.

Comme c'est bien qu'un comptage aussi précis des victimes des effets secondaires des médicaments prescrits par les médecins ne soit faisable qu'aux États-Unis : 160 000. Comme c'est bien que nous puissions seulement entrevoir à combien de personnes, en

91. *Ibid.*, p. 28.

Chine, les plantes médicinales ont pu nuire, plantes dont la nuisance due aux pesticides, aux désherbants, aux métaux lourds et aux composés de benzène pousse des importateurs japonais à récuser jusqu'à 80 % d'un lot d'importation. Comme c'est bien que nous ne sachions qu'à peu près combien de personnes ont subi et subissent encore des dommages suite à une posologie inadaptée et à la prise d'aconit. Ce que l'on connaît davantage, c'est que certaines combinaisons de plantes activent le virus d'Epstein-Barr à un point tel qu'il est responsable de la grande incidence du cancer du larynx en Chine du Sud. Mais cette information n'est pas donnée dans la même phrase que celle des 106 000 victimes des effets secondaires des médicaments prescrits par des médecins. Il y a bien l'un ou l'autre zéro qui viendrait s'y ajouter. Il nous faut lustrer un peu, afin que la TCM fasse effet. Ait un effet apaisant. Finalement, nous voulons la nature au lieu de la chimie, l'intimité au lieu de la technique, l'énergie vitale au lieu d'une thérapie médicamenteuse localisée d'un côté. Et aussi l'harmonie à la place de la guerre.

Les auteurs chinois ne s'en seraient pas vraiment aperçus. Il ne fallait pas que la TCM utilise un vocabulaire guerrier. Elle devait calmer les peurs. Deux millénaires durant, le vocabulaire guerrier avait été au premier plan du jargon médical chinois. C'est toujours le cas aujourd'hui. Mais pas dans les œuvres d'auteurs occidentaux au sujet de la TCM et destinées à des lecteurs occidentaux. Le message était le suivant : paix et harmonie. La guerre dans notre corps ? L'immunologie moderne le proposait à satiété. Pas vraiment les immunologues eux-mêmes. Mais leurs interprètes : le journalisme scientifique.

Dans un organe aussi influent que le *Time*, la une du 23 mai 1988 s'intitulait *Biological Warfare*. De quoi attirer les regards ! Le texte commençait ainsi : *The body is constantly being bombarded by viruses, bacteria, and other microbes. When the body is invaded, the microbe begins its attack by multiplying. Within minutes, the immune system, sensing the invader's presence, sends out its forces.* Et ainsi de suite. Les médias allemands ne voulurent pas être en reste. Un quotidien comme le *Abendzeitung* de Munich écrivit le 13 octobre 1987 au sujet de l'immunologue et prix Nobel japonais Susumo Tonegawa qu'il était « *l'homme qui décelait la guerre dans notre corps* ». Un organe hebdomadaire comme le magazine *Focus* parlait le 13 mars 1995 de « *massacres quotidiens* », de « *carnage épouvantable* », d'« *actes de sabotage secrets, d'alliés cachés et de la recherche de l'arme miracle* ». De nombreux reportages de fond avec un choix des mots semblable venaient parfaire le message.

Les patients ont le choix : la personne qui a le cancer du sein et qui doit faire une chimio peut se faire expliquer la guerre qui se déroule dans son propre corps sous la direction d'un oncologue. Ce genre d'expérience endure. Il nous faut prendre parti mentalement. Ensuite, le combat peut commencer. Dommages collatéraux inclus. La victoire n'est pas sûre. Combattu et perdu, tel est le message qui reste dans les avis de décès de ceux qui n'ont pas réussi.

L'alternative : redonner son harmonie à l'organisme. Compenser les déséquilibres. Équilibrer le Yin et le Yang. Remplir les manques. Qui aurait pu exprimer des doutes ? La rencontre avec une maladie potentiellement mortelle est la menace la plus existentielle en soi pour la plupart des gens. Voir dans cette situation son propre corps transformé en champ de bataille avec une issue incertaine et dommages collatéraux ? On le connaît

pour l'avoir vu à la télévision. On ne souhaite pas l'avoir dans sa propre maison, sans parler de son propre corps. Dans cette phase de peur existentielle, on aimerait ressentir de la chaleur, de l'empathie et le désir de l'harmonie. C'est ce que proposait la TCM. Elle avait et elle a un effet apaisant. Tout du moins, dans la version lustrée. Sans ses métaphores militaires traditionnelles.

L'harmonie au lieu de la guerre

Quel effet la TCM eut-elle sur les citoyens des nations industrielles occidentales ? Un effet apaisant. Nous étions inquiets à maints égards. Également en raison de la perte du milieu. C'est ce que Hans Sedlmayr déplore dans *l'art* en 1948. Il prend l'exemple de Picasso : « nous voyons chez P. le processus du découpage, de l'émiettement, de la stratification cubiste des formes humaines intactes, leur dislocation en plusieurs éléments afin que nous soyons entraînés dans les profondeurs pour y chercher les formes primitives élémentaires qui constituent l'être humain.⁹² » Berdjajew, cité ici par Sedlmayr, parlait d'art. Mais il aurait tout aussi bien pu dire la même chose au sujet de la médecine. On retrouve la déshumanisation, l'antihumanisme, le remplacement de l'humain par l'inorganique ainsi que beaucoup d'autres termes présents chez Sedlmayr également dans les plaintes de ceux qui désespèrent de la médecine moderne.

La perte du milieu est aussi et surtout la perte de la signification centrale. Dans la vie quotidienne, là où le sens, transmis des siècles durant par les religions, n'est plus accepté. Dans la pratique médicale, où aucun chiffre dans les tarifs des médecins ne correspond au sens de la maladie. Chacun d'entre nous peut, en allant chez le médecin, savoir comment et où il est malade, quels résultats sont trop élevés, quels tissus sont abîmés, quels gènes ont muté. Mais le sens caché derrière tout cela ? Le pourquoi ? Il ne le saura pas. La réalité ne connaît pas de sens. La réalité est tout simplement là. Le sens ne se transmet pas par la réalité. Le sens, c'est l'interprétation. L'interprétation est une chose privée. Une chose très inhabituelle pour beaucoup. Ils aimeraient que l'interprétation soit livrée aussi. Livrée aussi dans la médecine. Ils veulent plus que recevoir simplement de la réalité. Ils veulent connaître la cause profonde de leur maladie. La médecine moderne n'est pas en mesure de leur apporter de réponse. Elle n'a pas le droit, étant donné qu'elle s'oriente en fonction des lois de la nature. Ces dernières ne connaissent pas de sens. Elles sont là, c'est tout. Là où elles sont.

La TCM donne le centre. Elle donne du sens. Elle repousse l'inorganique et place l'énergie vitale, le Qi, au centre. Elle rassemble différentes souffrances pour les ramener à une souffrance centrale. Elle qualifie cette souffrance centrale avec un terme comme faiblesse Yang des reins, ce faisant, elle laisse entendre qu'il est possible de le réguler. Ceci donne un sens à la souffrance et promet le retour au grand équilibre – sans chimie, sans technologie dans le diagnostic et la thérapie, sans guerre aux dommages collatéraux certains. Tout ceci a un effet apaisant.

92. N. Berdjajew, *Der Sinn der Geschichte*, Darmstadt, 1925, cité in Sedlmayr (1948) p. 154.

La perte du centre

Quel effet la TCM a-t-elle sur les citoyens des nations industrielles occidentales ? Elle n'eut pas d'effet seulement sur l'esprit. Elle a aussi des effets sur le corps. Des effets tout à fait réels. Elle dissipe des douleurs et certaines autres souffrances. Elle fait des patients heureux et des thérapeutes heureux. Mais ces effets ne sont apparus que plus tard. Au commencement était le verbe signifie la théorie. La théorie brillait dans la lueur de la vraisemblance. Elle attira les citoyens des nations industrielles occidentales avant même que le voisin, la sœur, le collègue de travail ne connût quelqu'un qu'elle avait réellement aidé. Le mot à lui seul avait déjà un effet apaisant sur l'esprit, car il faisait écho à beaucoup de peurs.

L'effet sur le corps vint plus tard. C'était inévitable. Comme depuis deux millénaires déjà. À l'époque : Asclépiade et Athénée ; plus tard : Hildegarde de Bingen, Paracelse, Van Helmont, John Brown, Franz Anton Mesmer, Samuel Hahnemann, Friedrich Hoffmann et beaucoup d'autres. Ils avaient tous des patients heureux, satisfaits. Ils vivaient dans la conscience de leurs succès thérapeutiques. Inévitable. Lorsqu'il ne s'agissait pas d'une fracture du col du fémur ou d'un cancer du sein ou de la malaria. Là non. Mais pour la plupart des souffrances quotidiennes. Ce fut le cas aussi pour la TCM. Qui aurait bien pu en douter. Ce serait perdre du temps que de vouloir faire une évaluation statistique. Nous y croyons tout de même ainsi. Ce qui nous importe ici, c'est la théorie, le verbe. C'était aussi le cas au début dans la TCM et cela eut un effet : convaincant et apaisant. Le succès clinique vint plus tard. Inévitable. Pour ainsi dire.

Des patients satisfaits dans le supermarché des possibilités

Voilà ce qui surprend. La médecine occidentale moderne a un effet sur les Chinois. La TCM a un effet sur les citoyens des nations industrielles occidentales. Un échange culturel. Non planifié et qui a pourtant eu lieu. La Chine a bien voulu échanger la cage de la correspondance systématique contre la cage des sciences naturelles modernes. Celui qui en a envie peut aussi se restaurer dans l'ancienne cage. L'entreprise est de plus en plus difficile, car pratiquement plus personne ne connaît les plans de construction d'origine. En Occident, ceux qui ne pouvaient pas accepter les barreaux de la chimie, de la physique et de la technologie ont construit le petit parc de la TCM. Pas tout à fait original, mais tout de même aussi bucolique qu'une datcha du domaine de l'art de soigner, où il fait bon se reposer du rude monde de la science et de la technique. Lorsque les choses deviennent sérieuses, on peut toujours revenir rapidement dans la cage où l'on est en sécurité. Elle a des filiales partout. Ce qui importe, c'est le bon mélange. Chercher ici ou là une protection. Pour éviter peut-être de se retrouver un jour parmi les 106 000 victimes collatérales de médecins à la pharmacologie inexpérimentée.

Nous avons consacré beaucoup d'espace à la TCM. Si la TCM mérite une observation si détaillée, c'est parce qu'elle fut moderne deux, trois décennies durant à partir des années 1970 – elle faisait écho à des peurs de l'époque. Elle n'est pas la seule alternative à la médecine conventionnelle. L'homéopathie, la médecine anthroposophique, la médecine tibétaine, la pratique énergétique hawaïenne, la spagyrie de Paracelse, les Fleurs de Bach et beaucoup d'autres soignent des malades et donnent à des praticiens la certitude d'avoir enfin trouvé. C'est bien ainsi. Il faut qu'il en soit ainsi dans la société moderne. Un supermarché de possibilités. Avec les ordinateurs : on a le choix entre les entreprises conventionnelles européennes comme Siemens, les produits américains de Hewlett Packard et les produits asiatiques de Toshiba. Pour la vision du monde : on a le choix entre les fournisseurs conventionnels européens comme les églises chrétiennes, les produits américains comme la scientologie et les produits asiatiques comme le zen. Et, bien entendu, dans l'art de soigner : on a le choix entre la médecine conventionnelle et les alternatives européennes, la TCM et l'Ayurveda d'Asie, et la biologie moléculaire du Nouveau Monde.

Dans ce supermarché des possibilités, les clients dépensent bien sûr encore et toujours la plus grande partie de leur argent pour les produits européens et américains. Soit, le petit parc construit d'après les plans de la TCM est aussi un produit européen finalement. Mais jamais au grand jamais un courant dominant. On évalue à environ un demi-milliard d'euros la somme que dépensent chaque année les caisses maladie allemandes pour l'acupuncture. Que représente cette somme dans un total de dépenses d'environ

180 milliards d'euros dans le domaine de la santé ? Elle n'augmentera pas. La théorie de la TCM n'est plus moderne. La vraisemblance initiale de sa théorie lui a permis d'être adoptée. Depuis longtemps, elle se transforme en convention. Des écoles forment des praticiens. Des effets sont présents. Des recommandations amènent de nouveaux clients. Il y a de l'argent à gagner. Il n'est plus question que de détails. Les praticiens doivent-ils acheter leur savoir à des prestataires extra-universitaires sous la forme de 360 heures obligatoires, ou bien 140 heures suffisent-elles, ou peut-être deux ou trois week-ends ? C'est de cela dont il s'agit aujourd'hui. Tout le reste est déjà routine, convention. Différents groupes de spécialistes, guidés par des expériences et des intérêts personnels, se font concurrence et s'associent. En fonction des nécessités politiques. Il en sera toujours ainsi. Un petit parc dans lequel les nostalgiques font leurs adieux et où la clientèle habituelle passe lorsque la situation leur semble opportune. Les aiguilles à acupuncture, adaptées aux sentiments occidentaux, sont aujourd'hui recouvertes de téflon.

Il règne à nouveau une atmosphère de renouveau

Les gros sous s'en vont ailleurs. Car il règne à nouveau une atmosphère de renouveau. Et là où règne le renouveau se forme aussi une nouvelle médecine. Le renouveau peut être réel. Il peut aussi se dérouler uniquement dans les têtes. Et il n'entraîne pas nécessairement l'ensemble de la population dans son sillage. Mais une partie, une grande partie. Une autre partie se raccroche à ce qui existe. Ne risque pas le renouveau. Ce sont les nostalgiques. Pour eux, c'est prévu. Ils peuvent se sentir en sécurité dans les cages des conventions. Y crier leur effarement. Qu'y a-t-il de si épouvantable ? L'autodynamique de la médecine biologie moléculaire. Nous voici dans le présent. Est-il possible d'observer le présent, de le réécrire ? Comme la *polis* démocratique, il y a deux millénaires ? Ou l'Antiquité chinoise ? D'interpréter les relations et une dynamique cognitive de loin, avec la distance requise ?

Le présent, c'est comme d'avoir le nez écrasé contre un immense panneau d'affichage. Le panneau d'affichage est si grand qu'on peut le voir de loin et qu'on peut comprendre son message de loin. Les panneaux d'affichage *polis* démocratique et Antiquité chinoise sont tellement loin que nous croyons pouvoir les reconnaître dans leurs grands traits – même si les clauses en petits caractères nous sont peut-être cachées. Mais maintenant, nous nous trouvons directement en face du message du présent. L'image directement sous le nez. Pouvons-nous ainsi encore percevoir cette image ? Ou bien devons-nous attendre qu'elle s'éloigne de nous lentement afin de voir la vraie proportion de connaissances détaillées et de vue d'ensemble ? Où commencer dans le présent ? À quel point la rencontre avec le détail est-elle fortuite ? À quel point la vue du détail à la vue d'ensemble est-elle limitée ?

Le jeu de lego d'un monde

Ainsi, pour comprendre la *polis* démocratique, nous nous sommes appuyés sur H. D. F. Kitto. Il aurait pu y avoir d'autres interprètes de l'Antiquité grecque. Kitto nous a donné les mots clés que nous cherchions. Pour le présent, nous nous appuyerons sur François Jacob. Nous avons beaucoup d'autres interprètes de la biologie moléculaire à disposition. François Jacob nous donne les mots clés que nous cherchons. Comment l'avons-nous trouvé ? François Jacob est un pionnier de la génétique, prix Nobel et historien des sciences. Des éléments très prometteurs. Hans-Jörg Rheinberger, lui-même biologiste moléculaire et historien des sciences, a recommandé son beau livre *La Souris, la Mouche et l'Homme* : il « *vient au bon moment*⁹³ ». Nous lui faisons confiance.

Jacob parle pour ceux à qui la foi de 106 cultures en la force vitale n'apparaît pas comme un retard à combler. Cette biologie moléculaire vise à expliquer les stupéfiantes propriétés des êtres vivants – celles-là mêmes qui, naguère encore, semblaient exiger le recours à une force vitale – par la structure et les interactions des molécules qui composent les organismes⁹⁴. Ici transparaît l'espoir que l'on puisse un jour peut-être exprimer X avec les formules chimico-physiques de biologie. Mais ce n'est pas l'élément central du renouveau dans la nouvelle médecine qui nous intéresse ici. C'est le fait que l'on rapporte la diversité des formes d'êtres vivants à l'unité des éléments qui constituent ces êtres vivants. Jacob parle même de « réductionnisme » et reprend ses étapes : « ... le réductionnisme a remporté victoire sur victoire. Et plus il creusait, plus disparaissaient les différences entre les organismes et s'affirmait l'unité du vivant. Au milieu du siècle dernier, la mise en évidence démontrait l'unité de construction [...]. Puis, avec la théorie de l'évolution, l'unité d'origine. Avant la dernière guerre, ce fut la démonstration par les biochimistes d'une unité de structures et de fonctions derrière la diversité des formes. À partir des années soixante, la biologie moléculaire mit en évidence l'unité des systèmes génétiques et des mécanismes de base qui président au fonctionnement de la cellule. Depuis les années soixante-dix enfin, avec l'avènement du génie génétique, l'unité du monde vivant a été portée à un point que personne n'aurait pu imaginer auparavant. Tous les êtres qui vivent sur cette terre [...], tous s'avèrent composés de molécules à peu près identiques. [...] Le monde vivant [...] ressemble au produit d'un gigantesque Meccano [...] »⁹⁵ »

L'idée du monde vivant comme « Meccano » est la métaphore centrale dont François Jacob se sert. Nous répéterons donc en détail les deux citations restantes dans lesquelles cette métaphore apparaît – elles sont aussi inattendues qu'instructives : « *L'ensemble du monde vivant ressemble ainsi à une sorte de Meccano géant. Les mêmes pièces peuvent être démontées et remontées de façon différente, de manière à produire des formes différentes.*

93. François Jacob (1997) *La Souris, La Mouche et l'Homme*. Éd. Odile Jacob.

94. *Ibid.*, p. 26.

95. *Ibid.*, p. 9-11.

*Mais à la base, ce sont toujours les mêmes éléments qui sont utilisés*⁹⁶. » Et à nouveau : « *Le monde vivant ressemble à un Meccano. Il est issu d'une combinatoire géante qui classe d'une manière différente des éléments, des segments de gènes ou des blocs de gènes presque fixes et qui déterminent les modules pour les opérations complexes. L'accroissement de complexité dans l'évolution provient de nouvelles compositions de ces éléments déjà existants. En d'autres termes, l'apparition de nouvelles formes, de nouveaux phénotypes est souvent issue de combinaisons des mêmes éléments qui n'avaient pas été présentes jusqu'ici.*⁹⁷ » Et la formulation la plus moderne : « *Comme si l'évolution utilisait toujours les mêmes matériaux pour les agencer en formes toujours différentes. Comme si les espèces étaient produites par une combinatoire, par une sorte de jeu de Lego ou de Meccano.*⁹⁸ »

Ce cumul de la métaphore du Meccano fait dresser l'oreille. Il s'agit de quelque chose de nouveau. L'organisme vivant comme Meccano. On aurait à peine osé demander à Jacob d'utiliser la comparaison avec le jeu de Lego ; il l'a fait sans qu'on lui ait demandé. Nous avons parcouru un long chemin : de la métaphore sociale au Lego. On pourrait aussi le formuler ainsi : les images du corps de l'Antiquité au présent. De l'idée de l'État au jeu de Lego. Mais ce serait un peu court. Car nous voyons maintenant aussi le modèle social de notre médecine moderne : ce que la *polis* démocratique signifiait pour la médecine antique en Grèce, c'est la globalisation pour la compréhension des idées de François Jacob. L'image du corps de la biologie moléculaire, c'est l'image du corps de la globalisation. L'image du corps de la biologie moléculaire, c'est l'image du corps de la *Universal Declaration of Human Rights*. Qui les États intéressent-ils encore ? Qui les différences culturelles et politiques régionales intéressent-elles encore ? Le marché favorise un monde et il l'obtiendra. Des droits de l'Homme jusqu'aux modules de nos gènes.

96. *Ibid.*, p. 109.

97. *Ibid.*, p. 112.

98. *Ibid.*, p. 116.

La vision de l'unité au-dessus de toute diversité

Nous voici maintenant avec cette évolution directement sous le nez, ce qui ne nous permet pas d'en distinguer précisément les contours. Dans le passé, nous étions en mesure de démontrer, ou du moins de présenter sous forme d'hypothèses : le modèle vient avant l'image du corps. Dans l'Antiquité grecque, dans l'Antiquité chinoise : le modèle vint d'abord de la société, puis l'image du corps. Et maintenant que nous en sommes si près ? Il est impossible d'avancer une telle hypothèse. Peut-être nous faut-il reconnaître tout à fait ouvertement et honnêtement : nous nous trouvons directement devant ou en plein milieu et il n'est pas facile de savoir ce qui vint en premier : la poule ou bien l'œuf. Qui est le modèle de qui ? Mais une chose est sûre : les deux images vont ensemble à merveille. Telles des reflets. La nouvelle image du monde et la nouvelle image du corps.

Nous sommes tous les mêmes, dans toute notre diversité. L'un porte des bottes de feutre dans la steppe, l'autre marche pieds nus dans le désert et un autre fait résonner ses bottes de cow-boy à travers le Texas. Mais tout ceci, c'est du folklore. Sous le vernis du folklore, nous sommes tous pareils. Coca Cola et Kentucky Fried Chicken, Toyota et BMW pour tous. Même les régimes de paiement s'harmonisent. Le monde a besoin d'une ou deux monnaies suprarégionales : le dollar et l'euro. Tout le reste n'est que diversité folklorique derrière l'unité essentielle.

Voilà pourquoi, en plus de la métaphore du Meccano, la métaphore de la parenté est le deuxième grand message dans le livre de François Jacob : *« Il était impensable que les gènes mettant en place le corps d'un être humain pussent être les mêmes que ceux installant le corps d'une mouche.⁹⁹ » « Il y a peu de temps, on a isolé un gène chez la drosophile dont l'absence empêche la formation de l'œil. Ce gène est presque identique à celui de la souris. Il nous faut donc en conclure que c'est le même gène de régulation qui est responsable du développement de l'œil chez les insectes comme chez les mammifères.¹⁰⁰ »* Puis la conclusion : *« Tous les êtres vivants, du plus humble au plus élaboré, sont donc parents. Tous sont cousins à un degré beaucoup plus rapproché que nous n'avions pu le penser.¹⁰¹ »*

Nous sommes différents superficiellement. Très différents même. François Jacob le voit lui aussi : *« D'un autre côté, il existe des différences génétiques multiples mises en évidence par les comparaisons d'ADN d'individus variés, ce qui a conduit à préciser les empreintes*

99. *Ibid.*, p. 119.

100. *Ibid.*, p. 126.

101. *Ibid.*, p. 127.

*génétiques de chaque individu, plus révélatrices que les empreintes digitales.*¹⁰² » Il souligne une fois de plus : « *La diversité se trouve à la racine même de la biologie. Les gènes, qui constituent le patrimoine de l'espèce, s'associent et se séparent au fil des générations, formant ces combinaisons toujours différentes et toujours fugitives que sont les individus. C'est cette combinatoire infinie des gènes qui rend chacun de nous unique. C'est elle qui donne à l'espèce sa richesse et sa variété.* »¹⁰³ »

Mais uniquement en surface donc. Levure, rat ou être humain, Mongol, Yoruba ou Écossais : derrière la diversité se cache un nombre limité de briques Lego. Un monde, tous si proches. Voici en tout cas la réponse au racisme, qui marqua la seconde moitié du xix^e siècle et la première moitié du xx^e siècle et qui domina également la science de la vie. La dernière rébellion fatale, dévastatrice de l'absence d'un caractère unique d'une substance et d'une biologie ethniques ? Affaire classée. À long terme ou provisoirement seulement. Qui peut bien le savoir. Une chose est sûre : les fonds destinés à la recherche affluent là où l'on fait avancer la vision du monde « Meccano ». Quant à savoir s'il s'agit à nouveau d'une métaphore à la courte durée de vie, personne ne connaît la réponse.

On a toujours le choix entre plusieurs alternatives. On ne peut pas prédire celle qui s'imposera. L'unité des cultures, de plus en plus paisible, caractérisée par l'harmonie, est une possibilité. Le *Clash of Civilizations* de Samuel Huntington est l'autre possibilité. Des groupes d'intérêt travaillent à la réalisation des deux alternatives. Le 11 septembre 2011, un côté a montré ce qu'il était disposé à faire et de quoi il était capable. L'autre côté travaille à une compréhension, valable partout dans le monde, « des » droits de l'Homme. Une tâche qui est loin d'être facile.

Comment concilier l'exigence universelle des droits de l'Homme et les traditions morales de cultures différentes ? Cette fois-ci, c'est Sumner B. Twiss, éditeur entre autres des *Annales de la société pour une éthique chrétienne*¹⁰⁴, qui nous livre les mots clés et qui nous propose également une réponse : « *En principe, les droits de l'Homme ne sont pas seulement conciliables avec les traditions culturelles qui soulignent l'importance de l'individu au sein d'une communauté (ce qui correspond aux traditions libérales occidentales), mais aussi avec les traditions culturelles pour lesquelles la communauté est au premier plan, ainsi que la contribution de tout individu à cette communauté.* »¹⁰⁵ »

Comment cela peut-il fonctionner ? Les métaphores de François Jacob s'avèrent ici également utiles : il existe un nombre limité d'éléments constitutifs des droits de l'Homme : liberté d'expression, de pensée, de mouvement et de réunion et la protection contre les arrestations arbitraires et contre la torture ; le droit à l'éducation, au travail, à une rémunération juste, la santé publique, le développement social et culturel, la continuation de sa propre langue, culture et religion également pour les membres de minorités ethniques, ainsi que la protection de la famille, des enfants, des femmes et des réfugiés. À

102. *Ibid.*, p. 128.

103. *Ibid.*, p. 137.

104. *The Annual of the Society of Christian Ethics*.

105. Sumner B. Twiss (1998) A Constructive Framework for Discussing Confucianism and Human Rights. In Wm. Theodore de Bary and Tu Weiming eds., *Confucianism and Human Rights*. New York, Columbia University Press, p. 34.

certaines endroits, ces éléments constitutifs sont déjà existants, dans beaucoup d'endroits, on les connaît uniquement comme idée.

Selon les architectes d'un nouvel ordre intact, ces éléments sont les porteurs d'une culture mondiale de l'avenir – placés, comme une charpente en quelque sorte, sur la diversité des cultures régionales traditionnelles : les droits de l'Homme forment une vision universelle de valeurs morales et sociales centrales, qui sont conciliables avec les représentations morales de l'Homme de nombreuses cultures – *a unity within moral diversity*¹⁰⁶. Voici l'objectif qui unit les défenseurs des droits de l'Homme avec les biologistes moléculaires, le professeur engagé pour les sciences de la religion Sumner B. Twiss avec l'excellent pionnier de la génétique François Jacob : la vision de l'unité au-dessus de toute diversité.

Si cette vision devait avoir une longue existence, alors nous pourrions également prédire une longue vie au financement généreux et l'adoption par la société de la biologie moléculaire. Il nous faut attendre. Toutefois, une chose semble être sûre. Comme depuis 2 000 ans déjà, ce n'est ni aujourd'hui ni dans un avenir proche que les grands changements fondamentaux de l'image du corps et dans la théorie de la médecine naîtront au pied du lit des malades. La force d'expression de notre corps, même si elle atteint maintenant les modules qui constituent nos gènes, est encore et toujours limitée et pose des frontières étroites à l'interprétation. C'est ailleurs que le modèle de la représentation du corps tient ses origines.

106. *Ibid.*, p. 35.

Postface

Imaginons la situation suivante : nous souhaiterions comprendre les fonctions du corps humain et expliquer ensuite ces fonctions à d'autres personnes. Par où commencer ? Qu'est-ce que notre corps nous communique ? Un certain nombre de choses. Ce sont nos sens qui nous le disent : une coloration du visage et du corps que nous percevons avec les yeux. Des odeurs que nous sentons avec le nez. Des bruits dans la poitrine, dans le corps, que nous entendons avec les oreilles. Tout cela n'est pas statique, au contraire, cela évolue. Le jour, la nuit, que l'on soit malade ou en bonne santé. On s'aperçoit que le corps assimile les aliments puis les élimine sous une autre forme. Parfois, la surface du corps est sèche. Suite à des efforts, à un sentiment de peur ou en raison de fièvre, la sueur sort par les pores. De la fièvre, cela signifie que la température varie elle aussi. La peau peut s'ouvrir, elle peut aussi se refermer après une coupure. Les cheveux poussent et tombent. Les larmes coulent et peuvent se tarir. Notre corps nous communique un certain nombre de choses. *Et cætera*. C'est ainsi que nous avons commencé. Et maintenant que nous avons étudié deux longues traditions, quelle conclusion pouvons-nous en tirer ?

Laissons François Jacob conclure. L'historien des sciences : « [...] *précisément la fonction de la science de fournir une représentation du monde, des êtres et des choses répondant à certaines exigences : dépasser la surface des objets, leur apparence et aller au plus profond ; se débarrasser, dans la mesure du possible, de ces illusions que nous impose la nature de nos sens et de notre cerveau*¹⁰⁷. »

La science l'a certainement accompli à maints égards. Les sens nous disaient : le soleil se couche. La science nous enseigne autre chose. Les sens nous disaient : il doit y avoir un feu qui brûle quelque part dans le corps, sinon d'où les changements de température pourraient-ils bien provenir ? La science nous enseigne autre chose. En l'espace de deux millénaires, nous avons avancé à tâtons dans le corps : partant de l'aspect extérieur des couleurs, des odeurs, des bruits, des températures, de la prise de nourriture et de l'élimination des aliments digérés, en passant par la morphologie approximative de l'intérieur du corps, les tissus et les cellules jusqu'aux gènes et aux protéines. Est-ce la science qui a parcouru ce long chemin, ou bien les sens, ou les sens soutenus par la science ?

Quoi qu'il en soit, la science n'a pas la vie facile avec la médecine. Elle laisse la superficialité des choses derrière elle pour avancer des hypothèses sur le sens de tout cela et sur la façon dont tout fonctionne : pourquoi les couleurs, les odeurs, les bruits et les températures ? Pourquoi la prise de nourriture et l'élimination des aliments digérés ? Pourquoi la morphologie approximative de l'intérieur du corps, les cellules et les protéines ? La science a effectivement laissé la surface des objets, leur apparence loin derrière elle

107. *Ibid.*, p. 99.

pour étudier les profondeurs ! Elle a laissé les sens très loin derrière elle – mais pas le cerveau ! Deux millénaires durant, elle a évacué des illusions s'en pouvoir pour autant s'empêcher de céder à la vraisemblance. Deux millénaires durant, la médecine n'a jamais été science pure. La médecine a toujours été un savoir entre vraisemblance et réalité. Il est simplement difficile de dessiner la frontière entre ces deux pôles.

Qu'était la théorie des germes – ses origines, à l'époque dans la proto-parasitologie des auteurs de Mawangdui ? Plus tard, dans la représentation de Fracastoro des *seminaria* et des *animalcules* ? Puis chez Hahnemann dans son hypothèse des miasmes du choléra ? Et enfin chez Robert Koch et sa preuve scientifique ? Où se trouvait la rupture ? Où était l'illusion que nous imposaient la nature des sens et notre cerveau ? Où une illusion fut-elle évacuée ?

Et l'immunologie : les pensées fondamentales étaient déjà présentes depuis deux millénaires – sans science naturellement, perçues par nos sens et notre cerveau : comme vraisemblance ou réalité ? Illusion ou science ? L'image du Lego que vous, Monsieur Jacob, présentez comme base de toute vie, est-elle un produit de la science qui sera éternellement durable – ou bien est-elle juste une illusion des sens et du cerveau ?

Peut-être devrions-nous comprendre le message de Hans-Jörg Rheinberger « *il vient à point nommé* » dans la postface du beau livre *La Souris, la Mouche et l'Homme* comme suit : demain le jeu de construction Lego pourrait s'avérer être d'hier.

Index

A

Abu Ali ibn Sina 231
Abu Bakr Muhammed ibn Zakariya'ar-Razi
231, voir aussi Rhazès
Abu al-Qasim Khalaf ibn Abbas al-Zahrawi
231, voir aussi Abdoulcassis
Abdoulcassis 125, 231
acupuncteurs 171
acupuncture 51, 169 et suivantes, 205, 221,
243, 255
agents pathogènes 59, 61-63, 213-218, 225
aiguilles 51, 67, 69, 170 et suiv., 247
Alexandre le Grand 103
Alkmaion de Croton 78
âme 2, 4, 150, 183, 187, 208
amulette 60
Anathomia 146
anatomie/anatomique 103, 104, 112, 116,
117, 131, 146, 147, 168, 199
anatomistes 150, 176, 186
Anaximandre 26, 28, 38, 77, 78
Anaximène 26, 28, 38, 77, 78
ancêtres 6, 9, 10, 52, 92, 239
Andernach, Johannes Winther von 155
ange(s) 42, 59, 92
Antidotaire Nicolas 145
Antidotarius Magnus 145
Apollon 72
Arabes/arabe 125, 142, 147, 231, 233
Aristote 25, 26, 87, 88, 98, 104, 117, 122, 151,
185 et suiv.
art de soigner astrologique 149
art de soigner démonologique 149
art de soigner des ancêtres 20

art de soigner naturel 238
Aschoff, Ludwig 113
Asclépiade 107, 109, 111, 113-115, 253
Asclépios 6
astrologie 157
Athénaïos d'Attaleia 113, 114
attaque 42
autoguérison 91-95
Avicenne 231
Ayurveda 127, 255

B

Baader, Gerhard 141, 143
Bacon, Francis 187
bactéries 166
bactériologie 7
Bencao gang mu 165
Bensky, Dan 247
Berdjajew, Nicolai 251
Bian Que 4, 5
Bichat, Marie François Xavier 176, 191
biologie moléculaire 55, 255-260, 263
biologistes moléculaires 223, 263
Bismarck, Otto von 192
bouddhisme/bouddhiste/bouddhistes 24,
127-129, 157, 163
Brown, John 194-197, 199, 201, 235, 253
Burkhardt, Jakob 141

C

Calcar, Jan Steven van 168, 175
Canano, Giambattista 156, 176
Carpi, Berengario da 156

Carus, Carl Gustav 191
 Caton le Censeur 107
 Charles I^{er} 187
 Cheng Hao 129
 Cheng Yi 129
 chimie 10, 181, 201, 203, 209, 213, 215, 218,
 237-239, 241, 243, 246 et suiv., 255
 chimiothérapie 238
 Chrétiens/chrétien 121, 142, 143, 145, 146,
 149, 153, 231, 255, 262
 Cicéron 141
 cinq éléments/phases 17, 52, 61, 65 et suiv.,
 97, 120, 133, 135, 139, 165, 170, 229, 231,
 239
 circulation sanguine 117
 Clisthène 34
 Club de Rome 241
 Colomb, Christophe 175 et suiv.
 Colombo, Realdo 185
 communiste 228 et suiv.
 conception dite atomique 107
 confucianisme/confucianiste 31, 87, 93, 94,
 97 et suiv., 113, 128 et suiv., 131, 133, 157
 et suiv., 170, 219, 223
 Confucius 14 et suiv., 20, 37, 109, 141
 conjurations 42, 44, 60, 149, 157
 Contagium 166
 corpus 2
 correspondances systématiques 52, 67, 69,
 97, 103, 113, 157 et suiv., 165, 170, 197, 219
 Crémone, Gérard de 143
 crise énergétique 245
 Cullen, William 197
 culte d'Asclépios 79
 culte des reliques 128
 cyclique 239

D

Dao 14 et suiv., 19
 Daodejing 37, 86 et suiv.
 défenses naturelles 59, 223

Démocrite 107, 109
 démonologie 157
 démons 5, 9 et suiv., 20, 41 et suiv., 49, 52,
 57, 59-65, 69, 165 et suiv., 195, 225, 239
 Descartes, René 4, 189-191
 Diepgen, Paul 113
 dieu/Dieu 5, 28, 42, 59, 75, 114, 121, 149,
 178, 201, 239
 dieux 5-7, 31-34, 72, 75, 149, 239
 dissecteurs 103
 divin 114, 181
 Döllinger, Ignaz 191
 Dracon 33
 Dubois, Jacques dit Sylvius 155

E

éclectique 115, 117
 Edelstein, Ludwig 103
 Égypte antique 6
 Eisenstein, David 247
 Empédocle 38, 77, 85 et suiv.
 empirisme 107
 empiristes 104
 énergie 3, 237, 245 et suiv.
 énergie vitale 245 et suiv., 251
 Épicure 98, 107, 109
 Érasistrate de Céos 103
 Eschyle 34
 esprit 2 et suiv., 166, 198
 esprits 5, 9, 41 et suiv., 49, 52, 57, 59 et suiv.,
 195
 Estienne, Charles 156
 Étienne, Stanislas 87
 exorcisme 5, 195

F

Fallope, Gabriel 176
 Fernel, Jean 183-185, 193
 Flaws, Bob 247
 force vitale/de vie 3, 208, 259

Fracastoro, Girolamo 166, 213, 221, 266
 Frank, Johann Peter 201
 Frédéric I^{er} 193
 Frédéric Guillaume I^{er} 193
 Fröbel, Julius 205
 Froriep, Robert Friedrich 206
 Fuchs, Thomas 186, 189

G

Galien, Claude 86, 115-117, 119-122, 133, 146 et suiv., 150, 155, 177, 206
 gènes 261-263
 génie génétique 259
 Girolamo Fabrizi d'Acquapendente 176, 185
 globalisation 260
 Gundissalvi 143
 Gu Yanwu 163
 Guan Maocai 227
 Guanzi (livre) 27
 Guanzi (philosophe) 19, 26

H

Hager, Hermann 165
 Hahnemann, Samuel 195, 197-201, 221, 235, 253, 266
 Han Yu 128
 Harig, Georg 81, 109
 Harper, Donald 43
 Harvey, William 85, 88, 185-187, 189-193, 206
 Hasse, Dag Nikolaus 142
 hellénistique 105
 Henri III 186
 Henri IV 189
 Héraclite 28
 Hérodote 25
 Hérophile de Chalcédoine 103 et suiv.
 Hésiode 25, 33
 Hildegarde de Bingen 153, 177, 253
 Hippocrate 72 et suiv., 121, 206

Hobson, Benjamin 167, 227
 Hoffmann, Friedrich 193 et suiv., 206, 253
 Homère 25, 31, 72
 homéopathes 201
 homéopathie 197 et suiv., 255
 Hübötter, Franz 17
 Hunayn ibn Ishaq 231
 Huntington, Samuel 262

I

idolâtrie 237, 243
 Illig, Heribert 27
 immunologie 218, 223, 248, 266
 Indiens 127

J

Jacob, François 259-262, 265 et suiv.
 Jean Pic de la Mirandole 151
 jeu de Lego/Meccano 259, 260, 262, 266
 Jiang Zemin 233
 Johannitius 231

K

Kangxi 163
 Kaptchuk, Ted 247
 Keil, Gundolf 141, 143
 Kitto, H. D. F. 31-33, 87, 259
 Koch, Robert 85, 166, 213 et suiv., 221, 266
 Kubilaï Khan 158
 Kuhn, Thomas 173

L

Lao Tseu 86, 109
 légalisme/légaliste (s) 31, 87, 94, 131, 219
 Lemay, Richard 142
 Léonard de Vinci 175
 lèpre 42

Li Ao 128 et suiv.

Li Shizhen 165, 169 et suiv.

Lichtenthaeler, Charles 151, 178

lois de la nature 5, 9-11, 13, 23, 27 et suiv., 45, 60 et suiv., 146, 198, 201, 203, 215

lois physiques 209

lombalgie 42

Luther, Martin 182

M

Maciocia, Giovanni 247

magie/magique 107, 149, 181, 225

Magna Charta 185-189

« magnétisme animal » 196

maladie médicamenteuse 197

manichéens 125

Mao Zedong 229

maoïste 229

Marc Aurèle 115

marxisme/marxistes 229

Massa, Nicolò 156

massage 5, 171

Mawangdui 41-43, 47, 65, 266

Mazzolini, Renato G. 205 et suiv.

médecine anthroposophique 255

médecine tibétaine 255

médicaments 127

Mesmer, Franz Anton 195 et suiv., 199, 201, 253

Méthodiques 111, 113, 114

miasmes 166

micro-organismes 42, 59-62, 65, 69, 166

modération 63

moïstes 31

monarchia 78

Mondino de' Liuzzi 146, 150

Montpellier 142

Morgagni, Giovanni 167 et suiv., 176, 221

Moritz, Ralf 13 et suiv., 94

Müller, Ingo Wilhelm 115 et suiv.

N

nature 129, 157, 237 et suiv., 238

néo-confucianisme 129, 131, 135, 157-159, 161, 173

nestoriens 125, 127

Nixon, Richard 231

O

Oesterreicher, Johann Heinrich 191

Oken Lorenz 191

Oribase 121

P

Paracelse 177-183, 206, 253

Parker, Peter 227

pathologie cellulaire (Virchow) 208, 211, 213

pathologie humorale 119, 121

Père Larre 247

Pétrarque 141

Pettenkofer, Max von 166

pharmacie/pharmaceutique 65, 104, 117, 127 et suiv., 131, 145, 153, 169

pharmacologie 20, 43, 59, 65, 67, 69, 117-120, 133-139, 158, 163-165, 169-171, 197

Philinus 104

Philippe de Macédoine 103

physique 10, 201, 209 et suiv., 213, 215, 218, 237, 241, 243, 245, 255

Picasso, Pablo 251

Pisistrate 93

Platon 72, 87, 151

Plotin 151

Pneumatiques 113

Polybe 81

Porkert, Manfred 247

pouvoirs angéliques 183

pouvoirs divins 183

Prana 245

pratique énergétique hawaïenne 255

prière 5, 7, 9, 149
 principe de vie 181
 proto-parasitologie 266
 psyché 2-4
 psychosomatique 4

Q

Qi 3 et suiv., 43, 47, 49, 51, 56, 62, 85, 113, 129, 245, 251
 Qianlong 163

R

racisme 262
 regimina sanitatis 145
 Reil, Johann Christian 191
 rémission spontanée 94
 Renaissance 122, 141 et suiv.
 Requena, Yves 247
 Rhazès 125, 231
 Rheinberger, Hans-Jörg 259, 266
 Richelieu, Armand Jean Du Plessis 189
 Robert Ier 143
 Rokitsansky, Karel 176
 Rütten, Thomas 25

S

saignée 51
 Salerne 142, 145
 Sato, Masayuki 19
 scanner 243
 Schelling, Friedrich Wilhelm Joseph von 201
 Schlegel, Auguste 194
 Schlegel, Caroline 194
 Schleiden, Matthias Jakob 208, 210
 Schubert, Charlotte 27
 Schultz, Carl Heinrich 191 et suiv.
 Schwann, Theodor 208, 210
 scientologie 255

Sedlmayr, Hans 251
 Sérapion 104
 Servet, Michel 185
 Shen Dao 19
 Shengji zonglu 157
 SIDA 217
 Sigerist, Henry 25
 Sima Qian 4
 socialisme 216
 Solon 34
 somato-psychique 4
 spagyrie de Paracelse 255
 spirituel 181
 spiritus 2
 Steiner, Rudolf 3
 Su Dongpo 247
 Sun Simiao 127
 Süßmilch, Johann Peter 201
 systèmes génétiques 259
 système immunitaire 7, 217

T

taoïsme 31, 86 et suiv., 94, 128, 131, 133, 163
 taoïstes 104, 113, 157
 TCM 243, 245, 247-249, 251, 253-256
 technique 227, 237, 241, 243, 246
 technique nucléaire 243
 technologie 201, 203, 213, 215, 218, 245, 251, 255
 téléologie 91
 Temkin, Owsei 111, 155
 Thalès de Milet 25 et suiv., 28, 38, 77 et suiv.
 Thémison de Laodicée 111
 théologie 153, 239
 théologiens 241
 théorie atomique 111
 théorie des quatre éléments 97, 117, 119, 153
 théorie des quatre humeurs 77, 81, 103, 107, 111, 117, 119, 122, 127, 153
 théorie microbienne/pathogène/des germes 215, 218, 223, 266

Tolède 143
 Tonegawa, Susumo 248
 tradition pharmaceutique 70
 Tui Na 171
 Twiss, Sumner B. 262 et suiv.

U

Universa Medicina 183

V

Van Helmont, Jean-Baptiste 181 et suiv., 253
 Vatican 241
 Vésale, aussi André Vésale 155 et suiv., 167,
 175-177, 183, 185
 VIH 217
 Virchow, Rudolf 85, 192, 205-211, 213, 214,
 245
 virologues 217

W

Wang Anshi 158
 Wang Ji 169
 Worsley, Jack 247

Wu Lien-Teh 225
 Wu Youxing 166

X

Xu Dachun 167-170, 221
 Xunzi 20, 94

Y

Yang Jizhou 169
 Yin Yang 17, 31, 52, 61, 65, 97, 120, 133, 135,
 139, 165, 170, 219, 229, 231, 239, 248

Z

Zénon de Cition 113
 Zhang Ji 69, 120, 133
 Zhang Jiebin 169
 Zhang Zai 129
 Zhao Xuemin 166
 Zhenjiu Dacheng 169
 Zhou Dunyi 129
 Zhu Xi 129
 Zhu Zhenheng 133, 139, 145